## sOLVBNIRS D'TIS AVBUGLE,

## VOYAGE

AUTOUR

# Du <br>  

## PA音 <br> D. J. Arago,

ovvmage kabicit
De soixante Dessins et de Notes scientifiques.

TOME DEUXIEME.

## PARIS,

hortet et ozanne, editeurs,
58, RUK JACOn, FAUR. S. -GERm.
1839.

```
<p%

\section*{- \\ 8}

\section*{1月19}

Qचश

\begin{abstract}

foil






 1

LA \({ }^{2}\) MR
\end{abstract}

Oh! vous lirez ces pages aussi, vous yarrêterez vos regards comme sur un portrait fidèle; elles sont écrites sous l'inspiration du moment. rauery oup allss

La mer!
Je ne veux pas aujourd'hui vous parler de ses colères; je ne veux pas vous parler de sa torpeur. Les premières ont leur majesté imposante; l'autre sa triste solennité. Le silence de celle-ci vous endort, vous glace; la turbulence de celle-là vous jette dans une admiration fiévreuse, qui vous émeut et vous rapetisse; oublions-les pour quelques instants.
11.

G'est de la mer sans caprices qu'il va être question dans ces lignes rapides; de cette mer normale que les esprits superficiels s'obstinent à croire si froide, si monotone, qu'on serait tenté d'après leur couardise de ne jamais s'abandonner à elle. Cette mer, voyezvous, alors qu'elle mugit sans frénésie, est encore pour celui qui observe et étudie une mine inépuisable de nobles jouissances et de belles distractions. Que ses flots moutonnent à leur cime, que la lame marche seulement sans écume, qu'elle soit ridée par une légère brise ou heurlée par un souffle carabiné, il y a là, je vous jure, larges tableaux à admirer, riants et curieux détails à décrire; il y a comédie et drame à la fois, émotions variées pour l'esprit et le cœur; passé consolant, présent qui sourit, avenir de bonheur et d'ivresse.

Suivez-moi, je vous prie, car je ne vous conduis pas dans un monde creux et fantastique, mais bien dans un monde réel et varié, où le repos est impossible, puisque tout chemine et court apec vous, l'élément qui vous porte, le vent qui vous pousse, la zone qui fuit, celle que vous venez visiter, le navire qui frémit, les étoiles qui glissent remplacées à l'horizon par de nouvelles étóiles. Et tout cela sans fatigue, souvent sans cahot, presque sans mouvement. Si les fleuves sont des routes qui marchent, qu'est-ce done que la mer? an Vous vous levez; et lorsque la voix du matelot qui chante la bouline, vous ditque, naviguant at plus près, le sillage seralent et pénible; placez-vous sur un porle-haubans avec un solide ceinturon aux reins, un
filet à la main, un de ces filets à papillons emmanché à un roseau docile; l'œil sur le flot qui passe, vous attendez et saisissez quelques-uns de ces mollusques si curieux, si variés et dans lesquels la vie circule sans que vous sachiez où est la tête, où est le cœur; sans que vous trouviez son sang, ses poumons, ses arteres; sans être mème bien certain, après une étude sérieuse, si c'est un poisson, une fleur, un arbuste, une grappe ou une racine dont vous venez de faire la conquête. Il est là dans un vase; il a quitté son élément, il fallait une mer à son ambition voyageuse, et vous lui donnez à peine quelques gouttes d'eau; il change, il se décolore, il vieillit, il cesse de se mouvoir, il meurt. Cela avait une âme, cela sentait là douleur. Hélas! avé une âme pouvait-il en être autrement? Reprenez votre place, le matin commence à peine. Voila le soleil qui se lève, il est au-dessus des flots et vous ne le voyez pas encore, e'est que son rayon si paresseux ne parcourt guère que quatre-vingt mille lieues par seconde... O immensité!
Quel mägique tableau! Mais \(\hat{\mathbf{o}}\) prodige! vous êtes bien sûr de naviguer au sein d'une mer sans rochers, usans rescifs, sans nulle terre; et pourtant làbas, à la place même que vous venez de quitter, se dressent de hautes et solides murailles avec leurs bastions; leur créneaux, leurs tours; là aussi des monts gigantesques, des forèts immenses, des armées qui vontise combaltre; vous êtes daus l'attente du redoutable choe des boucliers, des glaives et des cuirasses ; vous faites un pas de plus... tout s'efface, tout dispa-
rait; les villes s'engloutissent, les forêts plongent leurs tétes chevelues dans les flots, les innombrables armées s'anéantissent comme sous la main puissante de Dieu... Le mirage a cessé \({ }^{\prime}\).

Je ne traduis pas le phénomène; je le signale; le tableau viendra plus tard, isolé, complet, j'en ai tant d'autres à faire passer sous vos yeux

Le vent est devenu plus favorable, il souffle largue maintenant; le matelot siffle, fume et se promène plus joyeux. Il suit les phases du temps, lui; son humeur est celle du jour ; paisible avec le calme, bruyante avec la bourrasque. Pauyre matelot qui n'a rien qui lui appartienne, ni ses joies, ni ses douleurs ! Allez, allez visiter le gaillard d'avant, faites-vous une affection privilégiée sur chaque navire, prenez avec vous un Pe tit; un Marchais, et jetez du bonheur dans leur âme toute dévouée. Les heures passent vite à côté de la reconnaissance qui vous sourit.

Voici le quart. La pitance est distribuée. Visitez le pont, la batterie; moins il ya de viande sur la planche, plus il y a de quolibets à l'air; plusil y a d'insectes au biscuit, moins il y a de répugnance à l'engloutir. Le premier service, le second, le troisième, c'est un morceau de lard salé découpé en tranches à peu près égales par le plus ancien de l'escouade... Puis vient une goutte de vin pour assaisonner ce large repas, puis plus tard un petit verre d'eau-de-vie qui chatouille à peine ces palais de bitume... Puis encore le

\footnotetext{

}
matelot chante, va et vient, jure, grimpe au haut des mâts, se perche à l'extrémité des vergues, reçoit sur ses épaules les ondées salées de la mer, les grains rapides du ciel; se couche dans ses vêtements trempés et se lève le lendemain pour recommencer cette heureuse existence jusqu'à une vieillesse de misère et d'abandon. Oh! tendez la main au matelot que vous trouivez sur la route, car cet homme-là a bien souffert et souffert courageusement.

En deçà du grand mât, sur le gaillard-d'arrière, se promène l'état-major. Il est question ici de choses quí occupent l'esprit, qui exercent l'intelligence; mais ne croyez pas qu'ils s'absorbent assez pour ne point laisser de place à de plus doux passe-temps. En mer, le travail de tête c'est presque le repos; les observations nautiques ou astronomiques ont dans leur périodicité une sorte de monotonie telle qu'on les fait sans efforts, machinalement. On monte un cercle répétiteur, on tient en main une montre marine, on prend hauteur.
- Commandant, voilà mon point, la dérive est de tant. Le loch a donné cela, nous sommes là, il y a de l'eau devant nous; dans quinze jours, avec la même brise, nous verrons la terre; laissez courir... : Alranval

Mais le passé, il faut bien en parler aussi pendant qu'on cherche à régler l'avenir. 5 . in ol any esposini
-Oh! si j’étais maintenant en Europe! surimes belles montagnes des Pyrénées!
- Et moi, dans mes riches plaines de la Beauce!
- Et moi, à Paris, au centre des beaux-arts !
- Et moi, dans mon petil bourg auprès de ma
vieille mère ! Que fait-elle en ce moment? Le diamètre de la terre m'en sépare. Etsi le vent faiterier ses volets mal assujettis, elle se réveille et prie pour son fils que la tempête va engloutir: Toute tendresse est craintive, jugez de la tendresse maternelle! y itidomblutial were!

if Ton As-tu entendu mademoiselle Mars? xabout : 10
14-Avèz-rous admiré la dernière statue colossale de David?
-3a - Et Gudin! et Isabey! oh! s'ils étaient ici avec nous! - Tout beaü, messieurs; s'ils y étaient, je n'y serais pas. Un peu de place à cet ami qui se plait tant avec vous. atum Savez-vous que Paris sera bien embelli à notre
 - Qui sait? un tremblement de terre l'ébranile peut-être en ce moment. othoor no duotulanillym - - Nous le ressentirions, nous sommes si près! - C'est vrai, encore dix ou douze mille lieues, et nous verrons son beau dôme des Invalides et son Panthéon, et sa colonne, et son Louvre, et ses gais boulevards!
drin-Et ses rues sales et tortueuses, et ses carrefours infestés par le vice, et sa hideuse place de Grève, et sa misère, et son deuil, et sa bourbeuse Seine où croupissent ses crasseux pontons !... \({ }^{9}\) anb amparinom rallad - Ma foi, vive la mer! jouissons de la mer! Paris n'aura raison que lorsque nous serons à Paris.
La cloche appelle au déjeuner. Le fidèle domestique
qui ne va pas cette fois chez le voisin conter les secrets du ménage, se présente à vous le chapeau à la main

-Monsieur, le diner est servi. mor Ahali हiong
-C'est bien, qu'avons-nous?
-Rien.
- Rien, maraud! ord st nqप mit -honos smal and
-Ah! je me trompe, vous avez du biscuit et du

-Tu vois bien, imbécile! aruzuol cieanioasd as!
Nous descendons; chacun prend sa place, chacun mord à sa pitance; le fromage est creux, moisi, le biscuit piqué, le vin de mauvaise qualité, l'eau rare et un peu fétide; mais l'un rit de la grimace de l'autre, les quolibets du gaillard d'avant trouvent un écho chez nous; on fait un peu la mine, on continue les conversations interrompues par le tintement de la cloche, et au bout d'un quart d'heure on remonte à l'air: l'appétit est satisfait et le cceur joyeux...

Vous ne comprenez pas cela, vous, gloutons insatiables de nos luxurieuses cités!

Et le beaupré de la corvette lève fièrement le nez et pointe vers la première relâche. Patience, le joyeux gala aura son tour.
-Qui tient le pari? Je gage d'aller jusqu'à la drome sans quitter ce bordage. hatus aiguthas any - Je gage que non.
- Tenu.
-Je suis de moitié pour toi. avine macy bh aind


\section*{8} Souvenirs d'un aveugle.
- Tenu.
- Tenu encore.

Le joùteur attend que le navire soit fortement appuyé; il part, non point comme le lièvre fuyant le chasseur qui le guette, mais comme la tortue qui veut arriver à coup sùr. Encore deux pas et il atteint le but... Une lame sourde frappe le bord, l'équilibriste est renversé, et les vainqueurs prendront du thé ou du café gratis; car chacun a fait sa petite provision pour les besoins des longues traversées.

Et quand ces jeux et ces causeries toutes du coour, sans fiel, sans amertume, ont eu lieu; quand ces repas sans vivres ont occupé les moments, on se recueille parfois dans de graves méditations, on devient historien, géographe, ou philosophe par circonstance; on compare les climats aux climats, les hommes aux hommes; on se jette en plein dans la morale, on commente les œuvres infinies du Dieu infini, on s'enferme pieusement dans sa cabine : la plume court, la poitrine se gonfle, les artères battent plus vite, on s'incline devant la majesté du monde et l'on eroit au grand principe de toutes choses en présence duquel on est sams cesse.

La nuit vous surprend au milieu de vos rèves, de vos systèmes, de vos utopies; vous confiez vos membres assoupis an cadre ondoyant ou au moelleux hamac, et l'on elôt la paupière avec de suaves pensées d'amour et de reconnaissance.
Mais le jour suivant se lève brillant et doré. Soyez tranquille, il n'y aura point de similitude entre vos
plaisirs de ce matin et ceux de la veille. Les richesses de la navigation sont loin d'ètre épuisées et les mines du Potose n'ont point de filons aussi riches que ceux qui nous restent à exploiter. - Il y a du vent dans les voiles tendues; il n'est pas au plus près, il vient de l'arrière, tout lui est livré au grand mât; bonnettes hautes et basses, tribord et bâbord, le navire tangue et l'espace est envahi en soubresauts vingt fois plus rudes et plus fatigants que les lourds et monotones roulis.
- A moi, Barthe! voici des dorades! Vois, comme à elles sont éclatantes, comme elles sont heureuses! Soyons plus heureux qu'elles. Une fouinel et mords ces dos élastiques aux écailles si riches.
- A moi, Astier! à moi, Vial, aux bras vigoureux, la force de taureau! Retenez d'abord Marchais qui veut les saisir en se jetant à l'eau! Retenez Petit, qui provoque Marchais afin de le suivre dans l'abime.

Les doradeś joyeuses se mèlent aux bonites et nous escortent en nombreuses familles; il faut que tout le banc disparaisse, car l'équipage a faim et le poisson frais est là; il est si délicat! le matelot l'assaisonne si bien! Comme elles frétillent, les coquettes ! comme elles se pavanent! comme elles se font belles! Attendez, attendez!

Vial, Astier, Barthe le pied solidement appuyé au poite-haubans, mais le corps penché sur les flots, sont là, le bras levé, le fer tridenté à la main. Qu'une imprudente dorade rase la surface de la vague! La voilà, le trait part, il siffle, bruit, frétille avec sa proie; le
filin se développe en liberté, reprend bientôt sa roideur; on love la manœuvre sur le porte-haubans, le poisson captif est jeté sur le pont, il ouvre sa bouche haletante et la ferme en saccades précipitées, il l'ouvre encore pour ressaisir son élément perdu ; ses mouvements deviennient frénétiques, ses couleurs se ternissent, son œil se vitrifie, il est immobile, mort. Et l'équipage enchanté s'écrie : Allons, courage! il y auráa orgie dans la batterie et sur le pont. 19 ghir taluesud

Avec des pointeurs comme ceux que je viens de vous nommer, un banc de dorades ou de bonites est bientôt décimé, et si une chose doit surprendre dans cette guerre sans périls pour le vainqueur, c'est que le vaincu ne quitte jamais le champ du carnage, c'est qu'il n'ait pas mème le sentiment du danger qui le menace.
Vous croyez peut-être que tout est joie dans ces triomphes sansgloire? Eh bien! non, et quand unbord possède un matelot de la trempe de Petit, la scène peut changer d'aspect et le tableau s'assombrir. Une troisième dorade mal fouinée par Astier venait d'étrè jetée en deçà du bastingage, lorsque mon matelot favori accourt à elle, s'accroupit à ses côtés, et, au milieu de son agonie, lui adresse piteusement la parole :
a Pauvre novice, lui disait-il, tu étais jeune, fringante, gentille; eh bien! tu y passes comme les autres, tu viens d'avaler ta gaffe, tu as fait peter ton lof; tu étais toute d'or comme un double louis, te voilà toute grise comme si tu avais bu trente-six carafons d'eau-de-vie; tu étais frétillante, et te voilà sans mouve-
ment; tu to racornis, tu souffres, tu râles, tu vas être dorlotée tout a l'heure sur un hamac de fer, sur un bon brasier où tu jauniras comme du safran en compagnie de tes béta de socurs; et moi, qui te parle, moi qui dis ton in manus, je ne serai peut-ètre pas si heureux; on me f...... à l'eau dans un morceau de toile avec un boulet au pied; si l'on m'aime bien on y en mettra deux, et voilà tout.
nil " Je serai là seul, loin de vieux père, loin de vieille mère, sans mon brave Marchais, sans ce bon M. Jacques qui m'a soùlé tant de fois, et un requin m'avalera comme je t'avalerai, moi, ce soir... Eh hien! non, mille sabords! j'ai pris ma résolution, quand vieux père et vieille mère demanderont où je suis, on pourra leur dire : gobé par un requin; mais, sacré bordage, et par l'àme de Marchais, on ne dira pas que j'ai mangé une dorade qui m'a regardéen pleurant!! J'aimerais mieux avaler ma langue, j'aimerais cent fois mieux être plus laid que je ne suis, si c'est possible! n

Quel coour que celui do mon excellent matelot !
Dès que le soir fut venu, j'allai à la table de Petit.
-Tu ne manges pas, mon brave?
- Non.
- Pourquoi?
- C'est fini.
- Tu es malade?
- D'une indigestion.
- Ah! ah!
- Ces dorades sonit délicieuses, je veux dire qu'elles élaient délicieuses.
- Ainsi tu n'a pas refusé ta ration? at ut : Acorm

- Je t'avais entendu pourtant promettre aulre chose.
-Que voulez-vous? la pitié ça fait du bien au cour; mais la fäm, c'est trop triste; j'ai tapé dessus comme un dératé. Dieu me fera grâce, j'espère.
y - Le crime n'est pas si grand qu'on ne puisse t'absoudre.
-Oui, mais l'arète est toujours là à la gorge, elle ne passe pas.
27 - J'ai encore dans ma caisse une demi-bouteille de Roussillon que tu peax venir chercher.
- J'étais sùv que vous me comprendriez. Cré nom d'un nom! quelle tête que vous avez, vous!

J'oubliais encore. Et ces myriades de poissons-volants qui glissent entre deux eaux, plongent dans, de rapides évolutions pour échapper à la dent meurtrière des voraces ennemis qui les entourent; qui montent, s'élancent à l'air, parcourent hors de l'eau un espace de plus de frois cents pas, retrempent à la lame écumeuse leurs nageoires desséchées et reprennent leur vol après avoir dérouté le chasseur qui les poursuivait!

Et le nuage qui pointe à l'horizon, s'arrondit s'élève, varie ses formes fantastiques, monte encore, plane sur le navire, s'abaisse, court, s'efface et disparaitt à l'horizon opposé!

Et l'élégant damier qui vient vous visiter, tout surpris pousse un eri de joie et s'enfuit plus tard effrayé de J'étrangelé de nos allures?

Et le stupide fou, qui se pose sur une vergue et se laisse abattre comme si la vie lui était un fardeau!

Et le goëland; suspendu immobile au haut des airs, perçant les eaux de son regard de feu, se précipitant comme un plomb sur le poisson qui frétille à la surface, et remontant victorieux avec sa proie au bec! niaiov

Et surtout le gigantesque albatros, ce roi de l'immensité, dont l'aile infatigable et robusle défie l'ouragan qu'il va chercher aux glaces polaires!
Tout cela n'a-t-il done rien qui vous frappe, qui vous réveille, et vous pousse, aventureux, rer's de lointains climats !

En vérité, c'est une honte!
Mais le vent calmi, comme ils disent tous, les bonnettes sont amenées, les bouts-dehors rentrés. Cargue la grand'voile! et le navire, presque sans sillage, semble se reposer de sa course rapide. La chaleur est étouffante; le soleil des tropiques nous envoie ses rayons verticaux et les tentes dressées sur le pont sont impuissanles à nous abriter. A l'eau une voile! En un clin d'œil l'opération est achevée; et dans cette sorte de bassin improvisé, on se baigne sans trop de crainte au milieu d'un océan dont les immenses profondeurs épouvantent la pensée. Les quatre coins de la voile se relèvent le long du bord et, formant un berceau, semblent une égide suffisante contre les piqùres assez dangereuses de certains habitants des eaux et surlout contre le dangereux requin qui ne sort jamais ou presque jamais de son élément. De tous côtés, d'ail leurs, les spectateurs acoudés plongent leurs regards
sur les eaux environnantes, prêts à signaler le danger. Tout à coup, requin ! requin à l'arrière! Plus de jeux élégants, plus de coupes, plus de grâces à se donner. Ici l'échelle, là le filin; c'està qui arrivera le premier, c'est à qui montrera le plus d'impolitesse à repousser le voisin ; on se hisse, on est hissé, on escalade la corvette et le dernier nageur, tremblant, le regard dirigé autour de lui excepté sur l'amarre qui lui est présentée, attend dans la stupeur de l'inaction l'ennemi quidoitle dévorer; comme si, en effet, il fallait au moins une victime au monstre. Gependant, surpris d'étre encore intact après une frayeur invaincue, il se décide à se sauver, pâle, presque sans force, et, Jorsque chaque voix accuse sa pusillanimité, lui, au contraire la faisant tourner à son avantage, dit : que les poltrons seuls prennent la fuite à l'aspect de l'ennemi et qu'il y a toujours plus de courage à rester sur le champ de bataille qu'il n'y en a à un sauve-qui-peut général. Là-dessus Marchais touche légerement l'épaule de Pelit qui s'affaisse sous le doigt osseux du gabier et lui dit tout bas de manière à étre entendu de tous: "Ce brave e'est un poltron. » Petit lui répond avec gravité : «Marchais, tu as
 93 Cependant le requin nous guettait en effet; son avantgarde, le pilole, dont je vous rappelle le généreux dévouement, cherchait une proie à donner à son maitre. Le maître arrive ainsi que l'hyène à la porte de la hutte déserte; et avide il lance son regard vorace à travers la tente abandonnée, s'arrête et va, redoutable quêleur, attendre dans les eaux du navire presque
sous le gouvernail les débris gouidronnés qu'on jettera à son insatiable gloutonnerie. Vous savez alors, car je vous l'ai déjà raconté, si on le laisse impunément dans le calme et le repos, et comment, après une attente dequelques minutes, il devient le prisonnier et la victime de ceux quill avait si fortement épouvantés.

Tout cela n'est-il pas curieux à étudier, je vous le demande?
Voici la brise qui se ranime, les basses voiles lui sont de nouveau confiées, elles s'enflent avec une grâce toúle coquette ; les cacatois et less perroquets sont cargués; l'élan de la corvelte est rapide et sans secousses, elle donne une forte bande; mais elle est assise et vous croiriez parfois qu'elle vit immobile sur un chantier: En mer surtout le repos fatigue plus que le mouyement.
Au sifflement de la bruyante raffale, les myriades de souflleurs se réveillent et se montrent à la surface des eaux. Voilà ces innombrables légions jetant à l'air des flots d'écume; elles arrivent en un instant du bout de l'horizon et le navire est emprisonné dans leurs mille évolutions joyeuses. C'est maintenant à la poulaine que doit se placer le chasseur qui veut les combattre: c'est encore Vial qui va lancer sur leur dos tantôt noir, tantôt gris, tantốt zig-zagué de noir et de blanc, Ie redoutable fer dentelé. Mais quelle arme sera assez solide pour résister aux bonds saccadés du souflieur qui voudra fuir? Jugez de la rapidité de ce poisson! Le navire file douze ou quinze nœuds, c'est-à-dire qu'il fait quatre ou cinq lieues par heure. Eh bien, le souf-
fleur en se jouant fait constamment et pendant des journées entières, le tour de la corvette lancée par la brise carabinée. Cela est étonnant ! cela tient du prodige!

Récif! Récif! s'écrie la vigie, récif devant nous! Et les longues-vues sont braquées vers le point désigné, et les cartes sont consultées; nettes, sans indication aucune, et pourtant le flot brise toujours là-bas. Juot

Le récif est une baleine qui dort; l'alerte est courte; mais c'est un épisode de plus à jeter au milieu de ceux que nous avons déjà signalés. En mer il n'y en a point qui n'ait son intéret particulier, il n'y en a point à dédaigner et qui doive passer inaperçu.

Je ne veux pas vous parler aujourd hui de ces grains blancs qui tombent sur le navire rapides comme la foudre, terribles comme elle, partant d'un imperceptible nuage à votre zénith, faisant crier vos mats, les brisant, et d'autant plus redoutables dans leur fureur que vous n'avez jamais le temps de vous disposer à la défense.

Je ne veux rien vous dire non plus de ces trombes tourbillonnantes, entonnoirs dévorateurs, dont la tête est aux cieux et le pied dans le fond des abimes, de ces trombes redoutables, meurtrières, engloutissant dans leurs gueules, où ils tournoient sans volonté, les poissons les plus monstrueux; ces trombes, où la grelle joue parfois un rôle si étrange et où la foudre et les éclairs luttent entre eux d'éclat et de rapidité.
Je ne veux pas vous parler de ces tempêtes horribles, de ces ouragans ténébreux où tout se confond, se



黄
heurte, se brise, où la nuit la plus effrayante envahit l'espace, où l'air retentit comme l'Etna déchaîné, où les flots sont aux nues, où les nues pèsent sur les flots, où vous êtes lancé dans un vaste chaos sans issue, où vous attendez, impassible, votre dernière heure, et où pourtant la corvette tantôt debout, fantôt couchée sur le flane, ouverte de toutes parts, courant bien plus sous l'eau que sur la lame, résiste à l'aide de son vigoureux gouvernail.

Non, non, vous vous envelopperiez lâchement dans votre paresse citadine, et vous renonceriez à tout jamais à ces voyages d'outre-mer, pour lesquels je prêche, hélas! dans la solitude.

Eh! bon Dieu! qui vous arrête? voir n'esl-ce pas avoir? Les océans vous convient à leurs joies, à leurs fêtes, à leurs colères! J'y ai bien assisté, moi, pendant des années entières, moi qui ne sais pas nager! Et, toutefois, en vous adressant des prières si ferventes, j’ai hâte d'ajouter que je n'ai jamais eu, pendant mes longues traversées, un jour, un seul jour sans éprouver ce terrible mal de mer qui a brisé tant de courages.

C'est que j'ai voulu, bien voulu connaître, et que toute douleur se tait devant l'énergie d'une résolution fortement arrêtée.
\(\square\)




 2

\section*{0IIBAI.}

Anthropophages. - Escamoteur. - Drame.

Ya.t-ilencore desanthropophages? c'est une question qu'on se fait tous les jours en Europe et qui est diversément résolue. Les uns disent que la civilisation, en pénétrant dans les lointains archipels où l'anthropophagie était dans les mœurs, a détruit cet usage barbare, tandis que d'autres, allant plus loin, ne craignent pas d'avancer qu'il n'y a jamais eu de véritables anthropophages, c'est-à-dire des mangeurs d'hommes, sans y être contraints par la faim ou l'ardeur de la vengeance.
Je craignais d'achever mon grand voyage sans do-
cuments précis à ce sujet, et maintenant, grâce à ma bonne étoile, je puis hautement répondre: Oui, il y a encore des anthropophages!

L'anthropophagie, après la chaleur d'une bataille, alors que l'homme est violemment agité par la soif de la vengeance, existe toujours dans une partie des iles de l'océan Indien, ou de la mer Pacifique. Elle se révèle souvent dans de terribles catastrophes, à Timor, à Waiggiou, aux Sandwich, à la Nouvelle-Hollande et surtout à la Nouvelle-Zélande, tant visitée par les navires, à deux pas du Port-Jackson, cité florissante et tout à fait européenne. Mais l'anthropophagie sans colères, sans fureurs frénétiques, sans haines; l'anthropophagie dans les mœurs, peut-être mème dans la religion, je vous assure qu'elle existe au moins à Ombay, et je m'estime fort heureux qu'un autre à ma place ne vienne pas vous le certifier aujourd'hui, en me citant au nombre des victimes qu'elle aurait faites. Qu'est-ce qui a done sauvé quelques-uns de mes amis et moi des plus grands périls qu'un homme ait jamais courus? c'est notre gaieté. Un seul geste menaçant de notre part, un seul eri, un seul mouvement d'impatience, un seul regard d'inquiétude et nous étions massacrés, et nous étions dévorés!
- Ombay est une ille grande et montagneuse, âpre, volcanique, pelée, excepté dans les ravins où les eaux, tombant des hauteurs, apportent un peu de fraîcheur et de vie. Les côtes de Timor, que nous avions longées avant d'arriver au détroit qui les sépare, se dessinent à l'œil sous les formes les plus bizarres et les plus sau-
vages. Dans l'éloignement et à travers un réseau de nuages fantastiques, se montrent les sommets aigus de Lifao. Koussy, Goula-Batou disparurent, et nous louvoyàmes enfin, drossés par les courants, en face de Batouguédé, sol si singulièrement taillé qu'on dirait un amas immense de noirs et gigantesques pains de sucres échelonnés jusqu'à une hauteur de plus de douze cents mètres. Tous ces cônes réguliers et rapides sont, à coup sùr, d'anciens cratères de volcans; les laves profondes ont envahi le rivage.

Mais un soleil vertical nous brùlait de ses rayons les plus ardents; nos matelots épuisés, tombaient frappés à mort sous les coups d'une dyssenteric horrible, et l'eau douce manquait, ear depuis vingt-quatre jours nous avions quitté Koupang; et c'était là, selon toutes nos prévisions, le plus long terme que nous avions assigné à notre traversée jusqu'à Waiggiou. Le matin, une légère brise nous poussait insensiblement; le calme de Ja nuit nous laissait dans un repos parfait; et le lendemain grâce aux courants, nous nous retrouvions en face des mornes silencieux que nous avions cru fuir pour toujours.

Oh! c'est une vie bien triste que celle des hommes de mer, dontlle courage et la persévérance échouent devant les puissants obstacles que les vents et les calmes leur opposent obstinément, et mille fois déjà, depuis notre départ, nous avions appelé de nos vœux les plus fervents les jours tumultueux des ouragans et des tempêtes!

Cependant l'équipage avait soif. Mais là, à droite, Timor avee ses laves et ses galets roulés; ici, à gauche,

Ombay et ses naturels anthropophages; nous le savions, et toutefois il fallait tenter une descente, car les besoins de tous voulaient que quelques-uns se dévouassent seuls avec courage.
Le commandant ordonna une expédition; le grand canot fut mis à la mer, dix matelots l'armèrent sous les ordres de Bérard. Gaudichaud, Gaimard et moi nous demandâmes et obtinmes la permission d'accompagner notre ami. Toutes les mesures prises pour les signaux d'usage en cas de péril imminent, nous débordâmes et mimes le cap sur un village bâti aux flanes d'une montagne déchirée par de profondes rigoles.

Cependant nous approchions du rivage et notre cœur battait de désir et de crainte à la fois. Nous jugions du danger que nous allions courir, par l'impassibilité peu flatteuse des naturels accroupis au pied d'un gigantesque multipliant; et, loutefois, sans nous décourager, nous cherchâmes de l'œil un mouillage et un débarcadère commodes, mais en nous invitant mutuellement à la prudence.
Les matelots atlentifs nageaient avec moins de vigueur, et nous faisait remarquer la grande quantité d'armes, dont chaque insulaire était pour ainsi-dire bardé.
- L'affaire sera chaude, disait Petit en mâchant s̀a pincée de tabac; vous verrez que nous serons tous cuits et que lorsque nous l'écrirons à nos pères et mères, nous ne serons pas crus.

J'avais oublié de vous signaler, parmi les défauts du matelot Petit, sa détestable manie des calembours.
-Tais-toi, poltron, et reste à bord du grand canot, puisque tu as peur.
- C'est ça, pour que la sauce ne manque pas au poisson. Tenez, voilà un de ces gredins qui dérape d'auprès de ses camarades ; je parie que c'est le plus goulu de la bande, et qu'il va me prendre pour un vrai rouget. Cré coquin, s'il venait à bord! quelle danse!
- Allons, allons, paix ! et veillons bien. Deux hommes resteront dans le canot, prêts à donner un signal à la corvette; les autres porteront les barils à terre, et nous, nous occuperons les naturels. Ils semblent délibérer, ne leur donnons pas le temps de conclure et allons franchement à eux.
- Oui, mais sans arrogance, nous dit Anderson qui avait longtemps navigué dans l'archipel des Moluques; laissons-leur lidée de leur force, cela pourra les engager à la générosité. Je connais les Malais, si vous voulez leur persuader que vous ne les craignez pas, ils vous poignardent, ne fùt-ce que pour vous prouver que vous avez tort.
- Il serait done sage de montrer qu'on a peur?
- Peut-etre?
- Moi, répliqua le facétieux Petit, je voudrais leur montrer... autre chose... les talons.
- Au large ! dit Bérard lorsque nous fümes à quelques brasses, et mouille! Le grappin à fond, nous descendons ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et nous arrivons à terre.

Comme en présence des sauvages de la presqu'ile Péron, je voulus d'abord essayer la puissance de ma flûte.

Hélas! comme là-bas, mes doubles croches eurent tort et peu s'en fallut que je ne fusse sifflé par le premier Ombayen accouru auprès de nous et par deux autres de ses camarades qui l'avaient rejoint. Tous trois nous invitèrent à hisser le canot sur la plage; mais nous feignimes de ne pasles comprendreet nousnous avançâmes, armés jusquaux dents, vers le groupe nombreux composé d'au moins soixante insulaires, demeurés immobiles auprès de l'arbre.

En route, j'essayai mes castagnettes; les trois 0 m bayens s'approchèrent de moi avec empressement, examinèrent l'instrument d'un cil curieux et me le demandèrent, comme pour payer ma bien-venue. C'eút été commencer trop tôt nos générosités et je refusai malgré les instantes prières qui m'étaient adressées et quir ressemblaient parfaitementà des menaces. Mes trois mécontents firent entendre des grognements sourds, agilèrent leurs bras avec violence, poussèrent un grand cri, firent retentir l'air d'un sifflement aigu, et jelèrent un farouche regard sur lesflèches nombreuses dont leur ceinture était garnie. Au sifflet des naturels répondit un sifflet pareil, parti du groupe principal, et Petit nous dit en ricanant:
- C'est la musique du bal qui se prépare, la con-tre-danse sera courte. C'estégal, n'y allons pas de main morte, messieurs, et tapons dur.
A peine avait-il achevé sa phrase qu'un des trois Ombayens s'approcha de moi en articulant quelques sons rapides et saccadés; et, comme pour engager le combat, me porta sur le derrière de la tête un vio-
lent coup de poing quifit tomber mon chapeau. J'allais faire sauter la cervelle à l'insolent agresseur; je m'armais déjà de mes pistolets, lorsqu'Anderson, témoin de la scène, me cria de loin:
- Si vous tirez, nous sommes morts!

Je compris, en effet, l'imminence du péril ; et, sans écouter les prières ardentes de Petit qui me pressait de riposter, je résolus de me montrer prudent jusqu'au bout, en feiguant de ne pas avoir compris la brutalité de l'attaque dont j'avais été l'objet. Aussi, m'approchant du chapeau qui était encore à terre, je le retournai avec le pied; le lançai en l'air et le fis tomber sur ma tète, ce que j'exécute, soit dit sans vanité, avec une adresse au moins égale à celle du jongleur le plus habile. A ce mouvement, mon adversaire, qui allait renouveler son agression, s'arrèta tout court, parla à ses camarades et tous trois me prièrent de recommencer.
- Ne vous faites pastirer l'oreille, me cria Anderson, recommencez vile et tâchez de les amuser; nos matelots font de l'eau, retenons ici les insulaires.
- A la bonne heure, dis-je, j’aime mieux escamoter que combattre.

Je replaçai done le chapeau une seconde fois sur le gazon, je l'enlevai comme je l'avais déjà fait, et pour la seconde fois aussi il tomba sur ma tète. J'obitins les bravos des insulaires, qui me prirent par le bras et me conduisirent sous l'ombrage du multipliant avec les témoignages les moins équivoques de leur gaieté et de leur étonnement.
- Nous sommes sauvés, poursuivit Anderson, si le rajah s'amuse; sinon, nous ne retournerons plus à
la corvette. Vous n’ignorez pas que je comprends quelque peu le malais; notre perte est jurée, ce vieillard vient de donner à ce sujet des ordres précis aux guerriers qui l'entourent.
- Eh bien! dis-je, amusons-les, ou du moins, essayons; il vaut mieux encore mourir en riant que de mourir la rage au cœur. Vite, ma pelite table, mes boules, mes anneaux, mes couteaux, mes boites, et soyons escamoteur (dans mes courses périlleuses, ces instruments sauveurs ne me quittaient jamais). Place maintenant!

Petit, paillasse improvisé, traça un grand cercle, fit comprendre aux sauvages que j'étais un dieu ou un démon à volonté; les traita de butors, de ganaches, s'agenouilla auprès de moi pour me servir de compère au besoin el s'écria de sa voix rauque:
- Prrrenez vos places, messieurs et mesdames! il n'en coúte rien aux premières; mais aux secondes, c'est gratis!

C'est à coup sưr la première fois qu'on a osé, en présence d'une mort atroce et sans miséricorde, essayer de pareilles jongleries; et cependant cela seul pouvait nous sauver, cela seul était notre défense. Nous étions six, que pouvions-nous contre une soixantaine d'hommes farouches et cruels, sans compter ceux qui, sans doute, étaient cachés derrière les haies et les rochers voisins?

Tous les yeux étaient tournés vers moi avec une curiosité stupide, tous suivaient les mouvements de mes mains et le passage rapide des boules et des anneaux, le cou tendu, la bouche béante, poussant des exclamations de surprise qui, à la rigueur, auraient dû m'é-
pouvanter, car j'avais à craindre que trop émerveillés de ma dextérité, ils ne voulussent à toute force me garder auprès d'eux, au départ de mes amis. Mais je ne me laissai pas aller à ces terreurs passagères et je continuai bravement mes curieux exercices, dont le célèbre Comte a plus d'une fois été jaloux. Les pauvres insulaires tombaient dans de véritables convulsions, et le paillasse Petit eherchait à les imiter de la façon la plus amusante et la plus grotesque. Pendant ces jeux, Gaudichaud herborisait aux alentours, Gaimard enrichissait son vocabulaire, Bérard donnait des ordres aux matelots et les barils étaient roulés au canot.

Aussi tout allait bien jusque-là, mais nous n'étions pas pleinement satisfaits. Le premier pas une fois franchi, nous voulúmes pousser à bout nos imprudentes et curieuses investigations, et nous demandâmes la route du village que nous avions aperçu de la corvette. A cette question, on nous répondit:
- Pamali (c'est sacré).
- Rajah?
- Pamali.
- Porampouam? (des femmes?)
- Pamali.
- Il paraitt que tout s'appelle pamali, dans ce pays de loups, disait Petit en riant jusqu'aux oreilles; c'est comme le goddam des Anglais; ils ne savent pas dire autre chose. Parole d'honneur, on devrait les conserver dans un bocal, comme des objets pamalis...

Toutefois ayant remarqué que les hommages les plus empressés des insulaires s'adressaient toujours
au vieillard dont j’ai déjà parlé, je répétai ma question, je demandai une seconde fois, si ce n'était pas là le rajah, et seulement alor's on me répondit que oui.

Aussilôt, bien convaincu que je ne le trouverais pas inaecessible à la tentation, je lui montrai plusieurs bagatelles et curiosités européennes, qu'il me demanda en effet. Je feignis d'abord d'y attacher un grand prix, mais je lui fis comprendre enfin que je n'avais rien à refuser à la haute protection qu'il m'accordait. Je m'accroupis donc à ses côtés, je suspendis à ses oreilles deux pendants de cuivre, je plaçai à son cou un grand collier en cailloux du Rhin, j'entourai ses poignets de deux bracelets assez proprement façonnés, et, cela fait, je lui demandai la permission de l'embrasser en frère, ce à quoi il consentit en se faisant un peu prier: Face à face, il appuya fortement ses deux lourdes mains sur mes épaules, j'en fis autant de mon côté; puis, avec un sérieux toujours prèt à m'échapper, malgré le péril de notre position, j’approchai mon nez du sien que je frottai avec assez de violence. Nous reniflâmes tous deux en même temps et nous nous trouvâmes liés d'une si parfaite amitié, que peu s'en fallut, je crois, qu'il n'ordonnât à l'instant mème mon supplice, autant que je pus en juger d'après ses rapides paroles et ses regards courroucés.

Mais là ne s'arrêtèrent pas les effets de ma générosité forcée. Le petil sac contenant mes trésors, évalués à huit ou dix franes, était un objet de convoitise pour les autres insulaires, qui tendaient tous la main et aspiraient aussi à Thonneur de renifler contre mon nez.

Leurs importunités devinrent si menaçantes, qu'il n'y eut plus moven de refuser.
D'abord, au plus grand, car on n'est considéré ici qu'en raison de la haute stature, je donnai une paire de ciseaux ; à un autre, des mouchoirs; à un troisième, un miroir et des clous; à un quatrième, des hameçons... Le sac fut bientôl vide et cependant les quêteurs insistaient encore ; j'étais ballotté de l'un à l'autre, on me faisait tourner comme une toupie. Les gestes devenaient violents, mes vètements en lambeaux commençaient à leur appartenir, et, ma foi, j'allais peut-être user de mes armes, quand le rajah s'approcha, traça du bout de son arc un grand cercle autour de moi et prononça d'une voix forte le mot sacramentel :
-Pamali!
Au mème inslant, les naturels bondirent comme frappés par une commotion électrique et je me trouvai seul dans le lieu saint. Il était temps, car je respirais' à peine et mes camarades se disposaient comme moi à une attaque générale.

Après une courte mercuriale du rajah, les 0 m bayens parurent se calmer; et, malgré leur volonté bien arrétée, nous résolùmes d'aller visiter le village appelé Bitoka. Là était l'imprudence, puisque tous les barils, pleins d'une eau excellente, se trouvaient arrimés déjà dans le grand canot, et que des amorces parties du navire nous invitaient à la retraite.

Mais, dans ces périlleuses excursions, la curiosité est si vivement excitée par tout ce que vous voyez, que c'est surtout ce que l'on vous cache que vous tenez le
plus à savoir. Pas une femme ne s'était montrée à nous; et quand nous avions demandéà frotter notre nez contre celui de la reine, on nous avait répondu d'un air menaçant et terrible :
- Pamali!
-Sacrées, tant que vous voudrez, nous étions-nous dit, mais nous verrons des femmes, ou du moins nous visiterons votrevillage. Anderson eut beau nous inviter à la retraite, ses paroles n'eurent pas plus de puissance que les menaces des Ombayens et nous nous mimes à gravir la montagne par un sentier difficile et rocailleux, en dépit des naturels qui, évidemment pour nous égarer, nous en montraient un autre plus large et plus uni. Marchant côte à côte et toujours en alerte, nous vìmes bientôt sur nos têtes les cases de Bitoka, bâties sur pilotis, élevées de trois ou quatre pieds au-dessus du sol, bien construites, séparées les unes des autres et au nombre d'une quarantaine. Mais des femmes, point; nous n'en aperçûmes aucune, et c'est le seul lieu de la terre où il ne nous a pas été permis d'étudier leurs mœurs.
Plusieurs insulaires nous avaient suivis et précédés au village; là surtout leurs demandes devinrent importunes et pressantes, là surtout les menaces retentirent avec éclat, en dépit de mes jongleries qui les étonnaient toujours, mais ne les calmaient plus; et tandis que nous disposions en leur faveur de nos petits trésors, ils nous donnaient parfois en échange des ares et des flèches.
Gaimard, qui avait pour habitude de se faufiler dans
les plus petits recoins, vint nous dire qu'il avait vu, suspendues aux murs d'une case voisine, sans doute le Rouma-pamali de Bitoka, une quinzaine de mâchoires sanglantes. En effet je m'y rendisà llinstant mème, comme pour regagner le rivage, et je ne pus faire qu'une courte halte devant ces hideux trophées, sur lesquels nous n'osions interroger personne.

Au milieu de l'agitation que nous causait une pareille découverte, une fusée, partie du bord afin de nous rappeler, éclata dans l'air. A ce signal qu'ils regardèrent comme un prélude de guerre, les Ombayens se divisèrent en plusieurs groupes, s'interrogèrent et se répondirent à l'aide de sifflets aigus et perçants, s'échelonnèrent sur la route que nous avions à parcourir, s'armèrent de leurs ares, garnirent leur large poitrine d'un grand nombre de flèches acérées, que la plupart d'entre eux trempaient dans un tube de bambou rempli d'une eau jaunâtre et gluante, et semblèrent attendre un dernier signal de leur rajah pour nous massacrer. Ici commença le drame.
-Nous vọilà done flambés, dit Petit, qui voulait déjà dégaîner ; faut-il couper des flùtes ou des têtes?
- Il faut te taire et nous suivre, lui dis-je.
- C'est égal, je m'abonnerais volontiers à deux flèches dans... les hanches.
- Et moi aussi.
- Et moi aussi...

Mais il n'était pas probable que nous en fussions quitles à si bon compte; et nous pensions involontai-
rement aux màchoires suspendues dans le Rouma-Pa mali.

Cependant nous faisions toujours bonne contenance, et je poussais même l'attention jusqu'à montrer aux insulaires qui m'entouraient les secrets d'une partie de mes tours, afin de les distraire de leur férocité. Je leur avais déjà donné, ainsi que mes camarades l'avaient fait, une veste, une chemise de matelot, une cravate, un mouchoir, un gilet; et, à très-peu de chose près, j'étais vêtu comme eux. La rapine étant le premier besoin de ces peuples farouches, nous pensions que dès qu'ils n'auraient plus rien à nous demander ils se montreraient moins cruels. Mais ce n'était pas assez pour eux : il leur fallut des promesses; et en effet, je leur fis entendre que le lendemain, au lever du soleil, nous reviendrions leur apporter de nouveaux et de plus précieux présents... Ils nous attendent toujours.

Toutefois, comme nous craignions encore qu'ils ne nous demandassent des otages en garantie de notre parole, je dis à Bérard qu'il serait peut-etre sage de les épouvanter à l'aide de nos armes â feu.
- Essayons toujours, me répondit-il; ce moyen peut se tenter : peut-etre ignorent-ils la puissance de la poudre et des fusils.

Un perroquet poussait son eri perçant dans les larges feuilles d'un rima.
-Bourou (oiseau), dis-je au au plus irrité des Malais en le lui montrant du doigt; bourou mati (tué).

Bérard, dont le coup d'œil était presque infaillible,
visa, le coup partit : l'oiseau tomba. Nous regardâmes, triomphants, les insulaires attentifs; pas un n'avait bougé, pas un ne semblait étonné le moins du monde; mais celui à qui j'avais d'abord adressé la parole, me prenant rudement par le bras, me montra une perruche qui venait de se poser dans les branches flexibles d'un cocolier.
- Bourou, me dit-il à son tour, bourou mati...

Il posa la flèche sur la corde de son are, poussa un cri, fit entendre un brrer éclatant qui effraya l'oiseau; celui-ci prit la volée, la flèche siffla, et la perruche tomba de branche en branche sur le sol. Aussitôt, sans nous donner le temps de la réflexion, et nous faisant bien comprendre que pendant que nous chargions nos fusils il pouvait, lui, atteindre trente victimes, le mème insulaire nous montra un petit arbre dont le trone n'était pas plus gros que le bras et à plus de cinquante pas de distance; sans presque viser :
- Miri, miri (regardez), nous dit-il, et la flèche partit, pénétra profondément dans l'arbre, et nous ne pûmes l'en arracher sans y laisser l'os dentelé dont elle était armée.
- C'en est fait, dit tout bas Anderson, nous sommes perdus!
- Pas encore, répliquai-je; je vais leur donner mes boîtes à double fond; escamotons leur fureur comme nous avons escamoté les muscades. Vous, mes amis, donnez tous vos vêtements. Ainsi fut fait.

Mais nous approchions du rivage; et quoique la nuit commençat à tomber du haut des arbres, je m'arrètai if. encore pour dessiner un trophée d'armes admirables suspendu aux branches d'un petit pandanus. Plus complaisant que je ne l'aurais imaginé, un Ombayen s'en revêtit et se posa audacieusement devant moi en modèle d'atelier.

Ici nouveau frottement de nez, en remerciement de sa courtoisie ; mais lui, enchanté de se voir reproduire sur le papier, voulut me donner un spectacle plus curieux et plus dramatique. Il s'adressa à un des siens, qui s'arma de son redoutable crihs, et les voilà tous deux se menaçant du regard, de la voix; se courbant, se redressant, bondissant comme des panthères affamées, se cachant derrière un tronc d'arbre, se montrant plus terribles, plus acharnés; puis faisant tournojer leurs glaives, se couvrant de leur bouclier de buffle, ils s'attaquèrent de près avec des hurlements frénétiques, vomissant une écume blanche au milieu des plus énergiques imprécatious, et ne s'arrêtèrent que lorsque l'un des deux athlètes eut mordu la poussière. Cette scène terrible dura plas d'un quart d'heure, pendant lequel nous respirions à peine.

Oh ! jamais plus chaud et plus effrayant épisode n'arrêta voyageur dans ses imprüdentes excursions ! Ce n'élait pas un jeu, un spectacle frivole offert à notre curiosité : c'était un drame complet, avee ses craintes, ses douleurs, ses angoisses et son délire; c'était un combat à outrance, comme en veulent deux adversaires à qui il importe fort peu de vivre pouryu qu'ils tuent: Une sueur ardente ruisselait sur les flancs des deux jouteurs, leurs lèvres tremblaient, leurs na-

rines étaient ouvertes et leurs prunelles fauves langaient des éclairs. Dans la chaleur de l'action, l'un des deux avait reçu à la cuisse une assez forte entaille d'où le sang s'échappait en abondance, et l'intrépide 0 m bayen n'avait pas seulement l'air de s'en apercevoir. De pareils hommes ne doivent pas connaitre la douleur.

J'ai dit à peu près la scène; mais ces cris farouches au milieu de la lutte, cette joie de tigre au moment du triomphe, que chacun des deux combattants exprimait tour à tour ; ces yeux fauves, ces mouvements rapides du glaive acéré qui feint de trancher une tête, et cette avidité du vainqueur à boire le sang dans le crâne, à mâcher les membres du mort, exprimés par une pantomime infernale, quelle plume pourra jamais les rendre? quel pinceau pourra jamais en rappeler le hideux caractère? C'est là, je vous jure, un de ces lugubres épisodes sur lesquels passent les années sans en affaiblir le moindre détail, et jusqu'à présent nous seuls avons pu donner des documents exacts et précis sur ce peuple ombayen contre lequel la civilisation deyrait armer quelques vaisseaux, afin d'en effacer tout vestige. On ne voit jamais bien lorsqu'on ne voit qu'avec les yeux, et tant de choses échappent à celui qui est sans émotion en présence des tableaux sombres ou riants qui se déroulent devant lui! Pour bien voir, il faut sentir.

Petit, placé à mon côté, ne riait plus, ne mâchait plus son tabac ; mais il lançait toujours ses quolibets, et, stupéfait, il me dit à voix basse :
- Quels gabiers que ces gaillards! Vial, Lévêque et Barthe plieraient bagage devant eux. Où diable ontils done appris à se taper et à faire le moulinet? Ce doivent etre les bâtonistes de l'endroit. Je parie que d'un seul coup de leur briquet ils couperaient un homme en quatre... Vous avez été bien inspiré de leur faire des tours d'escamotage; sans ça nous étions frits comme des goujons.
Quant aux insulaires, ils se sentaient fiers de notre surprise ou plutôt de nos terreurs, et en ce moment, je crois quils auraient eu vraiment trop beau jeu à nous chercher noise, ce qu'ils se proposèrent pour le lendemain.

Le sol sur lequel s'exécuta ce terrible combat était bordé de fosses assez profondes et de plusieurs monticules recouverts de galets symétriquement posés et protégés encore par une double couche de feuilles de palmier. C'était le cimetière de Bitoka, et j'avais ramarqué que les naturels s'élaient souvent détournés pour ne pas fouler aux pieds cette demeure des morts; nous avions suivi leur exemple, et ils s'étaient montrés sensibles à cet hommage de pieuse vénération. Que de contrastes dans le ceeur humain!
Jamais hommes ne furent mieux taillés pour les guerres, même parmi les nations féroces qui ne vivent que de rapine et de meurtre; car ils ont l'agilité de la panthère, la souplesse du reptile, l'astuce de l'hyène et un courage à l'épreuve des tortures. Les Ombayens sont de la race des Malais, mais on dirait une race pure et privilégiée, une nature primitive, une émigra-


Naturel de lile dO mbai
tion d'hommes puissants et forts qui doivent peut-ètre aussi cette supériorité si tranchée au caractère du sol abrupte où ils sont venus s'élablir en maitres.

Ils ont le front développé, les yeux vifs, pénétrants; le nez un peu aplati, quoique plusieurs l'aient aquilin; le teint ocre rouge, les lèvres grosses, la bouche grande, accentuée, et dans aucun je n'ai trouvé la détestable habitude du bétel et de la chaux, si fort en usage chez leurs voisins. Leur abdomen a le volume voulu, sans ètre prononcé comme celui de presque tous les insulaires de ces contrées, et la vigueur de leurs bras se dessine par des muscles en saillie, admirablement articulés.

Tous les naturels d'Ombay, mème les enfants de cinq à six ans, étaient armés d'arcs et de flèches; la plus grande partie portait le terrible crihs, dont la poignée et le fourreau étaient parés de touffes de cheveux. Les arcs sont en bambou; la corde est un intestin de quadrupède. Nous avions peine à tendre à moitié ces arcs, dont les bambins de huit ans se servaient avec une extrême facilité; et ce n'est pas chez les plus jeunes individus du village que nous trouvâmes moins d'hostilité : c'était à qui d'entre eux se montrerait plus impudent dans ses demandes et plus irrité de nos refus. Il n'y a pas encore à espérer que la race des Ombayens s'améliore.

Les flèches sont en roseau de la grosseur de l'index, sans pennes, armées d'os ou de fer dentolé; l'œil ne peut pas les suivre jusqu'au bout de leur course, et un cuir de deux pouces d'épaisseur ne serait pas une
assez solide cuirasse contre leur atteinte. Le bouclier sous lequel le guerrier ombayen se met à l'abri des coups de ses adversaires est taillé comme les plus gracieux boucliers grecs et romains, et se passe au bras gauche de la même manière ; il était orné de débris de chevelures, de coquillages éclatants appelés porcelaines, de feuilles sèches de palmistes et de petits grelols dont le tintement anime peut-être les combattants. La cuirasse est un plastron également en peau de buffle, qui part des clavicules et descend jusqu'au bas-ventre; une large courroie la retient sur les épaules et supporte aussi une cuirasse à peu près pareille, qui garantit le dos et le derrière de la tête. Je ne peux mieux comparer cette armure qu'aux chasubles de nos prêtres, mais un peu moins longue. Les coquillages et les ornements sont placés avec goùt et forment des dessins bizarres pleins d'élégance et d'originalité. C'est chose admirable, en vérité, qu'un Ombayen revêtu de sa cuirasse, armé de son are, la poitrine parée de ses flèches meurtrières, placées en éventail, et se préparant au combat. Leurs cheveux tombent flotants sur les épaules; quelques-uns en ont une si prodigieuse quantité que leur têle en devient monstrueuse; mais la plupart les relèvent à l'aide d'un bâton de six lignes de diamètre, les tressent avec une lanière de peau, et placent au sommet quelques plumes de coq ondoyantes comme d'élégants panaches. Ils ont un goùt très-prononcé pour les ornements ; leurs oreilles supportent des pendants en os, en pierre ou en coquillages; leurs bras et leurs jambes sont surchargés de cercles dont plusieurs en or, et des bracelets d'os et de feuilles de vacois.

Nos observations une fois achevées et notre provision d'eau à bord, nous nous dirigeâmes avec plus de précipitation qu'auparavant vers le rivage; mais c'élait là surtout que les difficultés du départ s'offrirentà nous d'une façon menaçante. Les insulaires cherchaient encore à nous retenir en nous assurant de leur protection pendant la nuit; mais, plus habiles qu'eux, nous leur fimes entendre que nous reviendrions le lendemain avec une grande quantité de curiosités, et que pour les remercier de la généreuse hospitalité qu'ils nous avaient accordée, nous leur rapporterions des haches, des scies et plusieurs beaux vêtements. Sur la foi de ces trompeuses promesses, mais non sans s'ètre longtemps concertés entre eux, ils nous permirent de reprendre la mer. Dans leurs perfides regards nous vimes de nouvelles menaces, dans leurs adieux, le sentiment de la haute faveur dont ils nous honoraient, et bien certainement nul de nous n'aurait rejoint le narire si nous ne leur avions donné pour le lendemain l'espérance d'un plus riche butin et d'un carnage plus facile.

La nuit était sombre, mais calme; nous courùmes au large, guidés par les amorces que la corvette brùlait de temps à autre, et nous y arrivàmes à une heure du matin, heureux d'avoir échappéà un danger si imminent, d'avoir visité le peuple le plus curieux de la terre; et cependant nous ne savions pas encore la grandeur du danger auquel nous venions si miraculeusement d'échapper.

Nous apprimes le lendemain par un baleinier retenu comme nous dans le détroit, que quinze hommes qui montaient une chaloupe anglaise, descendus à Ombay pour faire du bois, avaient été horriblement massacrés et dévorés, quelques jours avant notre descente à Bi toka; qu'à une petite lieue de cette peuplade les débris de cet épouvantable repas gisaient sur le rivage; que nul Européen débarqué à Ombay n'avait encore échappé à la férocité de ses habitants, qu'ils se font la guerre de village à village, boivent le sang dans le crâne des ennemis vaincus, et que c'était par une faveur spéciale du Ciel qu'un retour nous avait été permis. Qu'on dise après cela que la science des Conus, des Comte, des Balp, des Bosco, est une science stérile! Sans mes tours de gobelets je ne vous aurais pas parlé aujourd'hui d'Ombay et de ses anthropophages habitants.

\section*{5}

\section*{TIIIOR.}

Diély. - Courte explication. - M. Pinto. - Délails. Mcurs. - Boa.

Quand vous ne voudrez pas trouver d'incrédules en ce monde, ne racontez pas, ou plutòt ne dites aux hommes que ce qu'ils savent, ne leur apprenez rien; ne leur parlez jamais que des objets qui les entourent, qui frappent leurs sens et avec lesquels ils vivent, pour ainsi dire, en famille. Hors de là vous trouverez le doute, le doute railleur, offensant, qui vous forcerait à mentir, si vous n'aviez le courage de trouver dans cetle persécution mème un motif de plus de résolution et de persévérance.

Eh! messieurs, croyez-vous done que l'on fait le tour du monde pour ne voir que des maisons alignées, des querelles de ménage, des cafés, des tables d'hôte, des marchands de briquets phosphoriques, et des gardes nationaux en grande ou petite tenue? Non, celui qui voyage et veut étudier ne s'arrête guère en face des tableaux qui lui rappellent le pays qu'il a quitté. Ce qu'il veut, lui, ce qu'il demande aux flots, à la terre, au ciel, ce sont des contrastes, de l'imprévu, du dramatique ; et maintenant, pour peu que l'âme du voyageur soit ardente, que son imagination bouillonne; pourvu qu'il ait du cour au ccur, qu'il envisage les périls et la mort d'un œil tranquille; soyez sùrs qu'il verra ce que d'autres n'ont pas su voir, qu'il décrira ce que d'autres n'ont pas su décrire. Après cela, tant pis pour vous si vous ètes sans croyance; il aura fait son devoir, lui : lisez les Mille et une Nuits, et laissez de côté les pages vraies jusqu'à la naïveté, qu'il aura écrites, pour lui d'abord, égoïste qu'il est, et puis encore pour les hommes qui veulent connaitre et s'instruire. Oh! si je vous disais que j’ai trouvé dans l'intérieur de l'Afrique, au milieu des archipels de tous les océans, au centre de la Nouvelle-Hollande, des préfets loyaux, comme vous en connaissez, des ministres intègres, comme vous n'en connaissez pas, des maires qui ne savent pas lire, des spéculateurs sans probité, des fils de famille qui commencent par être dupes et qui finissent par en faire, des femmes qui se vendent, des hommes qui se louent; si je vous avais présenté les ridicules et les vices de nos capitales en honneur aux
antipodes, vous auriez trouve cela tout naturel, tout logique ; là pourtant eútété le phénomène, l'incroyable, l'absurde et le mensonge. Je connais des gens (vous peut-être qui me lisez) qui vont jusqu'à s'étonner que le soleil des tropiques soit brûlant, qui ne veulent pas que les baleines parcourent les mers, et qui s'indignent que d'énormes montagues de glaces emprisonnent les pôles. Misère humaine!,

Non, non, les hommes et les choses, les mœurs et les climats ne sont pas identiques; j 'ai vu ce que je dis avoir vu, je cite des noms propres; mes compagnons de voyage sont à Paris, je les nomme, je rends toute justice a leur courage, je fais ma part quelquefois bien petite dans ces périlleuses excursions: je ne mens pas, j'écris de l'histuire.

Partez, messieurs, allez visiter Timor, Rawack, la Nouvelle-Zélande, la terre d'Endracht, Fitgi, Campbell, le cap Horn.

Et vous saurez ce qu'est le monde, et vous le direz à vos amis; mais n'allez point à Ombay, nul de vous n'en reviendrait.

Et maintenant que j'ai franchement répondu à vos doutes, je poursuis

Il est impossible d'ètre plus courlois que les vents qui se levèrent frais et soutenus immédiatement après notre retour à bord et nous empéchèrent de tenir notre parole aux bons et généreux naturels de Bitoka; ils ne voulurent pas que nous eussions à nous reprocher notre impolitesse à leur égard; mais de leur côté les Ombayens, qui sans doute du rivage nous voyaient

44 souvenirs d'un aveugle.
fuir le détroit maudit, durent se reprocher amèrement leur tendresseméconnue ouleur bienveillancetrompée. Gare maintenant aux navigateurs qui après nous meltront le pied sur ce sol que la mitraille européenne devrait labourer!

C'est que nous apprimes encore à Diély, par le gouverneur lui-méme de cette colonie, que toutes les tentatives essayées contre Ombay avaient échoué devant les difficultés redoutables d'un mouillage impossible et d'un débarcadère difficile; que les cannibales, ligués en masse contre l'ennemi commun, se retiraient dans l'intérieur des terres, sur le sommet des plus rudes montagnes; que, descendant la nuit avec précaution comme des lyyènes affamées, ils guettaient les soldats des avant-postes ; que leurs flèches empoisonnées faisaient de nombreuses victimes, et que dès qu'ils s'étaient emparés d'un homme on en trouvait le lendemain sur la plage les restes sanglants et déchirés. Au surplas, ajouta le signor Pinto, dès qu'on a quitté leur pays d'enfer, ces farouches Malais, chassés de Timor pour leurs cruautés, rebâtissent en peu de jours leurs demeures saccagées, se séparent avec des cris frénétiques, deviennent ennemis implacables et se font de village à village une guerre à outrance. Ne dites à personne ici que vous êtes descendus à Ombay; personne ne voudra vous croire, quand on saura que vous n'aviez pour auxiliaires que des fusils, des pistolets, des sabres et des gobelets d'escamoteur. De tous vos tours de passe-passe, poursuivit le gouverneur, qui m'adressail la parole, le plus surprenant, monsieur, est
de leur avoir escamoté votre crâne et celui de vos amis; ne le tentez pas une seconde fois, vous perdriez la partie.

Si les guerres intérieures que le gouverneur de Koupang faisait à l'empereur Louis avaient enlevé toutes les munitions du fort Concordia, il était aisé de voir que Diély vivait en paix avee ses voisins, car la rade retentissait incessamment du bruit du canon que M. José Pinto-Alcoforado-de-Azvedo-e-Souza faisait gronder, dès qu'une de nos embareations s'approchait de terre. Rien au monde n'est assourdissant comme l'enthousiasme; il voulait que notre arrivée füt une époque mémorable dans les annales de la colonie. 11 rajeunit son palais, il appela auprès de lui tous ses officiers, et voulut que les rajahs, ses tributaires, vinssent agrandir le cercle de ses courtisans. C'était une joie expansive, une amitié brùlante quoique née de la veille; l'Europe était là, présente au pays qu'il protége de ses armes et de sa sagesse, et il prétendait fêteren notre personne cette Europe entière, dont un des plus glorieux pavillons flottait dans la rade.

C'est à nous féliciter des vents contraires et des calmes; nous venions pour faire de l'eau, et voilà que les regrets vont escorter notre départ. M. Pinto sait comment on traite les gens de bonne maison.

Diély est plutôt une colonie chinoise que portugaise ; desémigrations nombreuses de Makao et de Kanton ont lieu toutes les années; mais malheureusement le sol de Timor est dévorant, et de cruelles maladies appellent incessamment de nouvelles recrues. Depuis
que le signor Pinto était gouverneur, son élat-major européen avait été deux ou trois fois renouvelé; lui seul et un de ses officiers avaient résisté aux atteintes d'une dyssenterie dont les premiers symptômes précèdent la mort de très-peu de jours. C'était l'exil qui avait conduit José Pinto à Diély ; c'était une disgrâce imméritée qui l'avait fait chef omnipotent d'un pays si éloigné du sien : eh bien! loin d'en garder une basse rancune à ses juges abusés, en abandonnant au hasard les rênes de sa nouvelle patrie, il y exercait au contraire un pouvoir doux et humain, 11 veillait avec activité à la culture des terres, il traitait ses rajahs avec une bonté toute paternelle, se faisant rendre compte de leurs différends, se jetant au milieu de leurs querelles pour les apaiser, et il était rare que son rôle de conciliateur n'ohtint pas les résultats qu'il en attendait. Les guerres des rajahs ont souvent pour motif des causes futiles qui diviseraient à peine de simples colons. Un buffle volé fera verser des flots de sang, et la moilié d'une peuplade guerrière disparaitra pour venger le rapt d'un cheval. On nous assure que les Malais de cette partie de Timor sont encore plus cruels et plus redoutables que ceux qui obéissent aux Hollandais. Leurs batailles ne cessent que par l'anéantissement de l'un des deux partis; et l'usage de ces peuples indomptés veut qu'ils affrontent la mort en poussant des cris au ciel, en dansant et en faisant, au milieu de la mêlée, mille grimaces et contorsions ridicules.

Dès que le gouverneur est instruit des guerres des
rajahs, il envoie un de ses officiers aux chefs des partis, et au mème instant cessent toutes les hostilités. Des dé putés sont expédiés des deux armées; les raisons sont pesées dans la mème balance, et l'agresseur condamné, sans appel, à une amende plus ou moins forte, consislant en bestiaux ou en esclaves, dont la dixième partie appartient au gouverneur. Sile rajah condamné refuse de se soumettre à l'arrêt prononcé contre lui, la force sait l'y contraindre, et au premier signal du signor Pinto, tous les autres chefs prennent les armes et marchent contre le rebelle.

Nous n'avions pas vu d'arcs aux guerriers de Koupang, parce qu'il n'était resté à la ville que les moins intrépides et les plus maladroits des Malais. Mais à Diély nous trouvâmes ces ares redoutables dans les mains de presque tous les naturels. Ils sont absolument pareils à ceux d'Ombay, quoique façonnés avee moins de goût et d'élégance. Au surplus les archers de Diély sont d'une adresse peu commune, et dans les jeux que M. Pinto fit exécuter pour satisfaire notre curiosité, un des jouteurs, à plus de soixante pas, perça à deux reprises différentes une orange suspendue à un arbre. La sagaie durcie au feu devient dans la mélée une arme meurtrière sur des membres privés de vêtements : c'est un bien curieux spectacle que de voir l'agresseur passer le trait de la main gauche à la main droite, en faisant en avant deux ou trois pas, comme pour prendre de l'élan et se donner de la grâce, puis le lancer avec la rapidité d'une pierre qui s'échappe de la fronde. Mais ce qui est merveilleux, ce qui tient du
prodige, c'est la dextérité de l'adversaire à éviter le dard par un mouvement rapide à droite ou à gauche, et à le saisir de la main au passage, alors qu'il rase sa poitrine. Ombay se reflète sur Diély, et quoi qu'en dise le senor Pinto, je ne crois guère à la bonne harmonie qu'il m'assurait régner entre les peuplades guerrières qu'il avait mission de gouverner. Ce n'est pas aux jours de paix que l'on apprend si bien à se servir de ces terribles armes.

Ce qu'il y a de vrai pourtant, c'est que la physionomie des Timoriens de cette partie de l'ile, quoiqu'aussi belle, aussi martiale que celle des hommes de Koupang, a quelque chose de moins sauvage, de moins farouche; et que, loin de nous fuir, les soldals composant la garnison de Diély se plaisaient avec nous, nous recherchaient et semblaient beaucoup s'amuser de notre langage, de nos manières toutes frivoles et de notre costume si lourd et si hostile à la liberté des mouvements.

J'ai demandé à M. Pinto s'il croyait à l'anthropophagie des naturels de l'intérieur.
- Croyez-y vous-même aussi, me répondit-il ; à Timor tous les guerriers sont plus ou moins anthropophages, mais seulement dans la chaleur du combat ou dans la soif de la vengeance.
- Avez-vous essayé d'arracher des mœurs cet épouvantable usage?
- J'ai promis cinq roupies pour chaque prisonnier vivant, et pas un guerrier n'a tenu à gagner la récompense.
- Mais les menaces?
- Ils ont leurs forêts impénétrables.
- Les châtiments?
- Allez les chercher dans leurs montagnes inaccessibles.
- Pourquoi ne pas tenter de terribles exemples?
- Ici l'exemple ne corrige personne, il faudrait châtier l'enfance, la faire vivre sous un autre ciel, lui donner un nouveau sol à fouler, infiltrer peut-etre dans ses veines un sang plus pur, et ce ne sont ni quelques années de civilisation ni les faibles ressources accordées par la métropole qui peuvent modifier les usages d'un peuple aussi éminemment turbulent et farouche. Voyez, je leur offre gratis des terrains à cultiver; je leur propose des ouvriers pour les aider à se construire des demeures saines et commodes : elt bien! nul d'entre eux n'accepte, nul ne veut de ma protection à ce prix: les déserts vont mieux à leur allure d'indépendance et de domination. Ils cherchent des rochers secs et tristes, des bois silencieux, un ciel d'airain, les menaces des volcans, le sifflement des vents et le roulement du tonnerre. Un vrai Malais, dans nos cités européennes, mourrait élouffé, car il va là surtout où on lui a défendu d'aller.
- Punissez-vous de mort un criminel?
- Oui, quelquefois, quoique je sache qu'on ne l'ose pas à Koupang.
- Ces exécutions sont-elles publiques?
- Souvent, et je me hate d'ajouter que je ne manque pas malheureusement de bourreaux, car tous les té-
moins de cette scène lugubre se disputent l'horrible plaisir de trancher une tête.
- Ne craignez - vous pas pour vous un assassinat après ces sanglantes tragédies?
- Non, l'on m'aime, l'on m'adore ici ; j'y suis l'objet d'un culte particulier, et, en vérité, je ne sais pourquoi, puisque les naturels ne veulent que la moitié des bienfaits que je leur offre. Certes; je fais tout le bien que je peux; mais comme on n'a à Diely que des notions imparfaites sur le bien ou le mal tels qu'on les comprend en Europe, vous concevez que leur haine nait parfois d'un bienfait et leur amitié d'une proscription. Allez, c'est une rude tàche que de commander à ces hommes de fer qui m'entourent. Je suis venu à Diely frappé par un jugement inique; ma seule vengeance sera la paix d'une colonie que tous mes prédécesseurs ont vainement cherché à obtenir. Quant à mon successeur, quelque belle que je lui aie fait la route, l'avenir nous dira ce que deviendra Diely après mon départ ou à ma mort.

La ville est située sur une petite plaine riante, au pied de hautes montagnes boisées, séjour continuel des orages. Sa rade n'est point aussi vaste ni aussi sûre que celle de Koupang, mais l'île Cambi d'un côté et le cap Lif de l'autre la garantissent assez bien des vents les plus constants. Une jetée natur elle et presqu'à fleur d'eau s'avance à plus d'un quart de lieue au large, et il me semble qu'à très-peu de frais on pourrait y construire un môle auquel les navires auraient la facilité de s'amarrer. Du reste, la mer n'y est jamais bien
haute, le fonid en est bon, et le mouillage sûr et agréable.
Excepté le palais du gouverneur et une église dédiée à saint Antoine, on chercherait en vain un édifice à Diely. Toutes les maisons, basses et bâties en arêtes de latanier, à cause des fréquents tremblements de terre, sont entourées d'enclos, de sorte qu'on ne peut les apercevoir que lorsqu'on est vis-à-vis de la porte d'entrée. Sous ce rapport, Diely est encore inférieur à Koupang, où du moins le quartier chinois offre l'aspect d'un pays à demi civilisé.
- La ville est défendue par deux petits forts assez réguliers et une palissade à hauteur d'homme où sont placés, de distance en distance et à côté des corps-degarde, de jolies chapelles fort bien ornées. Mais la plus grande force de la colonie est dans l'amour des sujets pour le gouverneur.

Il existe presque au sortir de la ville divers sentiers qu'on ne peut parcourir sans s'exposer de la part des naturels au danger d'être massacré, et rien cependant n'annonce que ces sentiers soient pamali (sacrés).

Un jour que, dans une de mes promenades du matin, j 'allais franchir un de ces chemins révérés oùl'ombre descend fraiche du haut des larges rimas, je vis mon guide effrayé accourir et me supplier avec des larmes de ne pas aller plus loin si je ne voulais à l'instant même avoir la tête tranchée. Je me ris un peu de ses frayeurs et de ses menaces, et comme je me disposais ì continuer ma route en lui ordonnant de me suivre, le Malais se jeta à mes genoux et implora ma pitié. Je me laissai attendrir, je pris un autre chemin, et le
pauvre homme me témoigna sa reconnaissance par des gestes, des grimaces et des contorsions qui me divertirent beaucoup. Ici la joie ressemble à la douleur comme si elles étaient enfants de la même mère.

A mon retour à la ville, je pris des informations sur le petit incident des chemins pamali; le gouverneur m'assura qu'il les respectait lui-même, et que si j'avais voulu suivre celui où l'on m'avait prié de ne point entrer, le naturel qui me conduisait eùt été à coup sûr victime de ma persévérance et massacré sans pitié par ceux qui l'auraient vu. Du reste, je ne courais, d'après lui, aucun danger, et le Timorien n'avait cherché à m'effrayer que pour sauver sa tête. Le motif était assez puissant, je pense, et je me félicite fort d'avoir cédé aux ferventes prières qui m'avaient été adressées.

Dans une de mes fréquentes excursions aux environs de Diely, je poussai mes recherches tellement loin que je me vis forcé daller demander l'hospitalité et de frapper à la porte d'une habitation située sur un monticule à la lisière d'un bois qui s'étendait au loin sur des mornes sauvages et dans une vaste plaine au bord de la mer: :c'était celle d'un Chinois déserteur de Koupang, ou plutôt chassé pour ses méfaits, comme je l'appris plus tard de M. Pinto. Il ne parlait que sa langue naturelle; moi je n'en savais pas une syllabe : vous comprenez si ma position était embarrassante. Au premier regard que je lançai sur lui je reconnus qu'il avait peur et qu'il me soupçonnait d'être un émissaire secret expédié par M. Hazaart pour le saisir et le ramener à Koupang ; mais je le rassurai et j'essayai de lui faire com-
prendre qu'il me fallait un gite pour la nuit. Il parut fort embarrassé et très-contrarié de la nécessité où je le mettais; il me donna à entendre qu'il était seul et qu'il n'avait point de couche à m'offrir, puisqu'il n'en possédait qu'une seule.

A peine eut-il achevé ses grimaces peu persuasives que dans la pièce voisine de celle où nous nous trouvions retentit une toux assez violente. Aussitôt, d'un geste courroucé et d'un mouvement de tête qui exprimait à merveille le mépris, je témoignai au Chinois combien j'étais blessé de son mensonge, et, oubliant qu'il ne pouvait me comprendre, j'articulai très-clairement :
- Il me faut une natte et de la lumière!

A ces paroles brèves et hautes, un frôlement se fit entendre à mes côtés comme des roseaux qui courent sur des roseaux; une partie du mur en bambou s'ouvrit, une croisée se dessina, et, encadrée dans cette bordure élégante et bizarre, m'apparut, les cheveux épars, une jeune fille pâle, couverte à demi d'une tunique blanche et la main droite en avant, comme pour se garantir d'un danger imprévu. Ses petits yeux vils me regardaient avec une attention mêlée d'effroi; sa bouche entr'ouverte me montrait les plus jolies dents du monde et essayait de sourire comme pour calmer ma colère.

J'étais en extase, car je croyais voir là une de ces suaves apparitions fantastiques que vous caressez dans vos rèves quand vous vous êtes endormi heureux du bonheur de la veille et plein d'espérance pour le len-
demain. Sur un mouvement rapide du Chinois, la cloison allaitse refermer; mais je m'élançai et arrétai fortement le volet, car je tenais à savoir aussi comment était faite et meablée la chambre à coucher d'une jeune Chinoise ; et si les devoirs de l'hospitalité, auxquels je manquais déjà légèrement, m'imposaient l'obligation de ne pas y pénétrer, la précieuse ouverture par où plongeaient mes regards me permettait au moins de fouiller dans ce réduit mystérieux qu'on m'interdisait. A ma place, n'en auriez-vous pas fait autant?

Le lit sur lequel reposait la jeune fille était bas, sans matelas, recouvert d'une fine natte de Manille qui tombait drapée des deux côtés ; à chaque angle de la couche se dressait un dragon de quatre ou cinq pouces de haut, peint en noir et ayant des yeux d'émail, ouvrant de larges ailes bariolées de vert, de jaune et de rouge; un cerceau en tige de bambou coupée en deux partait de la tête et aboutissait aux pieds, formant une courbe à deux pieds et demi ou trois de la natte supérieure; sur cette courbe une autre natte plus fine encore, servant sans doute de moustiquaire, était roulée et relevée en ce moment. A côté du lit se voyait un petit meuble en porcelaine blanche et bleue, à deux anses, posé sur une sorte de guéridon fort élégant et orné de dessins grotesques et érotiques; à terre de petits souliers, plus loin une sorte de tabouret admirablement façonné, des peignes de forme originale, des boules, un long bâton d'ivoire, terminé par une main à demi fermée, en ivoire aussi, servant à gratter les diverses parties du corps où les doigts ne peuvent que difficile-
ment aller; et une trentaine au moins de baguettes de bois de sandal, dont quelques -unes étaient à demi consumées; deux tables, un buffet, six chaises, un paravent et six tableaux représentant des sujets d'une moralité fort équivoque, le tout d'une forme gracieuse et travaillé avec beaucoup de goût, d'art et de patience,' composaient le reste de l'ameublement.

Mon inspection achevée, je ne parus pas satisfait et je témoignai le désir et la volonté de pénétrer dans cette pièce; mais le Chinois, qui était resté, immobile de peur, accroupi sur le plancher, me fit entendre que la jeune fille était malade et que l'émotion qu'elle éprouverait ne pourrait que nuire à sa santé. En dépit de cette prière, que je compris à merveille, j'allais passer outre et braver la consigne, quand mon drôle, qui tenait à me convaincre, me présenta un petit are tendu à l'aide d'une corde de guitare et m'invita à m'assurer de la vérité de son assertion. Pour le coup ma pénétration se trouva en défaut, et je le lui fis comprendre; mais le coquin, adressant deux ou trois paroles à la jeune fille appuyée sur ses deux mains, celle-ci tendit le bras. Le Chinois appliqua alors une des extrémités de la corde de l'are sur l'artère de la prétendue malade, posa l'index sur l'autre extrémité et parut compter les pulsations; moi alors j'essayai de l'instrument chinois et ne sentis aucune vibration, soit qu'en effet mon doigt fût insensible à l'expérience, soit que mes distractions fussent nuisibles à l'épreuve. Nul doute que la jalousie des Chinois ne leur ait inspiré cet instrument à l'aide duquel ils garantissent leurs femmes
des attouchements si fréquents et si pleins de mansuétude dont la médecine use chez nous avec une si pieuse circonspection. Mas ce qui est plus positif encore, e'est que l'are dont je parle suffit aux habitants de ce pays pour déterminer d'une manière précise le degré de fièvre d'un malade, et une seule des trente expériences que j'ai tentées à Diely a donné tort à la science du lettré soumis à mes investigations.

Cependant la nuit élait sombre; nul chemin pratiqué ne pouvait me guider jusqu’a Koupang, et quoique j'eusse achevé à peu près toutes mes observations morales, je résolus de m'installer, sans autre forme de procès, chez Hac-Ping, mon honnête Chinois, en lui faisant comprendre que je solderais ma malvenue. Bien lui en prit de ne pas me refuser, car j étais décidé, en cas de résistance ou de refus, à rester gratis et à le mettre à la porte. Un conquérant n'en use pas avec moins de cérémonie. Un double intérét, celui de ma conservation et celui de ma curiosité, me dicta ma conduite si franchement sans gène. Il y avait force majeure, et ma conscience de voyageur me mit à l'abri de tout remords.

Je m'installai done sur une chaise, en face de la porte d'entrée, prêt à prendre la fuite en cas de trahison ou d'attaque imprévue, ou disposé à me défendre contre des forces à peu près égales. La jeune fille me dévisageait de son regard; le patron cessait de me défendre les investigations qu'il n'avait pu empécher une fois, et les heures passaient, au bruit lointain des oiseaux qui venaient se reposer sur les arbres
du voisinage. Cette triple situation de trois êtres qui ne se comprenaient pas, se regardant sans mot dire, s'étudiant et se craignant, avait pour moi quelque chose d'original à la fois et d'inattendu qui allait à merveille à mon humeur aventureuse.

C'était en effet un tableau assez curieux à étudier.
Le Chinois avait quarante ans, moi beaucoup moins, et la jolie fille tout au plus quinze ou seize ans. Nos gestes, souvent incompris, donnaient lieuà de singuliers quiproquo qui nous faisaient rire à tour de rôle. Dans cette position bizarre, chacun de nous avait peur de quelque chose : elle de je ne sais quoi, lui de mes menaces, et moi d'une lâche trahison. Je me hâte d'ajouter que les regards de la fille avaient quelque chose d'assuré qu'il m'était loisible de traduire à mon avantage. Les Européens sont si présomptueux!

Pour tromper le sommeil, qui aurait pu me gagner en dépit de ma volonté, je fredonnai à demi-voix quelques refrains de Béranger, et je ne saurais vous dire ce qu'il y a de charme à répéter, à l'antipode de son pays, au milieu de gens d'une nature opposée à la vôtre, les chants nationaux qui viennent visiter votre mémoire, ainsi ' \(u\) ' un ami consolateur votre demeure. Mais comme je ne voulais pas faire à moi seul les frais de cette sorte d'entr'acte, je priai le Chinois d'en remplir les vides. Ce fut la jeune fille qui répondit à ma prière, et je fus tellement ému de ses accords que peu s'en fallut que je ne la trouvasse véritablement laide, elle si appétissante dans le silence. O Meyerbeer! ò Rossini! il n'est pas vrai quevous soyez encorecitoyens de l'univers!

Après les chansonnettes vinrent le dessin et l'aquarelle. Je m'approchai de la jeune fille et lui demandai la permission de faire son profil, ce à quoi elle consentit avec une joie d'enfant tout à fait divertissante. Quand j'eus achevé mon travail elle m'en demanda une copie, que je m'empressai de lui offrir galamment et qu'elle reçut avec reconnaissance.

Le jour même de cette demi-aventure assez singulière, je me rendis chez le gouverneur, à qui je la racontai avec tous ses détails; il s'amusa beaucoup de la frayeur du Chinois, du respect que j'avais témoignéà la jeune fille, et il m'apprit que le drôle à quỉ je devais une hospitalité aussi généreuse avait été déjà trois fois battu de verges par ses ordres, qu'il faisait un trafic honteux de l'infortunée qu'un rapt avait sans doute mis en sa puissance et qu'il appelait effrontément sa fille.

Plus, en avançant dans ma course, je hante de Chinois sur mon passage, plus je trouve que mes premières observations sur leurs mœurs ont été logiques, plus j'apprends à les mépriser.

Il est aisé de comprendre que lorsque dans un pays neuf pour l'étude nous faisons une station bientôt limitée, il nous devient impossible de recueillir tous les documents dontla science et la philosophie feraient souvent leur profit, et que nous devons nous contenter, sans aucun moyen d'en vérifier la rigoureuse exactitude, des renseignements qui nous sont officieusement donnés. Le devoir du voyageur consiste surtout à puiser à des sources pures et à chercher à discerner autant que possible la vérité de l'erreur. Notre relâche à Diely,

I/s Antonio, juene homme du royaume de Failacor tile \(\tau_{\text {imor. }}\)
par exemple, sera courte, puisque sous peu de jours nous mettons à la voile. Mais ce n'était pas assez pour moi que M. Pinto et ses officiers répondissent le mieux possible à nos incessantes questions, il fallait encore que je furetasse çà et là pour donner pâture à mon ardent appétit de curiosité. Un matin donc que, parti avec Petit, mon vieux matelot, je m'acheminais vers un bois immense dont les derniers échelons ne sont éloignés de la ville que d'une demi-lieue, je fus distrait de mes méditations par un bruit sourd semblable à celui d'un escadron au galop.
- C'est un tremblement de terre, dis-je à Petit attentif.
- La terre tremble, me répondit-il, mais ce n'est pas un tremblement de terre, cela n'est pas profond : c'est seulement à la surface.
- Que penses-tu?
- Comme d'habitude, je ne pense rien, j'attends.
- Que crois - tu du moins que nous ayons à faire?
- Le bruit redouble, e'est une lame perdue : mettons en panne et voyons venir. Comme nous sommes sous le vent, nous saurons bientôt de quoi il retourne.

A peine eut-il fini qu'un tapage épouvantable, échappé de la forèt, nous tint en haleine et qu'au mème instant une vinglaine de buffles haletants, essoufflés et renversant tout sur leur passage franchirent les derniers arbres, se dirigèrent de notre côté et nous contraignirent à escalader les branches noueuses d'un multipliant voisin. Mais, comme s'ils n'avaient obéi d'abord qu'à un mouvement fiévreux ou à une panique,
les redoutables animaux s'arrêtèrent tout à coup et broutèrent l'herbe avec tranquillité.
Ce singulier manége, ces mugissements violents qu'ils poussaient dans leur fuite rapide, celte queue pelée qui fouettait leurs robustes flancs et ce temps d'arrêt si prompt me faisaient soupconner qu'il y avait là une cause extraordinaire que je cherchais vainement à m'expliquer.
- Et toi, Petit, que dis-tu de ce caprice?
- Ce n'est pas un caprice, ils allaient trois quarts largue, toutes voiles dehors, et ils viennent de mouiller.
- Devons-nous continuer notre promenade?
- Oui, mais en virant de bord.
- Ainsi done tu as peur?
- Moi peur! Vire au cabestan, dérape, mettons le cap dessus, et en roue.
- Non, c'est moi qui ne suis pas rassuré ; mais cette manœuvre est si extraordinaire que j 'en vais demander l'explication au gouverneur ou à l'un de ses officiers.
- C'est peut-être un lion qui pousse ces gaillards-là.
- Il n'y en a pas ici.
- Laissez donc! dans ces chiens de pays il y a de tout, excepté du vin et de l'eau-de-vie.
- Tiens, bois un coup et marchons vers Diely.

Arrivé chez le gouverneur, je lui demandai l'explication d'un si étrange phénomène.
- Il est tout naturel, me répondit-il. Un boa aura été réveillé de son assoupissement, il se sera élancé vers ce troupeau de buffles et aura fait une victime. L'instinct
ditaux autres qu'ils n'ont rien à craindre dès que le reptile allonge sa proie contre le tronc noueux d'un arbre afin de l'avaler plus facilement, et voilà pourquoi ils se sont arrêtés, oubliant le péril qui les avait menacés. Ces courses bruyantes et rapides ne nous étonnent plus, nous qui en avons été témoins si fréquemment.
- Ainsi donc vous croyez que le boa déjeune en ce moment?
- J'en suis súr.
- Je voudrais bien m'en convaincre aussi.
- C'est une curiosité qui a coúté cher à bien du monde.
- Vous voulez m'effrayer, monsieur le gouverneur.
- Je ne demanderais pas mieux.
-C'est égal, je me risque; mais je serai prudent.
-Soit : voulez-vous un cheval?
- J'accepte, quoique je sois fort mauvais écuyer.
- Je vais ordonner qu'on en selle un aussi pour votre matelot, et bonne chance.
M. Pinto sourit en m'adressant ces dernières paroles, et je ne compris que plus tard le sens de ce rire moqueur, où il y avait pourtant beaucoup de bienveillance.

Le gouverneur avait à peine achevé qu'il fut mandé pour aller recevoir le rajah de Dao, Naké-Tetti, lequel, mécontent des Hollandais, qui l'étaient beaucoup aussi de ses soldats, venait demander aide et pro- intraitable envers ses tributaires.
Vous voyez que l'Europe n'est pas la seule partie du monde où les grands s'appuient sur les petits quils écrasent.


\section*{Naki Telli}
thaja a. ©aso

\section*{4}

\section*{TIIOR.}

Boa (suite). - Deux Rajahs. - Détails. - Maladie. - Départ.

Cependant les chevaux se faisaient attendre, M. le gouverneur grondait et menaçait, moi j'étais presque fâché ( je le dis à voix basse) de m'être montré si curieux, et Petit, insouciant, se consolait de cette nouvelle course sous un soleil de plomb, en songeant qu'au retour il dirait quelques mots à certaine bouteille de vin que je lui avais montrée du doigt.

Enfin les chevaux nous furent amenés. Petit, plus inhabile encore que moi, se hissa dessus moins bien que sur les barres de perroquet. M. Pinto me serra
la main, m'indiqua la route la plus aisée et la plus ouverte, et nous recommandant la prudence, il me fit promettre d'étre de retour pour un grand souper qu'il nous donnait le soir même.
- Ainsi donc, vous comptez qu'il y aura un retour pour moi?
- Sans cela, vous laisserais-je partir!
- Le boa ne fait done pas deux repas coup sur coup?
- L'on raille toujours loin de son ennemi. Au revoir.
-C'est donc bien bête, un boa ! dit Petit entre ses dents; moi je dînerais toujours et je boirais encore plus souvent.

Nous allions au pelit pas, comme des gens curieux de ne pas voir et honteux d'avoir essayé. Petit prit le premier la parole.
- Je crois, monsieur, que nous faisons une sottise.
- C'est possible.
- Bien lourde.
- Peut-etre.

3 - Alors pourquoi la faire?
- Parce que reculer maintenant serait poltronnerie.
- Etes-vous plus brave d'aller là en tremblant?
- Qui te dit que je tremble?
- Tiens! ça se voit bien assez.
- Tu trembles donc toi?
- Non, mais à votre place je n'irais pas.
- Pourquoi à ma place?
- Vous avez un souper sterling qui vous attend, et vous tenez à voir comment un gredin de serpent avale un buffle avec ses cornes, sans boire seulement un petit verre de schnik!
- On ne voit pas cela tous les jours.
- Non, mais on ne le voit pas deux fois.
- Eh bien! je ne recommencerai pas quand j'aurai vu.

Poltron ou brave, géant ou nain, faible ou fort, un compagnon de voyage amoindrit toujours le danger, et je connais bien des gens de par le monde qui n'ont de cœur qu'en compagnie. Appliquez cette remarque à Petit ou à moi, peu m'importe.
Selon les aspérités de la route, nos grêles montures hataient ou ralentissaient leur marche, et, au lieu de les guider, nous les laissions doucement aller à leur caprice, comme des hommes à qui il était indifférent d'arriver au but, ou plutôt comme des poltrons qui craignent de l'atteindre. Je vis dans l'antipathie des reptiles; l'aspect d'un crapaud me fait mal ; j'aimerais cent fois mieux, dans un désert, l'approche d'un lion ou d'un tigre que le sifflement d'un serpent ou le bruissement de sa marche à travers les plantes et les roseaux.
La chaleur était étouffante, et, pour garantir ses épaules nues des piqùres du soleil, Petit, dont le chef était couvert d'un criquet de chapeau de paille à bords imperceptibles, arracha de sa tige, sur la lisière de la route, unelarge feuille de bananier, y fit un trou par lequel il passa sa tête rouge, et se fabriqua ainsi
une espèce de parasol fortcommode et fort pittoresque, mais qui lui donnait la physionomie la plus comique du monde. Callot et Decamps eussent donné bien des choses pour se trouver en face d'un pareil modèle.
-Si Marchais me voyait ainsi accoutré, me disaitil, je ne sortirais de ses mains qu'en lambeaux.
- Pourquoi cela?
- Est-ce que je le sais, moi? Quand il marronne, il tape; quand il est content, il tape encore; il tape toujours, lui. Au surplus j'aimerais mieux encore qu'il fût ici qu'à bord.
- Et la raison?
- C'est qu'il m'aplatirait assez pour m'empêcher d'aller de l'avant.
- Ainsi cerlainement tu as toujours peur?
- Presque autant que vous.
- Mais je n'ai pas peur, moi.
- C'est comme si vous disiez que je ne suis pas laid; ça ne se voit que de reste.
- Tu vois aussi que ça ne m'empếche pas d'avancer.
- Oui, comme la tortue. Tenez, franchement, nous naviguons à la bouline.
- Va, va, nous arriverons; je te croyais dans des intentions plus guerroyantes.
- Dites-moi, monsieur, est-il vrai qu'autrefois, quand il y avait des Romains, sous le règne de... l'autre, le Napoléon de cette époque-là, on ait été faire la chasse d'un boa avec une vingtaine de pièces de canon de trente-six?
- Non, car la poudre n'élait pas encore inventée.
- Ni les boas non plus, peut-être?
- Qui donc t'a raconté cette fable?
- C'est Hugues, votre domestique, qui dit l'avoir lue. Quelle ractéé quand j'arriverai à bord!
- Je te le défends.
- Pourquoi nous fait-il des colles? A propos, eroyez-vous qu'll soit aussi bête qu'on le dit?
- Non; il l'est beaucoup plas.
- A la bonne heure.

Tout en causant ainsi, nous étions arrivés à la plaine étroite et allongée où les buffles s'étaient d'abord arrêtés et où ils paissaient encore. Nous fimes un grand circuit pour les éviter, et, suivant les instructions du gouverneur, nous longeâmes le bois du côté de la mer. Mais à peine en fùmes-nous à une cinquantaine de pas de distance que plusieurs Malais armés d'ares, de sagaies et de crihs se présentèrentà nous et nous firent impérieusement signe de rebrousser chemin.
- Contre des hommes, a la bonne heure! me dit Petit. Si yous voulez, nous allons tomber dessus?
- Garde-t'en bien; peut-être sont-ils en grand nombre; laisse-moi leur faire comprendre que nous avons une permission du gouverneur.
- Vous serez bien habile si vous leur faites comprendre une syllabe! Figurez-vous que j'en ai trouvé deux hier matin sur le port, et que ces vieux marsouins n'ont pas même compris les mots rhum et eau-de-vie, comme si ga n'élait pas connu de tout l'univers! Je parie que ces gredins-là ne sont d'aucun pays.
- Tais-toi et laisse-moi faire.
- Vous allez faire de belles choses!

Je m'approchai alors d'un des Malais, je lui montrai le cheval du gouverneur, qu'il devait connaitre, je prononçai à haute voix le nom de Pinto et le mot rajah. A tout ce que je disais, il me répondit:
- Pamali.
- Ils sont bien embêtants avec leur pamali! ils n'ont que ģa à vous jeter à la face. Quand ils ont dit pamali! ils croient avoir cargué et serré une misaine.
Jeus beau crier, jurer, pester, je ne pus rien obtenir des soldats qui me barraient le passage, la sagaie ou le crih à la main, et la flèche sur la corde de l'arc. Aussi Petit ne cachait-il plus sa joie et commençait-il à remâcher son tabac avec plus d'assurance.
- A quoi bon vous fâcher?
- Cela soulage.
- Oui, mais ils ne vous comprennent pas; vos S... vos B... et vos F... , c'est comme si vous leur parliez latin. Tout à l'heure, quand vous avez appelé ce grand escogriffe vilain butor, je suis sûr qu'il s'est fourré dans la tête que vous l'appeliez joli garçon, car il riait à'se disloquer la machoire.
- Nous avons fait une belle course, mon garçon; ne pas voir seulement un boa!
- Venez à bord, il y en a de plus longs que ceux qui se promènent dans cette forêt, l'aviron à la main.
- Il y a des boas à bord?
- Et les câbles done! A propos de câbles, le plus gros n'a plus qu'un seul bout.
- Comment cela?
- L'autre était trop mauvais, nous l'avons coupé hier matin.

Cette naïveté, dans le genre de toutes celles de ce pauvre Petit, m'amusa beaucoup. Il me fut impossible de lui faire comprendre qu'il avait dit une bêtise, et ce fut au milieu de notre discussion logique et grammaticale, que nous arrivâmes à Diely. Je recommandai mon excellent compagnon aux soins d'un domestique du palais, et moi, j'allai voir le maitre.
-Eh bien! me dit-il en m'apercevant de loin, avezvous vu un boa? en avez-vous vu deux?
- J'ai vu vos damnés de Timoriens, qui m'ont menacé de leurs flèches.
- Il fallait dire que vous aviez toute permission.
- Le mojen de se faire entendre?
- Vous êtes donc bien fâché du peu de succès de votre entreprise?
- Sans doute.
- Et moi, j'en suis bien aise, car c'est par mon ordre que tout s'est ainsi passé. J'étais très-convaincu que vous n'aviez rien à redouter du boa, qui déjà avait avalé la moitié de sa proie, mais rien ne m'indiquait qu'il n'eût pas auprès de lui quelque membre à jeun de sa famille. En général, ils voyagent par couples, ils dorment mème entortillés les uns dans les autres, et vous comprenez maintenant pourquoi mes soldats gardaient si bien la lisière de la forêt. D'ailleurs, qu'au-riez-vous appris dans cette course téméraire? Ce que je vous avais déjà dit, et je vous ai dit la vérité. Dans
ce pays les imprudences sont coutteuses; ne l'apprenez pas à vos dépens.

A peine M. Pinto eut-il achevé ses conseils d'ami, auxquels Petit applaudissait de toute la largeur de ses gigantesques mains, que je vis arriver auprès du gouverneur une demi-douzaine de Timoriens, harássés, ruisselants, lui parlant tous à la fois avec des gestes et des manières d'une énergie effrayante. M. Pinto envoya chercher son interprète, s'assit et parut douloureusement écouter les récits quillui étaient faits. Puis, d'un ton sévère, il donna des ordres aux Malais, qui s'inclinèrent avec respect et s'éloignèrent d'un pas martial.
- Quels peuples! quels hommes! me dit le noble Portugais quand nous fùmes seuls; on n'en vienidra jamais à bout. Deux rajahs étaient en querelle pour un buffle volé; des querelles ils en vinrent aux menaces; des menaces, aux hostilités. J'interposai mon autorité pour les réduire ; je fis restituer le buffle volé, et j'ordonnai la confiscation de trois autres buffles au profit du rajah offensé. Eh bien! quellea étéla conduitede ces misérables? Ni l'un ni l'autren'ont voulu se soumettre à ma justice; ils ont cessé des combats généraux, dont le bruit arrive bien vite jusqu'à moi, mais ils sont convenus entre eux de combats particuliers, dans lesquels un des deux adversaires reste mort sur la place. A cet effet, un étroit et profond ravin a élé choisi; chaque jour deux soldats ennemis s'y rencontrent, et chaque jour un seul retourne auprès des siens. Voilà près d'un mois que durent ces duels sanglants, et je n'en ai
reģu la nouvelle que tout à l'heure. Je vous jure que je donnerai un grand exemple. Au surplus, poursuivit-il, je vous fais cette pénible confidence; gardez-la pour vous seul ici; je ne veux voiler d'aucun nuage les heures de plaisir que vous nous promettez encore. La soirée du gouverneur fut moins animée que celles qui l'avaient précédée, et il me sembla reconnaitre que les officiers portugais savaient déjà la triste nouve lle qui avait assombri le front de M. Pinto.

Cependant, comme il ne devait m'arriver à Diely que des demi-aventures, choses que je déteste presque autant que le calme et l'inaction, je sortis le lendemain matin d'une espèce de cachot obscur, d'où j'avais entendu s'échapper de lugubres gémissements. A la porle étaient deux Malais armés de leur crish; mais à mon approche ils se levèrent, et me firent entendre que l'ordre qu'ils avaient reçu d'éloigner les curieux et les importuns ne me regardait pas. J'usai done de la permission, et, après quelques pas faits dans des ténèbres épaisses, je me trouvai en présence de deux malheureux, rivés à un mur par un énorme collier de fer, le pied droit fortement attaché à un poids de cinquante livres au moins: céétaient deux rajahs. Le plus jeune vomissait d'ardentesimprécations, accompagnées degestes menaçants et frénétiques; il n'avait pas encore vingt-cinq ans ; ses bras étaient nerveux, sa taille imposante, ses prunelles jetaient des feux autour de lui, et l'on voyait qu'il épuisait inutilement ses forces à briser les chaines dont il était chargé. L'autre, vieillard d'une cinquantaine d'années, captif aussi, ne bougeait
pas plus qu'une statue; assis sur le sol humide, absolument nu comme son camarade d'infortune, il était taciturne et sombre, mais nullement abattu. A mon entrée, à peine fit-il un léger mouvement de téte pour me regarder, et il la détourna un instant après, comme pour éviter des regards importuns. Cependant le plus jeune, ne voyant personne à ma suite, se pencha vers moi et m'adressa la parole à demi-voix, sans doute pour me faire une confidence. Je lui donnai à comprendre que je m'intéressais à son malheur, que je voudrais l'alléger, mais que je ne pouvais lui être d'aucun appui et que je n'entendais pas un mot de sa langue. Ses violentes vociférations recommencèrent de plus belle; de ses ongles rudes et tranchants il déchirait ses chairs; son poing fermé frappait rudement la muraille, tandis que le vieillard son voisin haussait les épaules et souriait de dégoût et de pitié.

Ma visite fut courle. A ma sortie, lés deux gardiens se levèrent de nouveau, et de loin j'entendis encore les cris du jeune rajah enchaîné.

Quelques heures après, il me fut impossible de ne pas parler au gouverneur de la triste découverte que j'avais faite. Je lui demandai la cause de la sévérité qu'il déployait contre ces deux princes du pays.
- Ah! vous les avez vus! me dit-il d'un air étonné; ce sont deux grands misérables !
- Leur crime, quel est-il?
- Ils en auraient plus d'un sur la conscience, s'ils avaient une conscience.
- Ont-ils pillé, dévasté, assassiné?
- Ce sont des scélérats qui ont mérité le châtiment qu'ils subissent.
-Qu'en ferez-rous?
- Je ne sais.
- Un conseil les jugera-t-il?
- Allons donc! assembler un conseil pour ces genslà, ce serait leur faire trop d'honneur.

Le lendemain, curieux etinquiet, je passai devant la case aux deux rajahs prisonniers; il n'y avait plus de gardiens à la porte; les fers n'enchainaient plus de membres; lout était silencieux comme la tombe.
En quittant Diely et en côtoyant un rivage coupé de criques et de fondrières nées de violentes commotions terrestres, on arrive, après trois heures d'une marche endolorie par les galets, au pied d'un mont noir et gigantesque dans les flanes duquel bouillonne sans cesse une lave menaçante. Je tentai plusieurs chemins pour arriver jusqu'au cratère et je fus toujours arrêté aux quatre cinquièmes de la hauteur par des couches immenses de cendres fines dans lesquelles je plongeais parfois jusqu'aux genoux, et qui me faisaient sentir une chaleur insupportable. Sont-ce les fournaises intérieures qui pénètrent jusqu'à la surface du sol ? Estce le feu d'un soleil tropical qui pèse sur ces cendres, les réchauffe et leur fait garder cette haute température? Que les géologues décident la question et aillent étudier ce magnifique volean, bien plus curieux que le Vésuve et l'Etna.
Au pied de cette masse imposante de laves sans vé-
gétation jaillissent, vives et riches, une douzaine de sources chaudes, sulfureuses et fort appréciées dans le pays, se réunissant à une centaine de pas dans un même canal creusé par la main des hommes. Sur les bords je vis quelques lépreux, vieux, à demi rongés, qui trempaient leurs jambes dans le courant. L'on m'assura plus tard, à Diely, qu'à une certaine époque de l'année, et surtout après de violentes secousses de tremblement de terre, on voyait auprès de ces ruisseaux changeant de cours selon les caprices du volcan des populations entières venir demander à ces eaux bienfaisantes quelque adoucissement aux cruelles maladies héréditaires dont gémissent tant de naturels. Pas un de ces êtres soulfreteux qui attendaient là sous leur cahen-slimout une vie bien près de leur échapper ne tourna la tête pour me voir passer, et j'en accuse plus la douleur que le mépris. Si, comme le prétendent les habitants, l'efficacité de ces eaux est incontestable; si elles sont réellement pour eux un remède universel contre la goutte, la dyssenterie, les maladies de la peau, les insomnies, enfin contre tous les maux qui les poursuivent, pourquoi donc, dans mes courses d'explorateur, rencontrai-je à chaque pas des malheureux couverts de lèpre ou de gale? Si quelques-uns guérissent, est-ce bien le remède ou la foi qui les sauve? - De retour de cette promenade, qui avait cependant épuisé mes forces d'Européen, je m'arrêtai, pour boire du lait de coco, dans une case isolée où je ne vis que deux jeunes filles à l'air vif, à l'œil téméraire, qui ne furent nullement effrayées de ma visite inattendue. Je


\section*{sume Mhalasefortant de luaw. \\ (Gimor)} leur fis comprendre que je voulais boire, ou plutôt je prononģai le mot lilapas ( coco ) en leur montrant en échange un petit miroir. L'une d'elles me fit signe d'attendre et que j'allais être satisfait. Aussitòt elle se dépouilla du seul vêtement qui la gênait, escalada un cocotier voisin avee la rapidité d'un chat ou d'un écurenil.
Après m'être un peu reposé, je pris congé de mes deux Malaises, surprises que je ne leur demandasse pas d'autres preuves de leur désir de m'étre agréables. Je payai donc leur obligeance par un nouveau cadeau, et je donnai à ces deux jolies enfants, qui ne mâchaient ni tabac ni bétel, et qui avaient des dents éblouissantes, une haute idée de mon opulence et de ma générosite. Javais dépensé dix sous à peu près. -1 Et maintenant que je vous ai fait promener avec moi dans cette ville toute sauvage par ses meurs et son aspect; maintenant que je vous ai parlé en détail de ces peuples cruels qui engraissent Timor avec du sang, que vous dirai-je de ces réunions si amusantes qui pendant notre courte relâche, ont eu lieu chez le gouverneur? L'Europe au milieu des forèls vierges, de joyeux repas, des tables servies avec luxe et profusion, des vins exquis, de belles porcelaines, de riches flacons, du gibier de toute espèce, enfin des habitudes françaises à côté des allures dés farouches Timoriens; tout cela, je vous jure, a un charme qui ne peut être compris que par ceux qui se sont trouvés dans des positions analogues. On croit rèver Minde dans un salon parisien, ou plutôt on se sent heureux
de retrouver une patrie dont on est séparé par le diamètre de la terre.
A notre soirée d'adieu au gouverneur, si noble, si généreux, si bienveillant, j'étais assis à côté de la dame d'un des premiers officiers de M. Pinto, et je lui demandai s'il ne lui tardait pas de revoir son pays. - Oh! non, je suis heureuse ici, me répondit-elle.
- Vous ne craignez donc pas les maladies contagieuses de ce climat?
- Jy suis habituée.
- Mais avec ce soleil ardent, on ne peut guère se hasarder à une promengde?
- Oh! le jour je ne sors jamais.
- Je comprends que l'air pur et frais du matin doit vous plaire davantage.
- Non, monsieur, le matin je reste dans mes appartements.
- Alors les soirées sont réservées aux promenades?
- Nous les passons chez nous dans nos hamacs ou sur des nattes.
- Vous vous réunissez donc, et les lectures et la conversation font doucement glisser les heures?
- Nous n'avons aucun livre, et nous passons souvent un mois ou deux sans nous voir.
- Cependant vous vous plaisez beaucoup ici, m'a-vez-vous fait entendre?
- Beaucoup.

Sous l'influence de pareilles habitudes et un goût si prononcé pour une vie de marmotte ou de paresseux, il est tout naturel que tout pays soit accepté avec rési-
gnation et même avec plaisir. Il y a des gens qui assurent que dormir c'est vivre; à la bonne heure.

Il était impossible que les funestes effets des climats meurtriers où nous nous trouvions ne se fissent pas sentir sur un équipage toujours actif, toujours plein de zèle, mais dont un soleil brùlant épuisait les forces physiques. La plus cruelle, la plus douloureuse des maladies épuisait nos matelots; le scorbut dévorant vint bientôt en aide à la dyssenterie, et la mort plana sur nous sans toutefois nous décourager.

Oh! cela est triste, je vous jure, cela est déchirant à voir qu'une batterie silencieuse où sont suspendus, au gré du roulis et du tangage, dans des cases et des hamacs, des squelettes que les soins les plus constants et les attentions de chaque heure ne peuvent arracher aux tiraillements qui les dévorent! Notre chirurgien en chef, M. Quoy, a beau se multiplier, apporter au malade le secours de sa science et les consolations de sa parole toute de tendresse et d'humanité, les hommes lui échappent et les flots les engloutissent. Gaimard et Gaudichaud le secondent avec cette ferveur incessante qu'ils ont montrée pendant tout le cours de cette longue campagne; mais l'un et l'autre succombent à la peine, et des cadres sont bientôt dressés pour eux. C'est un deuil à briser l'âme, à faire douter du retour pour un seul de nous.

Il ne sera peut-étre pas inutile ici de faire remarquer que les hommes les plus robustes de l'équipage, ces torses de fer éprouvés déjà par les traverses d'une vie des fatigue et de privations, ne sont pas ceux qui
résistent le plus vigoureusement aux atteintes duscorbutet de la dyssenterie. Au contraire, il m'a semblé que les gens sobres et délicats parvenaient plus efficacement à s'en garantir. Pour ma part, je dirai que, quoique ne buvant et n'ayant jamais bu une goulte d'eau-de-vie, ne fumant et n'ayant jamais fumé un seul cigare, je suis toujours demeuré à l'abri des coups de ces épouvantables fléaux si funestes aux navires voyageurs. Et pourtant j’ai fait partie de toutes les courses lointaines ordonnées dans lintérét du voyage ; j \({ }^{\text {ai }}\) sollicité des explorations particulières pendant les longues relaches de la corvette, et toujours à pied, quelquefois seul, souvent au milieu des sauvages ou avec les tamors ( rois) des Carolines; j'ai visité plusieurs îles, entre autres Tinian, dont je vous parlerai plus tard, et si célèbre par le séjour qu'y fit l'amiral Anson; Rotta, Aguigan, où j'ai puisé des documents qui, j lose le croire, ne seront pas sans intérét pour la science.

Nous quittâmes enfin Timor et Diely avec tous ces sentiments opposés que l'âme éprouve après un rêve où de sombres tableaux se trouvent jetés au milieu de riantes images. L'ile offe en raccourci l'aspeet du monde que nous habitons : des guerres cruelles entre les diverses peuplades qui la foulent, des princes voleurs, des peuples volés, le faible écrasé par le fort, des frères qui s'entr'égorgent, les tempêtes terrestres mêlées aux tempêtes des passions, et au milieu de tout cela de nobles courages, de sublimes dévouements, une richesse de sol inépuisable, des gouverneurs rivaux
sur le même terrain, côte à côte, séparés par une ravine, se menaçant, s'observant sans relâche et prêts, à la première insulte, à en venir aux mains et à dépeupler la colonie. Il ne tient qu'à l'explorateur de se croire en Europe, au sein des peuples les plus civilisés du globe.

Maisle canon retentit. Nous pressâmes cordialement la main à M. Pinto et à ses officiers, et nous prímes tristement le chemin du port.

On a beau dire le contraire, le cceur joue un grand rôle dans la vie incidentée du voyageur.

\section*{5}

\section*{LES NOLUQUES,}

\section*{7.g. -4 Altaque nocturne. - Le roi de Guébé.}

Le vandalisme de la science a été mille foisplus funeste aux monuments antiques que le frottement des siècles et le glaive des conquérants. Ceux-ci, rapides comme le feu, mutilent, brisent, dispersent; mais les débris informes gisent du moins sur le sol, et disent aux pèlerins, aux derviches, aux savants, que là s'élevait Thèbes aux cent portes, là Carthage, qui fit trembler Rome, là Sparte et Memphis, dont l'histoire et les traditions nous disent tant de merveilles. A l'aide des pierres amoncelées que foule le pied du voyageur dans
I.

6
ses explorations lointaines, il est souvent aisé de rebâtir une cité naissante, en tout semblable à la cité morte; et l'on comprend tout ce que nous avons à gagner à ces recherches numismatiques. L'histoire des monuments est celle des états.

Mais la science est accapareuse, elle fouille dans les tombeaux, elle scrute les entrailles de la terre, elle creuse les pyramides, elle n'a de respect pour aucune ruine. Les pierres muettes, les inscriptions, les cadavres, les racines des arbustes, elle prend tout, elle s'approprie tout; et, tandis qu'elle croit enrichir son pays de ses spoliations et de ses sacriléges, elle ne fait, l'insensée, qu'appauvrir les lieux qu'elle vient de visiter.

Je me livrais à ces rapides réflexions en songeant à la conduite que nous avions tenue dès notre arrivée à Rawack, où des tombeaux aussi furent fouillés par nos mains et déshérités des trésors que leur avait confiés la piété ou la reconnaissance. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Nous naviguions au milieu d'un groupe d'iles admirables par leur végétation. Leur histoire a son intérêt, car le drame y joue le principal rôle.

Le cap des Tourmentes avait été vaincu, les IndesOrientales découvertes, une grande partie des archipels du grand Océan Pacifique visitée par tous les navires explorateurs; les Moluques eurent leur tour. L'Europe se rua sur les richesses immenses qu'on supposait enfouies sur les monts sauvages que les flots battaient dans leur rage impuissante; les vastes forêts
dans lesquelles se cachaient les farouches Malais furent fouillées. Là chaque arbre avait sa valeur; là chaque arbuste portait son trésor: la cannelle, l'indigo, le girofle, la muscade, pesaient sur le sol; on estimait le terrain, non par toises, mais par pieds, et chaque sillon devenait l'objet d'une querelle ou d'un combat.
Dès que les Malais se furent aperçus que ce n'était pas à eux que l'Europe déclarait la guerre, ils sortirent de leurs profondes retraites et se mêlèrent aux équipages. Mais leur férocité ne put être vaincue par l'aspect des nouvelles merveilles qui devaient les frapper.

Le sang des Portugais et des Hollandais coula par le meurtre. Des assassinats nocturnes furent organisés, et dès lors la nécessité d'une première défense se fit puissamment sentir. On bâtit des forts; le canon joua le principal rôle dans ces conquetes et la mitraille obtint quelque trève.
Cependant les maladies du climat tombèrent sur les navires à l'ancre; chaque équipage fut décimé; les cadavres flottèrent sur les vagues, et la dyssenterie et le scorbut vinrent en aide au crish des Malais. Les désastres furent si grands que bien des navires se virent jetés à la côte, faute de bras pour les manœuurres, et qu'on délibéra en Europe si l'on continuerait des explorations achetées par tant de sacrifices.

Ce que la raison aurait dú tout d'abord commander fut précisément la dernière mesure qu'on adopta.

Les Portugais et les Hollandais se partagèrent les terrains.
«A vous ceci, à moi cela, et soyons amis pour détruire. \(>\)
4. Amboine s'éleva, Amboine que nous saluons de la main, au-dessus duquel se dessine une forêt de mâts.

De leur côté, les Portugais couronnèrent les hauteurs de bastions et de citadelles; un pacte sacrilége fut conclu et signé entre les vainqueurs. Il y avait trop de richesses dans les Moluques, il fallut les détruire. La flamme dévora des forêts entières, et les populations effrayées, ne comprenant rien à ces horribles incendies, y répondirent par des cris de rage et de désespoir. Cependant la force lessoumit sansles dompler, et l'habitude du malheur les fit esclaves et assassins. Depuis les premiers jours de la conquête, l'usage immoral d'appauvrir la terre s'est conservé; chaque année des inspecteurs sont nommés pour aller détruire une partie des plantations, et il faut avouer qu'ils s'acquittent de leur mission sinistre avec un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge! Hélas ! l'histoire des découvertes européennes dans toutes les Indes justifie assez la sanglante réaction dont elles sont le théâtre.

Nous glissâmes devant Amboine, poussés par une brise imperceptible, et pourtant nous appelions de nos voux les vents et les orages, car nous aussi nous éprouvions les cruelles atteintes de ce climat dévorateur. La mousson nous était contraire, les courants nous drossaient et nous perdions la nuit le peu de chemin que nous avions fait le jour. Le soleil brùlait notre équipage, les maladies enchaìnaient les forces des matelots, et nous eûmes besoin de toute notre constance,
de tout notre courage pour ne pas nous laisser aller au désespoir.

Nous naviguâmes ainsi pendant une quinzaine de jours au milieu d'un archipel riche et fécond. Partout la verdure couvrait le rivage, partout aussi le silence et la solitude. Toutefois un vent favorable se leva enfin aveclesoleil et nous poussa de l'avant; bientôt nous nous trouvàmes dans une sorte de détroit ravissant, au milieu duquel le navire cinglait avec majesté. Nous étions occupés à admirer ce magique spectacle, quand un grand nombre de pirogues, détachées de toutes les parties de l'archipel, mirent le cap sur notre corvette. Loin de craindre leur approche, nous la désirions; nous savions bien ce que nous avions à redouter des Malais si nous étions vaincus; nous n'iguorions pas que leurs triomphes, c'est la mort et la torture de leurs ennemis; mais la monotonie de notre navigation nous pesait à lâme: nous voulions des épisodes à nos risques et périls.

Cependant à l'horizon un point noir se dessina; bientôt il grandit, s'allongea, prit des formes bizarres, étendit les bras et envahil l'espace. De ses flancs ouverts s'échappèrent des raffales terribles auxquelles se mèlaient des gouttes de pluie larges et rapides. Le navire fut entraîné un moment, et les prudentes pirogues, à l'approche du grain, s'abrilèrent dans leurs criques étroites et profondes. A cet orage succéda, comme de coutume, le calme plat de tous les jours, et la nuit nous retrouva à peu près dans les mèmes eaux.
Je vous ai parlé d'un matelot anglais, nommé An-
derson, que le commandant avait enrôlé dans l'une de nos précédentes relâches. Il était agile, fort, robuste, patient, adroit: aussi l'employait-on souventà la timonerie. Par suite de cette préférence méritée que lui accordait l'état-major dans les moments difficiles, Anderson était souvent le but des railleries amères des gabiers les plus habiles, et Marchais surtout, dont vous connaissez le caractère irritable, ne manquait jamais de dire quelques énergiques paroles sur les épaules del'Anglais. Le soir de cetle petite alerte qui nous fut donnée par les Malais, Anderson, quoique son quart fút achevé, resta sur le pont quand la nuit fut venue et se hissa à l'extrémité du beaupré.
- Holà, hé! English ! lui cria Marchais, que faistu là, accroupi comme un crapaud?
- Je regarde.
- Que regardes-tu? les marsouins, tes cousins?
- Je regarde plus loin que ça; car vois-tu, Marchais, cette nuit il y aura bourrasque, et tu me diras merci, toi le premier.
- Ne croirait-on pas qu'il fixe le point, quill sait où nous sommes et qu'il est le maitre de faire venir la brise!
- Ce n'est pas du ciel que viendra la raffale, c'est de la terre.
- Qui t'a dit ça?
- Personne, mais je le sais.

Anderson avait été mousse sur un des navires anglais en croisière devant Toulon pendant les guerres de l'empire. Depuis lors il avait toujours navigué, et
dans les Moluques surtout il avait fait de fréquentes campagnes. La vue de cet homme était si prodigieuse qu'il distinguait à l'mil nu les mats d'un navire au delà de l'horizon beaucoup mieux que nous à l'aide de nos lunettes d'approche. Il connaissait les mours des Malais, dont il parlait assez bien la langue, et il était étonné que depuis notre séjour dans ces parages on ne nous eùt pas encore altaqués. La démonstration du matin, dont sans doute le grain avait empéché l'exécution, lui paraissait un acte hostile qui lui avait inspiré des craintes pour la nuit. Aussi ne voulut-il pas se coucher, dans la prévision d'une affaire sérieuse. Anderson avait du cœur, et ses craintes ne naissaient que de la juste opinion qu'il avait du caractère malais.

La nuit élait calme et lourde, le soleil s'était couché rouge comme du sang, et la corvette roulait silencieuse sur sa quille. Marchais, Pelit et leurs camarades poursuivaient sans cesse Anderson de leurs railleries, tandis que celui-ci se contentait de leur répondre:
- Nous verrons bientôt.

Tout à coup l'Anglais, attentif, se dresse à demi sur le mât avancé ; son coil plonge dans les ténèbres, et d'une voix calme et forte il s'écrie :
- Pirogues de l'avant!

L'officier de quart s'élance, regarde, ne voit et n'entend rien. Mais Anderson interroge de nouveau l'espace, et dit d'une voix plus ferme:
- Pirogues de l'avant! Pirogues à bâbord! Pirogues à tribord! Pirogues de l'arrière!
- Combien? dit le brave Lamarche.
- Un grand nombre...

Marchais et Petit ne riaient plus, ne goguenardaient plus, et se mordaient les lèvres d'impatience et de dépit.

Sur les avertissements du matelot anglais, des ordres rapides sont donnés; chacun est à son poste. Les canons se chargent, les pistolets pendent aux ceintures, les briquets aux flancs. Le commandant a l'œil à tout et se prépare bravement à l'attaque; le branlebas de combat est ordonné et nous attendons l'ennemi sans le voir encore.

Le voilà pourtant; il nous entoure, il vient à nous lentement et en silence; ses courtes pagaies fontà peine frémir les flots paisibles. Il pense sans doute que nos sabords sont peints; que, semblable à celle des navires marchands, notre batterie n'a guère que des canons de bois, et les Malais avides s'attendent à un facile triomphe. Les mèches sont allumées, les glaives hors du fourreau, les crocs en arrêt.
- Ouvre les sabords!...

La lumière de la corvette se projette au loin et éclaire la flotte des pirates. Ils ont vu les bouches béantes de nos canons et ils s'arrêtent avec prudence devant la fête que nous leur avons préparée.

Ils réfléchissent encore; ils restent un instant en panne. Mais bientôt la sagesse leur donne conseil, ils virent de bord et s'éloignent comme des voleurs désappointés.

Le lendemain matin, Marchais et Peetit se lierent
d'une vive amitié avec Anderson, qui reçut le soir du premier de ces matelots une gratification de coups de poing à briser un mât.
Les courants continuaient de jouer un grand rôle dans cette navigation, au milieu d'un groupe nombreux d'iles et de récifs dangereux, surtout dans certaines saisons de l'année. La route se faisait selon leurs caprices ; et, deux jours après cette rencontre des Malaìs, si heureusement évitée, nous nous trouvâmes comme par enchantement engagés au milieu d'un grand nombre de rochers que la nuit nous avait dérobés et où nous courions risque d'étre brisés à chaque instant. Nous mouillâmes par un fond de trois brasses; le soleil se leva radieux, et je ne saurais dire l'admirable spectacle qui s'offrit à nous. Là, à notre côté, plus loin à droite, là-bas aussi sur notre gauche, des roches, les unes tapissćes de verdure, les autres nues et découpées, s'élançant des eaux comme des clochers, diversement colorées par les feux plus ou moins obliques du jour naissant. Le courant se glissait entre elles, tantôt tranquille, tantôt rapide; les cris aigus des oiseaux marins, qui venaient chercher là un abri paisible, se faisaient entendre au-dessus du bruissement des brisants. Jappelai dans mes albums cette rade la baie des Clochers, quoiqu'elle soit connue, je pense, sous le nom de Boula-Boula.

Il fallait pourtant sortir de ce labyrinthe; une embarcation fut mise à flot pour sonder la route, et M. Ferrand, un de nos jeunes aspirants, chargé de cette difficile opération, s'en acquitta avec tout le suc-
cès que le commandant attendait de son zèle et de son expérience.

Une compensation dans nos longues fatigues nous était réservée. Les vents nous poussèrent jusqu'en vue de Pissang, sommet élevé de quelques centaines de toises et à qui je dois quelques lignes.

Savez-vous ce que c'est que cette île? Une masse serrée et compacte de verdure, impénétrable, qui arrête au passage tout rayon de soleil. Des feuilles larges comme de vastes parasols s'entrelacent à des folioles imperceptibles, découpées, ciselées, de couleurs variées à l'infini; des trones noueux disputent l'espace à des trones lisses et jettent côte à côte avec eux leurs têtes vers le ciel et leurs racines au fond des eaux; des branches effilées, épineuses, polies, droites ou tortues, se croisent, se mêlent sans que vous puissiez dire à quel pied elles appartiennent; un silence religieux règne dans cet amas de verdure et de feuillage. L'ile entière n'est qu'un arbre gigantesque, éternel, qui dispute sa place aux flots et descend avec eux jus; qu'au fond des abimes.

La corvette était mouillée au large, le calme venait de nous saisir de noureau, et dans l'espérance de nouvelles conquêtes botaniques ou zoologiques, le commandant fit armer un canot sous les ordres de Bérard pour aller visiter Pissang. MM. Quoy, Gaudichaud et moi, nous accompagnâmes notre ami, et retournâmes à bord sans avoir pu faire plus de trois pas sur cette île impénétrable. Seulement, au pied d'un rima nous trouvâmes quelques débris de co-
quillages et la trace de feux récemment éteints; le roi de Guébé avait probablement passé par là, et il faut que je vous fasse le portrait de ce roi de Guébé.

Vous avez remarqué sans doute de ces vieilles figures de renard empaillé que les fourreurs placent debout derrière les vitres de leur magasin? Eh bien! à l'immobilité près, le roi de Guébé est le renard dont je vous parle.

Il était petit, vif, sautillant, piétinant; il voulait tout voir, tout savoir; il pressait la main de celuri-ci, il frappait sur l'épaule de celui-là; il rudoyait le matelot, il caressait l'officier ; il s'élançait d'un seul bond vers le gaillard d'avant et revenait en caracolant au gaillard d'arrière ; et puis, riant, chantant, parlant haut avec une volubilitéà vousétourdir, il paraissait fortsurpris de ne pas vous voir sourire à ses paroles d'ami ou de protecteur.

Il entra chez le commandant, demanda une plume, de l'encre, du papier; il griffonna en arabe un compliment pour cet officier, pour sa dame et pour le navire. Puis il nous pria ou plutôt il nous ordonna d'aller mouiller dans son ile; il nous jura que nous y serions reçus avec distinction et que les vivres ne nous feraient pas défaut. Il parut contrarié de notre refus et s'en consola pourtant par l'assurance qu'il nous donna de nous accompagner jusqu'à Rawack.

Ce monarque si singulier se faisait a ppeler capilan Guébé. Il était maigre, étique; il avait des pommettes saillantes, le front développé, les yeux vifs, scintil-

SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.
lants, petits, privés de cils. Son nez se dessinait aigu, pointu et court; sa bouche ne s'arretait qu'aux oreilles, et les quatre ou cinq dents qui lui restaient avaient une teinte toute coquette de jaune tirant sur le vert; quelques poils gris pendaient à son menton à fossette; ses bras étaient grêles ainsi que ses jambes, ses mains et ses pieds osseux et biscornus, ses épaules anguleuses et sa poitrine rétrécie. A tout prendre, il aurait pu passer pour un babouin assez bien taillé.

Son chef sans cheveux était couvert d'un turban qui n'avait pas dû être lavé depuis bien des années. Un large pantalon, nouéautour des reins et descendant jusqu'à la place du mollet, couvrait ses cuisses décharnées, et il avait acheté, à Amboine sans doute, une robe de chambre à grands ramages qui lui donnait une ressemblance parfaite avec ces singes savants que les Savoyards promènent chez nous de ville en ville. (Les singes m'en voudraient de la comparaison.)

La flottille du roi de Guébé se composait de trois carracores, montées par un grand nombre de guerriers qui paraissaient lui obéir en esclaves. De la première de ces embarcations qui nous accosta sortit une voix humble implorant comme une grâce spéciale la permission de laisser monter à notre bord deux des principaux officiers du roi de Guébé. Nous étions trop courtois pour ne pas accueillir avec bienveillance une demande ainsi formulée; et les deux lieutenants du monarque furent bientôt près de nous. Notre brave matelot Petit ne contenait plus sa joie; il se sentait heureux de voir à ses côtés des hommes plus hideux


que lui ; il se pavanait gravement en montrant du doigt à ses camarades les Guébéens visiteurs, et peu s'en fallut qu'il ne se crût un Apollon ou tout au moins un Antinoüs.

Quand la carracore montée par le roi fut arrivée bord contre bord, le monarque indien s'amarra à la corvette; puis il monta sans en demander la permission et défendit impérieusement à ses officiers de le suivre. Dès lors s'établirent des échanges entre ses équipages et le nôtre. Nous donnions des foulards, des ciseaux, des conteaux, des rasoirs, des aiguilles; on nous offrait en échange des ares, des boucliers, des flèches artistement travaillées, des chapeaux de paille d'une forme très-originale, et des perles d'une assez belle eau, que les Guébéens tenaient enfermées dans de petits étuis de bambou.

Cependant la corvette filait toujours, et les carracores à la remorque paraissaient vouloir faire route avec nous. Le commandant ne jugea pas prudent de naviguer avec un tel voisinage et souhaita le bonsoir au roi de Guébé, qui comprit à merveille cette impolitesse. Celui-ci nous salua donc à son tour et nous promit de venir nous rejoindre à la terre des Papous, où nous allions mouiller. Petit était sur l'échelle lorsque le roi de Guébé descendit; il le regarda en face et lui dit comme s'il pouvait en ètre compris :
- Marsoin, tu es un brave gabier et je t'estime, parce que tu viens de me détrôner.

Le roi de Guébé, croyant qu'on lui adressait un compliment, prononça quelques paroles inintelligi-
bles en arabe ou en malais sans doute, et Petit, tout rayonnant de cette réponse, lui répliqua:
- Cré coquin ! que tu es laid !...

Là-dessus ils se saluèrent à la musulmane; le capitan sauta dans une de ses embarcations dont je vais vous parler en détail, et notre brave matelot remonta à bord, où il dina avec un appétit inaccoutumé. Son succes l'avait tout enorgueilli!

Il était temps qu'une brise soutenue nous poussât jusqu'à notre première relâche, car depuis plus de deux mois notre pauvre équipage épuisé se trainait à peine sur le pont et dans la batterie; la dyssenterie et le scorbut ne cessaient pas leurs ravages. Rawack, où nous allions mouiller, pointait à lhorizon avec ses dômes de verdure dessinés déjà sur un ciel bleu, et la gaieté se glissa encore dans nos causeries du soir.

Les carracores de Guébé avaient fui loin de nous: c'étaient à coup sûr les pirates les plus effrontés et les plus téméraires de ces mers à moitié inconnues, si nous en jugeons par la hardiesse et l'insolence de leur visite.

Rien n'égale la dextérité avec laquelle les Guébéens manœuvrent ces curieuses embarcations longues de quarante à soixante pieds. Elles sont étroites; leur poupe et leur proce s'élevent à une hauteur prodigieuse; les extrémités en sont terminées en croissant ou en boule et sont destinées à recevoir le pavillon; les bancs sur lesquels s'assied réquipage sont protégés contre le soleil par une toiture charpentée, recouverte de feuilles de vacoi, de cocotier et de bana-

nier. Je doute fort que les Guébéens emploient la voile dans leurs navigations; mais à bâbord et à tribord de chacune d'elles, les courbes légères solidement amarrées et échelonnées sur les flots portent des pagaïeurs en grand nombre qui font ainsi contrepoids et maintiennent l'embarcation dans un équilibre parfait. Des magasins ou armoires fermées contiennent les armes et les provisions de l'équipage, et je ne saurais dire le nombre immense de flèches qui nous furent offertes lors de notre première entrevue près de Pissang. Au surplus, toute description écrite de ces belles carracores n'en donnerait qu'une imparfaite idée, et je me hàte d'ajouter que, seulement après les avoir vues, j’ai pu me représenter les galères à double et triple rang de rames dont parlent les anciens.

Rawack venait d'étaler devant nous ses richesses tropicales; chacun de nous, sur le pont, dévorait de l'œil le fond d'une rade où nous allions bientôt nous délasser de tant de fatigues. Les malades dans leurs hamacs savouraient doucement un air terrestre après lequel ils avaient tant soupiré; mais la nuit nous surprit au milieu de notre allégresse et nous louvoyâmes devant l'ille jusqu'au lendemain matin. L'élève Guérin fut chargé d'aller sonder la rade, et la mission fut remplie avec cette haute intelligence qui distinguait le jeune officier dont le courage, depuis cette époque, est sorti vainqueur d'un grand nombre de rudes épreuves.


－





















1


活以

II

\section*{RAWICK.}

\author{
Les Sauyages. - Serpents. - Lézards, - Encore Petit. \\ - Escarmouche.
}

Le paysage que nous avions sous les yeux était ravissant. Placés au milieu de la vaste rade comme au centre d'un magnifique panorama, nous pouvions d'un seul coup d'œeil en admirer l'harmonie. A droite se dresse un cap chevelu sur lequel sont étalées de la façon la plus variée toutes les richesses botaniques des zones brùlantes; puis le cap, s'abaissant par une pente insensible et une courbe régulière, se repose à une lieue de là sur la plage. Ici sont des maisons grouII.
pées, bâties sur pilotis; des feuilles de latanier et de bananier servent de toiture à ces demeures, élevées de sept à huit pieds au-dessus du sol sablonneux, et tout à l'entour se montrent épars quelques tombeaux, protégés par leurs idoles hideuses, leurs crânes blanchis et les pieuses offrandes des amis et des parents. Un vide vaporeux, à travers les flèches élancées d'un admirable bouquet de cocotiers, laisse voir au loin un large ruban vert, canal tranquille qui sépare deux terres voisines. A gauche, le terrain reprend sa courbure et s'élève peu à peu comme pour rivaliser de grâce et d'élégance avec le poysage du côté opposé. Sur la base de cette petite hauteur le flot se brise avec violence et reflète au loin mille arcs-en-ciel. Enfin, dans un lointain violàtre segroupent les hautes et solitaires montagnes de Waigiou, dominant la terre silencieuse du pays des Papous; et, pour raviver le tableau, des ombres, ou plutôt des fantômes noirs, agités par la peur et la curiosité, sautillent au fond de la rade ainsi que ferait une bande de babouins. Enfin des lames joyeuses courant les unes après les autres, reflétant un ciel d'azur et un soleil large et brûlant, complètent le paysage.
ti. Ala mer basse un navire de moyenne grandeur peut toucher sur un roc à une encablure de terre; mais M. Guérin n'était pas homme à remplir la mission dont on l'avait chargé le matin sans signaler la position de ce daugereux récif.
Le lendemain de notre arrivée, Rawack fut désert; notre présence avait fait fuir les naturels. Il y aurait une autre leçon à tirer de cette crainte générale et in-
stantanée qu'éprouvent tous les sauvages à l'aspect seul d'un navire curopéen; on serait tenté de croire que la civilisation ne s'est ouvert un passage à travers les océans les déserts et les forêts, qu'à l'aide de la mitraille. Quand nous débarquâmes, la trace des pieds était encore empreinte sur le rivage; des vases à demi remplis d'eau ou d'aliments frais se trouvaient dans les cases abandonnées, et les offrandes faites aux morts paraissaient être le dernier adieu des naturels à leur île natale.

Nos tentes dressées à terre protégeaient nos instruments astronomiques; les embarcations cherchaient des mouillages commodes; les chasseurs parcouraient les bois, les botanistes fouillaient partout, et les pauvres malades, appuyés sur leurs amis, cherchaient à ressaisir une vie près de leur échapper.

Cependant les indigènes ne se montraient pas encore, leurs agiles pirogues glissaient bien la nuit dans le canal qui sépare Rawack de Waigiou, et comme nous n'ayions pas l'air de nous apercevoir de ces rondes nocturnes et mystérieuses, les journées étaient paisibles, sans incidents, monotones et élouffantes. Peu à peu les pirogues s'approchèrent davantage; les plus téméraires de ceux qui les montaient descendirent sur la plage; et, tout tremblants d'abord, ensuite audacieux jusqu'à l'impertinence, ils s'établirent près de nous; puis ils s'assirent familièrement à nos côtés, goûtèrent de nos mets, voulurent essayer la commodité de quelquesuns de nos vétements, et finirent par commettre quelques larcins que nous eúmes la prudence de ne pas
punir, de crainte que par notre faute il ne nous fút plus permis d'ćtudier leurs mocurs, leurs usages, leur caractère, et c'eutt été une grande perle pour notre curiosité.
Lassés enfin de leurs courses nocturnes, dont ils ne tiraient aucun profit, rassurés aussi par notre attitude paisible, les insulaires échappés de Boni et de Waigiou se décidèrent à débarquer en plein jour en face de nous, sans armes, avec une sorte de bravoure où il y avait plus de fanfaronade que de vrai courage, et il ne ne dépendit pas de nous que nous devinssions pour eux de véritables amis. Je dois ici un utile conseil aux explorateurs que le hasard ou les devoirs de leur mission appellent au milieu de ces peuplades, les plus farouches du globe. C'est que, à moins d'y ètre forcés par les plus graves circonstances, ils ne doivent se montrer les agresseurs dans aucune occasion. Le plus sùr moyen d'adoucir le caractère cruel de ces indigènes est de leur témoigner une grande confiance. Si vous vous dites forts avec eux, ils vous prouvent, en vous assassinant, que vous êtes faibles. De pareils hommes n'ont d'arguments qu'au bout de leurs sagaies, de leurs crish ou de leurs flèches empoisonnées. Les restes sanglants de l'intrépide Cook n'auraient pas été confiés à la rade de Karakakooa dans un cercueil de plomb, si le défiant capitaine s'en était loyalement rapporté à la parole du roi d'Owhyée, qui lui promettait réparation du vol dont l'illustre navigateur anglais avait à se plaindre. Que de catastrophes seraient évitées si, au lieu de braquer tout d'abord I'artillerie sur
les plages, les voyageurs cherchaient à ne se faire connaitre des indigènes que par des bienfaits!

Les sauvages sont à la vérité de grands enfants qui veulent qu'on les amuse et qu'on leur fasse des cadeaux, mais ils se révoltent contre les menaces. Que le jour arrive encore à mes yeux éteints, que j'entreprenne un nouveau voyage autour du monde, et j'emmènerai avec moi des danseurs de corde, des escamoteurs, des jongleurs, persuadé qu'avec un semblable cortége il me sera plus aisé de m'impatroniser chez ces peuples primitifs, d'étudier leurs mœurs, de visiter l'intérieur de leurs déserts, de leurs forêts, qu'en m'aidant de fusils et de balles, dontla puissance soumet quelquefois, mais ne les désarme jamais.

Pour ma part, je déclare que je n'ai couru de véritables dangers qu'alors que j'ai voulu combattre les sauvages avec nos armes européennes, et je n'ai jamais voyagé avec plus de sécurité que lorsqu'en débarquant j'ai confié aux naturels, accourus sur le rivage par curiosité ou par un instinct de rapine, mes boites, mes pistolets, mes objets d'échange et méme mon fusil. Je vous dirai plus tard ce qui m'est arrivéà Wahoo, l'une des plus belles îles et des plus riches de l'archipel des Sandwich.

Je maintiens done que si les Européens ont à déplorer tant de sanglantes catastrophes dans ces courses lointaines, il faut en accuser leur humeur querelleuse et les injurieuses précautions qu'ils prennent sans cesse pour se garantir de toute attaque des peuplades au milieu desquelles ils sont jetés. La défiance est un

\section*{102 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.}
 outrage, et chaque peuple, civilisé ou sauvage, génćreux ou abruti, veut faire croire qu'il a le sentiment de sa dignité.
Le commerce est le principal lien des peuples. On place toujours en première ligne l'intérêt matériel; vient ensuite la morale, qui protége et affermit. Chez les peuples sauvages surtout, cette double maxime est frappante de vérité, et tout voyageur fera bien de l'utiliser à son profit.

L'opulence est en tous lieux un excellent passe-port, et au milieu de ces archipels indiens on est riche avec si peu de chose, que la générosité ne coùte aucun regret, alors même que l'on est dupe de sa confiance, A Rawach, nous ne tardâmes pas à comprendre que nos comptoirs seraient bientôt appauvris par les exigences des naturels, que nous ne voulions pas éloigner; mais, à tout prendre, nous aimions mieux encore perdre quelques bagatelles que de laisser concevoir de notre grandeur une opinion défayorable: aussi continuàmesnous hos prodigalités, sauf à nous payer plus tard en fouillant dans les tombeaux élevés sur la plage.

Notre exemple devint contagieux; les naturels se piquèrent d'honneur à leur tour. Chaque matin un grand nombre de pirogues venaient voltiger autour de la corvette et nous apporlaient des coquillages rares, de trèsjolis insectes, des papillons précieux et surlout d'énormes lézards vivants forlement liés sur le dos à un gros bâton. Ces lézards monstrueux sont, à ce qu'il parait, très-nombreux à Boni et à Waigiou, où pourtant on leur déclare une guerre à outrance. Les indigènes, pour
s'en saisir, emploient un moyen qui n'est pas sans' quelque danger, quoique la morsure de ces reptiles: ne soit pas très-venimeuse. Toutefois Bérard, un de nosèlèves, qui en fut mordu unjour, en éprouva, mal-: gré une prompte cautérisation, une fièvre qui dura près d'une'semaine. Voici le moyen employé par les saúvages : ils se placent doucement à genoux sui la terre nolle où le lézard a établi son gite. Ils ont en main une palette tranchante en forme de battoir et tiennent captifs au-dessus de l'orifice du trou plusieurs insectes bourdonnant dont le frollement attire le reptile. Dès que celui-ci a montré sa tête à l'air, le chasseur plonge vivement la palêtte dans le sol léger et mobile, et il: est rare que le lézard ne soit pas arrêté par le milieu du corps. Si pourlant cela arrive, la première retraite du reptile lui est à l'instant fermée, et les insulaires apostés près de là punissent par une amende consistant en poissons ou en cocos le chasseur désappointé. La présence de ces monstrueux lézards dans tout cet archipel ferait supposer que de gros serpents y ont aussi établi leuv demeure; mais quoiquils y soient en effet très-communs, nous n'en avons guère vu qui eussent plus de quatre à cinq pieds de longueur. Iei, comme dans presque tous les pays du globe, ils craignent le bruit et fuient à l'aspect de l'homme. Cependant je me hâle de prévenii les capitaines que sur les bords de l'aiguade, située à quelques vingtaines de pas du fond de la rade de Rawack, on trouve fréquemment un grand nombre de ces reptiles. Ils paraissent attendre, roulés en spirales sous
des touffes d'arbrisseaux, une agression qui les force à la défense. La meilleure arme contre de pareils ennemis est une baguette de fusil dont un coup, bien appliqué sur les flanes de l'animal dressé, brise un de ses anneaux et arrête tous ses mouvements. Cependant il faut de l'adresse et du sang-froid pour une pareille chasse.

Rawackest une ile taillée en forme de pilon courbe; les deux extrémités sont larges, hautes, raboteuses; le centre est uni, resserré; elle n'a guère qu'une petite demi-lieue dans sa moindre largeur et on la traverse en suivant un joli sentier sans cesse ombragé par les arbres les plus riches et les plus variés.

C'était ma promenade favorite de chaque matin, alors que le soleil à son lever réveillait les myriades d'oiseaux qui inondaient, pour ainsi dire, la cime touffue des arbres. Un jour que, plus matinal que de coutume, je m'étais muni de mes crayons pour aller dessiner les flanes si majestueux de Waigiou, je vis accourir à moi Petit, le visage tout déchiré, jurant et frappant du pied comme s'il avait reçu un outrage impuni.
- D'où viens-tu?
- Oh! les gredins!
- Que t'a-l-on fait?
- Oh! les phoques!
- Voyons, que t'est-il arrivé?
- Eh! ces sales esturgeons osent se croire des hommes taillés ainsi que vous et moi! mipent catoat an
- Parleras-tu, drôle!
- Si j'en trouve jamais cinq ou six séparés des autres, je leur tombe dessus comme une averse sur les matelots.
- Explique-moi donc la cause de cette colère.
- Ce n'est pas difficile, sacrebleu! et vous allez juger, vous, monsieur, qui ètes juste, si j’ai eu tort de taper dessus.
- Tu as tapé sur quelqu'un?
- Sur quelqu'un, non; sur quelques-uus, oui.
- Encore des sottises.
- Mais non, à ma place Marchais les aurait broyés. Cré mille sabords! si j’étais fort comme lui!
- Tu ferais de belles choses! Mais assez de plaintes comme ça; dis-moi ce qui t'est arrivé.
- Un petit verre, d'abord.
- Tiens.
- Et puis un autre.
- Tiens.
- Vous n'ètes pas un Rawackais, vous; un Waigiouien, vous. Vous savez comment s'apprêtent les poissons ; mais ces requins ! ça fait pitié. Tenez, jugez si j'ai tort et si l'on ne ferait pas bien de taper sur ces ètres comme sur des crapauds. Vous n'ignorez point que je n'ai pas couché à bord, et que j'ai veillé auprès de la tente où ils sont si bètement occupés à compter les mouvements de la pondule.
- Du pendule.
- Dites du pendule si vous voulez; moi, je dirai toujours de la pendule, parce que je crois savoir parler français.

106 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.
- Ah ! tu parles bien le français, toi?
- Mieux qu'eux autres qui sont entablés sur des feuilles de bananier comme des singes.
-Ah! les Papous sont là? mab iom-oirpilyza -
\(\pi\) Oui, monsieur; mais n'y allez pas, ga fait horreur, ça dégoûte; j jaimerais mieux me trouver devant un essaim de jolies filles. Bref, je vais yous conter ça.b « Je flânais, ce matin, là-bas en pensant à pauvre père et à pauvre mère, qui marchent maintenant la tete en bas, et chez qui il commence à faire nuit quand il fait jourici; je cherchais des cóquillages pour vous en faire cadeau, en échange du verre d'eau-dé-vie que vous allez me donner, quand j'ai vu se détacher de Waigiou une demi-douzaine de pirogues. Ga me va, m'ai-je dit, gal me va. Je leur emprunterai gratis quelques bagatelles, je les donnerai à M. Arago, et j'aurai une demi-bouteille de rhum ; qui sait! peut-être une bouteille entière, ga dépend de lui.

- Eh bien ! après cette bouteille une autre.

- Bref, les voilà arrivés, et nous nous sommes salués en gabiers, eux/ en reniflant et moi la main au chapeau. Ils m'ont dit : wisala, sala, n je leur ai répondu: a Bonjour, citoyens, on et ilsise sont mis à rire comme des imbéciles. Peut-ètre qułils ne savent seulement pas ce que c'est qu'un citoyen. in - C'est possible.. - Ils sont sio... Hugues \(l\) vous savez, votre domestique. Bref, ils se sont établis à terre, ont préparé leur- déjeuner, sans vin, par exemple, sur de petitsmorceaux de bois vert fichés a terre et placés comme sils voulaient bâtir une maison en mignaturc; ils ont placé d'autres bagueltes vertes aussi, serrées les uneś contre les autres, formant charpente, puis ils ont étendu le poisson dessus... beau poisson, ma foi, rouge, bleu, vert, et frais comme du poisson frais. Bref, ils ont mis dessous des branches et des feuilles seches, et faisant du feu comme chez nous on fait du chocolat, voila quills allument tout ça et que les jolis poissons deviennent de petits saint Laurent. Ils étaient roux, que ga donnait envie den manger jusqu'a demain; bref, les susdits bien cuits, eux autres lés prennent avec leurs doigts húleux, et les voila qui se metlent à mâcher sans seulement me dire: a Assieds-toi là, par terre, avale comme nous. " C'est-il pas une injure, dites? and bayb Mal - C'est peut-être leur usage.
- C'est jamais un bon usage que d'étre impoli et de manger tout seul quand il y a là un étranger qui a: faim.

- Aussi, sans plus de façons, j’ai allongé mon bras et j’ai tiré un poisson de dessus son gril, en leur disant merci. Mais, au moment où j'allais mordre dedans, voilà-t-il pas le plus dodu de la troupe qui me dit des gros mots !...

- Il fallait qừil sexpliquât, limbécile. Bref, ayant compris comme ça, j’ai dứ me fâcher; alors je lui ai

\section*{108 Sodvenims d'un aveugle.}
lâché son poisson à la face et je lui ai fait un geste de matelot qui veut dire: Je me moque de toi.
- Qu'ont-ils répondu?
- Rien; ils ont continué à manger, les goinfres, et je les ai regardés faire. Bref, j'en étais là quand, pour me rabaisser sans doute, ils ont entamé le dedans de la pitance et se sont mis à avaler les intestins des poissons. J'ai vu la ficelle et je me suis mis à marronner. Mais, comme vous m'aviez dit que nous naviguions pour l'instruction des peuples, j'ai voulu apprendre aux Rawackais la manière dont on mange proprement les poissons dans notre pays. Là dessus, je m'empare délicatement, à l'aide du pouce et de l'index, d'un de leurs gros goujons; je l'ouvre, j'en arrache les boyaux, je les jette à terre et j 'avale la chair sans plus de façons. Mais ces gredins, ces satanés ladres, ne font ni une ni deux, ils se fichent dans la pensée que c'est pour les gouailler que j'ai avalé un morceau de la bête, ils ramassent avec soin les tripes que j'avais jetées; puis, avec des cris et des menaces, ils m'entourent, se mettent à gesticuler, à danser, et sans doute pour battre la mesure, ils tapent sur mes épaules comme sur un trone d'arbre.
- Diable! diable! ça chauffe.
- Oh! alors je prononce à voix basse le nom de Marchais, pour me donner de la force et du courage. J'empoigne un de leurs avirons, qu'ils ont la bêtise d'appeler pagaies, et, ma foi, je fais un moulinet sterling qui entame quelques côtes... A ma place, vous en auriez fait autant, je pense.
- A ta place, je n'aurais pas pris de poisson.
- Mais, dans tous les cas, vous auriez jeté les tripes?
-Oui.
- Eh bien ! c'est cela qui les a vexés, les brutaux ! Bref, la danse continuait depuis cinq ou six minutes: je tapais, j'étais tapé, et je ne sais ce qui serait arrivé à la fin, si le grand canot, commandé par M. Railliard, n'avait montré son nez à l'embouchure du canal. C'est tout. Ai-je tort, dites?
- Tu es un drôle.
- Je le sais; mais ils sont bien dròles aussi, eux autres ! manger les tripes des poissons, et peut-être les arètes!
- Cela ne te regardait pas.
- Si fait, ça regarde tout le monde de faire du bien au monde. Et puis, vous ne savez pas tout encore? Le temps est noir, la mer devient houleuse, et ils pourraient fort bien ne pas aller à la péche de plusieurs jours; ils ont imaginé quelque chose qui n'est pas trop bête pour des sapajous. Dans un de leurs vases de terre ils ont fait bouillir de l'eau de mer, puis ils l'ont jetée dans un grand tube de bambou vert, et ils y ont mis le poisson, qu'ils ont bien fermé et qui cuit là-dedans comme s'il n'était pas sorti de sa chambre.
- J'ai vu cela, et c'est assez ingénieux.
: - Croyez-vous que le poisson soit bon là-dedans?
- Délicieux ; j'en ai mangé hier.
- Avec les tripes?
- Non.

IIO SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.

- A la bonne heure.
- Dis-moi, crois-lu que les naturels de Waigiou soient encore là?
- Oui.
- J'y vais.
- Je ne vous le conseille pas; ils vous feront peutêtre comme à moi, et je vous réponds qu'ils tapent dur.
- C'est égal, je tiens à les yoir.
- En ce cas, je vous accompagne; ils ne savent pas que vous valez plus que moi, et ils ont si peu d'usage de la société et des bonnes manières du grand monde!... Encore un petit verre, monsieur.
- Non, tu te griserais et tu ferais de nouvelles softises.
- Vous me calomniez; yous savez bien que je porte mieux la yoile que la corvette.
mol
- Tiens.
- Cré coquin ! manger des tripes de poisson!

Je partis donc avec mon brave et grotesque matelot, et j arrivai bientôt auprès des insulaires, encore en effervescence et occupés, pour la plupart, à donner des soins a un des leurs contre lequel Petit s'élait rué fort cavalièrement.
- Je crois qu'il gigote, me dit-il.
- Tu lauras blessé, coquin!
- Tiens, croyez-vous done quil y allait de mainmorte, lui? C'était le plas insolent, le plus criard; moi je n'aime pas les criards, et je méprise les insolents.
- Tu as des manières si brutales!
- Lithes manières de ces gaillards-là ne sont guère plus mignonnes que les miennes, et si vous n'aviez pas deux bons pistolets à votre ceinture, je vous jure que je vous défendrais d'aller à eux.
- Tu me le défendrais ! Til tuol ano

-De quel droit?
- Du droit qu'on prend quand on aime les gens... Encore un petit verre, monsieur Arago.
- Tais-toi ; ils nous ont vus.
- Ca n'empèche pas le petit verre. Au contraire, ga doit faire redoubler.

Dès que nous fùmes près d'eux, les naturels nous entourèrent en parlant tous à la fois et en noús menaçant de la façon la plus significative; mais notre bonne contenance les apaisa moins encore que quelques légers cadeaux, et bientôt l'harmonie régna parmi nous. תHu - Faire des présents à qui avale des tripes de poissons!... me disait Petit plus rassuré, mais ce n'est pas lă connaitre son monde !... avaler des tripes de poisson l.... c'est égal j'ai envie d'en goùter, rien que pour savoir si c'est passable. Je vais leur en demander une demi-aune.
-mill - Si tu bouges, je te chasse.
- Allons, suffit, je ne souffle plus.

Le repas des Rawackais (comme disait Pelit) se continua paisiblement. Les poissons avaient fort bonne mine ainsi préparés; chacun des convives prenait sa part sur le treillage noirci, le plaçait dans le creux de

112 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.
sa large main ou sur un morceau de feuille de bananier et en divisait les morceaux avec assez d'adresse. Accroupis à la mode de nos tailleurs, ils mangeaient sans rien dire, ils buvaient à tour de rôle dans une calebasse une eau fort limpide apportée de Waigiou, et de temps à autre ils se tournaient vers le soleil en marmottant quelques brèves paroles qui devaient être des prières.
- Je crois qu'ils prient Dieu, murmurait Petit; foi d'homme de cœur, sa en a l'air... Si ça ne fait pas pitié! oser prier Dieu et avaler des tripes de poisson!

Le fait est que la façon de manger de ces peuplades n'est pas très-engageante, et je connais bien des jeunes Parisiennes qui détourneraient leurs regards de pareils tableaux.

La nourriture des habitants de Rawack et de Waigiou consiste en poissons, en volailles, en coquillages et en fruits. Pour boisson, ils n'ont que de l'eau pure ou du lait de coco ; pour ustensiles de service, des vases grossiers, et pour unique assaisonnement, l'appétit, qu'ils savent se donner par un continuel exercice.

En général, les voyageurs qui publient le résultat de leurs observations dans les pays lointains croient avoir rempli leur tâche dès qu'ils nous ont tout simplement signalé un fait. Par exemple, ils ont dit, et la chose est vraie, que les sauvages faisaient du feu en froltant un morceau de bois sec contre un morceau de bois vert. Et voilà tout. Eh bien! cela ne m'apprenait presque rien, et je ne savais pas exactement comment
(2)
on faisait du feu chez les sauvages. Voici leur procédé; c'est par les détails seuls qu'on traduit fidèlement.

Un homme s'accroupit, tenant dans sa main deux morceaux de bois, l'un long de douze à quinze pouces, gros comme une baguette de tạmbour et terminé en cône peu aigu; l'autre est un parallélogramme de la hauteur, de cinq ou six pouces et de trois ou quatre de largeur, sur un des côtés duquel est pratiqué, vers le milieu, un petit trou profond de six lignes; de ce trou part une rigole de trois ou quatre lignes de profondeur allant jusqu'au bout de la pièce de bois. Celleci est verte, la baguette est sèche. L'homme accroupi retient entre la plante de ses deux pieds la grosse pièce, glisse quelques herbes et folioles à demi calcinées dans la rigole jusqu'au petit trou, y place la baguette qu'il tient entre ses deux mains ouvertes et la tourne et retourne ainsi qu'on prépare chez nous le chocolat. C'est par ce frottement rapide, qui dure toujours une demi-minute au moins, que la chaleur se développe et met le feu aux herbes sèches, que l'on atlise ensuite avec le souffle. Cela est simple, j'en conviens, mais cela devait être dit. Et maintenant, dans la crainte de loublier plus tard, je me hâte de constater ici trois observations bien frivoles, sans doute, mais qui m'ont paru assez singulières. La science les expliquerait peutétre par des études physiologiques ou psychologiques; moi, je ne me jette pas dans les profondeurs et je n'interroge que les surfaces.

J'ai done remarqué que depuis le cap de BonneEspérance jusqu'au cap Horn, c'est-à-dire dans un

114 souvenibs d'un aveugle.
espace à peu près égal aux cinq sixièmes de la circonférence de la terre, pas un peuple sauvage ne mange un mets quelconque assaisonné. Point de sauces, point de fournitures; tout se cuit sur la braise à une fumée ardente ou dans des fours qu'on étouffe quand la victime y est jetée quelquefois en vie. L'art culinaire n'est guère investigateur.

Pour dire non, tous les peuples de la terre font avec la tête le signe en usage chez nous; quelques-uns ajoutent à ce signe une parole, d'autres un mouvement de la main, mais toujours le signe de tête existe. Eh bien! pour dire oui, tous les peuples de la terre, dans le vaste espace dont je viens de vous parler, levent la tête en reniflant au lieu de la baisser comme nous. C'est futile à observer, j'en conviens, mais j'ai fouillé dans tant de petits secrels! j'ai voulu si bien voir!

La troisième de mes observations est, je crois; plus singulière encore : c'est que chez tous ces peuples on dort couché presque continuellement sur le ventre. La médecine nous expliquera cela. Me pardonnera-t-on d'indiquer ces légères différences, ces usages généraux? C'est par un faisceau de minutieux détails qu'on arrive à des conséquences générales.

Un grain violent nous força, Petit et moi, à la retraite; nous quittâmes les sauvages, qui s'abritèrent sous leurs pros renversés, et nous, plus instruits que la veille, nous reprìmes la route du camp, contraints de courber le dos sous les rapides ondées d'une averse tropicale.
- Cela est bien bète! grommelait Pelit entre ses dents.
- Qu'est-ce qui est bête?
- Vous et la chose. Vous, de venir par ce temps de chien vous frotter à de pareils animaux; la chose, de voir des hommes si sales que vous vous plaisez encore à dessiner sur vos livres.
- C'est pour mon instruction.
- J'ai beau les voir, moi, ça ne m'instruit pas davantage.
- Tu te trompes, et tu en sais maintenant beaucoup plus qu'hier.
- Ah bah!
- Certainement, rappelle-toi ce que tu as observé.
- C'est juste, morbleu! c'est juste, je sais maintenant que les Rawackais et les Waigiouiens mangent les tripes de poissons.

\section*{RAWICKI.}

Pèche. - Le roi de Guébé et Petit. - Une jeune fille. -
Départ. - Mort de Labiche. - Divers archipels. Les Carolines.

Si les lourds et trapus indigènes de ces contrées ont souvent l'intelligence trop épaisse pour qu'ils puissent surmonter certaines difficultés, il faut convenir aussi que le ciel les a doués d'une sorte d'instinct vraiment merveilleux, à l'aide duquel ils parviennent à maitriser le caprice des éléments et la volonté hostile et opiniâtre du sol où le destin les a jetés. Le besoin, ce premier et redoutable ennemi des hommes, leur a dit comment il fallait que leurs demeures fussent con-

118 Souvenirs d'un aveugle.
struites pour échapper au courroux des flots ou aux rafales des ouragans; il leur a appris à grimper comme des chats sauvages sur les arbres les plus élevés, au sommet des tiges les plus lisses; sans doute aussi il leur a indiqué de puissants remèdes contre la piquare incessante et douloureuse des insectes qui assombrissent l'atmosphère et contre la dangereuse morsure des serpents qui rampent autour d'eux et partagent quelquefois la méme couche.

Il nous arrivait souvent, à nous gens si fiers de notre supériorité sur les sauvages, de pénétrer dans un bois et de chercher inutilement pendant des heures entières sur les plus hautes branchés un fruit rafraichissant. Eh bien! dès que nous faisions entendre à un indigène que nous lui donnerions quelque bagatelle en échange d'une jam-rosa aigrelette, d'une banane ou d'une pastéque, nous étions sû̀rs de le voir revenir peu d'instants après, apportant dans ses mains ou sur sa tête les objets que nous avions désirés. Pas un de nos pilotes garde-côtes, habitués aux signes atmosphériques indiquant d'une manière assez précise les variations d'une température ou les approches d'un coup de vent, ne pourrait lutter avec les, naturels de Rawack dans l'art de prédire la veille le temps dü lendemain, et dès que vous les voyez ici abritant leurs pros loin du rivage, soyez sûrs qu'il y aura bientôt bourrasque à l'air ou sur les flots. Ce peuple est casanier, apathique, silencieux; il nait, il vit; il multiplie, et son existence ne sort des limites qu'il s'est tracées qu'alors qu'un navire euro-
péen vient relâcher dans ces parages, ce qui, je crois, ne lui arrive guère qu'une fois chaque quatre ou cinq ans.

Voyez ces individus, assis là sur le sable, aux rayons d'un soleil dévorant, insensibles à ses flèches aiguës.
Ils sont tous ou presque tous courts, trapus, d'un noir sale; leur front est déprimé, leurs yeux petits, sans feu, sans animation; sur leur tête grosse et lourde pousse une si prodigieuse quantité de cheveux longs et crépus qu'on dirait un échafaudage de monstrueuses perruques, paisible refuge de myriades d'insectes qu'il n'est pas nécessaire que je vous nomme. Les joues des naturels de Rawack sont larges et pendantes; quelques poils épars et inégaux les ornent d'une façon peu gracieuse ; et leur lèvre supérieure, pareille à celle des nègres d'Angole et de Mozambique, est ombragée d'une moustache, mais d'une seule moustache qui ne couvre que la moitié de la bouche, car l'usage du pays ou peut-être un fanatisme religieux défend d'en porter des deux côtés. Maintenant ajoutez à ces clarmes séduisants une poitrine large et velue, des épaules charnues et rondes, des bras courts, potelés, taillés en boudins, sans formes dessinées, sans muscles; des cuisses comme des troncs d'arbre, des pieds et des mains énormes, une démarche pénible et écrasée, des dents sales et une odeur de bouc qui s'exhale au loin, et vous aurez une idée assez complète de cette population rare, triste, curieuse et insolente, qui ne craint plus de venir se frotter à nous tous les ma-
tins, et qui ose même parfois nous regarder avec un certain mépris facile à discerner.

Je ne vous parle pas des exceptions qui se font remarquer par-ci, par-là, au milieu de ces êtres réveillés par notre présence et l'appât d'une rapine d'autant plus facile que nous n'exposions guère à leurs regards que ce que nous voulions perdre. On voit aisément que ce sont là des jeux de la nature, qui cherche parfois, dans un nouvel effort, à se venger de son propre caprice. Et cependant il y a parmi tous ces hommes si grossièrement bâtis une adresse telle pour certains exercices, qu'on a peine à y croire, mème alors qu'on en a été millle fois témoin.
Je veux parler de leur pêcle vraiment merveilleuse et tellement amusante que nous ne pouvions nous lasser d'y assister matin et soir. Placé debout sur l'avant d'une pirogue, un homme est là, Neptune parodié ou plutôt Silène en goguette, tenant en main une longue perche armée de deux pointes de fer en fourchette; il plane sur l'eau et cherche de l'mil le poisson qui fuit et glisse à peu de profondeur; dès qu'il le voit, il fait signe à ses camarades et leur indique d'un geste de la main gauche le côté vers lequel ils doivent diriger l'embarcation. Ceux-ciobéissent et pagaïent doucement pour ne pas effrayer le poisson. Halte maintenant! Le chasseur a mesuré la distance, il a levé le bras, calculé la courbe que le trait va décrire. La fourchette est lancée, et il est rare qu'elle ne frétille pas sur l'eau, aux mouvements de l'animal qu'on voulait atteindre. Sur vingt-cinq coups lancés, parfois au milieu d'une
mer peu calme, deux coups à peine sont sans résultat, et j'ai vu Petit embrasser un jour avec une tendresse qui allait jusqu'au délire un de ces habiles pècheurs, lequel, venant de désigner deux poissons voyageurs côte à côte, les piqua tous les deux au beau milieu du dos, à trente pas au moins de distance.

C'est une chose vraiment digne de remarque et dont la civilisation devrait rougir, que le respect qu'ont pour les cendres des morts tous les peuples de la terre, même les plus stupides et les plus farouches. Ici, comme à Koupang, comme à Diely, comme à Ombay, il est aisé de voir que les hommes, dans leur religion bizarre, ridicule ou cruelle, croient à une autre vie, car sans cette foi, le culte qu'ils professent en faveur de ceux qui ont pour toujours disparu de cette terre ne serait qu'un absurde contre-sens.
Remarquez ces tombeaux dont toute l'ile de Rawack est semée. Nulle herbe parasite ne croit autour du terrain qui environne cette demeure sacrée, terrain plane, enjolivé d'un sable fin et blane; les parois du monument sont parfaitement entretenues et ne laissent aucune issue au vent, à la pluie ou aux insectes.
Ce sont des cases basses, carrées, avec charpente au plafond, bâties en tiges de bambou et en feuilles de palmiste; une porte étroite est pratiquée à la façade; un homme accroupi peut aisément y passer et visiter l'intérieur, où sont placés et renouvelés des ex-voto, pieux garants d'une tendresse qui survit à la tombe. Dans le principal de ces édifices nous avons trouvé des bandelettes en laine et soie de diverses couleurs,
fixées sur des bâtons debout; un énorme coquillage, de la classe des bénitiers, plusieurs armes brisées, un grossier escabeau et une assiette en porcelaine chinoise; sur le devant et en dehor's étaient placés, par rang de taille, cinq crânes fort propres et fort bien conservés, et le tout se trouvant, pour ainsi dire, abrité sous une pirogue renversée, image peut-être de la vie qui venait de s'éteindre. Quelques figures grossièrement taillées, probablement les divinités du lieu, se faisaient remarquer auprès des tombeaux et au dedans; mais ces figurines, tantôt debout à cheval sur un morceau de bois aigu, tantôt couchées sur la terre ou le gazon, paraissaient avoir été presque toutes mutilées. Les hommes, dans leur aveugle colère, se vengent méme de leurs dieux.

Je garde encore dans mes collections une de ces ridicules idoles, qui a vu peut-ètre bien des sacrifices humains. C'est une tête presque sans corps, des jambes crénelées, des pieds fourchus, des bras courts et gros, une bouche s'arrètant aux oreilles, où pendent des anneaux d'os et de pierre, un nez épaté, des yeux imperceptibles, et pour coiffure un capuchon pointu, plus long à lui seul que le reste de la figure. Un de nos matelots trouva ce dieu de Rawack ou de la Nou-velle-Guinée à moitié caché sous la boue qui avoisinait l'aiguade du mouillage. Je le montrai à un naturel, qui ne parut pas trop se soucier de le voir et qui ne fut nullement fâché de le laisser en ma possession. Expliquez maintenant ces étranges anomalies. Cependant les échanges devenaient chaque jour
plus actifs; nos bagatelles acquéraient plus de valeur; mais nous avions assez de lézards, de sagaïes et d'ares, et nous demandions avec instance des papillons, des insectes ou des oiscaux. Nous ne tardâmes pas à être satisfaits : les pirogues arrivèrent en nombre considérable à notre camp, et nos collections s'enrichirent de plusieurs familles et espèces très-curieuses. Les oiseaux de paradis eurent leur tour; les insulaires nous en apportèrent une assez grande quantité, proprement enveloppés dans des feuilles de bananier et empaillés d'une façon si admirable qu'on a longtemps cru en Europe qu'ils n'avaient point de pattes et qu'ils perchaient à l'aide du bee et de leurs ailes. Pour deux mouchoirs, un couteau de cuisine, un vieux drap de lit et quelques hameçons, j'obtins de prime abord cinq magnifiques oiseaux de paradis, parmi lesquels un six-filets noir, si rare, si beau, si éclatant de mille reflets.

Le chef de la pirogue avec qui je fis un échange me parut si enchanté de son marché qu'il me donna à entendre qu'a son retour de Waigiou il m'apporterait une plus grande quantité de ces oiseaux, et qu'il voulait profiter d'une brise favorable pour partir, afin de me revoir plus tôt. Comme leurs embarcations n'élaient jamais manœuvrées qu'à la pagaie, je ne compris pas d'abord le motif de ce brusque départ, et je le lui dis en montrant les voiles de la corvette étendues à lair; mais lui, me faisant signe d'attendre, grimpa en quelques instants sur l'un des cocotiers du rivage, en descendit une jeune branche avec toutes ses follioles, et,

124 souvenits d'un aveugle.
s'élançant joyeux dans sa fragile pirogue, planta sur le banc du milieu l'élégante dépouille de l'arbre. Le vent la courba d'une manière toute gracieuse, et le pilote, fier de ma surprise, disparut sur les flots d'un air triomphant. 0 industrie! que de miracles n'as - tu pas semés sur toutes les parties du globe!

Tout allait bien à terre, sinon à bord où les maladies sévissaient plus intenses et plus meurtrières. Les naturels n'avaient plus peur de passer la nuit sans armes autour de nos tentes dressées, et nous nous félicitions de cette relâche où nos opérations du pendule avaient pu se faire sans danger, lorsque tout à coup le navire se trouva seul sur la rade, et nous seuls aussi sur le rivage. Qu'était-il done arrivé?

Marchais, le rude Marchais, Vial, Lévêque et Barthe étaient presque inquiets; Petit mâchait son tabac avec plas de précipitation, et nous - mêmes nous suivions avec inquiétude, à l'aide de nos longues-vues, les mouvements des embarcations sur les côtes voisines. Nous ne comprenions rien à cette retraite précipité et sans motif. Comme elle semblait nous cacher un piége contre lequel il élait sage de se tenir en garde, Petit dès lors demanda la permission de rester toujours à terre, car il voulait, disait-il, figurer à la première contredanse.
- Que ferons-nous s'ils viennent? répétait-il à chaque instant.
- Nous altendrons qu'ils nous attaquent.
- Et après?
- Nous nous défendrons et nous verrons bien à qui restera le terrain.
- Croyez-vous que ces mangeurs de tripes de poissons soient assez bons enfants pour se toiser avec nous?
- Je ne le pense pas.
- Alors pourquoi ont-ils pris leur volée?
- C'est ce que nous saurons bientôt.
- Vial, Barthe, Marchais et moi nous resterons à terre : ce sera assez de nous quatre pour eux tous. Hier j'ai voulu essayer mes forces avec le plus robuste d'une bande qui a débarqué de l'autre côté de l'íle; en deux coups de temps il a pris un billet de parterre, où il figurait admirablement un crapaud de la plus belle espèce.
- Tu auras fait encore quelques sottises.
-Si on peut dire! Demandez à Vial, qui est venu un moment après et qui en a jeté trois à l'eau d'un seul tour de main.
- Comment! vous vous êtes battus?
- Du tout; demandez à Marchais, qui a brisé les côles à deux des plus bavards de la bande.
- Ainsi donc il y a eu rixe générale?
- Mais non; demandez à Barthe, qui avec un débris d'aviron a démonté le reste. Nous nous sommes conduits comme de vrais agneaux, comme d'innocents mérinos.
- Nul doute maintenant! voila la cause de leur fuite.
- Pour si peu de chose? allons done! ils mangent

126 SOUVBNIRS D'UN AVEUGLE.
des tripes de poissons, mais ils ne sont pas si bettes que vous dites.

En effet, un combat avait eu lieu entre nos quatre vigoureux lurons et une vingtaine de naturels, et je devais penser que c'était là la cause de leur disparition subite. Un motif plus puissant avait éloigné les insulaires. A l'horizon venaient de se montrer les mâts pavoisés du roi de Guébé, et, pareilles à des étourneaux qui fuient, effrayés, le vol rapide du milan, toutes les populations voisines s'étaient réfugiées dans leurs impénétrables forêts et au sein de leurs montagnes.
-Tiens, dit Petit en regardant au large, voilà mon sapajou de monarque en robe de chambre! J'ai toujours grand plaisir à voir près de moi ce beau gabier; qu'il soit le bienvenu.
-Que le diable l'emporte!
- Le diable n'en voudrait pas, monsieur; il lui ferait peur. Savez-yous ce que vous devriez faire si vous étiez bon enfant?
-Quoi donc?
- Vous emparer de ce bijou quand nous lèverons l'ancre, le bien mijoter à bord pendant tout le voyage jusqu'à notre arrivée à Toulon, et me le donner ensuite, en récompense de mes bons services et de ma misère.
- Eh! qu'en ferais-tu, imbécile?

2nis - Je le mettrais dans une jolie cage que je ferais bâtir à l'aide de mes économies et des \(2 \check{5}\) franes d'étrennes que vous me donnerez en débarquant; je le
mettrais dedans, absolument nu, et je le montrerais à mes compatriotes en promettant une récompense honnête à celui qui dirait si c'est un homme ou une béte, un clirétien ou un singe. Dieu! quels cigares je fumerais si j’avais ce trésor! Tenez, tenez, le voilà qui mouille à tribord de la corvette; c'est tout de même un fameux gabier : il a du front et il sait manœuvrer.
Les caracores venaient en effet de jeter l'ancre, et un quart d'heure après, la plus grande partie des Guébéens nous serraient la main sur la plage.

Quel pcuple que ce peuple guébéen! quel roi que cet intrépide chef d'effrontés pirates dont il faut bien que je vous parle encore! A leur approche, tout fuit, tout tremble, tout se disperse, tout se cache; la mer est sans pirogues, la côte sans habitants, les insulaires sans repos: le loup rôde autour de la bergerie, mais un loup rapace, affamé, dont rien ne peut apaiser la faim dévorante et à qui ses hardis louveteaux prêtent un si utile secours.

Cette fois il avait avec lui deux de ses ministres et plusieurs de ses grands officiers qu'il était allé chercher dans sa capitale. Au coucher du soleil, il fit dresser son couvert à terre sur une sorte de tapis indien oú l'on plaça quelques assiettes de Chine, plusieurs vases contenant une liqueur légèrement colorée de jaune et fort âpre. Ses deux ministres, un officier et lui s'assirent à terre et mangèrent du riz, quelques légumes, des bananes et une pastèque. Avant le repas, ils s'agenouillèrent et marmottèrent en psalmodiant plusieurs phrases entrecoupées de reniflements; la cérémonie
achevée, ils mangèrent de fort bon appétit. J'ai remarqué que dans le groupe des officiers subalternes, qui dinnaient prés de là, on ne fit aucune prière avant de s'attabler, et comme j'en témoignais ma surprise au roi, celui-ci me donna fort bien à entendre que de pareils hommes n'étaient pas faits pour avoir un Dieu, et que plus tard peut-être ils jouiraient de ce privilége réservé seulement aux braves de premier ordre. Hélas! l'orgueil du roi guébéen est-il donc si ridicule? N'y a-t-il done que lui dans le monde qui ait créé une religion?

Le repas dura une demi-heure au moins; ils prenaient leurs vivres avec leurs doigts, buvaient tous dans le même vase; et Petit augura avantageusement de ce peuple, qui était assez bien élevé, disait-il, pour ne pas manger des tripes de poissons.

Après son frugal repas, le monarque guébéen se leva le premier, et, venant à moi, qui achevais de dessiner la scène, il reconnut mon brave matelot, auquel il présenta cordialement la main. Celui-ci la serra comme dans un étau, et, tout fier de ce témoignage d'amitié:
- Très-bien, lui dit-il, et vous? Parole d'honneur, je vous trouve moins laid que l'autre jour.

Le roi répondit quelques paroles inintelligibles, et Petit, feignant d'en avoir compris le sens :
- Je veux bien, dit-il, ne füt-ce que pour savoir si ça peut soûler.

Aussitôt, et sans plus de façons, le matelot goguenard s'empara du vase qui était encore sur la nappe, l'approcha de ses lèvres et avala plusieurs gorgées de la liqueur qu'il contenait, sans se soucier le moins du
monde de la grimace de mécontentement que faisaient leurs officiers.
- Ca ne vaut pas deux sous, dit Petit en se débarrassant du vase : c'est amer comme chicotin, et si ça ne soûle pas, ça ne vaut pas deux liards : il ne manque plus à ceux -ci que de manger, comme les autres, des tripes de poisson.
Mais la nuit nous força à nous séparer; nous rejoignîmes nos hamacs suspendus aux cases sur pilotis, et les Guébéens retournèrent à leurs caracores.

Le lendemain, la corvette était de nouveau seule au mouillage, et le roi de Guébé avait dispara. Il se montra, deux jours après, avec un riche butin fait à Waigiou, et il apporta une belle collection d'oiseaux de paradis, dont il fit galamment hommage à notre commandant, en lui demandant toutefois en échange quelques morceaux d'étoffe, de la poudre et un fusil. Les cadeaux d'un pareil homme devaient ressembler à un emprunt.
Nous n'avions pas vu une seule femme à Rawack, et nous n'en éprouvions guère de regrets, car l'harmonieuse charpente des hommes nous faisait pauvrement augurer de celle de leurs chastes et sauvages moitiés; mais le vautour guébéen nous procura cette petite distraction en nous amenant une jeune fille de quatorze à quinze ans, qu'il avait volée je ne sais où, et quil avait eu limpudence, en nous la proposant à vendre, de nous présenter comme la femme d'un de ses officiers. Il mentait, le misérable, et l'officier qui acceptait le rôle de mari était plus méprisable encore.
puisqu'il trouvait le prix fixé par le monarque beaucoup trop élevé. D'abord on nous en demanda quatre piastres, puis trois, puis deux, puis une; enfin on nous l'abandonna gratis. Cette fille paraissait avoir déjà beaucoup souffert ; je la pris sous ma protection spéciale, et je me hâtai de lui offrir quelques aliments, sur lesquels elle se jeta avec voracité. En vain essayai-je d'obtenir d'elle des renseignements sur les circonstances qui l'avaient livrée aux Guébéens: je ne pus m'en faire comprendre, et tout ce que je saisis de ses gestes, de ses regards, de ses soupirs, c'est qu'on la battait souvent, qu'elle était bien à plaindre et qu'elle s'estimerait fort heureuse de nous suivre sur notre corvelte.

Le vent soufflait avec violence; linfortunée, sans vêtements, grelotlait et sanglotait à la fois. Je la conduisis sous une tente pour la dessiner, et je lui fis cadeau d'une chemise, qu'elle accepta sans trop de joie, car elle prévoyait qu'on la lui reprendrait bientôt à bord des caracores. Pauvre enfant! sa figure était douce, ses yeux pleins d'expression, sa bouche petite et boudeuse, son corps parfait, ses cheveux longs, lisses et d'un noir d'ébène, ses mains petites, ainsi que ses pieds, mais ses bras et ses jambes un peu grelles.

J'avais à peine achevé mon croquis qu'une rafale terrible, pesant sur la tente, la renversa et nous ensevelit sous ses mille plis. Je ne pus m'empécher de me rappeler la fable de Mars pris sous les réseaux de fer de Vulcain, et je suis bien sûr que mon ignorante compagne ne fit pas les mèmes réflexions.

Cependant nos travaux élant achevés, nous levàmes
l'ancre et dimes adieu à cette terre si féconde dont on pourrait tirer de si précieux avantages. Le roi de Guébé nous vit déployer nos voiles avec quelques regrets, car la veille il avait fait mine de vouloir nous surprendre la nuit et de nous attaquer pendant notre sommeil. Mais nos préparatifs de défense le tinrent en respect; tous ses guerriers, descendus sans armes, en furent pour leurs belliqueuses intentions, Quant à la jeune fille, elle tendit ses mains vers nous, en implorant notre pitié. Un des officiers du roi s'en aperçut, s'approcha d'elle, la poussa du pied sur le flot qui battait la plage, leva le bras, fit tournoyer un casse-tête... et la pawre enfant ne souffrit plus.

Hélas! à peine au large, notre cour se serra à une douleur autrement amère : M. Labiche, un de nos lieutenants, mourut sous les atteintes d'une horrible dyssenterie. Officier plein de mérite, bon, indulgent, il était adoré des matelots et chéri de ses camarades...
- Ah! nous dit-il quelques instants avant d'expirer, mes pressentiments ne me trompaient point au départ! Mon père est mort dans un voyage autour du monde, mon grand-oncle mourut comme lui, et moi, je vais les rejoindre sous les flots... Adieu, mes amis, adieu ! pensez à moi, et dites à ma pauvre mère, en arrivant en France, que ma dernière parole a été pour elle et pour mon Dieu.

Les vergues mises en pantenne se redressèrent parallèles; le vent enfla les voiles et nous poursuivimes notre route.

Bientôt parurent à l'horizon les Anachorètes entou-
rées de récifs dangereux; puis devant nous les mille illes découvertes par Bougainville, puis encore les Ca rolines, les bienheureuses Carolines, basses, riantes, paisibles, jetées comme un bienfait, comme une pensée céleste au milieu de ce vaste océan peuplé de tant de farouches naturels. Voyez, voyez! les pros-volants fendent l'air, ils nous suivent, nous atteignent, nous accostent, nous entourent.
- Loulou! loulou! (du fer) nous crie-t-on de toutes parts, et les insulaires montent à bord, inquiets, mais impatients de tout voir, de toucher à tout. Ces peuples navigateurs dont je vous parlerai bientôt, car je dois voyager avec eux, vivent là, sous ces belles plantations, sans querelles au-dedans, sans guerres au-dehors; braves, humains, généreux, beaux par le corps et par l'âme, souriant à une caresse, à un témoignage d'affection; sautant comme des enfants à qui l'on vient de donner des joujous; acceptant une bagatelle avec la plus vive reconnaissance, la nouant au cartilage allongé de leurs oreilles, qui leur servent de poches; mais vous offrant toujours en échange des pagnes élégantes, des hameçons en os, des coquillages magnifiques, craignant de se montrer moins généreux que vous, non par orgueil, mais par bonté. Oh ! voilà enfin des hommes comme l'on est heureux d'en trouver sur son passage! voilà des cours nobles et dévoués. Laissez faire la civilisation et vous verrez ce que deviendront bientôt ces illes fortunées, contre lesquelles nos vices voyageurs ont été jusqu'à présent sans puissance. Nous aurions bien voulu mouiller pendant quelques
jours dans cet archipel parfumé, car nous manquions d'eau douce; mais toutes ces îles sont sans port, et c'est peut-ètre à cette étrange etheureuse circonstance qu'elles doivent d'être restées pures et libres au milieu de tant de corruption et de cruautés.

J'avais souvent entendu dire que les pros-volants des Carolines étaient des embarcations taillées de telle sorte qu'à l'aide d'une voile triangulaire en pagne, deux balanciers et un pilote gouvernant avec le pied, on coupait, pour ainsi dire, le vent. Eh bien! ce qui me paraissait alors une ridicule exagération des voyageurs devint à mes yeux une éclatante vérité, et c'est un des phénomènes nautiques les plus curieux à observer que ces hardis insulaires, debout ou accroupis sur leurs pros pleins d'élégance, se jouer des vents, triompher de la violence des moussons, et passer comme de rapides hirondelles au milieu des courants et des récifs les plus dangereux et le plus étroitement resserrés. Que leur importe à eux qu'une embarcation chavire! ils sont là pour la relever, ainsi qu'on le ferait chez nous dans un bassin tranquille et à l'aide de nos palans et de nos grues. Quant à ces hommes aussi intrépides qu'intelligents, ne craignez rien pour leur vie: la mer est leur élément; le courroux des tempètes, leur délassement le plus désiré, et l'on ne comprend pas tant de souplesse et d'agilité au milieu d'obstacles si multipliés et si imprévus. Le Carolin est un homme, un poisson et un oiseau à la fois.

Tous les individus qui montèrent à bord se faisaient remarquer par une taille gracieuse et des mouvements
pleins de liberté. Il y avait de la noblesse dans leur démarche, de l'expression dans leurs gestes, du vrai rire dans leur gaieté d'enfant. Pourtant il était aisé de reconnaitre, même dans leur empressement à venir à nous, qu'un douloureux souvenir leur commandait une grande défiance. Braves gens, qu'un eapitaine sans foi ni pitié aura trompés et poursuivis au milieu de leurs joies! Deux des insulaires qui nous firent visite et pour lesquels les autres semblaient montrer quelque déférence avaient sur les cuisses et sur les jambes des tatouages ravissants, dessinés avee une régularité parfaite: c'étaient deux demi-chefs, deux demi-rois, et ils n'eussent pas eu cet ornement en usage chez tant de peuples, qu'il eût encore été facile de reconnaître leur supériorité à la noblesse de leurs manières, à leur haute stature et à leur force musculaire. Une pagne étroite couvrait les reins de chaque individu, et tout le reste du corps était sans vêtements. Quelquesuns avaient aussi des colliers faits avec les folioles de cocotier, et des bracelets coquets tressés avec un art infini.

Un groupe de cinq ou six naturels, sans doute pour payer et leur bienvenue el notre bon accueil, se mit à danser, et je ne saurais vous dire tout ce qu'il y avait d'amusant et de curieux dans celte petite fête si courloisement improvisée.

Cependant nous naviguions à l'aide de pelites bouffées presque imperceptibles; mais un grain à lhorizon nous annonça de la pluie. Nous manquions d'eau, et afin d'en ramasser au moment de l'averse, nous
dressâmes nos tentes et allàmes chercher dans la batterie quelques boulets pour jeter sur la toile et faire entonnoir. A l'aspect de ces projectiles portés par les matelots, les Carolins, effrayés, poussèrent des cris sinistres et semblèrent nous accuser de trahison. Nous eùmes beau leur prodiguer de nouvelles et ferventes caresses, ils bondirent sur le bastingage, s'élancèrent dans les flots comme des plongeons et rejoignirent à la nage leurs embarcations au large.

L'archipel des Carolines s'effaça bientôl à lhorizon; je le perdis de vue avec un serrement de cour qui m'accompagna bien avant dans la traversée, et cependant je ne savais pas encore tout ce que je devrais de reconnaissance dans l'avenir à l'un des plus puissants rois de ces iles, où vit en paix jusqu'à présent le peuple le plus beau, le plus doux, le plus généreux de la terre.

\section*{8}

\section*{coup d'cll rétrosprcilf.}

Quand le présent est triste, quand l'avenir se décolore, on ne peut guère trouver de consolation que dans ce qui a fui, dans ce qui n'est plus.

En mer surtout le passage est rapide et prompt de la joie à la tristesse, de l'ivresse au désespoir. Ce qui chez vous, citadins, est noblesse, courage, grandeur d'âme, est ici chose simple, commune et de tous les jours. L'homme n'a pas changé, mais bien l'élément : voilà tout.

Qu'avez-vous à craindre dans vos demeures, sur vos
couches moelleuses ou dans vos promenades sablées? Un bruit importun de voitures roulant l'orgueil et la paresse, la visite d'un ennuyeux, une querelle de jeune fille jalouse et irritée, grondant peut-être afin de se raccommoder avec vous; la secousse d'un piéton maladroit qui vous coudoie en saluant du regard ou du sourire une vieille douairière se pavanant dans ses soieries, ou bien une entorse contre un pavé mal nivelé ou les éclaboussures d'un coursier au galop...

Mais en mer, ô mes amis! les contrariétés se dessinent plus tranchées et s'accumulent plus actives et plus menaçantes. C'est une bourrasque qui vous fait sautiller comme l'eau qui bout et bondir comme un ballon; c'est un calme plat qui vous énerve, qui vous abrutit, pour ainsi dire, dans une inactivité assoupissante; c'est aussi une roche sous-marine qui entr'ouvre votre navire frétillant et vous réveille au milieu d'un rêve consolateur; c'est la tempête avec ses hurlements; c'est la trombe avec ses ravages; c'est le chaos avec ses ténèbres... A la bonne heure! il y a là matière à réflexion, il y a là sujet raisonnable de délassement, de craintes et de plaisirs.

Essayez de cette vie de marin dont je vous parle, es-sayez-en pendant seulement quelques mois, au sein de certaines mers que je vous montrerai du doigt, et nous verrons qui de nous deux sera plus excusable de chercher, comme on dit vulgairement, à tuer les heures, lesquelles, en dépit du soleil, ne marchent pas toutes avec la même rapidité.

Le ciel aussi a ses caprices; ce n'est pas toujours son
azur qui le fait bleu ou ses nuages qui l'assombrissent, mais bien nos humeurs et nos passions.

Voyons où me jetleront les pensées qui m'assiégent en ce moment : raison ou folie, il faut que j'écrive ; le sillage est tranquille, mes pinceaux sont oisifs en présence de cet immense et silencieux horizon qui me cercle; armons-nous de la plume et rétrogradons. La route à faire me paraitra peut-être moins lourde en face de ce que j'ai parcouru. C'est en quelque sorle un élan favorable à la lutte qui va s'engager.

Un regard done vers ce passé.
Il y a certes grand profit après une relâche à se recueillir dans les impressions que l'on a subies, à les analyser, à les comparer à celles qui les ont précédées, à en tirer les conséquences les plus rationnelles et à se faire de tout cela une règle invariable pour l'avenir.

Là seulement est la vraie morale d'un voyage, là seulement en est la juste appréciation.

Un rapide coup d'œil sur les divers repos de cette longue et pénible campagne nous fera, je le pense, mieux apprécier ce qu'il y a de sensé dans cette façon de juger les faits accomplis. L'aridité n'est que dans l'inutile.

Gibraltar, sur l'extrémité la plus méridionale d'Europe, m'aida à comprendre que toute lumière vivifiante vient du centre, et que plus les rayons divergent moins ils éclairent, moins ils réchauffent. Gibraltar, en face du Mont-aux-Singes, s'imprègne de l'Afrique et reflète imparfaitement une terre de civilisation et de progrès. L'agiolage y trône sur toutes les places
publiques; la misère, la honte, le libertinage et la paresse s'y promènent et s'y endorment tour à tour pleins de mépris pour le jour qui vient de passer, insouciants pour celui qui se lève, et le grand pavillon britannique ne flotte que sur l'abrutissement.

Deux pas vers le nord, ce sont des cités commerçantes; deux pas au sud, ce sont des huttes, des voleurs, des pirates, des assassins. Je quittai Gibraltar avec un sentiment de tristesse, car j'anéantis là une de mes douces chimères, à savoir que la force ne devrait exister qu'appuyée sur l'industrie et le bien-être du plus grand nombre.

Ténériffe m'offrit bientôt un spectacle plus effrayant encore. C'était toujours une Espagne, mais une Espagne sans avenir, puisqu'elle lutlait sans énergie contre les maux présents qui l'écrasaient. Ténériffe mourra vaincue par un brick de guerre ou écrasée sous une colère de son volcan.

On s'échappe de Sainte-Croix comme on fuit le cadavre d'un reptile à demi putréfié, et Sainte-Croix pourtant est une capitale.

Puis vient le Brésil avec ses richesses minéralogiques, toujours prêtes à écraser celles qui font seules la gloire des empires. Ici c'est la vieille Europe en hostilité permanente avec la jeune Amérique. La première, forte comme le torse qui n'approche pas encore de la vétusté, l'autre levant la tête ainsi que l'enfant insoumis révolté contre son maitre.

Le Brésil est un contraste perpétuel et de tous les pas; car la cité, belle, florissante et populeuse, touche au
sol sauvage où vivent des peuples qui ne veulent point d'une société marâtre. Au surplus, le Brésil n'a pu être jugé par nous que dans sa capitale, où croupit tant de misère et où se pavane un luxe si étourdissant. A Rio, je crois vous l'avoir fait comprendre, la fortune est la première et la plus súre des recommandations, et l'on ne juge du mérite de tel ou tel que d'après la somptuosité si mal entendue de ses vêtements ou de ses équipages et la grosseur ou l'éclat de ses rubis et de ses diamants.

Mais si la capitale de ce vaste empire offre à l'œil de l'observateur cette double misère que je vous signale et que j’ai déjà touchée du doigt, vous comprenez que ce doivent être les autres capitaineries, les villes intérieures, oùretentit incessamment uncri d'indépendance et de liberté que le despotisme ne veut entendre que lorsqu'il ébranle les voûtes de son palais et fait trembler son trône.

Le Brésil m'a épouvanté surtout par ses prêtres et ses moines, puissance d'autant plus redoutable qu'on lui permet à elle toutes sortes de prédications et qu'elle parle à la foule ignorante et agenouillée, qui ne demande qu'à rester dans cette humble posture volontairement acceptée.

Il y a trop d'esclavage sur la terre découverte par Cabral pour qu'il puisse aisément s'y répandre un parfum de liberté, de gloire et d'indépendance.

Je dis donc adieu au Brésil sans trop savoir si je lui devais des pleurs ou de l'admiration.

Le cap de Bonne-Espérance leva bientôt sa têle de-
vant nous, Oh! ici la puissance anglaise n'avait pas eu seulement à lutter contre des hordes d'anthropophages; les Hollandais s'étaient d'abord montrés sur ce sol abrupte, quils avaient en quelque sorte façonné à leur industrie. La ville du Cap était avancée, et le commerce seul, à défaut des trésors que le Brésil et Golconde cachent dans les profondeurs de la terre et dans le lit des torrents, pouvait maintenir le léopard sur la Croupe du Lion et les batteries qui dominent la cité.

Qu'ont voulu les Anglais en s'implantant au cap de Bonne-Espérance? Asseoir les bases d'un comptoir productif, et pas autre chose. Les navires voyageurs leur paient tribut lorsquils vont aux Indes Orientales ou qu'ils en reviennent: le génie spéculateur ne voit guère au de là.

Je vous ai dit I'influence de la colonie européenne sur les peuplades sauvages qui l'entourent et la circonscrivent; je vous ai montré la civilisation ambitieuse et corruptrice, en guerre ouverte avec les mœurs farouches qu'on ne tente pas mème d'apprivoiser. Un autre peut-être vous dira bientôt les résultats fatals de cette apathie britannique pour toute conquête régénératrice, que les écrivains de chaque époque ont constamment reprochée au peuple le plus puissant du monde.

Table-Bay n'est plus qu'un entrepôt. Les Hollandais avaient jeté sur l'avenir de ce pays un regard moins égoiste, et tenté du moins de s'agrandir par la morale, bien autrement puissante que les persécutions et la tyrannie.

Quand on voit côteà côte Bourbon etl'Ile-de-France,
on se sent le rouge de la honte et de la colère monter au visage; le cour bat plus violemment au souvenir du marché d'ami imposé à la France par les traités de 1814, et l'on se hàte de détourner la vue du triste pavillon qui flotte sur l'édifice qu'on nomme, je crois, là-bas, à Saint-Denis, la Maison du gowvernement.

En partant du cap de Bonne-Espérance, je me dis que le peuple anglais était un grand peuple.

Dès que je dis adieu à l'Ile-de-France, dont je vous ai parlé avec tant d'amour, je me dis encore: Le peuple anglais est un peuple usurpateur, qui ne veut occuper nulle part une place secondaire dans l'histoire des nations.

En saluant Endrack, Edels, Irck-Hatigs et la presqu'ile Péron, je crus visiter une tombe : la vie est impossible sur ces plateaux de grès, de sable et de coquillages brisés. La Grande-Bretagne n'aura aucune conquête à tenter sur ces parages, à moins pourlant que vous ne vouliez, vous ou vous, essayer de vous y établir.

Puis vint Timor et les terres fécondes qui l'entourent; Timor la sauvage et les iles ravissantes qui se courbent devant elle comme d'humbles sujettes. Ce qui fait la force de Timor, devenue colonie européenne, c'est la rivalité orgueilleuse des rajahs, qui se sont soumis d'abord pour implorer un appui et qui n'ont pas eu plus tard la bonne volonté de s'affranchir du joug, tant la paresse est écrasante sous son climat de feu. Je dus m'éloigner de Timor comme on s'eloigne d'un

144 souvenths d'un avelgle.
volcan qui gronde prêt à lancer ses laves et à ébranler la terre.
A quelques toises de Timor, je visitai une ile de deuil et de massacres. On aspire à Ombay une odeur de sang qui épouvante. On voudrait avoir des ailes pour échapper au crihs et à la flèche empoisonnée du farouche Ombayen.

Que vous dirai-je d'Amboine, jetée au milieu d'un nombre considérable díles indépendantes par le fait, quoique payant tribut à la Hollande et au Portugal, satisfaits aujourd'hui de la part de richesses que ces deux royaumes ont su trouver dans les forèts immenses qui pèsent sur un sol toujours jeune et fort!

Amboine ne sera pas toujours debout, et vous glissez devant son pavillon dominateur de la plage ainsi qu'on le fait en quiltant le lit d'un malade épuisé par la souffrance.

Quant à Rawach, Waigiou, Boni et la Terre des Papous, l'Europe ne s'y montre qu'en passant, et elle a grand tort, je vous l'atteste, de regarder en pitié tant de fertiles coteaux, tant de superbes montagnes: c'est toujours l'homme primitif, c'est le nègre dans sa hutte enfumée, la brute dans sa tanière, et si quelque lumière brille parfois au sein de ces peuplades, c'est linstinct qui l'a fait éclater, car l'amour seul de la conservation opère des miracles.

Je ne pousse pas plus loin maintenant ces réflexions arrachées à ma conscience par la rapidité même des courses effectuées. Cela a passé si vite, si brusque-
ment, qu'on est plus tard disposé à croire que des années entières vous en séparent.

Les jours sont leuts à qui ne change pas de place, à qui s'assoupit dans sa nonchalance et son dégoût; les mois passent vite à qui les remplit avec avidité, à qui marche avec le temps de peur qu'il ne lui échappe.

Il me semble que ce n'est que d'hier que j'ai quitté la France; mais, par une triste compensation, je crois sentir qu'il y a bien des années que je n'ai serré la main de mes amis de là-bas. Ah! e'est que le coeur ne se fait pas aux illusions, c'est que la tendresse, en sens inverse de l'optique, grandit dans l'éloignement.

Suis-je pardonné de cette brève revue rétrospective à laquelle une navigation monotone vient de me convier? Ai-je besoin de demander gràce pour ces quelques pages qui m'ont reposé de mes fatigues et fait patiemment attendre la brise plus fraiche, que j'entends déjà siffler dans les voiles et les cordages?
सु)
2atiss

\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
- inifataominsi








 9
R-4



\section*{EN MBr.}



Péché de là baleine:

Pour la cinquième ou sixième fois depuis notre départ, nous toyons glisser près de nous, infatigables et ardents, patients et robustes, des pecheurs de baleines.

Voici la vie la plus active de l'homme, voici sa vie la plus périlleuse.

Ici tout est fatigue et travail, ici chaque heure dë la journée peut étre le dénouement d'un drame terrible, car le navire a pour escorte permanente les coleres du ciel et celles des flots, car son existence, a lui, il
la passe dans les mers les plus orageuses du globe, car les ennemis qu'il cherche, qu'il combat, qu'il domple sont les plus forts, les plus puissants, les plus redoutables des êtres vivants, alors qu'on les traque dans leur immense empire. Pour de semblables jeux il faut des poitrines et des bras de fer, il faut des hommes d'elite regardant la mort d'un oeil serein et prêts à tout oser pour le prompt succès de lear course, à laquelle ils attachent plus de prix qu'on n'en mettrait à la conquéte d'une ville ou d'une province.

Voyez-les aujourd'hui, tristes, découragés, sans énergie, assoupis sur leur pont muet... c'est quel'ennemi est loin et se cache, c'est que leur journée sera sans combat et les nuages sans violence.
Le voici maintenant, cet ennemi redoutable! ils se redressent au signal de l'homme hiissé au haut du grand mât, lestes, impétueux, lançant à l'air leurs plusénergiquesjuronsetse précipitant commedes loups affamés ou plutôt comme des soldats aguerris dans une frèle embarcation qu'un seul mouvement de leur ennemi peut briser en mille éclats. Je vous le dis parce que cela est : parfois on trouve de par le monde des existences tellement tourmentées, si violemment et si fréquemment tiraillées par le courroux des éléments et des hommes; qu'elles feraient douter de la raison humaine.
Je n'ai jamais passé à côté de Rouvière, ce colon généreux du Cap-de-Bonne-Espérance, sans porter dévolement la main à mon chapeau. Eh bien, le pécheur de baleines a la méme puissance sur moi : de loin comme de près, je le salue avec un respect qui tient de

VQYAGE AUTOUR DU MONDE.
l'admiration. Je m'incline devant cette figure brùlée par le soleil ou creusée par les frimas, mais toujours grave et réfléchie.
Et pour tant de périls a braver, que gagne le matelot pècheur ou le matelot harponneur? Il peut sans doute, au retour de son voyage, apporter à sa famille rassurée des trésors suffisants pour embellir une vieillesse tranquille? Hélas! non : ce qui l'accompagne au retour, ce sont quelques piastres dans sa bourse de cuir, c'est une semaine de gala et d'orgie avec les amis du village, c'est un corps brisé, c'est la misère avec ses horreurs... et puis il repart, il reprend la mer, il retourne à la récolte de ces piastres dépensées avectant d'insouciance... Et le vieux père voit s'ouviir la tơmbe sans recevoir le dernier adieu du fils englouti loin de lui sous les glaces polaires.

Si jamais digression fut permise à un navigateur, c'est celle à coup súr qui m'entraine en ce moment; on me la pardonnera, j'espère; je ne sors pas de l'élément que j'ai pris à tâche de faire connaitre, je ne quitte pas le champ de bataille sur lequel je me promène depuis bientôt près de deux ans. La course est si longue encore!

Quelques détails:
La force de la baleine est, pour ainsi dire, en proportion de sa taille monstrueuse, et ses passions peuvent, selon toutes les probabilités, être comprises et analysées. La rapidité de la baleine est telle que les mers paraissent trop étroites aux caprices et aux exigences de ses évolutions, et que l'imagination la plus

150 souvemirs d'un aveugle.
désordonnée recule en présence de l'exactitude des calculs obtenus à l'aide de documents et de faits irrécusables.
Cependant il en est de ces monstrueux célacés comme de toutes les gigantesques créations de Dieu: ce n'est qu'après de sévères études, ce n'est qu'après bien des années et souvent bien des sièclés de travaux et d'expériences', que t'on est parvenu à les connaitre, à les classer. L'histoire et la philosophie n'acceptent le merveilleux que lorsqu'il n'est pas l'absurde, et I'homme a maintenant une trop juste idée de la sagessé divine pour ne pas se révolter contré les phénomènes dont la peur, la sottise et lignorance ont si longlemps fait l'objet de leur culte irrélléchi. C'est bien assez des trésors de la création, que tous les climats de la terre offrent à la méditation humaine, sans que nous ayons besoin de créer nous-mémes des fantômes et des chimères qui, au lieu de l'élargir, donneraient un brevet d'impuissance à la volonté divine.
Nous savons aujourd'hui ce que nous devons penser de ces contes antiques des premiers explorateurs des mers glaciales, qui avaient nommé krakien un monstre auquel ils donnaient mille bras, d'une dimension gigantesque, appelant à lui des légions innombrables de poissons nécessaires à son existence, comblant de son volume les mers les plus profondes et égalant en hauteur ces montagnes secondaires qui servent d'échelons aux cimes neigeuses les plus élevées du monde.
- Ces fabuleux cétacés ont disparu, la baleine a repris
la place qu'elle doit occuper dans les caprices de Dieu, et sa place est encore la première, car ni lhippopotame, ni l'éléphant, ni le rbinocéros, les plus gros animaux qui pèsent sur la terre, ne peuvent lui êtré comparés.

Néanmoins ne repoussons pas aujourd'hui toute idée contredite par des études récentes: il demeure incontestable que bien des espèces se sont abâtardies. Des animaux inconnus à tous les climats ont laissé dans les entrailles de la terre, où on les a étudiés, des traces de leur existence en des époques éloignées, et nous ne voyons pas pourquoi la baleine n'aurait pas subi également cette loi de déprogression à laquelle ont été soumises tant de merveilles.

Les naturalistes les moins disposés à l'exagération ne repoussent point la pensée de l'existence de baleines d'une dimension de plus de cent mètres, et ils se basent sur des découvertes dont nous n'avons pas mission de constater l'authenticité. Quoi qu'il en soit, les baleines que nos intrépides pècheurs vont chercher dans leur empire n'égalent pas ces gigantesques proportions, et la longueur avérée des plus colossales ne dépasse guère quarante-cinq ou cinquante mètres.

Je vous l'ai dit, et vous le savez, je suis courtois. En vous offrant le bras pour vous conduire à travers toutes les régions jusqu'à la petite île Campbell, la terre la plus rapprochée de l'antipode de Paris, je me suis presque engagé à vous faịre connaitre quelquesunes des légions d'habitants de ces mers si vastes, si terribles dans leurs colères et surtout dans leurs calmes.

152 souvenifs p'un aveugle.
C'est bien le moins aussi que je vous dise la vie et la mort du puissant monarque qui règne sur tant de sujets. Faisons taire notre orgueil plébéien et parlons d'un roi. Le drame est là avec son sang et ses terreurs.

Une histoire épisodique des chasses de la baleine, avec ses dates précises et les divers instruments propres à cette guerre si dangereuse, serait un des livres les plus utiles aux explorateurs de toutes les mers polaires, et pour exciter le zèle de quelque écrivain patient et consciencieux, je me hâte d'ajouter que ce serait aussi une spéculation fort lucrative. Tant de gens sont intéressés à cette étude, et sur les navires les heures passent si lentes et si assombries!

Je ne me suis point imposé cette lâche laborieuse; mais avant de dire le drame où le pècheur joue un rôle si hasardeux, que je vous apprenne encore que l'homme et l'espadon ne sont pas les seuls eunemis redoutables donnés par le ciel à la baleive. Au sein des climats les plus âpres, elle trouve encore, alors que la vieillesse la détruit ou quand de récentes blessures épuisent ses forces, un adversaire qui ose la poursuivre jusque dans son élément. Cet adversaire audacieux et terrible, c'est l'ours blane, tristement assis sur les plages neigeuses ou voyageur aventureux sur les montagnes de glaces où il s'est perché comme en un observatoire. A l'aspect de la baleine qui succombe et de celle qui, jeune encore, n'a pas essayé ses forces dans de rudes combats, l'ours marin s'élance au sein des flots, ardent, impétueux, vorace, souvent affamé; il nage, il atteiut le
monstrueux cétacé, il s'attache à ses flancs, qu'il déchire, qu'il met en lambeaux jusqu'i ce que la douleur forçant la baleine à une légitime défense, une ardente lutte s'engage entre les deux champions. C'est alors une rencontre à mort, car il \(y\) a rage des deux côtés; le quadrupède remonte à la surface, s'abrite derrière un roc glacé, reparait, s'élance de nouveau jusqu'à ce que le monstre gigantesque le heurtant de sa tête ou le broyant sous une flagellation de sa vaste queue, le livre en pâture aux oiseaux de proie et aux voraces poissons de ces mers tempétueuses.

Si l'on se demande pourquoi il a été reconnu que les baleines boréales-sont incontestablement plus brutales, plus tracassières que les baleines australes, et pourquoi ces deux espèces le sont beaucoup plus aussi que celles qu'on poursuit çà et là dans des régions tempérées, peut-ètre ne sera-t-il pas difficile d'en trouver une raison logique dans les rapports des climats avec les diverses natures qui enrichissent les mers et les terres.

Ne sait-on pas que les tigres el les lions de Nubie, de l'Atlas, du Caucase et du grand désert de Saarah sont indubitablement plus féroces que ceux d'Amérique, où les chaleurs tropicales, si fréquemment combattues par les vents froids et quelquelois glacés arrivant des neigeuses Cordilières, rendent à tout ce qui respire ce calme, cette harmonie si nécessaires aux caractères tempérés?

Là-bas, en effet, des sables, l'immensité muette, terrible par son silence, plus terrible encore par le siroco brùlant qui la balaie; ici, les chants des oi-
seaux, des vallées délicieuses, un ciel parfamé, une terre féconde; d'une part, la sécheresse des roches sans source, sans fraicheur ; de l'autre, la majesté imposante de larges fleuves traversant des pays où la plus riche végétation semble leur disputer la conquête du sol. En Afrique, tout effort est presque impuissant pour soulenir une vie de souffrance et de carnage. En Amérique, une nourriture abondante est offerte' à tout ce qui respire. La guerre apprend la cruauté ; le malheur excile les passions des âmes; le repos c'est le bonheur, et le bonheur c'est Phumanité.
Les navires baleiniers ont ordinairement de trentecinq à quarante mètres de longueur; on les double d'un bordage de chêne assez fort pour résister au chooc des glaçons; ils portent de trente à quarante-cinq hommes d'équipage, y compris le capitaine, le chirurgien et les chefs de pirogues, qui sont considérés comme officiers. Chaque navire baleinier a de six a neuf chaloupes de huit mètres de long, de deux de large et d'un mètre de profondeur. Un ou deux harponneurs sont destinés à chaque chaloupe; on les choisit parmi les hommes de l'équipage les plus forts, les plus adroits, les plus expérimentés pour diriger l'embarcation suivant la marche de la baleine, lors même que celle-ci nage entre deux eaux, et assez habiles pour la frapper quand elle se montre à la surface pour respirer l'air par ses évents.

Les instruments indispensables pour cette peche sont le harpon el la lance. Le harpon est un dard triangulaire, barbelé sur les bords et dont la tige en fer a
trois pieds de long; il se termine par une douille prolongée par un manche d'égale longueur ou de cinq pieds au plus; au-dessus de la douille est une boucle en chanvre natté à laquelle est fixé le funin qu'on nomme ligne, dont la grosseur ordinaire est d'un pouce et demi à peu près et long de cent quarante à cent cinquante brasses.

La lance est différente du harpon en ce que son fer n'a point d'ailes, afin de la pouvoir retirer facilement, car elle ne se darde point comme celui-ci et ne quitte pas la main du matelot agresseur; sa longueur est de quatorze pieds, y compris la hampe, qui en a huit.

Nous lisons dans Albert que les pécheurs ses contemporains, au lieu de jeter le harpon, le lançaient à l'aide d'une baliste.

Schneider prétend que les Anglais ont essayé de remplacer la baliste par une arme à feu, afin d'atteindre le cétacé d'une plus grande distance.

Et dans l'Histoire des péches des Hollandais, traduite par M. Dereste, nous voyons que ce peuple a obtenu un meilleur résultat que les Anglais, qui se servaient du canon, en faisant, dans le méme but, usage du mousquet, ce qui les exposait à moins de dangers et leur donnait plus de force et de facilité.

Près des côtes de la Floride, les sauvages, adroits et audacieux nageurs, prennent les baleines franches en se jetant sur leur tête et en enfunçant dans un de leurs évents un long cône de bois; puis ils se cramponnent à cette arme, et se laissant entrainer sous
l'eau, ils remontent avec l'animal, et une fois à la surface, ils font entrer un autre cóné dans le second évent. La baleine, ne pouvant plus respirer, est alors contrainte de se jeter sur la côte ou sur un bas-fond, afin de ve point avaler un liquide qu'elle ne pourrait plus rejeter et qui l'étoufferait. C'est alors que ces sauvages la combattent et en triomphent plus aisément.

Ce sont là de ces faits vraiment extraordinaires consignés dans de graves annales, et que Lacépède luimème, entre autres écrivains, ne refuse pas d'admettre, car ils lui ont été confiés par des témoins oculaires et dignes de foi.
Les notes préliminaires que je consigne ici ne seront pas lues, j'espère, sans intérèt, puisqu'elles deviennent en quelque sorte une préface de la grande page que je veux écrire.

Les Basques sont, d'après certains voyageurs, les premiers peuples qui ont exploité la pêche de la baleine au profit de l'industrie. De vieux manuscrits relatent des faits fort curieux relatifs à cette péche, qu'on a faite de temps immémorial sur les côtes de l'Éhiopie et de l'abyssinie; et j’ai lu, je crois, que du temps de l'empereur Claude, une baleine s'étant montrée dans la rade mène d'Ostie, des câbles furent tendus d'un mòle à l'autre afin de la retenir captive, et que l'empereur lui-mème se mit en mer avec une escadre de petits batiments pour attaquer le monstre, donton vint à bout à l'aide des archers de la garde prétorienne.

Au surplus, chaque peuple, à lour de ròle, reven-
dique pour lui l'honneur d'une noble découverte ou d'une entreprise hasardeuse, et, s'il fallait se baser sur la logique des mots, résultant sans doute de la logique des faits, nous trouverions peut-être que les Castillans, dont les Basques depuis Henri de Transtamare étaient les humbles tributaires, auraient plus raison que les autres nations du globe de s'approprier l'honneur d'avoir les premiers osé attaquer dans son domaine le plus gigantesque des êtres vivants.

Les Asturiens suivirent de près les Castillans, et je vous défie d'expliquer à l'avantage d'un autre peuple l'acceptation par tous des mots espagnols donnés aux divers instruments des pêcheurs. Ainsi, sur une liste anglaise de 1589 , conservée dans la collection d Ha eluit, les manches des harpons sont appelés estacus, les couteaux à émincer machetes, les lignes à lance et à harpon va-y-venes et harponieras.

Les Anglais ne tardèrent pas non plus à imiter les Espagnols, auxquels les hardis Catalans venaient de se joindre, et leurs premières expéditions furent brillantes et lucratives. Plus tard, mais après un court intervalle de temps, les Hollandais disputérent les mers polaires aux Anglais leurs rivaux ; mais comme ils eraignaient beaucoup le feu qui menaçait sans cesse leurs navires, ils établirent un comptoir près du pôle Arctique, où l'huile se fabriquait immédiatement après la pèche du monstrueux cétacé. De sorte qu'en moins de quatre années, ce comptoir, à côté duquel s'élevèrent des comptoirs nouveaux, fut aussi riche, aussi onimé qu'Amsterdam lui-mème. On cherche
vainement aujourd'hui la place occupée par ces diver's élablissements européens, car la civilisation et le comimerce ne se contentent pas seulement de batir, ils ont aussi leurs jours d'incendie et de destruction.
Je ne suivrai pas dans toutes ses phases de succès ou d'encouragement le résultat des péches de la baleine dans les mers les plus difficiles du monde : mes recherches à cet égard m'entraineraient trop loin; mais un résumé de quelques lignes dira à ceux pour qui les bienfaits de l'industrie ne sont point une fatilité les époques précises des conquêtes tentées par les intrépides marins dont les dangers surgissaient d'autant plus grands que l'expérience ne leur était pas encore en aide. La chronologie est une science.

Aux douzième et treizième siècles, les baleinés étaient en grand nombre près des côtes françaises; de fréquentes pèches les poussèrent vers les latitudes séptentrionales.

En. 1672 , par une prime l'Angleterre encouragea les pécheurs; en 1693 , une société se forma dans lee même but, et les sommes versées par les souscripteurs se montèrent à près de cent mille livres sterling. Ils triomphèrent ainsi des efforts que les Basques et les Hollandais tentaient vainement afin de leur interdire la péche sur les côtes du Spitzberg, du Groënland et dans le détroit de Dávis.
Dès 1765, Ansticot, Rhode-Island, armèrent un grand nombre de vaisseaux pècheurs; deux ans après, cent soixante-quatre navires bataves poursuivirent les baleinés dans le Groênland et le détroit de Davis.

En 1768, le grand Frédéric équipa plusieurs navires baleiniers et obtint d'immenses succès, car lui aussi ne se contentait pas d'une seule gloire. Eir 1774, ce fut une compagnie suédoise qui spécula sur les produits de cette péche. En 4775; le roi de Danemarck fournit des bâtiments appartenant a l'êtat, qui rivalisèrent avec bonheur contre les navires de commerce. Le parlement anglais jeta en 1779 l'or et les faveurs comme un encouragement aux pêcheurs de baleines qui venaient enrichir la métropole.

La France arma à ses frais, en 1784, six battiments destinés à cette pêche et fit venir à Dunkerque plusieurs familles del'ile de Nantuckett, très-habiles harponneurs de baleines éprouvés dans mille rencontres. En 1789, trente-deux navires hambourgeois sillonnèrent le détroit de Davis, les côtés du Groënland, et, dans des coursès très-productives, contribuèrent avec les autres peuples à chasser plus loin encore vers le polle les monstres qui jusque-là se promenaient plus près de nous sans fatigues ni combats. Ainsi toutes les nations de lEurope parurent animées du même désir, toutes celles surtout dont lá mer frappait les côtes se firent une concurrence outrée jusqu'à ce que les nombreux malheurs signalés eussent mis un frein à cette ardeur insatiable de péche, de laquelle l'industrie tirait de si précieux avantages.

La baleine franche se nourrit de crabes et de mollusques; ces animaux dont elle fait sa proie sont très-petits : aussi leur grand nombre compense-t-il le peu de substance qu'ils fournissent; les mers fréquén-
tées par la baleine en sont tellement infestées qu'elle n'a qu'à ouvrir la gueule pour en prendre des milliers. La maigreur des baleines dans les eaux où ces mollusques sout très-rares atteste que c'est là en effet la véritable nourriture de ces monstrueux cétacés. A quelque distance que la baleine doive aller chercher son aliment, elle franchit avec une si grande rapidité l'espace qui l'en sépare qu'elle laisse derrière elle un large et profond sillon, sa vitesse élant supérieure à celle des vents alizés. En supposant que douze heures de repos lui suffisent par jour, il lui faudrait quarantesept jours pour faire le tour du monde en suivant l'équateur, et vingt-quatre jours en suivant le méridien. Puisqu'un boulet de quarante-huit parcourt l'espace avec une extrème rapidité et que son volumé est au. moins six mille fois plus petit que celui de la baleine, la force du boulet n'est done que le soixantième de la force du géant des mers; donc encore le choc produit par le cétacé est soixante fois plus terrible, et cependant celte vitesse n'est point évaluée d'après la plus grande rapidité de la baleine: I'éclair seul peut ètre comparé à sa marche lorsqu'une vibration de sa vaste queue et les èlans simulianés de ses deux nageoires la font disparaître aux regards. Cetle rapidité et cette force expliquent comment, lorsque l'animal blessé plonge et revient perpendiculairement a la surface, il peut soulever et culbuter un navire.

La baleine est beaucoup tourmentée par un petit crustacé vulgairement appelé pou de baleine, qui s'attache tellement à sa peau qu'on la déchire plutôt que
de l'en arracher. Il choisit de préférence les parties délicates du monstre; une quantité d'autres insectes pullulent sur son dos et attirent un nombre prodigieux d'oiseaux de mer qui s'en nourrissent. Si ces insectes parviennent à s'atlacher à la langue de la baleine, sa mort est certaine, car ils multiplient si promptement que cette famille dévorante finit par lui ronger la langue. Outre ces ennemis, le roi des mers a encore à craindre l'espadon, et nous avons déjà donné les détails du drame qui a lieu dans la lutte; puis les dauphins gladiateurs, qui, réunis en troupe, cerclent la baleine, la harcèlent de toutes parts pour la contraindre à ouvrir la gueule, et alors le plus proche ou le plus hardi se précipite sur sa langue et la met en pièces.

Les baleines s'accouplent debout et choisissent à cet effet une baie ou une rade tranquille. Elles mettent bas un baleineau (rarement deux) quí, en naissant, n'a guère que douze ou quinze pieds de longueur. Dès lors aussi les courses de la mère sont moins bruyantes, moins capricieuses; elle se plaît dans les eaux où elle a commencé à exercer sa tendresse, peut-être craintelle aussi de fatiguer son petit, qui ne tarde pas cependant à mettre à profit cette force merveilleuse que le ciel lui a donnée, et qui, semblable tout d'abord à un jeune poulain, bondit en étourdi, et donne ainsi le signal au guetteur constamment en alerte. On dit. que la baleine porte de huità neuf mois; quelques naturalistes vont jusqu'ì dix ou onze : ce sont là des faits fort difficiles à constater.

Le naturel de ce célacé est doux, même timide; on n'en a jamais vu, sans être altaquées, se ruer sur les navires, et si l'on remarque moins d'emportement dans celles que l'on trouve pour ainsi dire égarées dans les régions voisines de l'équateur que dans celles qui fréquententles latitudes polaires, c'est que laguerre permanente que celles-ci ont à soutenir leur apprend à user de leur force et de leur puissance.

Voici un rapide aperçu des rivages et des mers où les navigateurs ont rencontré des baleines:

Au Spitzberg, vers le quatre-vingtième degré de latitude; au nouveau et à l'ancien Groënland, à l'Islande, au détroit de Dayis, au Canada, à Terre-Neuve, à la Caroline, à cette partie de l'océan Atlantique austral vers le quarantième degré de latitude et vers le trente-sixième de longitude occidentale, à compter du méridien de Paris; à l'ile Mocha, quarantième degré de latitude, voisine des côtes du Chili, dans le grand océan méridional; à Guatimala, au golfe de Panama, aux iles Gallapago, aux rivages occidentaux du Mexique, dans la zône torride; au Japon, à la Corée, aux Philippines, au cap de Galles, à la pointe de l'ile de Ceylan, aux environs du golle Persique, à l'ile de Socotora, près de l'Arabie-Heureuse; à la côte occidentale d'Afrique, à Madagascar, à la baie de Sainte-Hélène, à la Guinée, à la Corse, dans la Méditerranée, dans le golfe de Gascogne, dans la mer Ballique et dans la Norwége.

Maintenant devons-nous conclure de ces renseignements fournis et certifiés par les navigateurs que la
baleine fréquente habituellement toutes les mers indiquées plus haut? Non, car ce serait compromettre la vérité du fait de fonder la règle générale sur quelqués exceptions, attendu que si des baleines se sont montrées près de lìle de Corse et dans le golfe de Gascogne, c'est qu'elles y auront été poussées et entrainées par quelque révolution marine. Duhamel, dans son Traité des péches, nous signale que dans la Corée on a pendant longtemps trouvé des baleines harponnées au Spitzberg ou au Groënland par des Européens. Ce fait seul nous prouve l'instabilité du gigantesque cétacé, mais ne nous conduit pas à indiquer toutes les mers du monde comme propres à sa péche. Vous connaissez le monstre, non pas, à la vérité, dans toutes les circonstances de sa longue vie, puisqu'on lui accorde sans effort.une existence de neuf à dix siècles au moins, mais vous savez maintenant ce qu'il a de gigantesque et de terribleàla fois... Eh bien! I'homme ya l'attaquer dans son empire, le poursuivre, le combattre et le vaincre.

Disons comment ce jeu s'exécute, car c'est un jeu aussi auquel se livrent de gaieté de cœur certains êtres affamés de périls, pour qui, sans désespoir; la peine est une habitude et la mort un refuge. athop saxinq no थn Je raconte simplement : miguriọ nicoplt JiG omishad 6.-Dès que le matelot guetteur aperçoit du haut de la mâture le dos d'une baleine, les canols sont promptement jetés à la mer et dirigés vers l'endroit indiqué pat la vigie; on rame avec précaution vers l'animat; le plus souvent les embareations décrivent un circuit
pour venir se placer à côté de la baleine, afin que le matelot harponneur, debout sur l'avant de la chaloupe, saisisse linstant favorable pour lancer le fer meurtrier sous la nageoire du monstre. L'adresse du harponneur consisteà à frapper sur cette partie du corps le gigantesque cétacé, car non-seulement le dard pénètre sans difficulté, mais encore il atteint les poumons, et la mort est presque instantanée. On reconnait la justesse du coup lorsque la baleine, remontant suŕ l'eau après sa blessure, vomit par ses évents son sang en abondance et trace un rouge sillon sur les flots. Dès qu'elle se sent blessée, la baleine fouette les flots de son immense queue, et malheur alors à la pirogue qui se trouve sous le coup: en un clin d'œil elle est brisée et engloutie. La douleur arrache a l'animal un sourd mugissement ; il plonge aussitôt et avec une telle rapidité que si l'on n'avait soin de mouiller la ligne qui tient au harpon, elle prendrait feu par l'effet du frottement. On veille surtout à ce que nul obstacle n'arrete le funin, de peur que la vitesse du monstre n'entraine la chaloupe et ne la fasse submerger.

Du navire on observe attentivement les diverses manœuvres du premier canot, afin qu'au cri de rescousse! on puisse porter secours aux pécheurs. Pendant que la baleine fait filer la plus grande partie du cordage, une seconde chaloupe vient attacher une nouvelle ligne à celle qu'entraîne le cétacé. Au bout d'un certain temps, qui diffère selon la blessure plus ou moins profonde, le monstre reparait à la surface, et la seconde chaloupe exécuté les mèmes mouvements que la première.

Il arrive souvent qu'un secours du bord est nécessaire; les matelots alors font entendre les trompes ou cornets de détresse, et le cordage mème, prolongé par la ligue de réserve, est promptement coupé s'il se trouve trop court. Le monstre est bientôt loin des chaloupes; mais un pavillon nommé gaillardet leur indique du haut du mât quelle route a suivi le cétacé, qu'on a bientôt rejoint à force de rames, et l'on n'arrive ordinairement que pour terminer son agonie à coups de lances ou l'attacher à l'aide de forts câbles, afin de le remorquer jusqu'à bâbord du navire.

Alors commence le travail du dépècement: les dépeceurs grimpent sur le dos de la baleine, retenue le long dubord par deux palans, dont les bouts des cordages sont fixés à la queue et à la tête du monstre. Pour marcher en sùreté sur le dos de leur victime, les travailleurs sont chaussés de grosses bottes garnies de crampons; des aides placés dans des chaloupes fournissent aux dépeceurs les instruments nécessaires, et dont les principaux sont les tranchants, les couteaux, les mains de fer et les crochets.

La première opération consiste à enlever la pièce de revirement, large de deux pieds à peu près et de toute la longueur de la baleine. On découpe successivement d'autres bandes de chair ou pièces de lard sur tout le corps du cétacé, que l'on retourne par le moyen des palans; puis on procède au dépouillement de la tête; la langue est coupée le plus profondément possible et avec d'autant plus de soin qu'on en extrait ordinairement six tonneaux d'huile. Cette huile de la langue,
que bon nombre de pécheurs méprisent lorsque la péche a été abondante, est corrosive au point d'altérer les chaudières. Plusieurs pêcheurs assurent que s'il jaillissait de cette huile sur les membres des matelots occupés à découper, ils seraient à jamais perclus.
Quand les fanons sont arrachés et qu'il ne reste plus que la carcasse, on l'abandonne en dérive à une nuée d'oiseaux de mer que pendant le travail les aides ont peine à éloigner.

Les fanons et l'huile de la baleine ne sont pas tout ce que l'on peut en relirer. Les Groënlandais et quelques habitants du nord mangent la peau et les nageoires; le ccur des baleineaux leur semble un mets exquis; ils remplacent les carreaux de vitres par les intestins corroyés du monstre ; ils font des filets avec les tendons, et avec les poils des fanons d'excellentes lignes. Dans diverses contrées, les grands os et la mâchoire servent à la construction des cabanes.
Quelques exemples malheureusement trop bien constatés serviront de complément à ces pages que je n'obstine à ne pas croire inutiles dans la relation de mes courses, et diront les dangers d'une guerre qui a fait tant de victimes. Le commerce aussi a de sanglantes archives.
Lors d'une pèche complète et merveilleuse exécutée en trois mois, sans quitter les côtes du Chili, a une centaine de lieues a l'ouest, le capitaine Williams, de Dublin, allait harponner un baleineau, lorsque la mère, attentive, qui voit le danger de sa progéniture, s'élance par-dessus et reçoit prés de la nageoire le fer
destiné à son enfant; on voyait des embarcations les inutiles efforts de la tendre mère, blessée à mort, pour éloigner à coups de tête et de queue celui pour qui elle venait de recevoir le dard fatal; et quand un deuxième harpon allait s'emparer du baleineau, ce fut encore la mère, qui, avant de mourir, s'élança et reçut le fer aigu dans le dos. On trouve dans la relation d'une course très-difficile faite par le capilaine Macker, de Hambourg, dans les mers de l'Inde, les tristes détails d'un événement qui semble prouver une haute intelligence chez la baleine, alors surtout qu'elle est occupée de sa défense.

Le guetteur signale à la fois deux ennemis à combattre assez éloignés l'un de l'autre. A l'instant les chaloupes sont armées, les harponneurs à leur poste, et la chasse commence. Au bruit répété des avirons, les baleines respirent avee plus de force, elles voient le péril qui les menace, et les voilà côte à côte, se concerlant peut-être sur les plus efficaces moyens de défense. Les canots sont évités; chacun des monstres, à deux encâblures, le premier à fribord, le second à bâbord; se tient en repos. Tout à coup ils s'èlancent, et le navire entr'ouvert peut à peine assez mancuvrer pour aller se jeter sur les Séchelles, où nol des canots n'arriva.

Le capitaine Clarke, de Liverpool, dit aussi que, sur le banc de Terre-Neuve, où sa pèche, en 1816 , avait été fort heureuse, il eut la douleur, presqu'à la veille de son retour, de voir les deux canaux qu'il avait mis à la mer broyés à la fois par un seul coup
de queue du redoutable cétacé, sans qu'il lui füt possible de porter secours aux équipages qui les montaient, tant la fureur du monstre était épouvantable, tant elle paraissait disposće à accepter une nouvelle lutte. La baleine, alors qu'on ne l'attaque pas, alors que la douleur ne la force pas à combattre, est d'une douceur merveilleuse; on en a vu souvent escorter les navires comme des amis dévoués, et ne les quitter que parce que leur propre impatience et la rapidité de leurs mouvements ne s'accommodaient pas trop des allures lentes et régulières d'un vaisseau. Mais ce qui surtout a excité l'admiration et quelquefois mème l'attendrissement des explorateurs, c'est l'amour qu'elles ont pour leur baleineau, amour aussi pur; aussi dévoué que celui de la sarigue ou du kangouroo, attachement de toutes les heures qui les pousse ardentes au-devant du coup fatal sous lequel va succomber leur imprudente progéniture. Mille exemples avérés, authentiques me viendraient en aide si les rapports des pècheurs les plus expérimentés pouvaient ètre révoqués en doute : deux ou trois suffiront pour la justification du géant des mers.

Le capitaine Robert, d'Amslerdam, en était à sa neuvième victoire contre les baleines harponnées sur le large banc près de la côte du Chili, lorsque, par un temps très-calme, un nouvel ennemi lança à l'air ses jets immenses, comme pour annoncer qu'il acceptait le combat. Il y eut quelques instants de calme et de repos. Tout à coup, terrible dans sa colère, le monstrueux cétacé se précipita sur l'embarcation qui venait d'ètre
mise à flot et la brisa contre le navire avec quatre des hommes qui la montaient. Un nouveau canot fut descendu du co̊té opposé où le désastre avait eu lieu, et, par une manœuvre pareille à celle qu'elle avait si heureusement exécutée une fois, la redoutable baleine, à qui sans doute divers combats avaient donné l'expérience des périls qu'elle courait, brisa ou plutôt écrasa et aplatit contre le gros trois-mâts cette seconde embarcation, dont pas un seul homme ne remonta à bord. Après ce double triomphe, le monstre satisfait accompagna comme un ami le navire jusqu'aux Malouines, d'où celui-ci fut forcé, avec la moitié de son équipage, de faire voile vers Montévidéo pour prendre de nouveaux renforts.

En 1850, dans le voisinage de Tristan da Cunha, un pécheur donne la chasse à un gigantesque cétacé qui lui est signalé à peu de distance; il met en panne et dirige ses embarcations sur le monstre, auprès duquel un remou presque insensible se fait pourtant deviner. En l'approchant, on distingue à ses côtés une masse noire, presque abritée par le vaste dos du géant des mers: c'est un baleineau fort jeune, inhabile encore à discerner et à éviter le fer de ses ennemis. ll est à portée de l'embarcation, le harpon est lancé d'un bras nerveux, le fer entre, mord et déchire les chairs; le baleineau veut fuir, mais il est désormais captif, vaincu, sa dernière heure est arrivée. La baleine, au désespoir, essaie d'abord de dégager son petit, qui jette autour de lui des flots de sang et perd ses forces avec sa vie. La mère tente de nouveaux pro-

170 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.
diges et reçoit de la seconde embarcation, sur la tête, un fer aigu qu'elle brise ou plutôt dont elle se dégage par une secousse effrayante. Puis, voyant son dévouement inutile, elle s'éloigne et va méditer ses projets de vengeance. De ses évents ouvertss s'échappent dimmenses jets d'eau qui retombent bruyants comme une cataracte : c'est un chaos horrible, au milieu duquel les embarcations des pécheurs tournoient sans espérance de salut... Les canols n'ont plus rien à craindre... ils sont là ; mais aussi là-bas dort le lourd navire qui les a vomis sur les flots. C'est done à lui que la baleine va s'adresser, c'est un ennemi robuste et fort qu'elle veut combattre et anéantir. Elle part, elle s'elance de toute la rapidité de sa force et de sa volonté; un choc pareil à celui d'une roche heurtant une quille poussée par une brise carabinée ébranle la lourde masse et la jette au loin. Une secousse nouvelle se fait sentir du flanc opposé, soulève le trois mât, le brise et l'ouvre. La mer entre à flots pressés, par tribord et par babbord à la fois; on court aux pompes, on prend des armes, on saisit le fer pour combattre, on largue les voiles pour fuir... soins inutiles! la baleine a juré votre mort, elle a perdu son enfant, son enfant sera vengé, et vous tous vous serez engloutis! Comme un agile coureur qui prend l'élan pour mieux atteindre le but, la baleine, dont la queue ardente et la tête gigantesque frappent en mème temps J'air et les flots, s'élance une troisième fois et ouvre'les bordages du navire qu'elle a juré d'anéantir, le déchire de toutes parts, le défonce petit à petit, et, quoique cruel-
lement meurtrie dans la lutte, elle n'en continue pas avec moins de rage sa guerre d'extermination. Tout à coup un remou se dessine à la surface, il ouvre sa gueule béante, le baleinier plonge, le pont a disparu, les mâts se rapetissent, disparaissentà leur tour, et le cétacé, dans un dernier élan de fureur, se précipite sans trouver son ennemi.
Triomphante, mais non satisfaite, la baleine cherche alors les embarcations qui s'étaient enfuies et qui avaient heureusement gagné la grève; le monstre les voit, s'élance encore, fait bruire les eaux, et, dans son aveugle ardeur de vengeance, il vient s'échouer sur la plage, où les matelots, rassurés enfin, parviennent à en triompher.

Deux navires baleiniers, l'un irlandais, l'autre de Liverpool, se trouverent en concurrence, en 1850 , sur un de ces larges bancs, au sud-ouest du cap Horn, où les baleines'australes se donnent de fréquents ren-dez-vous. Tout à coup deux baleines sont signalees, et les matelots courent à leur poste.
- Vous à celle de bâbord, nous à celle de tribord! se disent les intrépides chasseurs, et à la grâce de Dieu!

Les voilà done, à force de rames et sans trop plonger les avirons, metlant le cap sur les monstres qui jouent à la surface. Ils arrivent; chacun est en alerte; les soubresauts des cétacés forcent à une grande prudence : on eutt dit que les quatre adversaires avaient fait vœu de courir des chances égales, et que nul ne voulait d'un avantage dont l'autre n'eút pas joui. Les

\section*{172. SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.}
deux rois des mers, sans trop songer à l'ennemi qui les guette, se séparent enfin et se pavanent paisibles entre deux eaux; les harpons aigus et tranchants jouent leur ròle, les chairs sont déchirées, les blessures profondes; mais une course à pic compromet l'embareation irlandaise: le funin est coupé et la délivre de son puissant remorqueur; le monstre reste témoin de la lutte engagée entre le canot de Liverpool et l'amie qu'elle venait de quiller. Il voit ses efforts infructueux et devine que la victoire lui échappe, et il prend aussitôt la résolution de la défendre ou de la venger. ll s'élance d'abord contre les vainqueurs, fouette leur fragile appui d'un violent coup de queue, et canot et pècheurs sont submergés. Elle ne s'en tient pas à ce premier triomphe, il lui reste encore un affront à effacer; un fer dentelé est dans ses flancs, la douleur l'aiguillonne autant que la colère; elle s'approche cette fois avec prudence de la pirogue, sur l'avant de laquelle se dresse l'adroit et intrépide harponneur qui a repris des armes de rechange; un jet immense d'eau jaillit et retombeen nappe écrasante. L'équipage courbe la tête, il veille à sa süreté; et tandis qu'il ne songe qu'à lui, la baleine, d'abord satisfaite de son premier succes, s'éloigne encore, repart comme une avalanche, et les débris de cette seconde embarcation se promènent mutilés sur les flots. Les deux navires baleiniers, privés de leurs meilleurs matelots, durent repartir en toute hate pour Valparaiso, afin de renouveler leur équipage.

J'ai racouté.
\({ }_{2}\) Et quand tous ces travaux sont achevés, avant mème qu'ils le soient, le matelot guetteur, perché sur la pointe du grand mat comme un milan qui fascine un vol d'étourneaux, interroge l'espace pour dire à l'équipage encore haletant :
- Alerte! alerte! baleine à tribord! courant à l'est, aux harpons!

C'est à recommencer : nouveau combat, nouveau péril, et les jours suivants ne changeront pas plus que celui de la veille.

Pour le pêcheur de baleines, jamais un repos n'est assuré, jamais une nuit n'est paisible. Au premier signal il faut qu'il soit debout, la lance ou le harpon à la main, et cette vie de misère est d'aulant plus effrayante que c'est surtout lorsque les flots sont le plus tourmentés qu'il est forcé d'armer son canot, ear c'est alors aussi que le colosse qu'il veut combatire se montre plus joyeux à la surface des mers. Ainsi il est vrai de dire que le port du matelot pécheur de baleines est son navire au large. Tout cela épouvante la pensée.

J'aimerais mieux (à de longs intervalles pourtant) une chasse au lion ou au tigre avec M. Rouvière, du cap de Bonne-Espérance. Je comprends et j’admire les Gaouchos, dont je vous parlerai un jour, altaquant les tigres à l'aide seulement d'un lacet, de deux boules aux deux extrémités d'une corde, et de deux poignards d'abord en repos dans une gaine placée à la tige de leurs bottines; j'accepterais de grand cœur une expédition contre un éléphant révolté et mis en colère

174 . Souvenirs d'un aveugle.
par de récentes blessures ; je ferais encore des veeux pour quill me fût permis dassister comme acteuryà une de ces chasses au crocodile dont je vous ai dit quelques mots avant de quitter Timor; et, faisant un grand effort sur ma pusillanimité, je me placerais en embuscade pour lutter contre un de ces redoutables boas qui étouffent les buffles épouvantés... Là, là et là vous posez le pied sur le sol qui ne vous manque pas, vous avez souvent un abri pour vous protéger, un ami qui vous porte secours, parfois|aussi une retraite assurée en cas de défaite; vous ne combattez qu'un être, un seul, et vous n'avez point à vous occuper de la colère des éléments, neutres dans la querelle.

Mais une guerre à la baleine! une guerre de toules les heures à ce géant des mers, qui peut faire en quinze ou vingt jours le tour du globe, oh! voila, selon moi; le jeu le plus terrible, le plus périlleux, le plas incompréhensible que l'homme ait jamais tenté! Un pécheur de baleine est plus qu'un homme; saluezle lorsqu'il passera près de vous!



















 10



 LES EXPLORATEURS,





Ceci est mon opinion: libre à vous de la contrôler. Je ne voudrais près de moi, si j'étais chef d'une expédition scientifique autour du monde, qu'un jeune équipage, de jeunes naturalistes, de jeunes astronomes, de jeunes dessinateurs, de jeunes écrivains, car je voudrais aussi des écrivains.
Après les mémoires authentiques, certes les ouvrages les plus curieux et les plus instructifs sont, sans contredit, les relations de voyage, alors surtout que l'explorateur s'est dégagé du pédantisme de la science

176 solivenirs d'un aveugle.
et a raconté avec chaleur et précision. Bien dire et bien voir sont deux qualités fort rares, je vous jure, et je connais des hommes qui par esprit de contradiction et parce qu'ils ont été précédés dans la carrière, aiment mieux lutter contre l'évidence des fails et des choses que d'en constater l'exactitude.

Il y a des vérités d'un jour comme il y a des vérités éternelles; et souvent ce ne sera pas le voyageur avec lequel vous vous trouvez le plus en opposition qui aura été le moins fidèle et le moins précis. Les usages, les mœurs, subissent des modifications si étranges, si rapides, qu'il serait généralement vrai de dire que le peuple de la veille n'est plus le peuple du lendemain, et qu'il y a souvent logique à se donner à soi-même un formel démenti. J'ai lu, je crois, tous les grands voyages qui ont été publiés, depuis Humboldt jusqu'à ce pauvre Caillé qui pourtant a peut-être vu Tombouctou; et ce que j’ai avant tout cherché à vérifier, c'est l'exactitude des descriptions physiques des choses et des hommes. Si j'ai trouvé la source que vous m'avez indiquée, si j’ai lutté contre le torrent qui a failli vous engloutir, si j'ai gravi le cône rapide qui a épuisé vos forces, traversé la riche forêt ou le dẻsert stérile que vous m'avez signalé, si j'ai retrouvé le basalte, le schiste ou le granit sur lequel vous vous êles reposé pour écrire vos observations, je dis que vous avez été vrai dans tout le reste, quelque différence que je remarque entre volre manière de voir et la mienne; vous avez vu ce que mes yeux ont vu; je r'en veux pas davantage; nous sommes d'accord sur ce point : c'est
là le principal. Maintenant vous jugez les hommes et les inslitutions avec votre logique à vous, avee votre cœur, avec vos sentiments, peu m'importe; vos sentiments ne sont pas toujours les miens, votre logique n'est pas toujours la mienne; vous tirez d'un fait une conséquence que je n'admets pas: nous ne sommes plus en harmonie; mais chacun de nous a dit vrai, car chacun de nous a parlé d'après ses opinions intimes. Et puis encore, chez les peuples où les lois sont l'expression de la volonté du chef, le crime de la veille est une verlu du lendemain. Vous êtes arrivé un jour après moi : ce relard a suffi pour que vous ayez eu raison de donner un démenti à la vérité de mes récits.

La mort d'un homme est parfois une régénération ou une décadence : voyez Tamahamah, aux tles Sandwich!

La Chine seule échappe à mon raisonnement; la Chine est une exception en toute chose : c'est un peuple en dehors de tout peuple : elle est stationnaire, immuable; le passé du Chinois, c'est son présent; c'est sans doute son avenir, puisque quatre mille ans ont glissé sur son empire sauns l'étendre, sans l'amoindrir, sans le modifier.

Il est plus difficile qu'on ne pense d'écrire consciencieusement une relation de voyage; ici, outre la vérité, qui est le premier devoir du narrateur, il faut encore l'asservissement de l'esprit et de l'imagination. On a un cadre à remplir; il est défendu d'aller au delà. Le paysage est devant les yeux, il faut le traduire tel qu'il est ou du moins tel qu'on croit le voir, et vous ne de-
vez jamais, méme dans l'intérêt de votre tableau, faire serpenter à droite le ruisseau qui prend dans la nature une direction opposée; nul n'a le droit de créer en face de la création; et c'est précisément le contraste ou la disparate qui fait cette grandeur et cette majesté contre lesquelles vous vous révoltez à tort. La main de Thomme gate bien plus souvent qu'elle n'embellit.

Dans les ouvrages d'imagination, au contraire, parfois le désordre fait l'harmonie; vous peignez des sen, timents, des émotions, les passions de l'âme, les vices, les ridicules, les extravagances humaines. Oh! alors élargissez votre toile ; pleine lalitude vous est offerte et permise ; si yous consentez à être pelit yous serez mesquin; yous avez le droit de creuser dans des routes battues, d'en chercher de nouvelles; de fouiller au fond des choses, de combattre des principes : c'est un chaos à débrouiller, c'est un nouveau monde à reconstruire.

Sil est rigoureusement vrai que le style soil l homme, c'est surtout alors quili est question de voyages. Traduire ce que les yeux voient, ce que l'esprit comprend, ce que la raison accepte, c'est se traduire soi-même. Le langage que vous parlez est done l'expression la plus pure de votre âme, car c'est de l'âme seule qu'émane tout sentiment, tandis que dans un livre de eréation ce n'est pas vous seulement qui etes dans le drame, la comédie ou la satire, ce sont encore plusieurs personnages devant lesquels vous êtes contraint de vous effacer pour prêter à chacun d'eux les humeurs
et le caractère qui leur sont propres. Voyez comme dans ce eas votre horizon s'élargit!
Est-il cependant possible de dramatiser un ouvrage en quelque sorte didactique? C'est là une nouvelle question que j’aurais dù peut-être chercher à résoudre avant d'entreprendre le rigoureux travail que je me suis imposé.

Mais que voulez - vous! l'orgueil humain est ainsi fait qu'il ne chàtie qu'après qu'on a eu un long plaisir à le braver. On se dit sans trop rougir : Faisons autrement que tous les autres; bien certainement nous ferons mieux. Toute passion absorbe, maittrise, égare, et il y a, si j'ose m'exprimer ainsi, encore plus d'aveugles par l'esprit qu'il n'y a d'aveugles par les yeux. Quant à moi, plus étourdi que vaniteux, j’ai essayé une route nouvelle, je veux que celui qui me lira me retrouve dans mon livre tel qu'on m'a toujours vu, tel que je suis dans la vie privée. C'est bien luil ces trois mots-là ont souvent retentià mon oreille lorsque par hasard un déscuvré ou un indiscret contait à hate voix quelque fait de ma façon. G'est bien luil Je ne me suis jamais senti blessé de cette application rapide, parce que je n'ai point cherché à me cacher comme tant d'autres, et qu'après l'ingratitude, le vice le plus zodieux que je reproche à lhomme, c'est lhypocrisie. Me voilà donc devant vous sans fard, ainsi que devrait le faire quiconque parle en public ou écrit pour le public; mais, hélas! le carnaval a bien plus de durée chez les peuples civilisés que ne l'ont voulu nos folles institutions. Venise, sous cet aspect, se rapproche bien
plus de la vérité. Si je savais ne pas être lu, a dit un grand génie du quatorzième siècle, je n'écrirais de ma vie une seule ligne. 0 philosophie! Eh bien! moi j'écrirais, alors même qu'une voix sévère, retentissant à mon oreille, me ferait entendre ces mots amers : Nul ne te lira. Écrire d'après sa raison, c'est se multiplier, c'est vivre deux fois, c'est, pour ainsi dire, sentir la vie. Et puis, que tout barbouilleur de papier se rassure, il n'y a pas de livre qui ne trouve à se placer de par le monde el qui ne récolte çà et là quelques consolautes sympathies. Le sot et le méchant sont lus; l'envieux seul est dans les' exceptions, aussi bien que l'ennuyeux, et cependant il faut bien qu'on les lise pour pouvoir assurer qu'ils sont ce qu'ils sont en effet,

Récapitulons sans ordre: l'Histoire, des Voyages de La Harpe est une compilation amusante, si vous voulez, mais elle n'est vraie que dans le récit de certains épisodes détachés. D'ailleurs méfiez-vous de ces hommes qui parcourent la terre sans mettre le pied hors de leur cabinet. Etudiez aujourd'hui I'histoire naturelle dans Buffon, qu'on s'obstine à mettre entre les mains de l'enfance, et vous verrez si vous ne serez pas foreé de beaucoup désapprendre en avançant dans la vie.
Je m'étais rassasié, avant mon départ, de l'Histoire philosoplique des deux Indes, par Raynal... Bon Dieu! bon Dieu! que d'hérésies! un coup d'œil, un seul, sur les pays dont il parle, m'en a mille fois plus appris que lui avec ses éloquentes pages, toutes gâtées par le mensonge.

De tous les voyageurs qui m’ont précédé dans ces
périlleuses excursions, celui en qui, après cent heureuses épreuves, j'ai eu le plus defoi, c'est Cook. Son livre, c'est lui. Il est matelot intrépide, téméraire, parfois brutal; mais il voit, il voit bien, et il décrit avec justesse, moins encore les détàils que les masses : on dirait qu'il n'a pas le temps de regarder près de luì et quill a hâte de fouiller à l'horizon pour de nouvelles découvertes. Cook est un grand homme et le premier des navigateurs anglais.

Vancouver a plus d'érudition, plus de finesse, plus de tact, il creuse le sol qu'il visite, et la science lui a été un puissant auxiliaire.

Voyez comme Dampier est précis, méthodique, vrai! ses écrits sont un miroir fidèle des objets qu'ils reflètent. Dampier se place bien près de Cook.

Bougainville s'amuse de tout et joue avee les événements comme avec la vérité : c'est un capitaine de cavalerie sur une galère.

L'amiralAnson est un de ces navigateurs intrépides et expérimentés qui ne reculent en face d'aucun obstacle, qui se jettent, au contraire, au-devant des périls qu'on leur signale et s'occupent bien moins de leur propre renommée que de la gloire du pays dont ils proménent en tous lieux le pavillon dominateur.

Les pages d'Anson ont une allure de franchise et d'enthousiasme parfaitement harmoniée avec le caractère que les biographes donnent à ce navigateur qui a conquis si dignement les plus hauts grades de la marine royale.

Wallis s'assied à còté d'Anson par le courage et peut-

182 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.
étre se pose au-dessus par l'élégance et la vérité dé ses desčriptions, empreintes cependant d'un peu de monotonie.
Malheur à qui, dans la relation de ses courses lointaines, étouffe l'intérêt sous le poids de la science. On voyage peu avec celui qui ne s'adresse qu'à la pensée; le cœur doit être de moitié dans toutes les jouissances.

Drack a mérité, comme Wallis, la belle réputation dontil jouit, et a attaché son nom à de grandes découvertes.

Carterets est de l'école de Dampier : c'est la bonne; c'est celle qui récolte et produit, c'est celle qui doit servir de modèle à qui veut apprendre et enseigner.

Lapeyrouse! les frères Laborde! quelles horribles catastrophes en un seul voyage! Les paroles sorties de l'Oceèan ont vibré si faibles, si ténébreuses qu'il y a peut-être encore là un beau problème à résoudre.

Marchand est sans contredit un des voyageur's les plus consciencieux, et la relation de ses courses et de ses dangers est faite avec une sorte de bonhomie et d'abandon qui exclut toute supposition de mensonge ou de forfanterie. C'est là un livre utile à tout explorateur.

L'éloquent Péron était trop avide de science; sa relation est instructive, mais peu amusante, et le monosyllabe noi se présente trop souvent aux yeux du lecteur.

Citons encore et sans ordre des noms qui reviennent à ma mémoire comme de vifs rayons d'une gloire immortelle. Magellan, fugitif devant une tempète, se réfugie dans un bras de mer où il espère trouver un
port. Il s'y enfonce à travers mille périls, et, après quelques jours d'une lente navigation, au milieu de courants contraires, il résout le grand problème vainement cherché jusqu'à lui. Le vaste océan Pacifique sera visité par l'ouest. Les récits de Magellan sont plus vrais que ses cartes ne sont exactes, et pourtant ce n'est pas la science qui a manqué à ce hardi navigateur, c'est la patience, sorte de courage plus rare encore que celui qu'on appelle bravoure.

Davis ne demande que des dangers et des tempétes. Sa vie de prédilection, à lui, est celle qu'il passe prés des côtes et au milieu des récifs. Il découvre le détroit célèbre qui porte son nom et se place à côté des plus habiles explorateurs.

Après le massacre au milieu duquel Cook fut frappé de mort à Owhyée, King prit le commandement du vaisseau britannique qui devait revenir en Angleterre veuf du grand capitaine qui jusque-là l'avait si hardiment piloté. King glisse inaperçu à côté de son maitre.

Dirai-je les noms glorieux des Albuquerque, des Dias de Solis, des Vasco de Gama, des Cabral, dont le Portugal est si fier, dont les autres nations sont si jalouses? Il y a dans les relations de ces intrépides explorateurs un parfum de fanfaronnade tout à fait en harmonie, je vous.jure, avec ces nobles soldats qui se promenèrent si victorieusement dans toutes les Indes et soumirent tant de peuples.
Que vous dirai-je de ce brave el infortuné Jacquemont dont les touchantes lettres ont tant de charme, d'intérêt et d'éloquence à la fois_qu'on croirait lire les
brillantes pages de Walter Scott et de Chateaubriand? Hélas! dans ces courses hardies, ce sont presque loujours les plus intrépides qui succombent, ee sont presque toujours les plus dignes dont la vie s'éteint au milieu des fatigues de leur gloire. Le style de Jacquemont est empreint d'une couleur toute poétique qui vous élève, et la naiveté de la plupart de ses récits leur donne un attrait si puissant que je vous défie bien de ne pas vous mettre de moitié dans les peines, les périls, les plaisirs quil vous raconte. Voila les hommes sur qui les gouvernements devraient jeter les yeux.
Que rous dirai-je encore de ces coeurs de bronze, de ces hommes de fer qui n'aiment de la mer que les colères, du ciel que les orages, de lo nature entière que les déchirements?
Voyez-les faire gaiment les préparatifs de leur départ alors qu'il y a folie à croire à un retour! voyezles jouant avec leurs navires comme avec la tombe! fous intrépides, ils ne vont pas chercher, eux, les zones tranquilles, les mers calmes, les parages sans récifs; non, ce quils demandent, ce qu'ils bravent le sourire sur les lèvres et la joie au cceur, ce sont les montagnes de glace se ruant sur eux et les emprisonnant de leurs gigantesques murailles; ce sont les rapides courants qui tourbillonnent sur leurs flanes cuivrés et les entraínent; c'est un ciel glacial, des routes non tracées, inconnutes; des cataractes où ils sont préts à lancer leurs robustes navires; un problème nautique enfin à résoudre, alors que vingt imprudentes tentatives, alors que vingt eatastrophesrécentes ont tracé devant leur route le
terrible mot impossible, qu'ils veulent effacer du dictionnaire des navigateurs. N'ai-je pas nommé les capitaines Parry, Ross et Sabine, véritables loups de mer dont les âpres récits vous pressent comme dans un étau et vous glacent le sang dans les veines?

Réveillons ici une douleur amortie et laissons de nouveau couler nos larmes sur un profond souvenir de regret et de deuil. Quand la mer dévore, elle le fait en silence, sans retentissement, elle absorbe, elle étouffe, elle engloutit, un flot efface le flot qui vient de passer, et les navires voyageurs glissent sansémotion sur des tombes muettes.
a Un baleinier l'a vu, dit-on, sombrer en pleine " mer enclavé dans les glaces du pôle. En un instant " les eaux s'ouvrirent, se refermèrent et tout fut sin lencieux à la surface. Ainsi peut-être a fini Lapeyrouse. \(n\)
Brave et infortuné Blosseville! ardent jeune homme, intrépide marin, savant explorateur! Oh! que mon cocur bondit de joie quand une voix amie, celle de mon frère, dit à la tribune nationale, à la France attentive et attristée, à l'Europe, qui l'écoutait avec recueillement. "Oui, qu'une haute récompense, une n récompense illimitée soit offerte par l'état à tout man rin, à tout homme qui viendra nous donner des nou\(n\) velles, non pas seulement de ce courageux officier, n mais d'un seul matelot de son ardent équipage; à n celui qui viendra dire à la science inquiète : Blossen ville est sauvé! ou Blosseville ne souffre plus! » Si Christophe Colomb, à qui l'ancien monde dut
un monde rival, a payé par les fers et la pauvreté sa savante découverte, dites combien son âme ardente dut éprouver de bonheur et d'ivresse lorsque là, devant lui, une terre riche et une végétation embaumée se dressèrent pour l'admirer et le consoler de ses fatigues; dites avec quel sentiment d'orgueil il dut relever son équipage soumis et prosterné quand la veille on avait en conseil solennel résolu sa mort!

Yous trouvez dans les relations des divers voyages du Génois cette teinte du merveilleux que les écrivains de l'époque jetaient à pleines mains dans leurs véridiques notices. Quand l'ancien monde s'émouvait aux magiques tableaux déroulés à ses regards, comment ceux qui allaient les étudier seraient-ils restés froids et calmes en présence de cette nature nouvelle et majestueuse, de ces hommes d'une autre couleur, de ces mers toutes phosphorescentes, au sein desquels ils arrivaient en dominateurs? L'Eldorado, loin d'ètre une chimère, devint une réalité, l'Espagne et le Portugal émigrèrent, l'Europe entière aurait voulu suivre le Portugal et l'Espagne sur cette terre régénératrice.

\footnotetext{









}

\begin{abstract}
 A-abe Strü 00 -49'ni










\end{abstract} SUITE DRS EXPLORATEURS.



17. Et maintenant si nous analysons le caractère de ces hardis explorateurs qui, sans avoir fait le tour du monde, n'en ont pas moins bravé les périls les plus imminents, nous les trouvons encore en parfaite harmonie avec la couleur de leur livre, où pointe cependant presque toujours celte idée première et dangereuse : Nul ne viendra me démentir.
- Mongo-Park est audacieux, il sait qu'il ourre une route houvelle à ses successeurs, il n'a pas besoin d'appeler à son secours le mensonge et le merveilleux, car le premier il dira ce que nul n'a vu avant lui,

Belzoni, Boutin, Clapperton, s'enfonceront dans les solitudes africaines et mourront martyrs de la science par le fer des Arabes ou des Maures, ou sous les atteintes des plus horribles privations.

Puis vous retrouvez ce pauvre Caillé, aventureux jeune hbmme, sans instruction, sans talent, sans mémoire ni intelligence, qui marche, marche de caravane en caravane, longe les fleuves, se glisse dans les hutles, tantôt sans nourriture, sans vêtements, sans guide, tantôt sans eau pour sa soif, sans armes pour sa défense; avance encore, se trouve porté de revers en revers, de chute en chute, au centre de l'Afrique sauvage; entre peut-étre à Tombouctou, qu'il nous assure être une ville ronde, tandis qu'il nous la dessine carrée; se sauve de cette capitale mystérieuse sans qu'on daigne le punir de son audace, franchit dans sa plus longue étendue le vaste désert et arrive enfin à Tunis ou à Tripoli, où le consul français n'ose pas mème constater la vérité de ses récits.

Et Bompland, ce patient et intrépide compagnon de voyage de Humboldt; Bompland que les déserts impénétrables de l'Amérique ont si longfemps caché à 1'Europe savante et attristée; Bompland qui a consacré tant d'années de son douloureux esclavage à la recherche des richesses botaniques et minéralogiques des grandes Cordilières et des immenses plaines du Paraguay, n'y aurait-il pas de ma part injustice et ingratitude à la fois à ne pas placer son nom à côté de ceux que je viens de citer?

Puis encore vous voyagez avec les frères Landers, ma-
telots infatigables, amis fermes et dévoués, qui écriventleurs curieuses relations comme le ferait un paysan du Danube, et qui forcent votre croyance, lant la sincérité perce dans chacune de leurs paroles.

Colnett s'enfonçant au milieu des glaces polaires et ne s'arrêtant que là où les forces humaines succombaient sous la puissance d'un ciel sans soleil et d'une terre sans végétation; Colnett est encore au-dessus de la haute réputation qu'on lui a faite.

L'Espagne, qui passe presque inaperçue au milieu de toutes les illustrations, nous dénonce enfin Quiros, ardent écumeur, audacieux pilole, s'élançant partout où les flots mugissent et enrichissant les cartes marines d'un grand nombre de récifs inconnus jusqu'à lui. Quiros a bien mérité du monde entier, qui doit placer son nom célèbre bien près de celui de Cook.

L'Anglais Sébastien Cabot ne doit pas plus être oublié dans cette nomenclature que Quiros, car lui aussi s'est distingué par d'utiles et périlleuses découvertes et des cartes d'une exactitude au-dessus de tout éloge.

Tristan da Cunh a donné Madagascar à l'univers. Jacques Cartier vit le premier le Canada.
Cortès et Pizarre faisant, celui-ci la conquête du Pérou, découvert par Pérez de La Rua, celui-là de la Californie, ont placé leurs noms impérissables parmi ceux des grands hommes de cetle époque si féconde en merveilles.

Et cet intrépide et savant ingénieur Oxley, qui m'accueillit avec tant de bienveillance à Sydney et avec lequel je fis, au delà du torrent de Kinkham, une course

190 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.
si pénible, si longue, si hasardeuse; cet Oxley jeune, infatigable, à qui l'Angleterre est redevable des documents les plus curieux sur l'intérieur de la NouvelleHollande, au delà des montagnes Bleues, jusqu'alors inaccessibles; cet Oxley qui a tracé avec tant de fidélité la direction des courants d'eau et des rivières intérieures de ce vaste continent, dont la source et Yembouchure sont encore ignorées; cet Oxley qui, dans l'intérêt seul de la science, a bravé tant de périls, éludié tant de peuplades sauvages, ne trouvera-t-il point aussi sa place dans cette honorable nomenclature?
Mais de lous ces audacieux explorateurs à qui la science géographique doit tant de précieux documents, celui dont on aurait dû recueillir le plus ardemment les paroles sacramentelles est, sans contredit, ce MacIrton, Irlandais dont la vie miraculeuse a dù courir tant de dangers et dú éprouver tant de misère. Le consul anglais au Cap me dit les recherches que lui-mème avait ordonnées pour qu'on se saisit du fugitif; mais il m'a dit aussil les craintes qu'il éprouvait de voir ses efforts couronnés de succès.

C'est par Mac-Irton qu'on a reçu les premières notions vraies de cette inconnue Tombouctou, sur laquelle bien des siécles passeront peut-être encore sans que de nouveaux et précis renseignements nous arrivent. Les hommes de l'intérieur de l'Afrique sont bien plus à craindre que leurs déserts, et les passions humaines plus redoutables que les colères des tigres et des lions. Le matelot Mac-Irton montait un navire irlandais, mouillé alors en rade da cap de Bonne-Espérance; son lieutenant, dans une manceuvre, l'ayant rudement frappé d'un trop violent coup de garcette, le matelot furieux lui répondità l'instant méme par un soufflet. Mac-Irlon fut d'abord mis aux fers, jugé peu de jours après et condamné à mort. La sentence devait s'exécuter sur le pont du navire dans les vingt-quatre heures, et Mac-Irton, le pied rivéà un anneau de fer, attendait sur le gaillard d'avant le moment fatal. Déjà le coup de sifflet du maitre avait appelé tout l'équipage, déja un ministre protestant avait fait son office consolateur, quand un mugissement profond appela tous les regards vers la côle. Elle ayait pris une teinte blafarde qui blessait la vue, la mer s'agitait sans rafales, des flots épais de poussière voilaient la ville comme dans une tombe, et sur le sommet de la Table passaient, terribles et menaçants, des flocons de nuages cuivrés qui roulaient, tombaient et remontaient, incessamment zigzagués par les éclairs et d'éclatantes étincelles; l’ouragan élevait la voix, la grève attendait les victimes, 1'Océan ouvrait ses profondeurs, et les navires de la rade invoquaient le ciel; tout à coup encore les éléments se déchainent, et le chaos et la nuit règnent seuls. Mac-Irton ne veut pas mourir sans essayer du moins d'être de quelque secours à ses camarades, dont il est tant aimé, et le lieutenant est le premier à ordonner qu'on le prive de ses fers. Toutes les ancres sont mouillées, tous les câbles, toutes les chaines tendus par la tempète, le navire plonge, se relève, retombe et rebondit, la mer est aux nues, et par un miracle du ciel, il échappe seul à la destruction générale.

premières confidences et l'envoya à Londres avec une demande en grâce. On interrogea le matelot, on recueillit scrupuleusement ses plus douteuses paroles, et on publia le récit de ses courses de quatre ans au sein de l'Afrique.

Il se sauva d'abord chez les Hottentots: ceux-ci, alors en guerre avec les Caffres, lui confièrent le commandement de leur expédition. Fait prisonnier, on l'épargna et on l'emmena dans des expéditions plus lointaines, de sorte que, tantòt vainqueur, tantôt vaincu, Mac-Irton s'éloigna de jour en jour de la colonie où il n'osait plus rentrer. Enfin, après avoir signalé avec exactitude quelques-unes des villes africaines sur l'existence desquelles le doute n'était plus permis, il parla de la grande Tombouctou, d'où il partit pour le nord avec une caravane, en compagnie de laquelle il arriva à Alger. Mac-Irton mourut peu de jours après son arrivée à Londres; mais, quoique imparfaits, il est certain que les documents qu'il a fournis n'ont peutêtre pas peu contribué à signaler au monde celle capitale sauvage et cachée, dont l'existence n'est plus un problème.

Et si après ces noms, dont quelques-uns sont une gloire, nous osons citer le plus illustre de tous, je vous montrerai celui qui le porte planant sur les plus hautes cimes des Cordilières, étudiant le Cotopaxi, les volcans d'air de Turbaco, fouillant dans les profondeurs de la terre pour y découvrir des trésors ignorés jusqu'à lui, étudiant les steppes des deux Amériques, analysant de son œil d'aigle les richesses botaniques,

194 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.
minéralogiques, ornithologiques, dont il agrandit le domaine de la science; suivant le cours des fleuves, s'élançant dans l'abîme avec les cataractes, entrant dans les vastes cités pour en écrire les mœurs, les progrès ou la décadence; philosophe, historien, physicien, astronome et dépensant à tant de travaux des sommes devant lesquelles reculeraient bien des gouvernements, et vous retrouverez cet Alexandre de Humboldt, institut vivant, dont l'amitié m'est si précieuse et dont la vie entière est une étude de tous les jours, de tous les instants. Mais par malheur, hélas I peu d'hommes lisent ses immenses in-folio où sont conservées tant de découvertes, car toute haute science est lourde à qui rougit de ne pas comprendre. Il est des rayons trop éclatants pour que l'œil du vulgaire puisse les braver.
On s'explique facilement pourquoi, au milieu de noms si célèbres, je ne jette pas les noms modernes et non moins glorieux de quelques hardis et savants explorateurs, qui ont fait faire tant de progrès à la navigation et enrichi leur pays de récentes conquêtes physiques et morales. Leurs ouvrages sont là, dans toutes les mains, dans toutes les bibliothèques, et ils n'ont pas besoin de ma faible voix pour occuper la curiosité püblique. Courir sur leurs traces eût été pour moi une faute que j'ai dû me garder de commettre, et tant d'espace était occupé par eux qu'il ne m'a été permis que de suivre le sentier étroit où je me suis jeté.
-Il y avait frop de péril à me trouver côte à côte
avec eux sur la grande route qu'ils exploitaient avec tant de supériorité; mais les champs le mieux moissonnés ont encore des épis à qui s'arme de constance et de courage.
Ce que j'aime surfout dans la lecture des voyages ce sont les anecdotes. Les systèmes peuvent se heurter, se combattre, se détruire tour à tour (et c'est ce qui doit toujours arriver); mais les faits ont une logique plus puissante : ils sont là pour dire les moeurs d'un peuple, l'esprit d'une époque. La bienveillance qui a accueilli mon livre ne me laisse aucun regret d'avoir semé dans ma route un grand nombre d'anecdotes où chacun peut puiser les conséquences de sa philosophie particulière. En second lieu, je n'aime pas à m'isoler dans mes courses aventureuses; ce qui me plait avant tout, c'est un brave compagnon de voyage qui soit de moitié dans mes joies ou mes douleurs. Etre heureux tout seul, ce n'est pas l'ètre, et l'égoiste n'a que des demi-jouissances. Combien de fois, au milieu des grands et magiques tableaux qui se déroulaient à mes yeux, ne me suis-je pas écrié «: Si mes amis étaient là pour partager mes émotions! »
Me pardonnera-t-on d'avoir souvent pris pour camarade de route ces deux braves matelots Petit et Marchais, dont les naïves saillies ont tant de fois retrempé mon courage et soutenu mes forces épuisées? Je l'espère. Ces deux abruptes intelligences, ces deux copurs si chauds, si généreux, ces deux cara-tères ue fer, que ni les misères ni les douleurs n'ont jamais pu flétrir, ces deux dévouements à l'épreuve des plus épou-

196 souventrs doun avedgle.
vantables calastrophes, m'ont trop souvent protégé et consolé pour que mes lecteurs ne les retrouvent point parfôis avee plaisir à mes còtés. Hélas! que sont-ils devenus aujourd'hui? quel humble réduit abrite leur pauyreté? quelle voix amie les dédommage de tant de périlleuses traversées? quels flots océaniques ont reçu Ieur dernier soupir? Oh! merci, mille fois merci à qui voudra me donner des nouvelles de Petit et Marchais! oh! merci mille fois à la main généreuse qui leur sera tendue dans la route!
Que les quelques esprits supérieurs qui jetteraient le blâme sur l'apparente légëreté de la plupart de mes récits opposent à leur mécontentement la nature même de mes principes et de mon caractère, toujours si insouciant au sein des plus graves circonstances. De-vais-je, vaincu enfin par Thorrible malheur qui me frappe, jeter à pleines mains la tristesse et l'amertume sur mes récits? Non, car alors tout mon livre eùt été un mensonge. On n'est vrai qu'alors qu'on écrit sous Pinspiration du moment. Voilà mes notes, mes esquisses; je ne les traduis pas: je les copie; ce que je dis aujourd hui, c'est ce que je disais quand la tempete mugissait autour de nous, quand les anthropophages me menaçaient de leurs crish, de leur casse-têtes, quand je traversais les vastes solitudes, quand mes lèvres altérées demandaient de l'eau au désert stérile et silencieux ; ce que je vous dis aujourd'hui, c'est l'expression la plus vraie, la plus intime de mes émotions d'alors. Je n'ai pas promis davantage.,

Shertob pea
8 82 F .

Il n'est peut-être pas inutile, après cette rapide esquisse, de trouver ici la date des principales découvertes faites par les navigateurs de tous les pays du monde. On y verra que le Portugal, aujourd 'hui si humble et si mesquin, a joué le principal rôle dans ces voyages si périlleux, où il fallait aux capitaines plus de courage que de science. Ainsi passent toutes les gloires, ainsi dorment et disparaissent les plus nobles souvenirs des peuples.
ÉPOQUES DES PRINGIPALES DÉCOUVERTES.
Ann, de J.-C.
Les Canaries, des navigateurs génois et cata- lans ..... 1545
- Jean de Béthencour en fait la conquête
de. ..... 1401 à 1405
Porto-Santo, Tristan Vaz et Zarco, Portugais. ..... 1418
Madère, par les mềmes. ..... 1419
Le Cap Blanc, Nunho Tristan, Portugais. ..... 1440
Les Açores, Gonzallo Vello, Portugais. ..... 1448
Les îles du cap Vert, Antoine Nolli, Génois. ..... 1449
La côte de Guinée, Jean de Santaren et Pierre Escovar, Portugais. ..... 1471
Le Congo, Diégo Cam, Portugais ..... 1484
198 souvenirs d'un aveugle. ..... Ans. de J.=C.
Le cap de Bonne-Espérance, Dias, Portugais. ..... 1486
L'Amérique (ile San-Salvador, dans la nuit du - 11 au 12 octobre), Christophe Colomb. ..... 1492
Les Antilles, Christophe Colomb. ..... 1495
La Trinité (continent de l'Amérique), Cris- tophe Colomb. ..... 1498
Les Indes (côtes orientales d'Afrique, côte de Malabar), Vasco de Gama. ..... 1498
Amérique (côtes orientales), Ojéda, accompa- gné d'Améric Vespuce. ..... '1499
Rivière des Amazones, Vincent Pinçon. ..... 1300
Terre-Newve, Cortéral, Portugais. ..... 1300
Le Bresil, Alvarès Cabral, Portugais. ..... 1300
Ile Sainte-Hélène, Jean de Nova, Portugais. ..... 1302
L'ile de Ceylan, Laurent Almeyda. ..... 1506
Madagasear, Tristan de Cunha. ..... 1306
Sumatra, Siqueyra, Portugais. ..... 1508
Malaca, le même. ..... 1308
Iles de la Sonde, Abreu, Portugais. ..... 1511
Moluques, Abreu, Serrano. ..... 1511
La Floride, Ponce de Léon, Espagnol. ..... 1512
La mer du Sud, Nugnez Balboa. ..... 1515
Le Pérou, Pérez de La Rua. ..... 1315
Rio-Janeiro, Dias de Solis. ..... 1516

\footnotetext{
Cette date est contestéc et portée par quelques autcurs à 1497.
}
La Chinc, Fernand d'Andrada, Portugais. ..... 1517
Mexique, Fernand de Cordoue. ..... 1318
- Fernand Cortès en fait la conquête. ..... 1519
Terre de Feu, Magellan. ..... 1520
Iles des Ladrones, Magellan. ..... 1321
Les Philippines, Magellan. ..... 1321
Amérique septentrionale, Jean Verazani. 1525 et 1524
Conquête du Pérou, Pizarre. ..... 1524
Les Bermudes, Jean Bermudez, Espagnol. ..... 1527
La Nouvelle-Guinée, André Vidaneta, Espagnol. ..... 1328
Côtes voisines d'Acapulco, par ordre de Cortès. ..... 1554
Le Canada, Jacques Cartier, Français. 1554 et ..... 1555
La Californie, Cortès ..... 1555
Le Chili, Diégo de Almagro. ..... 1356 et 1557
Acadie, Roberval, Français, s'établit à l'Ile Royale.. ..... 1341
Camboje, Antonio Faria y Sousa, Fernand- Mendez Pinto. ..... 1354
Les îles Likioo, les mêmes. ..... 1341
Heinam, les mèmes. ..... 1541
Japon, à l'est, Diégo Samolo et Christophe Borello; à l'est, au Bungo', Fernand-Men- dez Pinto. ..... 1342
Cap Mendocino, à la Californie, Ruis Cabrill. ..... 1342
Le Mississipi, Moscoso Alvarado. ..... 1545
200 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.
Ani. de J.-C.
Le détroit de Waigats, Steven Borrough. ..... 1336
Iles Salomon, Mendana. ..... 1567
Détroit de Frobisher, sir Marlin Frobisher. ..... 1576
Voyage de Drake. ..... 1579 ou 1590
Détroit de Davis, John Davis. ..... 1387
Côtes du Chili,' dans la mer du Sud, Pedro Sarmiento. ..... 1589
Les tles Malouines ou Falliland, Hawkins. ..... 1394
Voyage de Barente à la Nouvelle-Zemble. 1594 ..... 1596
Marquises de Mendoça, Mendana. ..... 1595
Santa-Cruz, Mendana. ..... 1595
Terres du Saint-Esprit, de Quiros; Cyclades, de Bougainville; Nouvelles-Hélrides, de Cook. ..... 1606
Baic de Chesapeali, John Smith. ..... 4607
Québec, fondée par Samuel Champlain. ..... 1608
Détroit de Hudson, Henri Hudson. ..... 1610
Baie de Baffin. ..... 1616
Cap Horn, Jacob Lemaire. ..... 1616
Terre de Diemen, Abel Tasman. ..... 1642
Nouvelle:Zélande, le même. ..... 1642
Iles des Amis, le même. ..... 1645
Iles des États (au nord du Japon), de Uries. ..... 1645
Nouvelle-Bretagne, Dampier. ..... 1700
Le détroit de Béring. ..... 1728
Tati, Wallis. ..... 1767
Archipel des Navigateurs, Bougainville. ..... 1768
Archipel de la Louisiane, Bougainville. ..... 1768
Terre de Kerguelen ou de la Désolation. ..... 1772
La Nouvelle Calëdonie, Cook. ..... 1774
Iles Sandwich, Cook. ..... 1778

Voilà certes bien des noms illustres, bien des courages éprouvés, bien des pays longtemps incounus et donnés à l'Europe insatiable... Dites-moi maintenant si, vainqueurs ou vaincus, maitres ou esclaves, dominateurs ou sujets, beaucoup ont à remercier le ciel de tant de conquètes.

A ceux-ci les haines, les jalouses persécutions des princes à qui ils octroyaient sur de nouvelles terres un droit de suzeraineté; à ceux-là des guerres interminables et cruelles où le sang coule à flots pressés et engraisse le sol témoin de tant de carnages.

Nulle part ou presque nulle part des victoires morales.

Nulle part ou presque nulle part la clémence assise à côté de la force.

Partout, au contraire, le canon et le glaive pour asseoir la possession.

Partout aussi des meurtres, des assassinats, de sanglantes représailles.

C'est là J'histoire abrégée des deux Indes, c'est l'his-

202 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.
toire du Nouveau-Monde; n'est-ce pas, je vous le demande, l'histoire de l'ancien?

Y a-t-il, oubliée encore du reste de l'univers, une toute petite île pour laquelle Dieu n'ait que des regards d'amour?

Ya-t-il au sein de quelque vaste océan une terre presque imperceptible où l'amitié dresse ses autels, où la liberté professe son culte?

Qui le sait?
Nous n'avons plus de continents à découvrir; mais les mers n'ont pas été si pleinement sillonnées que toute espérance doive s'éteindre.

Oh! alors que le navigateur passe vite, qu'il se taise à son retour.

Il faut laisser la paix et le bonheur dans la retraite que le ciel leur a donnée. Hélas! les Carolines, quelque peu riches qu'elles soient, ne tarderont pas à subir les destinées des archipels qui les entourent. On a si bien fait jusqu'à présent que le flambeau de la civilisation n'est plus qu'une torche incendiaire.

\section*{12}

\section*{ILRS IIARIANNES.}

\section*{Guham. - Humata, - La Lèpre.}

Il ya pour le moraliste des études à faire plus curieuses encore que celles des peuples primitifs, et nous voici dans un de ces pays exceptionnels où le doute et l'incertitude se trouventà chaque pas, alors même que les faits paraissent plus saillants et plus tranchés.
Les îles Mariannes ne sont ni sauvages ni civilisées; on voit là, pour ainsi dire, côte'à côte, mœurs antiques et usages modernes, superstition et idolâtrie des premiers âges à demi élouffées sous le fanatisme des conquérants espagnols qui ont légué l'archipel entier
à leurs successeurs. Les vices européens luttent sans cesse, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, contre cette liberté de conduite des indigènes du lieu qu'on appela Larrons à si bon droit, qu'ils tiennent à honneur de l'ètre, et qu'on aurait pu également nommer libertins, s'ils avaient compris toute la portée des mots vertu et corruption comme les explique notre morale. C'est, je vous jure, un spectacle bien bizarre et bien instructif à la fois. Les contrastes sont si rapprochés que l'historien semble en contradiction avec luimème alors qu'il est fidèle jusqu'à la naïveté. Le peuple du matin ne ressemble pas à celui de la soirée, il est catholique-romain de telle heure à telle heure, il est tchamorre et idolâtre de telle autre à telle autre; le voici dévot, le voilà indépendant de tout culte. L'homme vole et va gaiement chez un prêtre se confesser d'avoir volé ; il fera saintement la pénitence imposée, et il méditera un nouveau larcin sans que sa conscience s'en alarme dès qu'il se sentira une conscience. La jeune fille que vous voyez là, devant sa porte, vous accueillera toute agaçante et échangera, devant sa mère insoucieuse, ses faveurs contre un rosaire. Ici tout le monde va à l'église, tout le monde y prie avec ferveur, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre; tous se frappent rudement la poitrine et baisent fréquemment la terre avec la plus grande humilité. Le service divin achevé, toute religion est mise en oubli. Il y a là des hommes, des femmes, des rivières, des bois, des plaines; on se fait une vie sans entraves, on se trace un chemin sans épines, on jouit des caux, de la brise,
du jour, du soleil, on respire à l'aise et on avance ainsi jusqu'a la tombe, où l'on se couche exempt de remords, car on n'a jamais su ce qu'il fallait entendre par le bien ou le mál, le vice ou la vertu. Mais ne généralisons pas encore et revenons sur nos pas.

Sans I'heureuse visite des bons Carolins, notre traversée eût été la plus douloureuse de cette longue campagne. Plusíeurs de nos meilleurs matelots ont suivi notre ami Labiche dans les flots océaniques, et beaucoup d'autres, couchés sur les cadres, attendaient dans les tiraillements horribles qui les tordaient que leur tour arrivât. Aussi Marchais jurait à peine, Vial ne donnait plus de leçons d'escrime dans la batterie silencieuse, et Petit, presque toüjours au chevet de l'agonisant, cherchait encore à le ranimer par ses contes si tristement naifs.

Enfin une voix crie: «Terre! " Ge sont les Mariannes, les illes des Larrons, soit ; mais on trouve là, du moins, si nous en croyons les navigateurs, de belles et suaves forèts, au travers desquelles l'air glisse pur et rafraichissant; il y a là des eaux limpides et calmes, de l'espérance, presque du bonheur. Voyez sur le navire comme les fronts se dérident, comme les bouches sourient, comme les paroles s'échappent moins graves. Dans la batterie ouverte au souffle de terre, les malades cherchent d'un œil faible les montagnes à l'horizon, et la corvette, poussée par une forte brise, s'élance majestueusement vers la principale ile de cet archipel.

L'exagération de certains navigateurs est patente, ou

206 souvenirs d'un aveugle.
le pays a perdu de sa fertilité et de ses richesses, car les cimes qui se dessinent imposantes au milieu des nuages sont nues, âpres, couronnées d'énormes blocs de roches noires et volcaniques. A leur base pourtant et à mesure que nous approchons, nos regards se reposent sur quelques touffes de verdure assez riches; mais dès que le sol monte, avec lui se déploie, comme pour pavoiser le rivage, un vaste et admirable rideau de palmiers, de cocotiers, de rimas, de bananiers, si beaux, si éclatants de leurs jeunes couleurs que tous mes souvenirs perdent de leur richesse.

Décidément les voyageurs sont moins menteurs qu'on se plait à le dire, et ici je parle pour mes confrères seuls; je tiens peu à convaincre les incrédules par religion.
Après avoir longé la côte de Guham pendant une demi-journée et touché presque de la main l'ile des Cocos, qui ferme d'un côté la rade d'Humata, nous laissâmes tomber l'ancre à deux encâblures à peu près du rivage et non loin d'un navire espagnol arrivé la veille de Manille.
La rade, dont le fond est délicieux, est défendue par trois forts appelés, l'un la Vierge dos Douleurs, l'autre Saint-Ange, et le troisième Saint-Vincent : vous voyez bien que nous sommes dans un archipel espagnol.

La ridicule cérémonie du salut causa un malheur bien grand à deux soldats de la garnison, peu habitués sans doute au service de l'artillerie; tout leur corps fut brûlé par une gargousse; mais, grâce à leur vigoureuse constitution et aux soins empressés de nos doc-
teurs, ils résistèrent aux horribles souffrances qu'ils eurent à supporter.

Le gouverneur de la colonie, venu à Humata pour recevoir les nouvelles que le trois mâts la Paz lui apportait, nous reģut avec une cordialité si franche, il donna un emplacementsi propre, si bien aéré à nos pauvres éclopés, il nous témoigna tant d'égards, que nous ne crùmes pas devoir l'affliger par une étiquette qu'il aurait peut-être prise pour une réserve offensante. Une heure après, nous nous promenions dans les salons de son palais.
Le village d'Humata se compose d'une vingtaine de mauvaises cases en arêtes de cocotiers assez bien liées entre elles et bâties sur pilotis. Le palais du gouvernement est long, large, imposant, à un seul étage, orné d'un balcon de bois, avec cuisine et chambre à coucher. Cela ressemble admirablement à ces cages carrées et glissantes jetées sur la Seine à l'usage des blanchisseuses de la capitale. Patience, nous verrons beaucoup mieux plus tard, et Guham nous réserve d'autres merveilles.

Quant aux spectres hideux qui peuplent les maisons, c'est chose horrible à voir. Voici les femmes vêtues d'un lambeau d'étoffe sale, puante, nouée à la ceinture et descendant jusqu'au genou. Le reste du corps est absolument nu ; leurs cheveux sont mêlés et crasseux, leurs yeux ternes, vitrifiés ; leurs dents jaunes comme leur peau; leurs épaules, leur cou, rongés de lèpre, traçant tantôt de larges rigoles, tantôt creusant la chair, le plus souvent dessinant partout des écailles
serrées de poissons ou des étoffes moirées; on recule d'horreur et de pitié.
Les hommes font plus mal a voir encore, et l'on serait tenté de frapper de verges ces larges et robustes charpentes que la douleur et les maladies rongent sans les abattre, et qui meurent enfin parce que la mort dévore tout. Autour d'eux sont de vastes et belles forêts; sous leurs pieds une terre puissante; l'air qu'ils respirent est parfumé; l'eau qu'ils boivent est pure et limpide; les fruits, les poissons dont ils se nourrissent sont délicats et abondants; mais la paresse est là à leur porte; elle se couche avec eux dans les hamacs, la paresse honteuse qui les abandonne dans des haillonsfangeux, quiles inonde de vermine, qui les abrutit, les énerve, les dissèque. Oh! je vous l'ai dit, Humata soulève le cœur.
M. Médinilla, gouverneur omnipotent de cet archipel isolé, M. Médinilla, dont je vous parlerai plus tard, et envers lequel j’ai un tort grave à me reprocher, me répondit quand je lui parlai de ces êtres misérables qu'on voyait çà et là étaler au soleil leurs plaies livides:
, C'est une population condamnée.
- - Pourquoi donc?
- Elle est toute lépreuse; ma capitale offre un bien autre aspect.
- Mais les gens de votre capitale viennent jusqu'ici ; et j 'ai yu plusieurs de vos serviteurs serrer la main à ces malheureux; la lèpre n'est-elle done pas contagieuse?
esl-Elle l'est; mais si l'un de mes gens devient lé-
preux à son tour, je le chasserai et le relèguerai à Hitmata.
- Pourquoi ne pas empécher ce dangereux contact? pourquoi ne pas prévenir un malheur? pourquoi ne pas forcerces hommes au travail, qui donne de la force, de la souplesse aux muscles? Ce qui les tue, c'est la paresse.
- Non, c'est la malpropreté, et je suis sans puissance contre cet horrible flèau qui pèse ici sur toutes les familles vivant loin de ma capitale.
- Vous parlez avec bien de l'intérét de votre capitale ; est-ce qu'elle ressemblerait effectivement à une ville?
- Oui, mais à une ville à part, à une ville unique en son genre : c'est une cité ou une forêt, comme vous voudrez.
- Y a-t-il un palais aussi brillant que celui \(d^{\prime} H u\) mata?
- J'espère que vous me ferez l'honneur d'y venir; vous déciderez ensuite s'il mérite vos épigrammes.
- Hélas! Humata m'épouvante.

Cependant nos malades se rélablissaient à vue d'eeil, leurs forces renaissaient comme par enchantement, et nous fûmes bientôt en état de repartir pour nous rendre près du mouillage d'Agagna, capitale dé l'íle de Guham.La côte, sous quelque aspect qu'ellese présente, estricheet variée; maisde nombreux récifs, sur lesquels le flot mugit et bouillonne, en défendent les approchies, et le mouillage mème où nous jetàmes l'ancre II.
est difficile et tellement périlleux qu'on ne peut guère y stationner que dans les belles saisons.
Ses vents violents du nord ne soufflent que rarement dans la rade de Saint-Louis, protégée par l'ile aux Chèvres et le morne d'Oroté, sur lequel on a élevé une inutile batterie. Au reste, \(j\) 'engage fort les capitaines de navires à mouiller à Humata plutôt qu'ici, car les hauts-fonds y sont très-nombreux et restent souyent à sec dans les basses marées. Sur une de ces roches madréporiques, une citadelle bâtie à grands frais présente quelque apparence de sécurité contre une attaque extérieure, mais quel navire viendra jamais s'embosser la pour essayer une tentative sur Guham?

Quand nous nous vimes condamnés à ne pas sortir de quelque temps de cette rade si belle pour le paysagiste, si effrayante pour le marin, nous nous rappelames que le gouverneur nous avait parléà Guham d'une de ces iles, célèbre par le séjour que l'amiral Anson y fit lors de son grand voyage, et où , d'après M. Médinilla, nous devions trouver de curieux monuments antiques. Nous en parlâmes alors au commandant, qui nous autorisa, MM. Gaudichaud, Bérard et moi, à entreprendre dans de frêles embarcations ce périlleux voyage. Témérité, soit, mais voir c'est avoir, a dit le poëte, et nous voulions posséder. Et puis, on meurt si bien en compagnie!

Ainsi donc, laissant nos amis à bord de la corvette, nous nous embarquâmes dans un canot et mimes le cap sur Agagna, notre véritable point de départ. Il va sans dire que Petit et Marchais furent choisis par nous
pour nous accompagner dans cette première course/; fort affligés qu’ils étaient déjà de né pas nous escorter jusqu'à Tinian.
Le canal entre Guham et l'ile aux Chèvres n'a pas plus de six milles dans sa plus grande largeur, ni moins de trois dans sa plus petite. Cette ile est couverte d'arbustes, pour la plupart assez inutiles, mais parmi lesquels cependant on trouve le sicas, appelé dans le pays fédérico, dont les habitants de cet archipel font leur principale nourriture. Il n'y a pas d'eau douce, excepté celle qu'on recueille parfois dans un réservoir de plus de quatre cents pieds de diamètre', alimenté par les pluies et creusé sans doute par les premiers conquérants des Mariannes. Mais en revanche, la côte de Guham offre de toutes parts l'aspect le plus riche et le plus varié. Les récifs poursuivent leur cours jusqu'à Agagna et laissent à peine trois passages fort difficiles mème pour les embarcations. Le premier est vis-à-vis de Toupoungan, village d'une quinzaine de maisons que Marchais nous proposa d'aller prendre d'assaut à lui tout seul, armé d'une des jambes de Petit. A cette plaisanterie, celuici, dont le soleil avait probablement échauffé le cerveau, riposta par un quolibet plus innocent encore; mais Marchais fit un mouvement du coude; Petit voulut parer, et, perdant l'équilibre, il tomba à l'eau.

Oubliant que son adversaire nageait comme un marsouin, Marchais, dont le cœur n'était jamais en défaut pour rendre un service, l'y suivit afin de lui porter secours, et c'est ce que voulaitle rusé Pelit, qui,
plus fort dans cet élément, avait enfin trouvé l'occasion de se venger des mille et un coups de pied vigou-reux dont Marchais l'avait généreusement gratifié. Jamais combat ne fut plus amusant, plus rempli d'épisodes. Marchais élait furieux et avalait, en écumant de rage, gorgées sur gorgées d'une eau salée et boueuse, tandis que Petit, dans ses rapides évolutions, échappait à toutes les manœuvres de son antagoniste.
- Nous mimes trève enfin à cet acharnement des deux combattants qui arrêtait notre marche; mais Petit ne consentit à monter à bord qu'après que nous eûmes obtenu de Marchais sa parole d'honneur qu'il ne garderait aucune rancune de celte lutte d'amis, où pour la première fois la victoire lui était échappée.
Le second passage est par le travers d'Anigua, bourg aussi misérable que Toupoungan et où la lèpre n'est ni moins dangereuse ni moins répandue.
- La route nous paraissant belle par terre, mes deux compagnons et moi résolúmes de la parcourir à pied jusqu'à Agagna, distant encore de six milles. Partout une terre riche et belle, partout les arbres les plus élégants et les plus majestueux à la fois, mais point deculture, point de travaux utiles pour diriger les eaux des torrents descendant des montagnes. Que fait done l'Es: pagne de cet admirable archipel qu'il serait de bonne justice de lui ravir au profit des navires voyageurs de toutes les nations?
Enfin nous trouvâmes un hôpital de lépreux. J'y entrai, puisque mon devoir m'y appelait; j'y dessinai quelques - uns des malheureux qui erraient çà et là,
comme des fantômes, le long des murailles décrépites, et vingt fois je fus tenté de m'échapper de ce séjour de misère et de malédiction. Toutes les parties saillantes des infortunés qu'il renfermait étaient attaquées avec une violence extrème: pas un n'avait de nez, et la plupart perdaient leur langue tombant en lambeaux.

Une jeune fille nommée Dolorès vint à moi en courant et me supplia de l'arracher de cette tombe putréfiée. N'apercevant aucune plaie sur son corps, de mon autorité privée j'allais l'emmener avee moi, lorsqu'elle tomba à mes pieds et se tordit dans des convulsions horribles.

L'histoire de cette jeune fille est triste et rapide. Née à Toupoungan et devinant, encore enfant, que la fuite seule pourrait la garantir de l'affreuse maladie dont son village était infecté, elle se sauva dans les bois, où elle vécut deux ans et demi, couchée sans abri sur le gazon et ne se nourrissant que de fruits. Épuisée pourtant par cette vie errante et malheureuse, elle se présenta un jour à Agagna et demanda l'hospitalité à une brave femme dont la maison était située à l'entrée de la ville et qui l'accueillit avec bonté. Mais comme dans ce pays nulle mendicité n'est possible, l'étrangeté de la prière de la jeune fille dut frapper sa généreuse, protectrice, qui lui demanda d'oủ elle venait.
- Des bois, lui dit-elle. ag tiwiqistap se allo oun
-Pourquoi des bois?
- Parce que je craignais le mal de Saint-Lazare (c'est ainsi qu'on appelle la lèpre à Guham).
- Et pourquoi encore crains-tu si fort ce mal?
- C'est qu'il fait bien souffrir.
-Qui te l'a dit?
- Mon père, qui en est mort.
-Ton père!
- Oui, et puis une sœur morte aussi et un frère qui se mourait.
- Malheureuse ! d'où estu?
- De Toupoungan.
- Sors, sors de chez moi bien vite, ou je te tue !
- Tuez-moi, j'y consens ; mais ne me chassez pas, car je ne veux plus retourner à Toupoungan.
- Attends, attends.
-Qu'allez-vous faire?
- Te dénoncer à monseigneur le gouverneur.

Le soir même, cette jeune fille si belle, si pure, fut saisie et conduite à l'hôpital où je la trouvais, pour y etre traitée, a l'aide d'une pate faite avee des cloportes, d'une maladie dont elle n'élait pas atteinte et dont nul symptôme n'annonçait qu'elle portât le germe dans son sein. Là , sans défense, sans protection, entourée de malades et de mourants, elle attendait avec résignation la lèpre, qui, par un grand miracle du ciel, la respecta toujours. La frayeur la rendit folle et idiote; elle passait ses journées à mâcher ses cheveux quiétaient admirables, et quand elle apercevait une figure inconnue, elle se précipitait, poussait un cri aigu et tombait surle sol, où elle se roulait en de terribles convulsions.
M. Médinilla, qui me conta cette histoire, promit à mes ferventes prières de retirer linfortunée de l'épou-
vantable tombeau où on l'avait murée, si en effet elle était saine encore. Il tint sa parole, et avant mon départ de Guham j'ai eu le bonheur de voir la belle Dolorès, guérie de sa folie et deson idiotisme, logée dans une des plus jolies maisons d'Agagna, dont M. Médinilla lui avait fait généreusement cadeau.

\section*{}

 -oct a





Sut Di Truszugentan
\(\qquad\)


\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)


Laty
\(\qquad\)


\title{
ILBS MARIANSBS.
}

Course dans l'intérieur. - Dolorida.

Deux pas en arrière me sont imposés; je reviendrai à Agagna sous peu de jours.

Que faire dans un bourg, dans une ville, quand on a tout étudié, quand on a tout vu?

La vue est de tous les sens celui qui se rassasie le plus vite. Hélas! que n'en suis-je encore à l'épreuve!

Il-en est de ces choses belles et curieuses à voir comme de ces récits pleins d'intérêt qui, connus déjà, vous trouvent tièdes et froids à une seconde lecture. Je ne sais, en vérité, si nous ne serions pas moins émous-

218 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.
sés par la présence fréquente d'un spectacle d'horreur que par un assemblage complet de beautés de tous genres.

La lèpre est icil'hôte fatal de chaque demeure ; elle croit avee l'enfant, qui vient de naitre; timide, elle l'escorte encore dans son adolescence, elle grandit et se fortifie avec lui, elle l'écrase dans un âge avancé, elle le pousse à la tombe... et nous allons, nous, hommes sains et forts, cœurs bons ef généreux, l'étudier dans ses ravages, visiter le malheureux qui en est vaincu, comme si c'était là un spectacle doux à l'âme, un tableau consolant, une image de paix et de bonheur.

Que de contrastes en nous, que de misères nous nous faisons volontairement! N'en avons-nous pas assez, bon Dieu! de toutes celles que le sort jette à pleines mains sur notre passage !

Sentinelle toujours debout, la lèpre est permanente à Humata, je vous l'ai déjà dit, et cependant quelques individus encore n'en sont point atteints. Patience, elle a les bras longs et les ongles aigus, l'horrible maladie dont je vous parle; lorsqu'elle laisse passer auprès d'elle un corps sans le tordre et le creuser, e'est que Dieu, dont la forcé est plus grande, a étendu la main et a dit Assez !
Dieu seul est vainqueur de la lèpre. Or, écoutez:
Un jour que, plus matinal que de coutume, je m'étais rendu de l'espèce d'hôpital où nous logions *chez le gouverneur, déja réveillé, je recommençai mes questions sur la coupable insouciance avec laquelle il permettaif aux gens bien portants d'entrer à toute heure
dans les maisons des lépreux, d'y prendre parfois leurs repas et même d'y passer la nuit.
- Que faire encore à tout cela? me répondit-il.
- Se décider à un acte rigoureux et arrêter le mal à sa source.
- Arrêteriez-vous la cataracte du Niagara?
- Mais la cataracte est un monde qui roule, et je ne vois pas ici un monde qui succombe.
- C'est que vous ne voyez pas tout.
- Comment! Humata n'est-il pas l'enfer de cet archipel?
- Humata n'en est que le purgatoire; ici se dresse parfois l'éspérance. Si le ciel n'était pas si pur aux Mariannes, il faudrait les fuir comme on fuit une cité visitée par le vomito-negro.
- On combat efficacement la peste.
- Je vous le répète, on ne combat pas la lèpre.
- - Vous arez beau dire, les hommes peuvent s'en garantir en fuyant les lieux qui en sont infectés.
- Eh! nel'ai-je pastenté maintes fois! Si j’ai voulu épouvanter par de sévères exemples, savez-vous ce qu'on se disait tout bas dans ma capitale? Que j'etais un impie, un franc-maçon, un athée, un antechrist.
- Pourquoi?
- Parce que le peuple croit, aux Mariannes, que toutse fait ici-bas par l'ordre de Dieu; que l'homme qui est atteint de la lèpre devait en mourir ou plus tôt ou plus tard, et que vous pourriez fort bien, vous ou tout autre, coucher côte à côte d'un lépreux sans rien

220 Sodvenibs d'un aveugle.
craindre, puisqu'il était encore écrit là-haut que vous deviez ou non être malade.
- Cette croyance est-elle générale? asis), vor -
- A peu d'exceptions près.
- Mais il y a donc deux lèpres à Agagna?
- Il y en a plus de deux, monsieur.
- Je vous plains autant que le peuple qui vous. est confié.
- Il faut subir sa vie.
- N'est-ce pas un million par an que vous donne votre roi?
- Une place comme la mienne ne se paie pas, monsieur, et c'est pour cela sans doute que le gouverneur de Manille, qui m'a nommé, ne me donne que cent trente piastres par mois, dont je distribue une partie aux malheureux.
- Je ne vous plains plus. Ne m'avez-vous pas dit tout à I'heure qu'il y avait un enfer à Guham?
- Je vous l'ai dit.
- Où est-il?
- Non loin d'ici, à Maria-Dolorès, à Angelos et à Sancta-Maria-del-Pilar, trois bourgs ou plutôt trois lazarets.
- Puis-je y aller?
- A quoi bon? c'est un spectacle si horrible! La maladie est là si cruelle, si vivace, que vous verrez des fragments humains se promener sous les plus beaux arbres du monde, se rafraichir aux sources les, plus limpides et tomber en débris dans leur marche. On ne va pas là quand on n'y est pas condamné.
- L'étude impose des sacrifices. Qui soigne ces pauvres gens?
sो-Personne.
17. Vous voyez done bien que la peur du mal existe.

1h- Point: si un lazaret était aux portes d'Agagna, qui n'a pas de portes, il serait peuplé comme ma capitale : c'est l'éloignement qui le fait désert ; j'y envoie les malades.
- Je désire voir Santa-Maria-del-Pilar.
- Allez donc, monsieur: cette journée est belle, je vais vous donner un guide, et si vous trouvez là deux personnes bien portantes, c'est qu'il y aura miracle.
- Pourquoi deux personnes?
- Parce qu'il n'y en a qu'une que Dieu protégedepuis cinq ans, une sainte, un ange... Oh! c'est une bistoire édifiante.
- Et vraie?
- Irrécusable comme la lèpre.
- J'écoute :
- Depuis quinze jours (il y a cinq ou six ans de cela), les habitants des Mariannes n'avaient pas vu le soleil; des nuages cuivrés, amoncelés les uns sur les autres, pesaient sur nous de tout leur poids, et quoique parfois le vent soufflat avec assez de violence, ces masses énormes restaient immobiles comme des rochers suspendus dans les airs.
La chaleur était accablante, la mer clapotait, les cimes des arbres bruissaient, les ruisseaux étaient à \(\sec\), et les bestiaux sur les routes s'arrêtaient épou-

\section*{292.} SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.
vantés; on s'attendait à une catastrophe hovrible, on croyait à la fin du monde, et l'église ne désemplissait pas. Une nuit cependant, là-bas à l'horizon du côté de Tinian, que je veux que vous alliez voir et étudier, un point lumineux éclaire l'espace, il monte et grandit comme s'il voulait tout embraser; on se regarde avec effroi, on se signe, on ne marche plus qu'à genoux dans les rues. Tout à coup les nuages courent avec une rapidité effrayante, le ciel se dégage, les animaux se redressent, les ruisseaux se ravivent, mais la terre s'agite par des secousses terribles et répétées, le volcan d'Agrigan s'est joint au volcan de Guham, ils ébranlent le sol, les maisons sont renversées, mon palais est à demi saccagé, et au milieu du désastre général l'église seule respectée.
Le prêtre élait en chaire, brave homme celui-là! le saint apôtre ne voulut point quitter son poste, et quand la tourmente eut cessé ses ravages, quand la nature eut repris ses belles couleurs, toutes les bouches crièrent: Miracle! miracle! tous les ccurs répétèrent: Hosannah! hosannah!
Le bon prétre mourut quelques jours après, mais avant d'expirer il demanda des secours pour les lépreux, fit promettre à ceux qui entouraient son lit de douleur que des pèlerinages auraient lieu dans les hourgs où la maladie exerçait son redoutable empire, et il obtint que chaque année un hommé dévoué se consacrerait au soulagement des malheureux dans les tristes lieux dont je vous ai déjà parlé. Le saint usage n’a pointpériclité, etyous trouverezà Notre-Dame-del-

Pilar une personne encore pure de toute atteinte du

- Un jeune homme?
- Une jeune fille. Elle avait neuf ans quand elle partit volontaire garde-malade, il y en a cinq qu'elle est là, elle ne veut point quitter son poste, elle y mourra,

- Ne fút-ce que pour baiser la main de la noble martyre, jlirai à Santa-Maria-del-Pilar.
- Voilà un guide honnète homme, il sait les chemins; vous serez au bourg en moins de deux heures; portez un rosaire à Dolorida, elle priera pour vous.
- Je lui en porterai six et quelques chemises.

- A ce soir.

Nous partimes, mon guide, Petit et moi; mon guide avec effroi, moi avec une profonde tristesse, et Petit paree que je lui avais dit, Viens. Il avait emballé dans un havresac mon léger bagage et me disait de temps à autre.
- Pourquoi aller là-bas? Si vous voulez, je leur apporterai seul vos hardes.
- v-Non, je veux les voir.
tin- Ce n'est déjà pas si beau des galeux de la téte aux
 uc-Ce n'est pas la gale, c'est la lèpre.
-tio La lèpre, monsicur, c'est la gale numéro un': ça se gagne fort proprement, comme on dit. b
\(\rightarrow-\) Tu ne comprends pas la curiosité, toi.
e - Oh l quesi; mais il y a curiosité et curiosité, et

224 souvemiss d'un aveugle.
celle qui vous pousse à aller vous fourrer parmi tant de plaies, c'est de la bêtise, sauf l'amitié que j'ai pour vous.
- Tu prends certaines libertés...
- C'est vrai, mais je vous accompagne, et ça doit faire passer /sur bien des choses.
- Ainsi done tu ne vas à Maria-del-Pilar que par rapport à moi?
- Est-ce que j jirais par rapport à eux autres? Allons done, vous ne me connaissez pas encore, \(j e\) vois ¢̧a. Tenez, je suis triste, je marronne; vous ai-je tant seulement demandé une goutte d'eau-de-vie. Non, je n'en veux pas, je n'en boirai pas; quand on va visiter le malheur, il ne faut pas être heureux.
- Tu es un brave garçon.
- Vous ne m'apprenez rien, je le sais aussi bien que vous, qui semblez ne vous en aperceroir qu'aujourd'hui.
- Si je ne le savais pas depuis longtemps, je ne t'aurais pas prié de m'accompagner.
- A la bonne heure, voilà que je vous raime plus fort.
Nous avions quitté le sentier battu et au bord duquel murmurait un joyeux filet d'eau, qui se perdait là, au milieu d'un magnifique gazon où sans doute il prenait naissance. Nous entràmes dans un bois ou plutôt dans un jardin ravissant: c'étaient des allées naturelles de bananiers, dont le sommet de la tige était paré de ses grappes délicieuses protégées contre l'ardeur du soleil par les larges parasols dont le ciel les a
panachés. C'était partout des rimas aux branches gigantesques, aux feuilles vastes et veloutees, aux fruits bienfaisants qui ont fait appeler ce géant des forêts arbre à pain. Célait encore loute la classe des palmistes réunis comme des frères, le vacoi, le palmier, le cocotier, séparés aux pieds et mêlant leur chevelure ondoyante comme des amis qui se retrouvent et se caressent; et puis des fleurs odorantes sous les pieds, un gazon émaillé, égal, où ne se cachait nul reptile; et à l'air des oiseaux amoureux, semblant étonnés de voir là des ètres qui marchaient et changeaient de place.
- Gré coquin! que c'est fioné tout ça! disait Pelit dans son enthousiasme.
-Tu n'es done plus fâché que nous soyons venus?
- Mais au bout, qu'est-ce qu'il y a?
- Nous allons le savoir. Voilà des maisons.
- Ca c'est aussi bien des maisons que la bicoque du gouverneur est un palais. Quel farceur! il appelle un palais quatre murs, une grande chambre sans meubles et un hangar; il croit done que nous venons des antipodes?
- Oui, et il a raison.
- Il nous prend donc pour des sauvages, pour des Hugues?
-Quelle colère!
-C'est justeaumoins : Mon palais! moi palais! il n'a que ga dans la bouche. Un palais sans caves, ca fait pitié, foi de matelot à trente-six ! N'a-t-il pas aussi appelé soldats des espéces de manches à balai qu'on a harnachés avec des sorles d'uniformes et des épaulettes?

226 sotivenis situ Aveugle.
J'ai voulu passer la jambe à uin dé ces vainqueturs : Ye geste seull lui a fait prendre un billet de parterre; et le soir, j 'ai yu près de la cuisine, où je suis assez soul vent, mon grenadier plumant un poulet aussi maigree que luif. Une armée de lurons de cette allure, Mart chais, Vial, Chaumont, Barthe et moi, avec des gatcettes, nous lá ferions aller à la dérive en un crint


- Je ne jacasse plus.

Six cases délabrêes, basses, bâties sür pilotis, for̀thaíent le premier village. Tout était silencieux autour de ces tombeaux ; personne au sevil des portes, personnè sur le gazon ou sous les touffes de bananiers. Le ceur se glaçait. J'entrai en tremblant dans la première case; un seul homme l'habitait, couché dans un liamac suspendu a un pied du sol. Il hous regarda avec des yeux hẻbétés et nous dèmanda qui nơus enivoyait. Te luí dis que nious venions pour voir le village et y apporter quelques secours aux plas mallieureux.
- Alors donnez-moi quelque chose.
- D'où souffrez-vous?

De nülle pärt; mais vojez coirme je m'en vais.
Ses jambes étaient des os rongés par la lèpre. Petit, sans me consulter, lui jeta une cliemise, et nious sortimes épouvantés. Dans une autre case nous trouvàmes une jeune mère dont la moitié du corps n'était qu'une plaie; elleallaitait un enfant de trois ou quatre niois! Iei du plaisir... du bonheur... de l'arnour peutêtre! !!... Petit, laciturne cette fois, aurait dônné tout
le havpessae si je l'avais laissé faire. Dans une troisième case nous trouvámes quelque chose ressemblant à un homme ; mais là aussi, à getioux, etait une jeune fille auprès d'une grande calebasse remplie d'eau dans laquelle elle trempait un linge grossier dont elle essuyait les membres rongés du moribond.
- Ave, Maria, lui disje d'une voix faible?
-GGralia plena, me répondit-elle sans tourner la tete.
Dès qu'elle eut achevé son triste ministère, elle se leva et allait sortir. Elle nous vit.
-Qui êtes-vous?
- Des étrangers, des Français arrivés depuis plus sieurs jours à Guham.
- La charité, s'il vous plait, en faveur de ceúx qui souffrent.
- Que désirez-vous pour eux?
- D'abord des prières, puis du linge.
- Voici d'abord du linge ; viendront plus tard les prières.
-Que le ciel vous en tienne comple! musi at.
Et la jeuné fille disparut.
- Où va-t-elle? dis-je à moti guide, quii ñavait pas prononcé vingt paroles dêpuis nótre départ.
- - Elle va secourir d'autres inforlunés'; ses hetires sont prises.
- Elle succombera à la peine.
\({ }^{\text {' }}\) ['est ainsi qu'une grande partic des visiteurs saluent en Espague.
-Oh! non, monseigneur, le ciel lui donnera des forces : c'est une sainte, c'est Dolorida.

Dans chaque maison du village des débris d'hommes et de femmes étaient étendus sur des nattes ou dans des hamacs, et pour tant de misères une jeune fille suffisait. Dès que la mort avait parlé, Dolorida accourait à Humata ; on lui donnait deux hommes robustes qui allaient lui prêter secours, et ils s'en retournaient seuls.

A cent pas de ce groupe de cases il y en avait d'autres, au nombre de six, presque loules désertes, et à cent pas plus loin encore, à côté d'une source fort abondante, s'élevaient trois maisonnettes plus propres que celles que j'avais déjà visitées.
- C'est ici que loge Dolorida, me dit mon guide; elle n'y rentre que le soir, quand toute la besogne est faite.
- Pouvons-nous y passer la nuit?
- Vous le pouvez; mais moi il faut que je m'en retourne; vous avez tout vu.
-Silence! voici Dolorida.
La jeune martyre entra, se mit à genoux, récita à demi-voix un Pater et un Ave, et me tendit la main.
-- Votre seigneurie a fait beaucoup de bien ici, me dit-elle; Dieu s'en souviendra.
- Je veux en faire davantage, Dolorida; j'ai là encore des serviettes, des mouchoirs, des peignes, plusieurs chemises et des scapulaires bénits.
-Des scapulaires! des scapulaires bénits!
- Par notre saint-père.
a -Ohl donnez, donnez, queje guérisse mes malades; que je promène ces saintes reliques sur eux et qu'ils marchent!
170 - Dieu peut-être veut qu'ils souffrent encore.
- Vous avez raison; mais du moins, monseigneur, ils mourront tous béatifiés.

Dolorida était une fille fraiche, brune, presque cuivrée; tout le haut de son corps était nu; une jupe propre, attachée aux reins, descendait jusqu'aux genoux et laissait voir des jambes pleines de sève; ses pieds et ses mains étaient d'une délicatesse extrème; sa chevelure noire et onduleuse, ses yeux admirablement taillés avaient une puissance de regard impossible à décrire; ses dents très-blanches et ses joues rondelettes et fermes attestaient une santé robuste que les veilles n'avaient pu affaiblir. Dolorida voyait un ciel après cette terre, et la foi seule la soutenait dans l'horrible sacrifice qu'elle s'était imposé. Mais au milieu de cetté haute piété que de stupides croyances, que de contes absurdes et révoltants! Les sorciers et Dieu sans cesse en contact, en lutte, en querelle, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus; les démons sortant corps et âme de leur chaudière; les anges surpris par des légions de réprouvés forcés de se jeter dans d'énormes bénitiers et de prononcer incessammentle nom de Jésus, afin de ne pas être entrainés aux enfers: tout cela, je vous jure ; fait mal à entendre; tout cella pourtant n'ôtait rien à ce caractère de bienveillance et d'humanité dont la jeune Tchamorre avait été si saintement dotée.

Je lui promis de nouveaux secours avant mon dé-
part de Guham, et je lui disais déjà adieu quand je m'aperçus que Pelit n'était pas avec nous; mais il rentra un instant après, abattu, désolé; les yeux humides et n'ayant pour tout vètement que son large pantalon de matelot.
 - -De là-bas, d'une maison où j’ai vu un vieillard qui m'a sabordé le foie. quan was gh lotht of suo: , weit zuct Explique-toi vite.
- C'est court.
\(\pi\) Je parie que tu l'es encore battu.
- ii - Quelle infamis! Figurez-yous que ce bravehomme, mangé par la maladie, ressemble à vieux père comme je ressemble à un homard, et je me suis senti tout chose en m'approchant de lui. Alors, ma foi, j'ai d'abord ôté ma veste, que jeluiai donnée, puis mon gilet, que jelui ai prèté, puis ma chemise, que je ne veux pas qu'ilme rende, et puis enfin mes souliers, quil gardera, car le brave homme a encore des pieds, et les miens peuvent se passer des semelles du cordonnier. Cré coquin! que ça fait du bien de faire du bien! , offil 159 : lsatnos 49 sb -Petit, je t'estime. -Si vous saviez comme il ressemble à vieux père! Je ne me soúlerai pas de quinze jours. on J'arrivai à Humata avec une odeuv de cadavre qui me brùlait.
\#- Eh bien! me dit M. Médinilla en m'apercevant,

- Non, c'est horrible, cela désespère, cela tue. 's
- - I retournerez-vous? जिy
- Peut-ètre.

Je n'y retournai point, et je vis, deux mois aprés, dans l'église d'Agagna la belle Dolorida, toujours fraiche et toujours dévote.
- Tu t'es donc brisée à la peine? lui dis-je en l'accostant avec intérèt.
- Non, monseigneur, me répondit-elle d'une voix pieuse, je n'avais plus rien à faire à Notre-Dame-delPilar.
- Pourquoi?
- Il n'y a plus de malades...
- Ils sont guéris?
- Morts...
. . . . . Deux jours avant notre départ de Guham, tout était silencieux dans les maisons d'Agagna et l'église retentissait de chants funèbres; un long cortége en sortit : bienlôt hommes et femmes, Tchamorres et Espagnols, marchaient à pas lents avec leur lenzo sur la tête inclinée et leur rosaire au cou; puis venait le prétre et une bière recouverte d'un linceul blanc. Une fosse était là aussi, à dix pas du temple saint; chaque assistant s'en approchaavec dévotion, et, à genoux et sanglotant, y jeta un peu de terre. La lèpre n'épargne personne.

Dolorida la jeune martyre venait de monter au ciel.

\section*{14}

\section*{ILES IIARIANNES.}

Guham. - Agagna. - Fêles. - Détails.

Effrayé de l'aspect des lépreux, je pris la fuite et rejoignis mes camarades, qui m'attendaient à Assan.

Ceci est véritablement un bourg, mais un bourg propre et bien bati; on s'aperçoit qu'on approche de la capitale, dont on n'est éloigné que d'un quart de lieue, et les environs, plantés d'arbres odoriférants, sont un jardin délicieux où l'on a hate de se reposer. Jy fis une remarque assez singulière. Dans tous les lieux où s'était montré le cocotier, nous l'avions trouvé droit, èlégant, majestueux. lei, il change de

234 souvenirs d'un aveugle.
nature et garde sa nouvelle forme jusqu'à Agagna. Sa tige, d'abord verticale, fait un coude à une hauteur de vingt à vingt-cinq pieds, et parcourt ensuite presque horizontalement une grande distance sans perdre de sa force et de la richesse de son feuillage, et se redresse enfin comme un superbe panache à deux brasses à peu près de sabrillante chevelure. L'aspect de ces arbres capricieux est vraiment fort curieux à observer, et de loin on croirait voir une vaste foret à demi vaincue par les ouragans.

Je ne vous dirai pas la beauté, la variété, la richesse des paysages qui se dessinent aux yeux d'Assan jusqu'à Agagna : nul pinceau, nulle plume ne pourrait en donner lidée; on se tait, on admire.

Ceci est une ville, une ville véritable avec rues larges et droites, avec carrefours, une place publique, une église, un palais: Ceci ne yous rapproche point de l'Europe, car rien ne ressemble à ce que vous avez ru jusqu'à présent, mais vous dit pourtant une conquête récente d'une civilisation bâtarde. Ce n'est encore qu'un reflet, c'est pour ainsi dire la parodie de nos mours, de nos lois, de nos usages, de nos vices même et de nos ridicules; mais c'est un progrès en tout, bien et mal, c'est un premier pas, une espérance; vienne maintenant ici, pour gouverner cet archipel, un homme qui comprenne la morale, un réformateur philanthrope, un esprit droit, une volonté ferme, et vous aurez aux Mariannes des citoyens comme vous et moi, un code protecteur de tous les intérets, une religion guide de toutes les consciences.

Avec des natures aussi malléables que celles que voilà, on peut tout attendre d'une pensée généreuse. Le Märiannais est dans l'erreur parce qu'on ne lui a pas dit encore où est la vérité et ce qui est la vérité. Dés qu'on lui aura appris la route à tenir, soyez súr qu'il n'en déviera pas; et si les mœurs primitives triomphent parfois des nouvelles institutions, elest qu'il y a dans celles-ci tant de sottise et de folie que le bon sens, qui. est une propriété de tout ce qui respire, en fait prompte et bonne justice. Il ne faut ja+ mais, et dans aucune circonstance, tout vouloir à la fois. Dieu, plus puissant que l'homme, fit le monde en six jours, et quel monde encore! une semaine de plus n'aurait rien gàté, je pense. fitub siccital tira th

Il y a cinq cent soixante-dix maisons à Agagna, dont cinquante seulement en maçonnerie; les autres sont en bambou, arêtes de palmier et feuilles très-artistement serrées et liées. Toutes sont sur pilotis, à quatre ou cinq pieds du sol, oyant sur la façade et derrière un jardin avec enclos planté de tabae et quelques fleurs. Je vous jure que tout cela est fort gai, fort curieux à étudies. Ces maisons sont séparées les unes des autres; on y monte par une échelle extérieure qu'on retire la nuit et qu'on pourrait laisser en toute sécurité. Elles n'ont jamais plus de deux pièces; dans l'une dorment les maitres du logis, dans l'autre, en face de la porte, les enfants, les poules, les pores, hôles de chaque jour, et les étrangers visiteurs, constamment bien accueillis. Les meubles consislent en petits escabeaux, hamacs, ardoises pour tourner la,
feuille de tabac, et mortiers pour réduire en poudre le sicas. Ajoutez à cela trois ou quatre images de saints, de christ, de martyrs; des vases en coco, des fourchettes en bois de sandal, des rosaires et des galettes qu'on fait sécher à l'air, et vous aurez une idée complète de ces demeures hospitalières où la vie s'écoule sans secousse, presque sans souffrance, jusqu'à une vieillesse précoce ; car dans ce payssi chaud, si fécond; on est homme complet quand chez nous on comprend à peine la vie.
- Le palais du gouverneur décore la seule place de la capitale. C'est un vaste corps de logis à un étage, moitié bois, moilié briques, avec force croisées et un balcon dominant la mer et planant majestueusement sur les maisons voisines. Devant sa façade sont placées huit pièces d'artillerie en bronze, sur leurs affùts, gardées par des soldals en uniforme devant lesquels je vous défie de vous arreter sans rire aux éclats, tant les guenilles dont ou les a affublés sont bizarres et peu façonnées à leur taille. Les murs du palais, fraichement peints, attestent la galanterie de M. Joseph Médinilla, qui ne veut pas que nous accusions son empressement et sa courtoisie. Si vous monlez, vous vous trouvez dans une salle immense, ornée du véritable portrait de Ferdinand VII et d'une Vierge des Douleurs paraissant souffrir surtout de la façon brutale dont elle a été traitée par le peintre. Puis encore on voyait çả et là des images coloriées, représentant l'entrée des Français à Madrid, à Valence, à Barcelone; nos soldats sout peints bras nus, couverts
de sang, armés de poignards et mangeant des moines, des enfants et des filles encore vivants. Le gouverneur, me voyant rire et hausser les épaules à l'aspect de ces turpitudes, me demanda sérieusement si tout cela n'é. tait pas vrai.
- - Il y a du vrai dans ces scènes hideuses, lui ré-pondis-je avec gravité; mais les rôles sont changés, et les Espagnols seuls se servaient de couteaux et de stylets.

Les cadres furent enlevés le jour même de notrearrivée; le gouverneur devinait parfaitement une délicatesse.

Un logement nous élait préparé à côté du palais; nous nous y rendimes et nous nous trouvâmes bientôt en face d'un piquet de vingt-quatre hommes sous les armes, commandés par un major, un capitaine et cinq ou six lieutenants et sous-lieutenants. 0 Charlet! \(\hat{o}\) Raffet! ô Bellangé, venez à mon aide! c'est les esquisser tous que d'en esquisser un seul, ils sont sortis du même moule, il y a parité, on dirait des frères, mieux que ça, des Sosies :

Il est maigre, long, efllanqué; son chapeau à claque le coiffe brassé carré, selon l'expression pitloresque de Petit; les deux coins, ornés d'énormes glands, descendent jusque sur les épaules et caressent des ombres d'épaulettes faisant face en arrière et venant visiter les omoplates. Le chef, dégarni de cheveux sur la face, en a plusieurs en queue serrés tantôt à l'aide d'un ruban noir ou blanc, tantòt à l'aide d'une petite corde jaune ou rouge, Il a une moustache, on il n'en a pas, selon
soneaprice; il se tient droit comme un de ces côcotiets d'Assan dont je vous ai parlé tout à l'heure, et il nage dans son habit avee plus d'aisance que vous nè le feriez datis un large manteau de mousseline. Celuici joint les deux revers par une agrafe au-dessous du menton et s'achemine en pointe jusqu'au bas de la place des mollets, enfermés dans des guêtres où lés euisses et le corps tiendraient fort commodément. Un ceinturon noir ou bleu appliquait l'épée sur la hanché, épée à la Charlemagne, longue et plate à fourreau déchiré : le tout porlé sur des souliers fins et extrêmé ment effilés. Voilà à peu près; mais c'est la touriiture grotesque de ces marifigouins déguisés quil faut admirer! c'est aússi l'air imposant et martial dont ils eherchentà se draper qui amuse et qui étonne. Eii vérité, on ferait volontiers le voyage aux Mariännês rien que pour voir; une fois seulement, l'état-majoir en grande tenue du gouvernéur général de cet archipel pour le roi de toutés les Espagnes.

Après notre inspection à la course, mes deux amis et moi nous nous rendìmes à notre logement pour nous préparer à notre grand voyage à Tinian, l'ile des antiquités. Uné porte où veillait une sentinelle fumant soñ cigare était à côté de la nôtre : là se voyait une prison aved des anneaux de fer au mur; dés cris déchirants sortaient de cette noire enceinte, et j'y pénétrai sans que la sentinelle m'arrelat. On frappait un Sändwichien amarré à l'un des anneaux de fer, et ses épaules et ses flanes en lambeaux attestaient la vigueur du bourreau. Celui-ci, dont je vous parlerai plus tard, mel sa-
luà delalmain gauche, tandis que de sa droite il aehevait l'exécution de lá sentence. Mais cette sentence, qui l'avait dictée? lè valet lui-mêmé; de quoi était coupable le Sandwichien? d'avoir répondu trop cavalièrement au valet. Nul ne savait dans l'ile ce qui se passait en ce moment à la prison, hormis le bourread, le patient et moi. La tấche finie; le Sandwichien s'en allá, et celui qui venait de le frapper lui lança violemment son baton noueux entre les jambes.

A une sévère observation échappée de ma bouche, le misérable haussa les épaules, siflla et me laissa seul. Toutes choses sont ainsi faites : quand le premier est bon et généreux, le second est méchant et cruel; au lion succède le tigre, à l'aigle le vautour, au maître le valet.

Le premier diner que nous donna le gouverneur fut précédé d'un dessert très-confortable, où les plus beaux fruits de la colonie se trouvèrent étalés avec une profusion toute vaniteuse, mais où la grâce et l'empressemént jouaient encore le premier rôle. La grandeur castillane étalait là son insolence et son orgueil. M. Médinilla se sentait fier de nous convaincre qu'il coulait dans ses veines un noble sang espagnol, et il se plaisait à nous parler de l'Europe, afin de notis prouver que ses usages ne lui étaient pas étrangets. Tant de coquetterie nous subjugua. Le repas de la soirée fut d'une gaieté charmante, et, pour y ajouter encore un plaisir, le gouverneur nous demanda la permission de faire monter dans la grande salle une vingtaine de petitsgarçonset de petites filles qui se placerrent surdeux

240 SOUVRNIRS D'UN AVEUGLE. \(V\)
lignes, ainsique des soldats liliputiens, et entonnèrent des chants tchamorres avec une harmonie à rivaliser avec un concert de chats sauvages; puis, changeant de rhythme, ils nous firent entendre quelques noëls fort originaux et clóturèrent la séance par des cantates sonores et guerrières en l'honneur de leur noble pays; de leur noble'souverain, de leur noble armée, de leurs nobles concitoyens, de leurs nobles nobles. Voici un échantillon de leur poésie patriotique :

\footnotetext{

Des rois le plus grand. Vive Georges-Trois! Le plus grand des rois.
 Scélérat et capon. A cet infarme coquin Une cravate de lin. Qu'il vienne jusqu'ici, Ce sera fait de lui!
}

Ces choses-là se traduisent littéralement. Cependant M. Médinilla, devinant à nos grimaces qu'une pareille versification n'élait pas fort de notre goût, renvoya les bambins sur la place publique, nous demanda la permission d'aller faire la sieste et nous invita pour le lendemain à de noureaux délassements.

Nous sorlimes done du palais et parcourùmes la ville... Elle était déjà plongée dans le sommeil le plus profond. Ici le peuple vit couché ou accroupi. La brise a beau souffler fraiche et bienfaisante, les hommes, les femmes restent cloitrés dans leurs demeures, éten- il serait vrai de dire qu'aux Mariannes tous les jours n'ont que deux ou trois heures, et que le reste c'est la nuit. Voyez pourtant ces muscles si bien dessinés, ces charpentes vertes et vigoureuses qui passent près de vous d'un pas ferme et assuré; voyez aussi ces jeunes filles à l'œil ardent, à la tête haute, au corps plein de souplesse, vous saluant de la main et du sourire à la fois, vous invitant de la façon la plus gracieuse à une collation de bananes, de pastèques et de cocos. Oh! tout cela c'est la vie forte et puissante de la végétation qui pèse sur Guham et qui ombrage le sol sans soins et sans culture.

Il y a logique, et la cause en est facile à trouver.
De tous les peuples de la terre l'Espagnol est sans contredit le plus vain de son caractère primitif; il ne veut de défauts que ceux qu'il tient de lui seul; il n'a de qualités heureuses que celles qui lui sont person nelles, et il met de l'orgueil à ne rien emprunter aux autres, ni vices ni vertus : I'Espagne se reflète admirablement aux Mariannes. Il est pourtant des occasions exceptionnelles et malheureusement trop rares où les habitants de Guham consentent à sortir de leur léthargie, c'est lorsqu'un navire vient mouiller dans leur archipel. Oh ! alors la ville se réveille, elle s'agite, se questionne, elle prépare ses objets d'échange, elle est presque heureuse : que dis-je! elle l'est tout à fait, car on lui apportera sans doute des saints, des croix bénites, des scapulaires contre la lèpre, des rosaires sacrés par le pape et des images coloriées des mystères

242 SOUVENIRS D'ON AVEUGLE.
de notre religion. Cela, voyez-vous, est aux Mariannes une monnaie qui ne perd guère de sa valeur; les piastres cesseront d'avoir cours avant les reliques, et toute jeune et jolie fille se livrera à vous si vous lui donnez un saint Jacques ou un saint Bąrnabé. L'Espagnol et le Tchamorre sont encore en lutte. L'année avait été heurcuse pour les Mariannais : deux navires russes, leKamtschatha et le Kutuzoff, sont venus mouiller devant Guham, il y a peu de temps, et le Rurich les a suivis de près, le Rurich, commandé par M. Kotzebuë, que nous avons trouvé mouillé en rade du cap de Bonne-Espérance, et qui achevait sa glorieuse campagne au moment où nous commencions la nôtre.

Ne vous ai-je pas dit qu'il y avait un curé à Agagna? Oui. Eh bien! ce curé est le seul prêtre de la colonie; Humata, Assan, Toupoungan, deux ou trois autres villages, l'ile de Tinian et celle de Rotta lui confient le soin de leur conscience, et malgré la grandeur et la multiplicité de ses fonctions, il trouve encore le moyen de dérober quelques instants à ses ouailles. Par exemple, chaque jour, après la messe, il réunit chez lui un grand nombre de riches habitants qui, les cartes et les dés à la main, sur une table sans tapis, se volent et se ruinent sous sa prolection immédiate. C'est lui qui tient la banque, c'est lui qui règle les parties, et si le sort ne lui a pas été favorable dans la journée, il met bientôt son adresse aux prises avec le destin; vous devinez que celui-ci ne sort jamais victorieux de la lutte. Au surplus, là ne se bornent pas les travaux quotidiens de frère Gyriaco, et je n'ose vąrsṣ dire ịci le
honteux commerce auquel il se livre au profit des amusements étrangers. J'ai assisté à un sermon de frère Cyriaco; il n'y fut question que de l'enfer, peuplé, selon lui , de femmes libertines, d'enfants meurtriers, de pères paresseux, d'hommes adonnés à l'ivrognerie... Et pas un prêtre, pas un gouverneur, pas un alcade au milieu d'eux; ils auraient élé là en trop mauvaise compagnie! Le pauvre peuple de Guham, à genoux ou accroupi, écoutant les épouvantables anathèmes du saint apôtre de Dieu, baisait dévotement la terre, se frappait rudement la poitrine, et, au sortir de l'église, allait recommencer son insouciante vie de tous les jours. Ainsi donc là religion, aux Mariannes, est une occupation de quelques instants; c'est une sorte de pratique à laquelle on se livre de telle heure à telle heure avec une ponctualité édifiante; mais à laquelle tout le reste de la vie donne un énergique démenti. On va à l'église comme on prend ses repas, comme on va à la rivière pour se baigner, comme on se couche. Une jeune fille écoute vos propos amoureux, les encourage et vous donne des garants sûrs de sa tendresse; mais l'Angelus sonne, la pénitente se jette dévotement à genoux, oublie que vous êtes à ses côtés, récite sa prière, et cela fait, elle vous rend tous les droits que le tintement de la cloché vous avait ravis.
Frère Cyriaco ne comprend pas autrement la religion : comment voulez-vous que le peuple en sache plus que lui? Combien il serait aisé pourtant de le conduire vers une morale pure et sainte! Il est si bon, si crédule, si disposé à accepter toute superstitionn, si avide
de s'instruire, qu'il ne lui faut en vérité qu'un pasteur homme de bien et de sens pour se régénérer. Mais les Mariannes sont une terre d'exil; Manille et la métropole n'envoient ici que les gens qui lui sontà charge.
J'avais oublié de dire que, par une politesse toute de ce monde, les clefs du saint sépulcre, passées à un ruban rose, furent remises par le curé à notre commandant, qui les porta avec dévotion à son cou pendant quarante-huit heures, et ne les rendit à frère \(\mathrm{C}_{\mathrm{y}}\) riaco que le dimanche de Pâques. Tout cela est fort édifiant.

Nulle part, ni en Espagne, ni en Portugal, ni au Brésil, je n'ai vu plus de processions et de cérémonies religieuses : chaque jour c'est un saint nouveau à glorifier, et matin et soir frère Cyriaco parcourt la ville, à la tête d'une douzaine de bambins habillés de rouge et de blanc, qui chantent des versets et entrent dans les maisons pour les quêtes forcées du curé. Comme l'argent est fort rare dans la colonie, les quêteurs peu avides se contentent de fruits, de légumes, de jambons salés, de belles volailles, et je vous assure que la table et la basse-cour du curé de l'endroit n'accusent point la disette. Quand je vous dis que l'Espagne est à Guham !

Nous nous étions flattés qu'après la semaine sainte les promenades de frère Cyriaco et des bedauds cesseraient; mais point: le ménage du desservant n'était pas assez approvisionió, et les rues continuèrent à retentir dechants pieux. Je ne vous énumérerai pas les arlequi-
nades imaginées pour réveiller la ferveur assoupie des naturels et mises en pratique le jour de Pâques. Cela est triste à voir et à étudier, cela blesse la raison et le cœur à la fois. Est-ce qu'à pareille époque le ciel donne aux Mariannais des avertissements jusqu'à ce jour stériles? Nous ressentimes le soir, vers sept heures, deux assez violentes secousses de tremblement de terre, précédées par un bruit semblable au roulement de plusieurs voitures courant sur le pavé; pas un habitant ne resta dans sa demeure; les rues et la place du palais virent la foule agenouillée, faisant force signes de croix et baisant la terre avec humilité. Il n'est donc pas absurde d'avancer que la peur est une religion.

Quand je vous ai dit que les mœurs espagnoles se reflètent à Guham comme dans un mirör fidèle, j'ai été vrai jusqu'a la naïveté: Il n'y a pas dans toute la Castille de mari plus jaloux de sa femme que ne le sont les Mariannais pris au hasard; mais après cela; courtisez, enlevez sans scrupule les amies, les sœurs, les cousines, peu leur importe; ils ne répondent que du trésor qu'ils ont pris à leurs risques et périls, et je vous assure qu'ils veillent dessus avec des yeux qui savent voir. Au surplus, je crois que ces mœurs sont dans le langage plus que dans les habitudes; je suis sùr qu'il y a de la fanfaronnade de morale, car Guham se distingue par une grande disette de meurtres et une grande profusion d'adultères. Ce sont là de ces choses heureusement fort rares, que tout consciencieux historien doit constater, ne fût-ce que pour la plus grande édification de l'Europe.

La police de Î̀le est confiée, en premiev chef, à Palcade de chaque village, qui condamne sans appel; puis vient le gobernadorzillo, ou petit gouverneur, qui administre lui-mème la correction. Malheur au patient qui n'accepte pas avec résignation la peine infligée ! Shil doit recevoir vingt-cinq coups de baton et s'il ose se plaindre de la rigueur du chatiment, à l'instant même on double la dose et toute jérémiade est étouffée: Cette logique n'a pas besoin de commentaire. En général; un meurtre n'est appelé meurtre que lorsquil a un but politique, lorsque la victime est un employé du gouvernement; hors de là, on dit seulement qu'une vengeance a été exercée. Dans le premier cas, le prévenu est provisoirement mis aux fers, son procès s'instruit ; s'il est reconnu coupable, on l'envoie à Manille, où l'on doit être fort étonné, je vous jure, de la faģon toute cavalière dont on entend la justice à Guham. Une personne riche n'a pas besoin ici de s'adresser au tribunal suprème, présidé par le gouverneur, pour obténir satisfaction d'un outrage ou d'un vol : elle s'adresse ouvertement à une bande fort connue de coupe-jarrets, leur dit l'injure qu'elle a reçue, désigne la victime, et, moyennant un prix débattu et stipulé d'avance, toute réparation est faite sans greffier ni bourreau. Alors frère Cyriaco est mandé dans une maison, il arrive, prononce à voix basse et aussi vite que possible quelques prières des morts, jette un peu d'eau bénite sur un cadavre; une fosse s'ouvre, se referme en face de l'église, et tout est dit: la justice a eu son cours.

La chef avoué de cette bande de scélérats qui répandent la terreur dans le pays est le nommé Eustache, premier valet du chambre de M. le gouverneur, qui, seul peut-être dans la colonie, ignorait ces iniquités.

Ne soyez pas surpris qu'il existe à Guham un collége royal et plusieurs écoles secondaires; mais ces noms sonores sont faits seulement pour imposer au peuple de Guham, comme aux étrangers. Dans le premier de ces deux espèces d'établissements, grand tout au plus comme une chambrétte d'hôtel, on apprend à lire et à chanter ; dans les autres on essaie d'apprendre à chanter et à lire. D'abord le chant, puis le reste; on n'est pas forcé de tenir un livre a l l'eglise; le curé Gyriaco vous contraint à entonner des versets. Le maitre de lecture reçoit par an vingt-cinq piastres et huit coqs exercés à combattre; le musicien reçoit un traitement de cent piastres et de vingt-cinq coqs victorieux dans maintes luttes publiques.

Ici déjà nous sommes éloignés de l'Espagne. J'ai vu à Guham deux filatures, l'une avec des machines de fabrique française, et l'autre de construction chinoise qui, par sa simplicité et son rapport, l'emporte de beaucoup sur sa rivale.

Le respect des fils pour leurs pères est ici une vertu de chaque famille; à son réveil, le padre, dont on ne parle jamais qu'en le dotant du titre d'altesse ou au moins de seigneurie, est entouré de ses enfants, dont il reçoit les plus touchantes caresses. C'est à qui lui présentera ses vêtements, son cigare, son déjeuner, et jamais on ne prononce le mot père sans le faire ac-
compagner d'un salut de tête ou d'une révérence. Pendant le jour, la famille entière est occupée à épargner au chef toute fatigue, et le soir, après la prière, que lui seul a le droit de prononcer à haute voix, nul ne se couche que le hamac ou la natte n'ait reçu le chef de la famille.

Les garçons peuvent se marier à quatorze ans, les filles à douze. J'ai vu une mère de treize ans qui allaitait deux enfants jumeaux. Ces exemples sont cependant fort rares. Le nombre moyen des enfants s'élève de quatre à cinq dans chaque famille. J'ai connu à Agagna un vieillard qui en avait vingl-sept, tous vivants, et M. Médinilla nous a parlé d'une femme d'Assan qui comptait cent trente-sept rejetons, dont pas un n'avait été atteint de la lèpre. Citer de pareils faits, c'est en constater l'exception. Le langage primitif des naturels des Mariannes est guttural, bref, très-difficile, et il est impossible de traduire quelquesunes de leurs articulations à l'aide de nos seuls caractères. On dirait parfois un râle douloureux, souvent aussi des sons qui ne s'échappent que du nez. Cependant, s'il est vrai que le style soit l'homme, il faut convenir que les premiers habitants de ce bel archipel avaient deviné la poésie et que les siècles et les conquêtes l'ont appauvri en substituant aux vives images de leur idiome la majestueuse gravité de la langue espagnole.
iis Le Tchamorre dit, en parlant de la légèreté des pros carolins: c'est l'oiseau des tempétes; ils coupent le vent, ćest le vent lui-méme. En parlant d'une mer calme,
il dit toujours: le miroir du ciel. Et si vous lui demandez ce que c'est que Dieu, il vous répond : c'est lui. Il dit encore qu'un beau jour est un sourire de l'Étre-Suprème, et que les palmiers sont les panaches de la terre. Il appelle l'écriture le langage des yeux; les passions, des maladies de l'àme; les nuages, les navires de l'air; les ouragans et les tempètes, des colères. Chez ce peuple qui s'efface et disparait, la langue a peu de mots et beaucoup d'images; la périphrase en est l'esprit; l'on ne va au but qu'avec un détour, et il serait exact de dire que le Tchamorre ne dessine qu'avec des couleurs. Pour quiconque étudie avec soin les progrès ou la décadence des peuples, il n'est pas difficile de deviner que les premiers habitants de cet archipel sont tombés par la conquête et qu'il ne restera bientôt plus rien de ces hommes extraordinaires qui ont doté jadis ce pays de monuments curieux et gigantesques dont je vous parlerai bientôt et qui ont tant de rapport avec quelques-unes des ruines antiques découvertes en Amérique.

Il y a haine permanente ici entre les familles pur sang tchamorre et celles alliées aux Espagnols. Les premières méprisent les autres, celles-ci haïssent les premières; de là des rixes sanglantes dans les campagnes, oủ les cadavres mutilés attestent la férocité ou plutôt le délire du vainqueur. Il m'est arrivé quelquefois, dans mes promenades, de prendre sans réflexion deux guides de religion opposée, qui ont constamment refusé de m’accompagner, quelque brillantes que fussent mes promesses et mes récompenses; l'Espagnol

\section*{250 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.}
refusait par dédain, en disant: a C'est ùn sauvage; wle Tchamorre, avec brutalité, appelant l'Espagnol, aun homme dégénéré. © Si un gouverneur sévère ne met un terme par de sévères exemples à ces fureurs héréditaires, la colonie aura son jour de deuil.
Fatigué de mes courses aventureuses, je rentrais chez le gouverneur, quand une foule immense, stationnant sous un magnifique dôme de cocotiers, appela mon attention. J'y trouvai Petit hissé sur un tronc d'arbre et vendant des images coloriées de deux sous, ou plutôt les troquant contre des vases d'une liqueur enivrante tirée du coco. Ces images, dont je lui avais fait cadeau, le malheureux les avait débapptisées. La mère de Coriolan aux genoux de son fils, c'était la Vierge implorant Jésus; Armide et Renaud dans le jardin créé par le Tasse, c'étaient Adam et Ėve aù paradis terrestre; llincendie de Salins, c'était Sodome réduite en cendres; un banquet de vaudevillistes, la cène des apôtres; Phaéton foudroyé par Jupiter, la chute de Satan; un bateau de blanchisseuses sur la Seine, l'arche de Noé; l'enlèvement de Ganymède, le Saint-Esprit portant un ange aux cieux; et Ulysse vainqueur de Polyphème, David terrassant le géant Gooliath.

Et là-dessus, mon brave Pefit, avec cette éloquence de matelot que vous hui connaissez, leur faisait en patois espagnol les contes les plus amusants et les plus grotesques du monde. Dès qu'il m'aperȩut, sa verve s'enflamma de plas belle, ses gestes devinrent plus énergiques, ses périodes plus ronflantes, ses yeux plus flamboyants, et peu s'en fallut qu'il ne me conver-

VOYAGE AUTOUR DU MONDE. 251 tit, moi aussi, avec la foule émerveillée qui le tenait captif dans son quadruple cercle.

Le soir, avant de se livrer au repos, les dévots Mariannais, à genoux devant ces saintes reliques, les invoquaient dans leurs prières en se frappant dévotement la poitrine. On l'a dit avant moi, la foi sauve.

\section*{15}

\section*{ILES MARIANNES.}

Guham. - Mceurs. - Détails. - Mariquitta et moi.

Un de ces hommes réguliers et positifs qu'on a parfois le malheur de rencontrer sous ses pas en ce monde de contrariété me demandait l'autre jour combien il y avait de Paris aux Mariannes.
- Dix mille lieues, lui répondis-je.
- Y compris d'ici au Havre?
-Oui, monsieur, répliquai - je en colère, mais à partir de la cathédrale...

Cet homme évidemment se chausse avec des pantoufles de lisière et se coiffe d'un bonnet de coton à ru-

254 SOUVENIRS D'UN aVEUGLE.
ban jaune, et c'est sans contredit de lui que me vint, il y a quelques jours, une lettre anonyme, timbrée de Paris, jetée au grand bureau de la poste, rue Jean-Jac-ques-Rousseau, et portant pour suscription : «A monsieur, monsieur Jacques Arago, homme de lettres, voyageur, demeurant rue de Rivoli, 10 bis, à Paris, département de la Seine. - France. \(n\)

J'aime mieux le tic-tac perpétuel d'une grosse horloge que deux heures de gonversation de ces organisations étranges qui ne reconnaissent vrai et exact que ce qui est mesuré au compas, tracé à la règle et qui, parce qu'ils ne l'ont pas connu, doutent encore que M. de La Palisse soit mort. La parfaite exactituden'existe que dans les chiffres; tous hes yeux he voient pas de même, et ce que mon voisin trouve beau et grand me paraît à moi laid et mesquin. Nul de nous ne ment, nul denous ne se trompe; nous sentons tous deux d'une façon differente, voilà tout. Plusieurs de mês compagnons de voyage ont trouvé que les Mariannes étaient un pays ravissant, d'autres un séjour de tristesse et de dégoùt Moi j'ai été de l'ayis de tout le monde: j'y ai eu des heures d'enuui et des jours de véritable joie. Poursuivons nos observationsectif sin bibizemana if

Le costume des Mariannais est en parfaite harmonie avec la nature du climat torréfiant qui pèse sur tout l'archipel. Celui des femmes se compose d'une camisole flottante, voilant à demi la gorge, laissant le cou et les épaules nus; elle se croise, à l'aide de deux ou trois agrafes, sur la poitrine et tombe sur les reins ou plutôt près des reins, sans arriver aux jupes, attachées
à la hanche par un large ruban et descendant presque jusqu'a la cheville. Cette jupe est formée, en général, de cinq ou six mouchoirs en piéces appelés madras; les pieds et les jambes sont nus, ainsi que la tête, sur laquelle ondoie une immense et belle chevelure nouée fort bas; puis vous voyez des rosaires et des chapelets bénits aux bras, sur le sein. En allant ou en assistant à la messe, il est rare qu'une seule d'entre elles, au lieu de la gracieuse mantille espagnole, ne jette pas sur son front un mouchoir bariolé qu'elle laisse flotter au vent en le retenant sous le menton avec la main. La plupart, sitôt qu'elles. le peuvent, se coiffent d'un chapeau d'homme, et je ne saurais vous dire ce quil y a de gravité, de force, d'indépendance et de domination dans ces natures privilégiées où la vie circule si précoce et si puissante.

La jeune fille de Guham ne marche pas, elle bondit; plus élégante que l'Andalouse, elle a aussi plus de majesté et pas moins de coquetterie. N'espérez pas lui faire baisser les yeux par l'ardeur ou l'impertinence des vôtres : vous seriez vaincu à ce déf qu'elle ne refuse jamais. Vous avez beau vous montrer fier et protecteur, elle est plus fière que vous et dédaigne votre protectorat. La jeune fille des Mariannes fume et mûche du tabac; son cigare, à elle, est très-volumineux, et il y a coquetterie exquise à se montrer la bouche pleine d'un cigare de six pouces de long et de huitlignes au moins de diamètre.

Les hommes portent une chemise blanche descendant jusqu'à mi-cuisse et des pantalons larges n'allant
pas plus bas et atfachés aux reins; les jambes et les pieds sont nus, ainsi que la tête. Au surplus, leur démarche a, comme celle des femmes, un caractère de liberté, une allure de matamore qui sied à merveille à leur taille admirablement prise, quoique petite, et l'on voit au moindre de leurs efforts se dessiner en vigoureuses saillies les muscles de leur corps, de leurs jarrets et de leurs bras, taillés ainsi que ceux de l'Hercule Farnèse. Mais tout cela, je vous l'ai dit, c'est la vie de ces gens aux jours d'exception, aux heures forcées, car, selon leur habitude quotidienne, ils dépensent une si belle existence dans le repos et le sommeil.

Le teint des Mariannais est jaune foncé; ils ont des dents d'une blancheur éclatante lorsquiils ne les brùlent point par l'usage ridicule et cruel du bétel et du tabac saupoudrés de chaux vive. Leurs yeux sont grands et brillants, et leurs pieds, ceux des femmes surtout, sont excessivement petits et délicats, ce qui est fort remarquable dans un pays où peu de personnes marchent avec des chaussures.
11 est certain que les filles tchamorres en se mariant ne prenaient jamais le nom de leurs maris, puisque maintenant encore, en dépit d'une longue domination européenne, cet antique usage triomphe de la volonté du législateur. N'en devrait-on pas conclure avec quelques voyageurs que les femmes ont joué jadis le premier rôle dans cet archipel? Ce sont là de ces études difficiles à faire dans un pays où l'histoire et la tradition arrivent jusqu'a nous si douteuses ă travers tant
de conquètes et de massacres. Dans les deux Indes les victoires morales des Espagnols n'ont été remportées qu'avec le glaive : le fanatisme ne procède pas autrement.

Nuile part en ce monde la superstition n'étendit son voile funèbre plus qu'ici. 11 n'y a pas de petit événement de la vie auquel les habitants ne donnent une cause surnaturelle. Si un homme, le soir, se fait une entorse, c'est que le matin il n'aura pas dit ses prières avec assez de recueillement; si une jeune fille brûle ses galettes de sicas, c'est qu'elle aura passé devant la chapelle de la Vierge sans faire la révérence. A les voir agir et penser ainsi, on dirait que le puissant arbitre de toutes choses n'est exclusivement occupé que d'eux seuls, que c'est lui qui préside aux moindres détails de leur vie, et que c'est un miracle du ciel sil'on marche et si l'on respire.
Un incendie dévorait une maison voisine de celle de don Luis de Torrès, premier dignitaire de la colonie et inlime ami du gouverneur. Au bruit du tocsin, nous accourùmes; une maison voisine était déjà atlaquée par les flammes; le désastre menaçait de se propager et nul ne cherchait à l'arrêter, parce qu'on avait entendu dire à ce sujet des choses fort graves, comme vous l'allez voir.
Mais trois de nos hardis matelots se jetèrent au milieu du foyer et cherchèrent à exciter par leur exemple le zèle des habitants.
-A quoi bon essayer l'impossible? me dit don Luis d'un ton lamentable; il faut que l'incendie ait son II. SOUVENIRS D'UN AVEUGLE. cours; nulle puissance hamaine ne peut Péteindre:
- Pourquoi?
- Parce que le maitre de la maison est sorti de l'église, dimanche dernier, sans prendre de l'eau bénite.
Gependant la prédiction sinistre du haut personnage reçut un démenti: nos braves marins coupèrent court au désastre, et les maisons voisines furent arrachées à
 sh-Eh bien! dis-je à l'offcier superstilieux, vous voyez qu'avec du travail et du courage on maitrise les événements.
- Ce n'est pas le courage qui a triomphé ici.
- C'est donc le travail?
- Ni l'un ni l'autre.
-Qui donc?
- G'est Diea. J'ai remarqué hier ces trois intrépides matelots que vous m'avez désignés : ils étaient à l'é glise devant l'image sacrée de saint Jacques, dont ils baisaient dévotement les reliques...
Hélas! Marchais était un de ces hommes, et je rés ponds bien que don Luis ne l'avait pas vu baisant dévotement les reliques de saint Jacques de Compostelle.

Le Tchamorre tient du Chinois par ses allures tor \({ }^{2}\) tueuses, son caractère hypocriteet sa physionomie, mais surtout par son ardent désir de rapine. Apeine est-il entré dans un appartement que son regard serutateur lui dit les objets sur lesquels il fera main basse; tout ce qui se trouve à sa portée est dérobé avec une effronte-
rie et un eynisme révoltants, et si vous le frappez pour te vol qu'il vient de commettre, doublez la dose, car, à coup sùr, pendant l'opération, il aura fait un nouveau larcin. If Le Tehamorre ne vole pas par besoin, mais par instinct, peut-être par habitude, peut-être aussi par religion; souvent, il volera une patate, un rosaire, une galette, un vase, et quelques instants après, il jettera toinde luil l'objet volé. Ce qui n'appartient à personne ne le tente pas; ce qui est à vous sera à lai pour peu qu'il le couve de son regard de furet. Le soir, dès que sa besogne est faite, que sa journée est gagnée, loin de rougir du dommage qu'il a causé, il se désole comme le crocodile de la fable, qui se plaint que sa proie n'ait pas été plus belle et plus aboñdante, et se dispose, pour le lendemain, à de nouvelles investigations. Tous les Tchamorres sont nés prestidigitateurs; et certes ils ont bien mérité l'épithète de larrons dont les navigateurs les ont flétris.

Au milieu de ces tristes débrís de mceurs primitives, qu'une législation sévère et parfoís cruelle n'a pu arracher de cet archipel, qu'il me soit permis de reposer ma pensée sur un de ces rares 'épisodes oû l'àme du voyageur, froissée par lásauvagcrie et lé libertinage, se retrempe de douces et puissantés émotions. Mariquitta, pas plus que Rouvière, pas plus que Petit et Marchais, pas plus encore que le tamor Carolin dont je vous parlerai une autre fois, he sortira de ma mémoire; et pour moi la mémoire c'est le coeur.

Un homme trapu, leste et fringant étàit venu à Hu -
mata avec le gouverneur et s'offrit à nous pour faire nos commissions et nous piloter dans nos courses. Le jour même de notre arrivée, je le pris pour guide, et nous ne retournâmes au village que le soir, après le coucher du soleil. J'appris dans cette excursion quill était d'Agagna, qu'il s'était marié à une jolie femme, laquelle avait une sceur plus jolie encore, appelée Mariquitta.
-Tiens, dis-je à mon guide, voici une piastre pour toi, pour ta femme un mouchoir et pour ta soaur cetle jolie croix bénite. Es-tu content?
- Elle le sera bien davantage, elle.
-Qui, elle?
- Mariquitta.
- Pourquoi?
- Elle m'a tant recommandé de lui apporter une relique.
- Elle est done bien dévote?
- C'est elle qui prie le mieux de nous tous.
-Quel est son age?
- Quatorze ans.
- Point de mari?
- Elle en a refusé dix, vingt, et souvent elle pleure sans que nous sachions pourquoi.
- Ne lui as-tu pas demandé la cause de ces larmes?
- Si , mais elle dit que nous ne la comprendrions pas, qu'elle n'est pas de ce pays, qu'elle souffre en dedans, qu'elle rêve toutes les nuits de démons et d'anges, et elle ajoute qu'elle se tuera bientôt : peutetre qu'elle est folle.
- Peut-etre.
- Hier pourtant nous la vimes rire en allant à l'èglise. C'était la première fois qu'elle s'y rendait avec un mouchoir sur la tête, car nous ne sommes pas riches.
-Tiens done, tu donueras aussi à Mariquitta la folle ce joli lenzo (mouchoir), dont elle se parera la première fois qu'elle ira prier Dieu.
- Oh! alors venez à Agagna, sen̆or, car ma sceur accourrait jusqu'ici pour vous remercier, et nous ne le voulons pas, de peur de la lèpre.
- Annonce-lui ma visite.
- Votre nom?
- Arago.
- Señor Arago, ma sceur Mariquitta vous attendra sur sa porte avec votre lenzo au front. Vous verrez comme elle est gentille! Sa maison, cंest la quatrième à gauche avant d'arriver sur la place royale.
- Je ne l'oublierai pas. Adios.
-Adios, señor.
Le soir de mon arrivée à Agagna, j'aperçus, en effet, à l'endroit indiqué une jeune fille sur le seuil d'une porte, tandis que la foule se ruait autour de nous pour nous voir de plus près et nous entendre parler. Je ne regardai Mariquitla que du coin de l'ceil, afin de ne pas fixer son attention, et, la nuit venue, sous un prétexte quelconque, je m'approchai de la maison, out l'on élait agenouillé pour l'Angelus. Mariquitta parlait à haute voix; le reste de la famille ré-

262 SOdVENHS D'UN AVEUGLE.
pondait en faux-bourdon. On allait se lever quand j'entendis ces mots:
-Un Pater pour le señor Arago. ol lisliag eifo
El le Pater fut dévotement et doucement articulé. Je montai les quatre ou cinq degrés de l'échelle extérieure, et je frappai à la porte du logis, à demi entr'ouverte. Mariquitta se leva comme une gazelle surprise au gite.
- C'est Arago l.s'écria-t-elle.
- Non.
-Si .
- Qui te l'a dit, Mariquitta?
- C'est toi : tu es Arago.

Et la pauvre fille baisait religieusement le petit crucifix que son frère lui avait donné de ma part, et elle me regardait avec deux grands yeux humides qui me disaient : «T Tout cela, c'est pour toi, ," Cependant on m'offrit un escabeau; Mariquitta s'étendit sur une grossière natte, la tête sur mes genoux, et le reste de la famille se plaça çà et là dans la méme pièce.
- Veux-tu du tabac? me dit la jolie fille, veux-tu de la galette de sicas? veux-tu du coco, une natte, un hamac, un baiser?
 - Tui auras tout, mais de moi seule, car moi seule je veux te servir.
C'était, je vous jure, une sensation nouvelle et in-

Depuis mon départ, hormis chezz le Chinois de Diely, je n'avais entendu, jusqu'à ce jour, que des paroles de menace, des râles de fureur, des cris de rage. Ici,
une voix douce, des expressions de bonté, de reconnaissance, et puis deux prunelles noires et tendres qui ne me quittaient pas, deux petites menotes qu'on me livrait avec innocence, et de la joie sur tous les fronts, des sourires sur toutes les lèvres. Je me crus dans un nouveau monde. J'y étais en effet. Le frère arriva une heure après moi.
- Le yoilà ! s'écria Mariquitta en lui sautant au cou; le voilà! merci, frėre.
- Oh! j’étais bien sür qu'il viendrait.
ta - Et moi, non.
- Resterez-vous longtemps ici?
a - Deux ou trois mois, j'espère.
Iinol Et après cela, reprit Mariquitta d'une voix tremblante, vous repartirez?
- Oui.
- Votre relique n'est pas bénite, dit-elle en se levant; voilà votre lenzo et votre bon-Jésus, je n'en veux plus.

Elle ouvrit la porte, franchit, sans les toucher, les degrés de l'échelle et disparut à travers les ombres qui déjà voilaient la terre.

Je passai la nuit dans un hamac de la maison hospitalière, inquiet de cette fuite imprévue qui jetait aussi le trouble dans la famille. Cependant, vaincu par le sommeil, je m'endormis, et en me réveillant je vis Mariquitta sur l'escabeau, me balançant mollement à l'aide d'une petite corde tirée du cocotier.
13. -Ah ! te voilà donc! tu nous as fait bien de la peine.
- J'en ai eu beaucoup aussi, moi.
- N'en as-tu plus maintenant?
- Oh! la peine ne s'en va pas si vite; elle vient tout d'un coup et puis elle reste.
- Où donc as-tu passé la nuit?
- Là-bas, près de l'église. J'ai prié Dieu pour obteuir quelque chose.
- Que lui as-tu demandé?
- De la santé pour toi pendant deux ou trois mois, et après une grosse maladie.
- Je te remercie de tes voeux.
- Si le ciel est bon, il m'exaucera. Quand on est malade, on ne s'embarque pas, on ne va pas parcourir le monde, on se repose où l'on est ; si tu savais comme on est heureux à Guham, à Agagna surtout! on fait batitir deux maisons à côté l'une de l'autre, on peut avoir deux hamacs bien rapprochés, on s'aime bien et on prie Dieu ensemble. Tu vois que j'ai demandé au ciel une chose fort juste.
- Mais tu m'aimes done, Mariquitta, moi qui n'ai rien foit pour cela?
_ Je ne sais pas si je t'aime; mais, rois-tu, cette nuit la lune a été belle, aujourd'hui le soleil sera beau, et il en sera ainsi tant que tu resteras dans notre ile.
- Pourtant voila un gros vilain nuage qui se lève là-bas et marche vers le soleil pour le voiler.
- Ah! c'est que tu partiras.

Et les yeux de Mariquitta se remplissaient de larmes, et sa main avait cessé de me bercer, et elle semblait attendre de ma bouche une parole rassurante qu'il m'était impossible de lui donner. Je cherchai cepen-
dant à lui faire comprendre que j'avais des devoirs à remplir et que cette amitié qu'elle me témoignait n'était sans doule qu'un élan de reconnaissance. A ce dernier mot, elle se leva brusquement, s'élança vers une immense ardoise sur laquelle pétillaient quelques branches résineuses et jeta le lenzo que je lui avais donné. Sa sœur ne put en sauver qu'un lambeau, que Mariquitta lui arracha des mains et qu'elle livra aux flammes avec une sorte de colère où l'on voyait que la colère n'était pour rien.
- Enfant! lui dis-je, j’ai dans mes malles des lenzos plus beaux que celui-ci, je te les promets, ils sont tous pour toi.
- Je les brûlerai tous !
- Chez nous, Mariquitta, on ne donne qu'à ceux que l'on aime.
- Tu m'aimes done?
- Oui.
- J'aime mieux ga que tous tes présents, et puisque tu m'aimes, tu ne partiras pas.

La jolie Tchamorre se leva plus joyeuse, s'occupa avec le reste de la famille des soins du ménage, dit a haute voix les prières du matin et m'apporta un coco-mouda ouvert avec une adresse extrème; puis vinrent de délicieuses bananes et le melon d'eau si rafraichissant et si suave.

Mais je ne savais que penser encore de cette tendresse si naive et si ardente à la fois de la jeune Mariquitio. J'avais cru jusque-là que les plus douces passions de l'âme, l'amour, l'amitié, la reconnaissance,
n'étaient que le résultat de la civilisation, et mes recherches n'avaient pas peu contribué à cette conviction qui se fortifiait de jour en jour. Les bienfaits d'un maits tre pour son esclave pouvaient bien enchainer parfois, chez celui-ci, un désir de vengeance ou d'affranchisse: ment; mais l'amour, la sympathie entre deux natures si distinctes et pour ainsi dire opposées, voilà ce que ma raison se refusait d'admettre.
Mariquitla élait une exception dans ce pays excep tionnel, et elle ne gardait des mours au milieu desquelles glissait doucement sa vie que ce que les lois et la force des choses lui imposaient. D'un autre côté, si je n'avais été entrainé vers cette jeune et charmante fille par un de ces sentiments intimes qu'on éprouve squvent en dépit de la raison vaincue dans la lutte, il eutt été facile de faire auprès d'elle quelque élude morale au profit de mes recherehes de voyageurt, Mais dès que le cceur et l'esprit sont en hostilité, il ya imprudence à se baser sur des faits qu'on est imhabile à juger soi-même. La candeur de Mariquitta mettait à nu ses qualités espagnoles et ses principes tchamorres; et offrait à ma curiosité un moyen de s'exercer sans crainte d'erreur trop grossière. Ainsi je remarquai souvent quesa tendresse pour moi devenait plus ardente alors que son père ou sa scour en écoutait la naive expression.
 Quand Mariquitta était joyeuse, on lui disait : Tu L'as donc vu? Si ses yeux se voilaient ayec tristesse, on lui disait en souriant : \(\operatorname{ll}_{\boldsymbol{v}}\) va venir.

Mariquitta m'accompagnait à la chasse; son regard
exercé m'indiquait de loin l'oiseau que je voulais atteindre, et dès que la fatigue ou le sommeil me forcait au repos, la jeune enfant, à qui la chaleur ne pouvait ôter l'énergie, mettait tous ses soins à me préseryer des piqüres des insectes et dess scorpions dontt les bois sont infestés. Dans sa folle espérance de me voír demeurer à Guham, elle m'apportait les fruits les plus rafraichissants, me montrant parfois la mer courroucée, comme pour m'épouvanter; et sans mot dire elle m'interrogeait de l'mil pour puiser dans mon àme les secrets que j'aurais voulu lui dérober.

Pauvre enfant! le jour de la séparation devait bienlôt arriver.

Un soir que, retenu chez Mariquitta par un épouvantable orage, précédé d'une forle secousse de tremblement de terre, je lui parlais du vif regret que j'aurais de la quilter. Jromeq it omin a parprios
- Tu me quitteras bien plus tôt que tu ne crois, me dit-elle d'une voix triste, uitupa am si oup suran'i is
- Comment donc?

sui- C'est que tu mourras dans quelques jours,
nli-Qui te l'a dit?
in \(\rightarrow\) Ne yas-tu pas à Tinian? linqnon cerre sioma otion

- Eh bien ! les pros-volans dans lesquels tu fais le voyage chavirent souvent, un orage comme celui qui gronde aujourd'hui peut t'atteindre, et tu ne sais pas nager.
- De pareils orages sont rares ici.
- \(\mathrm{Il}_{\mathrm{y}}\) en a pourtant, et alors on meurt.
- Tu prieras pour moi, Mariquitta.
- Oui, mais pour moi d'abord.

Le moment du départ pour l'ìle des antiquités étant venu, la jeune fille m'accompagna sur le rivage sans articuler une seule parole; elle me montra seulement du doigt et du regard les nuages rapides que le vent poussait avec violence vers Tinian; et près de m'embarquer :
- Au revoir, lui dis-je d'une voix que je m'efforçais de rendre caressante : dans huit jours je serai près de toi.
- Ou moi près de toi.
- Tu me porteras malheur, Mariquitta.
- Je te rendrai ce que tu me donnes.
- M'aimeras-tu pendant cette longue absence?
- Puisque je t'aime à présent!

Cette conséquence n'eùt pas été logique en Europe, et j'avoue que je me sentis rapetisser auprès de ma naïve couquête.

Mon voyage à Tinian dura une semaine, et pendant ce temps les ex-voto ne manquèrent pas à l'église. Ma petite croix, mes scapulaires avaient été suspendus au pied d'un Christ décorant le maitre-autel, et l'élégant lenzo dont Mariquitta se voilait à demi avec tant de grâce n'était pas sorti du meuble grossier qui le renfermait.
- Les prières, me dit la jeune Tchamorre, ne valent jamais les sacrifices; si je n'avais pas donné mes trésors à Dieu, si je m'étais séparée du lenzo, si ja-
vais mangé des sandias (melons d'eau) ou des bananes, to serais mort.
- Ainsi done, je te dois la vie?
- Oui.
- Eh bien! tant mieux, car la vie avec une tendresse comme la tienne, c'est le bonheur.
- Et pourtant tes deux ou trois mois de séjour ici expireront bientôt.
- Va , mon ange, je penserai toujours à toi.
- Pauvre ami, penser c'est mourir!

Les sentiments de Mariquitta, loin de s'affaiblir, acquirent tous les jours plus de violence, et je ne faisais pas une course dans l'ile que ma belle Tchamorre ne m'accompagnât. Je ne vous dirai pas tous les témoignages d'affection que je reçus, toutes les fatigues que la pauvre enfant s'imposait, tous les sacrifices qu'elle acceptait pour m'épargner, non-seulement une peine, mais un ennui. Lorsque je retournai à I'hôpital des lépreux, près d'Assan, pour compléter quelques études commencées, Mariquitta voulut me suivre et y pénétra de vive force avec moi. Si je me baignais dans cette rivière qui coule au pied d'Agagna, le long du rivage de la mer, mon ange protecteur, qui nageait comme une dorade, me précédait sans cesse et m'indiquait la place la moins périlleuse pour moi.
- Et tout cela, me disait-elle avec candeur, ce n'est pas pour t'engager à rester, puisque tu dois me quitter, mais bien pour te donner des regrets dans l'avenir.

Mariquitta avait deux âmes dans un pays où à peine aurait-on pu en supposer une à chaque individu.

276 SOUVENIRS D'UN AVEUGLEVV
\({ }^{2}\) Cependant le grand jour de là séparation arriva, la corvette, mouillée toujours à Saint-Louis, rappela l'é quipage et l'état-major, le canon annonça theure fatale, et Mariquitta ne me dit que ces deux mots, avec

 \({ }^{10}\) Son père, sa mère, sa sceur, voulurent \(m\) 'escorter aussi, et nous nous plaçames tous dans un canot apparia tenant à la famille? Arrivés au mouillage, nous mimes d'abord pied à terre pour dejeuner ét nous faire nos derniers adieux. \({ }^{\text {diol sithiopisalh ob etromilnga agul }}\)
-id. Donne-moi ton chapeau, me ditMariquita, done ne-moi ta cravate aussi; je volerai demain, à l'églisé, mon scapulaire et mon Jésus-Christ; j'aurai bien des choses de toi.. et toill... 0 mon Dieu ! mon Dieu!...! - Mariquitta's'élança dans le bois et disparut. Sa sceur et moi allâmes à sa recherche, et, après une heure de peine, nous la trouvames au pied dun bananier qu'elle tenait convulsivement embrassé. zustqel abl lajiqôfl - Merci, me dit-elle en voyant sur mes traits Ia douleur que je ne pouvais maftriser; merci, car tu m'aimes, n'est-ce pas? Je voulais me laisser mourir; je fivrai maintenant, pars. \({ }^{\text {rom }}\) of -36 gevin db zioul oh - Désirerais-tu venir avec nous? - Pars; quelqu'un me parlera de toi quand tu'se-


 Se rejoignis le bord, où l'on virait déjà au cabestan, je saluai de la main, des yeux et du cour ma bonne

Tchamorre, dont la gracieuse silhouette disparut à travers le feuillage. Mais, quelques instants après mon arrivée au navire, le vent changea, et à moins d'un nouveau caprice de l'atmosphère, nous ne devions mettre à la voile que le jour suivant, au lever du soleil.
-Oh! tant mieux! m'écriai-je, je la reverrai encore!

\section*{ILRS IIARIANESS.}

Guham. - Suite de Mariquitta. - Angéla et Domingo.

Je descendis vers six heures, et, dans mon vif regret de quitter une jeune fille qui me témoiguait un amour si vrai, si naiff, je priai Lamarche, mon ami et lieutenant en pied de la corvette, de faire mettre mes effets à terre, dans le cas où, profitant d'un vent favorable, on mettrait à la voile avant mon retour. Dans les affaires de cceur ce ne sont pas mes chagrins personnels qui m'épouvantent : c'est pour l'autre moi surtout que mes peines sont vives et poignantes.

Le soleil était à son déclin, et je me flatlais, eu lù̀11.
tant le pas, d'arriver à Agagna avant minuit. Pour rapprocher la distance, je résolus de quitter le chemin battu et tortueux qui borde le rivage, et je coupai court à travers les bois. Ici pas de terreurs à avoir; nulle bête féroce ne parcourt ces solitudes, nul serpent venimeux ne rampe sous l'herbe, nulle horde de sauvages ne promène ses fureurs ni sa rage et ne menace le voyageur égaré : quelques buffles seulement descendent des montagnes dans la plaine et fuient à l'aspect de l'homme; quelques cerfs sauvages se réveillent au bruit et bondissent dans les plus épais taillis, où ils trouvent un gite assuré. C'est du calme à l'air, du calme dans le feuillage, et il y a une sorte de solennité à se jeter seul dans ces immenses forêts séculaires, où vous rêvez à loisir d'indépendance et de liberté.

Dans mon excursion tout amoureuse, il m'arriva ce qui arrive toujours à quiconque se persuade que la ligne droite est le plus court chemin pour aller d'un point à un autre : je m'égarai, et je ne m'en aperçus qu'alors que le retour me fut impossible. Que faire? Avancer toujours, au risque de ne plus me retrouver. D'une part, je me figurais la corvette près de lever l'ancre; de l'autre, je me réjouissais dans le fond de l'àme du bonheur inattendu que je comptais apporter à Mariquitta, pauvre enfant que je laissais dans les, larmes, elle qui, sans savoir pourquoi ni comment, s'était pieusement flattée de me garder toujours auprès d'elle. Hélas! dans toutes les luttes avec le cogur, la raison a-t-elle jamais le dessus?

Cependant la nuit avançait à grands pas; j'avais déjà
traverséle lit pierreux d'un ruisseau à sec, dont je supposais l'embouchure en face de Toupoungan. Cet indice servit à m'orienter, et je redoublai d'ardeur. Partout un sol uni, parfumé, couvert d'un gazon frais et vigoureux; partout aussi des géants immenses, le cocotier, les palmistes, le vacoi et ses rejets impudiques, l'arbre à pain, si beau, si imposant, si utile, et j'oubliai la corvetle et presque l'Europe dans mon admiration de chaque instant. Un second torrent, que javais remarqué près d'Assan, me guida de nouveau, et je ne tardai pas à distinguer dans l'ombre les premières maisons d'Agagna.

Pauvre Mariquitta! me disais-je tout bas en hâtant mon pas de course, à demain une nouvelle et douloureuse séparation; mais encore une fois j'entendrai tes douces paroles, encore une fois j'essuierai tes larmes!

Arrivé sur le seuil, au pied de la petite échelle, j'écoutai du cœur; il me sembla entendre des soupirs mélés à des sanglots. J'entrai... Tout dormait d'un sommeil paisible, tout était calme; on eút dit que nulle passion n'avait passé par là, et Mariquitta reposait plus profondément encore que sa scur.

J'étais épuisé de fatigue, et cependant je voulais repartir a l'instant mème; le dépit et le chagrin furent plus forts : je m'assis doucement sur un escabeau, muet témoin de tant de confidences, et j'attendis le jour, qui ne tarda pas à paraitre, après avoir placé presque sur la tête de l'oublieuse jeune fille un charmant foulard que j'ôtai de mon cou. Mariquitta se réveilla, ouvrit les yeux et vit mon cadeau:
- Dios! Dios! s'écria - t-elle, Arago est morl; un ange m'a apporté ce lenzo que je n'avais pas osé lui demander.

Elle se leva, m'aperçut et poussa un cri :
-Tu ne pars plus, n'est-ce pas?
- Si, mais j'ai voulu te revoir encore: je pars plus tranquille, car tu dormais: le chagrin ne dort guère.
- Non, mais il tue.
- Tu mourras done de mon départ?
-Oui.
Eh bien! Mariquitta ne mourut pas.
Un de mes amis, M. Bérard, dans son dernier voyage, a vu la jeune fille tchamorre et lui a donné aussi des rosaires, des scapulaires, des mouchoirs, des colliers.

Guham est pourtant à plus de dix mille lieues de ma patrie!

Vous venez d'entendre la jeune et belle Tchamorre pur sang national, caractère primitif, vierge de toute souillure espagnole, hormis de cette mesquine superstition qu'on lui avait imposée en naissant et dans laquelle ses gouts, l'habitude et l'insouciance l'avaient incessamment plongée. Je ne vous ai pas tout dit pourtant, parce qu'il y a des secrets intimes que la plume ne doit point révéler, quelque piquant regret qu'il en coûte à l'amour-propre.

Voici maintenant un contraste, une passion sauvage, une vie à part; voici une âme de fer, ne reculant devant aucun obstacle, ne s'épouvantant d'aucun erime pour atteindre le but.

La maison de Mariquitta et celle de Domingo étaient voisines. Domingo Valès était un Espagnol de Manille; il était venu aux Mariannes afin d'échapper à une condamnation capitale pour certaines étourderies contre lesquellesla justice du paysavait dù sévir. Condamnéà mort par contumace, il avait longtemps vécu sur les hautes montagnes de Manille pour se soustraire au supplice du gibet; mais, las enfin de celte vie errante, il descendit un jour dans la plaine, pénétra hardiment dans la ville, se glissa jusqu'au port, s'empara d'une barque amarrée à la cale, y jeta quelques provisions, courut au large et s'abandonna aux vents et aux flots. Les vents et les flots lui furent favorables, et en peu de temps il toucha aux Sandwich, où son arrivée étonna beaucoup les naturels d'Owhyée, à qui il raconta une histoire fort lamentable de sa façon, afin de les intéresser à son triste sort. Là encore il fut bien reçu, bien fété; ou lui donna une case, des nattes, un grand carré de taro (tacca-pinnatifida), et Domingo vécut ainsi deux ans à Karakakooah, heureux et fort estimé des sauvages habitants de cet archipel.

Tout cela est dans l'ordre des choses humaines : ne nous en étonnons pas.

Mais que faire aux Sandwich, à moins que d'étre élu roi? et comment se faire nommer roi d'un pays où le grand Tamahamah avait établi sa puissance? Le scélérat de Manille, contraint de vivre en honnête homme, se lassa de cette existence inutile et monotone; il profila du départ pour les Mariannes d'un navire américain, sur lequel on lui donna gratuitement
passage, et il arriva à Guham, oun, voyageur indépendant, il s'établit sous son véritable nom, sans se soucieer le moins du monde des suites probables de son imprudence ou plutôt de sa témérité.
Arrivez dans ce pays avec de limpertinence et de l'audace, tenézvous debout et fier en présence de vos chefs légitimes, prouvez que vous avez quelques notions des mours des peuples civilisés, traitez de sauvages tous ces ètres qui vous entourent, faites voir que vous savez lire et écrire : il ne vous en faut pas davântage pour être un personnage de distinction. Rien parfois ne ressemble à la grandeur comme la bassesse, à l'homme de génie comme l'iguorant.
- M. José Médinilla y fut pris d'abord comme ses officiers; il accorda gratis un bon terrain au nouveau venu, qui promettait de régénérer l'íle, l'admit à sa tảble; dans ses conseils, et Domingo écrasa presque de sa puissance Eustache, le valet du gouverneur, qui pourtant ne se laissait pas aisément détrôner.
Il fallait une compagne à notre hardi réformateur. La vie est si lourde à quiconque la passe dans la méditation, lorsque les souvenirs n'ont rien d'honorable et de consolant! Pas une de ces jeunes filles qui passaient devant lui n'aurait osé espérer une si haute faveur que celle dont le señor Domingo voulaitl'honorer, et néanmoins celle précisément sur qui tomba son choix refusa net la proposition qui lui fut faite par le transfuge des Philippines. Son orgueil en fut cruellement blessé; il ne voulait pas croire à l'étrangeté de ce qu'il appelait une injure, et il se promit bien de
ne pas s'en tenir à une simple tentative. L'orgueil humilié ne se laisse pas aisément abattre : il avait affaire à une Espagnole jeune, ardente dans ses passions, comprenant l'amour aussi bien que Mariquitta, mais le comprenant avec ses orages et ses tempêtes, quoique jusque-là son ccur fùt resté insensible et muet à toute séduction. Angéla était exprès taillée pour Domingo: ces deux natures, si chaudes, si extraordinaires, ne pouvaient se rencontrer sans se comprendre.

Angéla avait quatorze ans à peine; mais on lui en eût donné vingt en Europe, tant ses traits, carrément accentués, se dessinaient avec une mâle vigueur, tant ses membres élastiques avaient de force et de souplesse à la fois. Elle faisait de la chasse son occupation de tous les jours, elle assistait aux offices divins avec une sorte d'indépendänce qui lui valait les reproches de ses amis, et, seule dans l'ile, lorsqu'un tremblement de terre ébranlait les demeures, elle ne se signait point et ne se jetait pas à genoux pour implorer la clémence divine. On l'appelait Demonia à Guham, et cependant tout le monde l'aimait, car on n'avait pas même eu jusqu'à présent à lui reprocher aucune de ces méchancetés féminines qui germent et se font jour chez les femmes de tous les pays du monde.

Angéla avait perdu son père, sa mère et un frère presque coup sur coup; sa douleur avait été vive et profonde, car pour certaines âmes il n'est point de tièdes émotions; la jeune fille pensait done à se donner la mort età suivre sa famille dans la tombe, quand pour la première fois elle se trouva en face de Do-
mingo. Tous deux se regardèrent en mème temps comme deux êtres qui se sont déjà vus. Ils ne se dirent rien et s'entendirent. Vous savez, il est de ces types particuliers qu'on trouve par hasard sur sa route, qu'on croit avoir connus ou auprès desquels il semble qu'on a toujours vécu.

Le lendemain de cette rencontre, Domingo attendit Angéla à la porte de l'église, et lui dit au moment où elle en sortait toute pensive :
- Jeune fille, veux-tu être ma femme?
- Non.
- Pourquoi?
- Parce que je ne t'aime pas.
- J'attendrai.

A huit jours de là, après un sermon de frère Cyriaco, Angéla sortait encore de l'église, quand elle fut de nouveau accostée par Domingo:
- Fille, veux-tu être ma femme?
- Non.
- Pourquoi?
- Parce que je ne t'aime pas.
- En aimes-tu un autre?
- Non.
- J'attendrai.

Augéla avait un voisin fort beau garçon, fringant, passionné, possédant une jolie maison, un jardin charmant et cinquante cocotiers dans une délicieuse vallée de l'intérieur de l'île. Le soir mème de cette seconde rencontre entre Angéla et Domingo, le vigou-
reux Espagnol parut dans la demeure de ce dernier, portant un cadavre sur ses épaules.
- Tenez, dit-il à la famille épouvantée, c'est ce pauvre maladroit qui est tout à l'heure tombé du haut d'un cocotier, et que mes soins n'ont pu rappeler à la vie.

De sinistres rumeurs accusèrent Domingo d'un crime, mais personne n'osa le dire à haute voix, tant il dominait la population entière.

Angéla accompagna à la tombe les restes mutilés de son voisin, que chacun savait l'avoir demandée en mariage; mais ses yeux restèrent secs, et après la cérémonie funèbre, à laquelle avait également assisté Domingo, les traits de celui-ci prirent un tel caractère de regrets et d'amertume qu'on eut dit un criminel poursuivi par le remords.

Un mois entier avait déjà passé sur ce triste événement, la terreur s'enfuyait de toutes les âmes; Angéla s'était assise en face de la mer violemment agitée, sous le magnifique rideau de cocotiers qui borde le rivage au nord d'Agagna, lorsque Domingo, debout derrière elle, laissa tomber d'une voix rauque et solennelle les paroles qu'il lui avait deux fois adressées :
- Veux-tu ètre ma femme, Angéla?
- Non.
- Pourquoi?
- Parce que je ne l'aime pas.
- Il me faut une autre raison aujourd hui.
- Eh bien! parce que tu ne m'aimes pas, toi.
- Si, je l'aime.
- Donne-m'en donc une preuve.
- Parle.
- Trouve, toi-mème.
- Je trouverai.
- A la bonne heure!
- Et alors?
- Alors je verrai.
- Non, alors tout sera dit: tu m'épouseras, ou tu n'épouseras personne... C'est bien entendu? Adieu, Angéla, à demain.
- A demain, Domingo.

Le soir du lendemain, en effet, Angéla venait de faire ses dévotions accoutumées sur le tertre pelé du lieu où saint Victorès avait péri sous les coups de Matapang (histoire fort triste et fort pieuse dont je vous parlerai toutà l heure), lorsque Domingo, apostésurla lisière du bois qui bordait la route, fit retentir sa formidable voix et poursuivit Angéla de ses pressantes questions.
- Eh bien!le moment est venu, jeune fille, tout retard est désormais impossible; toute irrésolution serait maintenant inutile : veux-tu être ma femme? ditil en armant le long fusil qu'il pressait de ses deux vigoureuses mains.
- Non.
- Pourquoi?
- Parce que tu ne m'aimes pas.
- Je t'aime, Angéla.
- Je t'ai dit que je n'en croyais rien, qu'il m'en fallait une preuve.
- Je vais te la donner si tu me la demandes encore:


Et il met la jeune fille en joue.
- Je l'attends.
- La voilà done.

Le coup part, une balle siffle, l'oreille et une partie de la tempe de la jeune fille sont enlevées; Angèla y porte sa main, qu'elle inonde de sang.
-Tiens, dif-elle sans émotion, Domingo, prends cette main. Je te l'avais refusée, maintenant je suis ta femme, car je vois que tu m'aimes.

Quand nous arrivâmes à Agagna, il y avait six mois que Angéla était la femme de Domingo; ils vivaient heureux, et rien n'annonçait que ce bonheur dùt encore finir.

La douce et bonne Mariquitta et la fière et sauvage Angéla étaient à peu près du mème âge, elles avaient traversé les mémes événements, elles s'étaient livrées aux mèmes plaisirs, avaient respiré le méme air embaumé. Voyez pourlant quels contrastes!
Que de semblables oppositions se fassent remarquer chez nous, dans cette vieille Europe, où tout se façonne selon les caprices, la mode, les époques et les institutions, cela se comprend à merveille; mais dans un pays qui n'est troublé que par les commotions terrestres, sous un large soleil qui ne se voile que par hasard, au milieu d'une autre nature parfumée et généreuse, que le sang pétille dans les veines avec cette dissemblance que vous venez de remarquer: voilà ce que la physiologie des peuples aura bien de la peine à expliquer.

Vous ai-je dit que cet archipel était toujours courbé
sous le joug de la superstition, fille ainée de la peur et de l'ignorance? Oui. Or, voici encore du merveilleux, mais de ce merveilleux qu'un seul regard révèle, qu'un seul instant d'étude et de réflexion soumet et détruit.

D'ailleurs je vous ai promis une anecdote édifiante; la voici, extraite des archives pieuses de lìle, dévotement gardées dans une châsse bénite.

Guham n'était pas encore soumise; la plus grande partie des habitants, épouvantés par les ravages de la mitraille, vivaient dans l'intérieur de l'íle et échappaient dans de profondes retraites à une destruction générale. Mais ce n'est pas seulement sur des terres incultes ou riches que les conquérants prétendent régner. A qui vent soumetre et régénérer il faut des esclaves, et des excursions au centre de Guham furent tentées par les Espagnols victorieux. La croix devintl'auxiliaire du glaive, et le prêtre se fit soldat. Saint. Victorès, pieux missionnaire de Séville, accouru pour répandre les bienfaits d'une religion de paix, se hasarda seul à parcourir les campagnes riantes qui entouraient le sol où s'élève aujourd'hui Guham, et, surpris d'une audace pareille, les Tchamorres ne voulurent pas tout d'abord limmoler à leur vengeance. Saint Victorés vécut donc parmi eux, cherchant à pénétrer les secrets d'une religion qu'il voulait détruire en les initiant peu à peu aux mystères d'une croyance qu'il essayait d'élablir. Saint Victorès était doux, patient, charitable; il prèchait la paix alors même que les Espagnols voulaient la guerre; il rassurait au lieu d'épouvanter et il de-
mandait pardon à ses nouveaux disciples des rigueurs de ses frères, qu'il promettait d'apaiser. Un jour cependant que, sur un tertre dominant la mer, comme saint Jean au bord du Jourdain, il achevait sa prière du soir, un Tchamorre furieux, nommé Matapang, traverse la foule, s'elance sur le saint apôtre, le saisit à la gorge et lui écrase la tête sous un bâton noueux. Cet acte horrible de vengeance accompli, Matapang harangua les siens, leur dit les cruautés des Espagnols, réveilla leur énergie éteinte et traina le cadavre de saint Victorès dans les flots, qui l'engloutirent à jamais.

Là est l'histoire vraie dans la masse et dans les détails; les Espagnols triomphants y ont ajouté plus tard leurs fanatiques récits, et voici ce qu'on lit dans le livre sacramentel de la colonie :
"La place sur laquelle le corps de saint Victorès tomba après ce sacrilége assassinat est toujours sèche et pelée; le gazon ne peut y pousser, et l'anse dans laquelle le saint martyr fut précipité devient rouge comme du sang à certaines heures de la journée. "
- Quant à ce double miracle, me dit un jour le gouverneur, il serait absurde de le révoquer en doule.
- En avez-vous été vous-même témoin? avez-vous constaté le fait?
- Plus de vingt fois, monsieur, et il ne tient qu'à vous de vous assurer de la vérité de mon assertion.
- Mais si jarrive là-bas avec non incrédulité?
- Votre incrédulité cédera à l'évidence.
- Allons, je ferai la course. L'anse de San-Vietorès est-elle loin?
- Vous y serez en deux heures. Voulez-yous un cheval?
-Non, non, les pèlerins voyagent à pied; Diét blâme le luxe des carayanes religieuses.
- Allez, allez, monsieur; je vous attendrai au re tour.
- Je n'irai pas seul au tertre sacré, je me défie de mon impiété.
- Tant mieux; plus les témoins seront nombreux, plus il y aura de convertis.
- A demain donc.

Javais rapporté cette curieuse conversation à quel-ques-uns de mes amis, et les voilà prèts à faire la route avec moi vers Tiboun. Je n'ai pas encore oublié que Mariquitla voulut m'accompagner afin d'adresser, di-sait-elle, ses vœux au protecteur de la colonie pour obtenir en ma faveur une longue et dangereuse maladie. Vous voyez que j'étais menacé de toutes parts.

Le chemin qui conduit à l'endroit des miracles est ravissant; c'est partout un sol terreux, mais ferme; ce sont partout de magnifiques allées de vacois sous lesquels on se promène comme sous de larges et magnifiques parasols s'épanouissant au soleil ; c'est le cri aigu des oiseaux qui remplissent le feuillage, une brise rafraichissante qui vous apporte des émanations embaumées, et le calme imposant de ces vastes sollitudes qui vous saisit à llâme et vous dispose merveilleusement à la foi. Rien ne manque au piége, et moi,
plus que mes compagnons insouciants, j 'avais à mes côtés la dévote Tchamorre, qui comptait si fort sur la puissance divine. Aussi, dès qu'elle nous eut montré de loin Tiboun et sa crique tranquille, ne pus-je m'empécher d'éprouver une de ces légères émotions qui accompagnent toujours l'homme sitôt qu'on met en lutte la raison avec le merveilleux. Et puis, je suis né dans un pays où les miracles de toute nature sont en pleine faveur; je vous en citerai mille au moins plus certains, plus avérés les uns que les autres, qui ont tous édifié mon petit bourg d'Estagel, enclavé dans les Pyrénées, et je me garderai bien, je vous assure, de les révoquer en doute devant mon excellente et vieille mère, dévote à tous les saints presque autant qu'à Dieu même, et qui a dans son âme angélique une foi si ardente qu'elle courbe sa raison encore plus devant ce qu'elle n'a jamais vu que devant ce qui frappe journellement ses regards. Soyez done pur de préjugés, quand vous avez élé doucement bercé avec les cantiques rimés d'une centaine d'élus roussillonnais inconnus aux martyrologes !

Mais revenons. Voici le tertre couronné d'un gazon pur et égal, voici la place où tomba saint Vietorès; elle est aride et pelée, et cette nudité dessine assez bien la silhouette d'un corps humain.
- Eh bien! me dit Mariquitta toute joyeuse, esl-ce vrai?
-Quoi?
- La place n'est-elle pas maudite?
- Elle est nue, voilà tout.
- Pourquoi le serait-elle, quand tout est vert autour?
- Je n'en sais rien encore ; je vais chercher et je ne demande pas mieux que de te donner raison.
- Ce sera la donner au ciel.

Près de là était une toute petite cabane, batie sur pilotis comme les maisons d'Agagna, vers laquelle je me dirigeai pour de nouveaux renseignements.

Un pauvre homme d'une cinquantaine d'années l'habitait; il se leva à ma vue et se signa dévotement.
- Ceci est votre demeure?
- Oui, señor.
- Vous y vivez seul?
- Absolument seal.
- Est-ce par dévotion?
- C'est par ordre du gouverneur, qui tous les jours me fait apporter mes vivres.
- A quoi passez-vous votre temps?
- Je ne peux pas vous le dire.
- Mais le gouverneur me l'a dit.
- Lui le peut; moi, je ne le peux pas.
- Avez-vous rempli votre devoir ce matin?
- Je n'y manque jamais.
- Pourtant j'ai remarqué vers l'endroit de la têle une petite touffe de gazon oubliée.
-Oh! c'est impossible.
- Votre vue s'affaiblit, brave homme, il faudra vous donner un suppléant ou vous remplacer.
- Par grâce, ne lé dites pas au seigneur gouverneur.
- Je vous le promets.

Mariquitta revint me rejoindre, tandis que mes camarades faisaient un bon déjeuner sur l'herbe.
- Étes-vous bien convaincus? leur dis-je en les rejoignant; pourrez-vous maintenant certifier le miracle?
- Toute incrédulité est impossible.
- Je suis de votre opinion; mais l'eau, lavez-vous vue rouge?
- Pas encore.
- Cela viendra peut-ċtre ; le miracle n'est point permanent comme celui du gazon.
- Eh bien! attendons encore, il faut partir tout à fait édifiés.

Le flot commençait à descendre, nous nous assoupimes tous au milieu de nos causeries, et à notre réveil nous jetâmes un regard avide vers l'anse. A la place indiquée l'eau était rouge, visiblement rouge, rouge comme du sang, mais un sang peu coloré.
- Diable! diable ! nous écriâmes-nous presqu'en mème temps, l'ermite est pourtant ici sans puissance: étudions le phénomène.

Nous poussâmes à l'eau une petite pirogue servant à la pêche du bonhomme et nous nous rendimes sur l'emplacement mème où l'eau reflétait la teinte si extraordinaire. Nous sondons de l'œil, il n'y avait pas en ce moment plus de cinq pieds de fond; l'aviron plonge un peu horizontalement, le sable monte à la surface, il est rouge, très rouge, et la coloration de l'eau s'explique sans le secours du prodige.
- Or çà, mes amis, que dirons-nous à M. Médinilla?
- La vérité.
- Et la vérité?
- C'est que nous avons vu le double miracle qu'il nous a priés de venir constater.
- Lui montrerons-nous ce sable rouge?
- C'est le sang de frère saint Victorès quil l'a rougi.
- Mais le miracle devrait planer sur l'eau.
- N'en est-il pas ainsi?
- - Tenez, vöilà le flot qui monte, la teinte qui s'efface et le phénomène qui s'évanouit. N'importe, demain à marée basse le miracle recommencera dans la crique, celui du tertre se perpétuera par l'inspection quotidienne du pauvre homme de la cabane, et le gouverneur Médinilla aura raison contre l'incrédulité.

La naîve Mariquilla, un peu honteuse de nos recherches et de leurs conséquences, prit mon bras et m'accompagna silencieuse jusqu'à Agagna, où nous arrivames tous pour la collation du soir au palais du gouvernement.
- Étes-vous bien convaincu, señor Arago? me dit M. Médinilla d'un air triomphant.
- Oui, señor: le frère saint Vietorès était un saint apôtre pour qui le ciel a été ouvert, et Matapang un scélérat qui cuira éternellement dans la marmite de Lucifer.
4i - J'étais bien sùr de votre conversion. Mettonsnous à table.

बginiog nh mucont of anes upilgzs in imo

\begin{abstract}











\end{abstract}






Voyage a Tinian, -Les Garolins. - Un tamor me saive la vie.



Voici une de ces courses palpitantes d'intérêt, amusantes et instructives à la fois, sur lesquelles les années passent sans que le moindre épisode les décolore ou les affaiblisse. Jamais peut-ètre navigateur n'a fait d'excursion plus curieuse, plus incidentée; et si le cour m'a battu de crainte au moment du départ, il m'a battu plus violemment, je vous l'atteste, pendant le voyage, a lidée seule que cette occasion si belle et si rare aurait pu m'échapper.

Tinian est là-bas, au nord de Guham; on dit qu'ily

292 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.
a sur ses plages désertes de gigantesques ruines à voir. Allons étudier les ruines de Tinian.

Bérard et Gaudichaud font le trajet avec moi; tant mieux : deux jeunes courages souvent éprouvés, l'un ardent botaniste, l'autre officier expérimenté. Je n'aurais pas mieux choisi. La traversée est courte, mais non sans d'imminents dangers sur des barques si fragiles; tant mieux encore : c'est la difficulté vaincue qui fait le mérite. Je n'ai plus que de l'mpatience dans l'âme.

Le gouverneur, le commandant, les autorités d'Agagna et quelques amis nous escortent jusqu'au rivage, out l'on nous serre affectueusement la main en nous disant: "A la graice de Dieu! „Puis je laisse tomber un dernier et pénible regard sur une jeune fille en prière, et je monte avec Bérard sur le pros-volant qui m'est désigné; Gaudichaud saute sur une embareation plus petite encore; chacun de nous s'assied à son poste, avide des merveilles qui nous sont promises.
Je vous dirai plus tard comment sont bâties ces singulières pirogues, el je vous ferai connaitre alors jusque dans leur vie la plus intime les audacieux pilotes à qui nous confions aujourd'hui nos destinées.

Les voici tous, joyeux, sautillants; ils arrivent et se jetlent à l'eau: nagent-ils? non, ils viennent de quitter un élément qui les fatigue pour un élément qui les amuse et qui convient mieux à leur nature; à la mer ils sont chez eux. Ces organisations sont des organisations amphibies; et le premier cri qui s'échappe de
la poitrine à l'aspect de ces ètres extraordinaires est un cri d'admiration et de respect.

Les pros sont mouillés au large par dix à douze brasses.
- Faut-il partir maintenant?
- Oui, dérape, el au large.

Iei point de cabestan à virer, point d'efforts et de chants parmi l'équipage; un homme plonge, roule au fond des caux, suit dans les roches madréporiques les cent détours du filin qui retient le pros captif, le dénoue avec la mème dextérité qui lui fut nécessaire pour mouiller, et remonte comme s'il n'avait rien fait que vous et moi rie fussions capables de faire. Oh! ne criez pas au phénomène : nous ne sommes pas encore sous voile, et ce n'est qu'un premier regard sur ces hommes extraordinaires.

Notre petite flottille était composée de huit pros, dont les plus élégants avaient pour pilotes les tamors des Carolines, arrivés depuis peu de jours à Agagna. Et c'est là un des plus hardis voyages à tenter sur les océans. Mais quels pilotes! quels courages! quelles hautes intelligences!

Ils partent des Carolines sur leurs frèles embareations sans boussole, sans autre secours que les étoiles dont ils ont étudié les positions, mais qui peuvent si souvent leur refuser tout appui. Ils disent à leurs amis un adieu tranquille qui leur est rendu avec le mème calme; on leur demande l'heure précise de leur retour; ils se jettent au large, et les voilà entre le ciel et l'ocean, faisant un trajet de six ou sept cents licues,
consultant la direction des courants, qu'une longue expérience leur apprend à connaitre; et pointant une petite ile lointaine, où ils abordentà coup sùr mieux que ne le ferait un des plus habiles capitaines de notre marine royale.

La brise soufflait assez forte, et nous courions au plus pres; nous coupions le vent, et les soubresauts du pros me fatiguaient d'aulant plus que je n'étais pas dans l'embarcation même. Aux deux bords sont amarrés fortement, d'une part, un fottour, dont je vous parlerai plus en détail dans la suite; de l'autre, une sorte de cage d'osier à cing ou six pieds en dehors de la carcasse du pros et suspendue à un solide treillage. Je ne peux pas mieux la comparer qu'à ces paniers danslesquels nos marchands enferment les volailles, de sorte qu'il serait exact de dire qu'avec les Carolins on navigue en ballon.

J'étais là, moi, cruellement tiraillé par d'horribles souffrances, sans une voix amie pour me donner des forces, sans mon brave Petit pour appeler un léger sourire sur mes lèvres. Cependantde tempsà autre je metlais le nez à l'air et je dessinais, au milieu de mes angoisses, la côte admirablement boisée de l'ìle, où se montraient quelques pauvres cabanes au fond des criques silencieuses qui creusent le sol.

La voile de pagne élait toujours au vent, l'écoute entre les mains du premier pilote, tandis qu'un de ses camarades, surl'arrière, aidait à la manœuvre, à l'aide d'un petit gouvernail quil faisait mouvoir avec le pied plongé dans l'eau par intervalles. Ma douleur se taisait dans mon admiration en présence de tant d'adresse.

La mer était houleuse et haute; je ne comprenais pas la joyeuseté de mes compagnons de voyage alors que le pros tournoyait pour ainsi dire au gré de la lame, et je me hasardai, entre deux gros soupirs, à leur demander si nous ne courions aucun danger, inal - Ne eraignez rien, me dit le tamor d'une voix douce en mauvais espagnol, ne craignez rien, hos barques ne chavirent jamais.

A peine m'eut-il rassuré que, jetant un regard curieux derrière moi, car nous ouvrions la marche, je vis un pros chavirer, la quille en l'air, sous une rapide rafale. Je fis signe au pilote et lui montrai du doigt la pirogue immergée; mais, au lieu de déplorer l'événement, il se prit à sourire en pitié avec ses insouciants camarades, et me fit comprendre que les hommes savaient nager et que nul ne se noierait. Il ajouta que le pros serait bientôt relevé et mis à flot sans secours étranger, ce qui eut lieu en effet, mais après plus d'une heure d'attente.

Je vous ai dit que de chaque còté de l'emibarcation, à quelques pieds de distance, était un flolteur qui ser-- vait à mainténir l'équilibre, compromis par le poids des soliveaux soutenant la cage opposée. Eh bien, dès que l'embarcation chavire, l'équipage se porte au flotteur, pèse dèssus de tout son poids, et le pros tourne, cabriole et se redresse_Que voulez-vous que je vous dise! ce sont là de ces prodiges d'adresse auxquels il faut bien croire, en dépit de la raison, puisque la
chose est ainsi, puisqu'elle se renouvelle tous les jours dans ces navigations merveilleuses, puisque le fait est garanti par le récit de cent voyageurs, puisque j'en ai été témoin, puisque je vous l'atteste sur la foi du serment, puisque cela est... Détruisez donc cette vérité mathématique : deux et deux font quatre. Après cela, tant pis pour vous si vous ne croyez pas.

Cependant la brise devenant trop carabinée, nous mímes le cap sur la terre vers une anse délicieuse; les autres pros suivirent notre exemple; quelques-uns, effrayés, se jetèrent volontairement sur la grève; d'autres mouillèrent par un fond de cinq ou six brasses, à l'aide d'un filin qu'un des pilotes alla nouer au fond de l'eau à des roches de corail, et nous gagnâmes, sur la lisière d'un bois, deux petites cabanes où nous reçùmes l'hospitalité.
- C'est une navigation un peu dure, nous dit Bérard du ton joyeux qui ne l'abandounait jamais; n'estce pas que le corps est brisé?
-Oui, brisé, moulu, répondit Gaudichaud d'une voix souffrante.
- Et toi, Arago, qu'en dis-tu? N'est-ce pas que tu es de notre avis?

Je n'étais de l'avis de personne : étendu sur le gazon, je me roulais, je me tordais à faire pitié ; mais qui a pitié de celui qui souffre du mal de mer? On m'cùt trainé dans les flots que j'aurais, je crois, trouvé assez de force pour dira: a Merci, Dieu vous le rende en pareille occasion,n

Dans celte première journée de navigation, nous
doublâmes plusieurs caps d'un aspect toul à fait pittoresque, que j'avais dessinés sans doute avec une grande irrégularité, et portant tous des noms de saints personnages et de vierges béatifiées. Les Espagnols, on le sait, baptisent leurs conquètes comme ils baptisent les enfants dans leurs cités. Toutefois le cap le plus nord de l'ile est appelé le cap des Deux-Amants, et l'on m'a raconté à ce sujet une histoire fort peu édifiante, qui contraste d'une manière très-bizarre avec la couleur toute dévole qui pèse sur le pays qui les entoure.

Le petit bourg où nous fìmes halte s'appelle Rotignan; on m'y traina avec peine, l'on m'étendit sur une natte, et l'engourdissement plutôt que le sommeil ne tarda pas à s'emparer de moi. A mon réveil, je me trouvai couché côte à còte d'un tamor carolin, chef du pros que je montais, et qui, sans façon aucune, avait mis à profit le coin de natte que je laissais en liberté.

Le soleil se levait radieux; les cimes des rimas touffus en étaient dorées. Un cri du pilote retentit, et en un instant chacun fut debout. La toilette de nos compagnons de voyage ne les occupe guère : ils sont absolument nus.

Cependant il fallait songer à la traversce, aux difficultés qui pouvaient surgir et à la nécessité où nous nous trouvions de passer plusieurs jours en mer. Aussi nos gens, lestes comme des chats sauvages, escaladè-rent-ils les hauls cocotiers et en firent-ils descendre une prodigieuse quantité de fruits.

Oh ! ici ce fut encore une fois une admiration qui

298 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE. -
tenait de l'extase, car jamais je n'avais supposé dans un homme tant d’adresse et d'agilité, tant de gràce et de force.
\({ }_{0}\) Écoutez.
Les cocos, noués en grappes de huitou dix, étaient sur la plage; chacun des pilotes, chargé d'un de ces lourds bouquets, le poussait en avant et arrivait ainsi au pros; mais une grappe, lancée par le principal tamor, se dénoua, et voila les fruits saisis et dispersés par la lame capricieuse. Le pilote nageur s'arrèta tout d'abord un instant, parut réfléchir, promena un regard inquiet et irrité sur les fruits qui lui échappaient, me vit debout au rivage, prèt à le railler de ses inutiles efforts, et sembla accepter le défi que je lui lançais. Je lui montrai un mouchoir et je lui donnai à comprendre qu'il lui appartiendrail s'il paryenait, lui , à ramener au pros tous les cocos flottants, La proposition fut prise au sérieux, et voilà mon rapide mart souin, tantôt allongé, tantôt courbé, allant à droite, à gauche, en avant, en arrière, ralliant les fugitifs, ainsi qu'un bergerile fait del ses chèvres vagabondes; poussant celui-ci de la tête, celui-là de la poitrine, revenant d'un seul élan vers un troisième qu'il emprisonne entre ses genoux, les ressaisissant en bloc, luttant contre tous, se heurtant, se divisant de nouyeau, montant et descendant avec la lame; gagnant toujours du chemin et arrivant enfin à bord, après une lutte d'une demi-heure au moins, plus piqué encore de mon doule et de mon élonnement que fier de son triomphe.
 Cependantinous rejoignìmes le pros, oü je payai volontiers le pari perdu ; mais la brise soufflant avec trop de violence, cinq des pros qui nous escortaient et qui ètaient montés par des habitants de Rolta refusèrent de mettie à la voile avec nous. Quant à nos hardis pilotés, après une courte prière quils prononcèrent à voix basse, ils prirent le large. Bérard s'assoupit, et moil je recommençai ma vie de douleur. ses s. 513 , inl \({ }_{1}\) Bientôt mon ami, réveillé en sursaut par une secousse violente, se dressa et m'sppela à lui. Je sortis de ma cage, et, bien décidé à lutter contre le mal de mer, je m'assis à côté du premier tamor, dont le regard perģant interrogeait \$horizoniassez assombri, mais dont le front calme èt ouvert me rassurait complétement.
Plusieurs oiseaux vinrent planer au-dessus de nos tèt tes; Bérard les abattit, et, malgré la hauteur des lames et la présence de deux requins qui nous escortaient, un des Carolins se jeta à l'eau, les saisit et les porlàà bord.

C'étaient des fous. Parmi eux il se trouvait un corbeau que nos bons et superstitieux argonautes jetèrent au loin en nous faisant entendre qu'il ne leur inspirait que du dégoùt; parce qu'il mangeait de la chair humaine.

Je vous répète, moi, queles moindres actions de ces hommes vous disent toute l'excellence de leur naturel.

Mais Guham s'abaissait derrière nous, et au nord Rotta se levait plus belle et plus parée encore que son orgueilleuse voisine. La brise soufflait carabinée et

300 Souvenirs d'un aveugle.
par rafales; les nuages passaient sur nos tètes avec une grande rapidité; les pros dansaient rudement secoués par la vague, et nous devinions bien à P'activitó de nos pilotes qu'il y avait péril pour nous tous \({ }^{2}\).
Ce qui surtout, dans ces moments difficiles, excitait notre admiration, c'étaient l'adresse, la vigueur, l'audace du Carolin attaché au gouvernail, qu'il dirigeait avec son pied. La lame venait parfois se briser contre lui, et c'est tout au plus s'il détournait la tète; les flots le couvraient souvent en entier, et dès qu'ils avaient passé sur cet homme de fer, vous voyiez celui-ci secouer légèrement la tète, les épaules inondées, et garder cette hérö̈que impassibilité contre laquelle la fureut des éléments venait inutilement se heurter. La piété est-elle la peur? la prière est-elle la pusillanimité? La conduite de ces braves Carolins résout la question. Les voici, calmes, graves, intrépides au milieu de la tourmente, et cependant, à l'approche de chaque grain, vous les voyez accroupis sur leurs talons et tournés du còlé du nuage menaçant, lever un œil sereiń vers lui, frapper d'une main ouverte contre l'autre fermée, faire signe au génie malfaisant des hommes de passer sans jeter sa colère sur cux, et lui adresser la prière suivante dite avec une extrème volubilité :
"Léga chédégas, léga childiligas, chédégas léga, ché-- dégas legas cheldi-léga chédégas, léga chédégas mottou.
- Ogucren quenni chéré péré péi, ogueren quenni chéré " péré pei.

\footnotetext{

}
-2 Au surplus, pendant cetle traversée orageuse, jnmais nuages ne se sont montrés si rétifs à la ferveur des pieuses sollicitations, car pas un grain ne passa sans nous envoyer ses rapides ondées et ses bruyantes rafales.
La constance et l'adresse l'emportèrent sur le caprice des flots; à huit heures à peu près nous nous trouvâmes par le travers du cap-ouest de Rotta; mais les vents et les courants s'étant opposés de nouveau à notre marche, nous n'arrivàmes au mouillage que vers onze heures et demie ou minuit.
Nous jetàmes le filin sur un fond de corail a une demi-lieue de la terre, et, remis un peu de mes souffrances, qui avaient été horribles, je respirai tout àl'aise la brise embaumée du rivage.
La mer était devenue belle; mais devant nous, à un grand quart de lieue, elle brisait encore avec violence sur de hauts récifs qui formaient la barre du port et ne présentaient qu'une passe étroite aux embarcations. La lune en son plein nous envoyait ses pâles rayons, et, soit pour nous éclairer, soit pour les besoins d'une nuit assez fraiche, des feux brillants étaient allumés sur les coteaux voisins qui dominent la ville, murée en partie par un immense rideau de cocotiers, dont les tetes onduleuses se dessinaient sombres et élégantes sur un ciel bleu à l'horizon.
- Le pros monté par Gaudichaud ne tarda pas à arriver au mouillage; il jeta l'ancre près de nous, et notre camarade éleva la voix pour avoir de nos nouvelles. Je lui répondis en le priant d'armer son fusil à deux

302 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.
coups, ainsi que ses pistolets, afin que par une décharge générale de nos armés, hous pussions apprendre aux autorités dú lieu qu'il y avait d'autres personnes que des Carolins et desTchamorres dansles pros-volants. A un signal convenu nous fimes feu, et nos douze coups, répétés par les échos, durent épouvanter les habitants de cette partie de litle.

J'allais oublier de constater encore que les bons Carolins, après ètre arrivés, s'étaient de nouveau accroupis en rond, et que par une fervente prière ils avaient remercié le ciel de notre heureuse traversée. Chez eux la reconnaissance est un point sacramentel de leur religion toute d'amour.

Ce que j'avais prévu arriva. L'alcade de l'endroit, étonné du bruit qui l'avait réveillé au milieu de ses rêvés fantastiques, dépêcha auprès de nous, dans un sabot pelit comme une coquille de noix, un interprète qui vint contre notre bord nous demander qui nous élions et d'oü nous arrivions. Je répondis pompeusement que nous étions envoyés par le roi de France à la découverte de nouvelles terres, que nous avions pour l'alcade des lettres du gouverneur de Guham et de toutes les Mariannes, que nos pilotes n'osaient point franchir la passe avant le jour et que nous ordonnions qu'on nous expédiât une grande barque, afin qu'il nous fút possible de descendre à l'iustant même. \({ }^{\text {sel }}\) Aux insolentes maniêres de mon langage, le Thámorre baissa le diapason de sa voix nazillarde, en me répliquant toutefois qu'on ne pourrait pas sans doute
m'envoyer une nouvelle embarcation', puisque nul pilote n'osait la nuit s'exposer au milieu des brisants. whit Mais tu es bien yenu, toi! !
- Oh! e'est mon métier de me noyer. .
- Pourrais-tu me descendre à terre?
- Mon sabot est bien petit, nous y tiendrions à peine nous deux.
- Accoste le long du bord.
- Je vais obéir ; cependant vous feriez mieux d'attendre.
- Accoste.

Bérard eut beau me prier de rester à bord du pros et me montrer la témérité de ma résolution, je descendis auprès du Tchamorre, je m'accroupis genou contre genou en face du Rottinien. A tout événement, je priai mon ami de me suivre de l'œil autant que possible et je quittai le pros.

Je comprenais à merveille le danger de ma résolution; mais le souvenir de mes souffrances pendant cette traversée d'un jour, souffrances non encore apaisées, l'emporta sur ma prudence et les sages conseils d'un homme de mer qui, mieux que moi encore, comprenait tout ce qu'il y avait de folie dans ce trajet, au milieu de rochers aigus sur lesquels la mer se ruait avec un lugubre fracas.

Nous n'étions guère qu'à une demi-encâblure de l'étroile passe quand mon pilote me dit d'une voix tremblante et en cessant de pagaier:
- Ne bougez pas!
- Mais je suis immobile!

304 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.
- Ici est le danger.
- Grand?
-Très grand, un seul monvement peut nous faire chavirer.
- Diable! diable! virons de hord.
- Impossible, altesse; il faut suivre le courant qui nous entraine.
- Va done.
- Savez-vous nager?
- Non.

2a7-Un peu du moins?
- Pas du tout.

J'eus à peine prononcé ces derniers mols que le canot chavira, la quille en l'air. Adieu au monde! je n'eus d'abord que cétte pensée; mais le sentiment de ma conservation me donna de l'énergie, et, jouant instinctivement des pieds et des mains, je sentis un obslacle dont je m'emparai avec force : c'était la jambe de mon coquin de pilote:
- Oh! je te tiens, misérable! lui dis-je en avalant des gorgées d'eau qui m'étouffaient; je te tiens, je ne mourrai pas seul.

Et je recevais de violentes bourrades, et je tenaillais le membre endolori du Tchamorre, et je me cramponnais de mon mieux à l'embarcation, qui était poussée de l'avant vers les récifs.

Cependant je devais succomber à la lutte; mais une rapide réflexion ranima mon courage près de défaillir.

Et je pensai à Bérard, qui, vigilant ami, ne devait pas m'avoir encore perdu de rue.

Dès que la lame avait retenti sur les roches madréporiques contre lesquelles mes membres allaient bientòt se briser, je poussai un grand cri, espérant qu'il serait entendu des braves Carolins. Bérard seul était encore éveillé; il devine plutôt qu'il ne voit ma désastreuse position; il frappe sur l'épaule le tamor, lui montre du doigt la passe et lui dit : Arago mati (tué). Le généreux Carolin jette un coup d'œil d'aigle dans l'espace, voit un point noir qui se dessine sur les flots écumeux, s'empare d'un aviron, le brise en deux, s'élance, glisse sur les eaux, disparaît, remonte et pousse à l'air des cris éclatants. J'allais périr, ma dernière pensée était pour ma vieille mère ; j'écoute..... јe crois entendre..... je reprends de l'énergie, mes doigts fiévreux serrent avec plus de violence le Tchamorre, qui gardait toujours le silence le plus absolu. Je regarde autour de moi : un corps nu, mouvant, paraît s'approcher; je soupçonne déjà la générosité du tamor : c'était lui en effet; sa parole rassurante m'arrive, il me cherche, il me trouve, il me présente le débris d'aviron qu'il tenait de la main gauche ; j'hésite, je tremble, je le devine pourtant; je me livre à lui, je m'abandonne à son courage et à son énergie, je m'empare du morceau de bois. Le tamor reprend la route qu'il venait de parcourir, brise le flot, lutte, victoricux, contre le courant rapide, m'arrache aux brisants, me remorque, et, après des efforts inouis, rejoint le bord, où l'on me hisse avec peine et où je tombe évanoui.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet anéan tissement douloureux, pendant lequel je rendais à flots pressés l'eau amère qui me déchirait les entrailles. Mais, à mon premier mouvement sans convulsions, je cherchai de la main et des yeux le noble tamor à qui je devais si miraculeusement la vie. Il était à genoux à mes côtés et riait aux éclats, avec ses camarades et Bérard, de mes horribles contorsions. Je lui serrai la main comme on le fait à un frère qu'on retrouve vivant après l'avoir pleuré mort. Je me levai, je pris dans mon havre-sac une hache, deux rasoirs, une chemise, trois mouchoirs, six couteaux et une douzaine d'hameçons. Je présentai le tout à mon libérateur, en le priant de ne pas le refuser. Mais lui, donnant à sa figure un caractère de gravité tout à fait empreinte d'amertume, me demanda si je lui offrais ces richesses en échange du service qu'il venait de me rendre. Je lui dis que oui; il saisit mes cadeaux, les jeta dédaigneusement à mes pieds et me tourna les talons. Je le retins avec empressement, je passai mes mains sur ses épaules, je frottai mon nez contre le sien, je lui fis entendre que c'était par amitié, plutôt que par reconnaissance, que je lui offrais tant de choses utiles, et mon brave pilote me rendit alors mes caresses avec une joie d'enfant, accépta mes présents, les attacha précieusement au dôme d'osier qui voútait la cage, me jeta un dernier régard d'ami et s'endormit accroupi sur un des banes de son embarcation. 700 odametr ifl, vbigat \({ }_{9} \mathrm{Oh}\) ! dites-moi maintenant si nous avons raison, en Europe, d'appeler sauvages les bons naturels des

Carolines, et si nous trouverions fréquemment, chez nous, une délicatesse si noble, un dévouement si désintéressé!

Mais, patience, je nequitterai pas mes bons Carolins sans vous les avoir montrés dans toute leur simplicité native, sans vous avoir appris à les aimer. Le souvenir de ces braves gens est, sans contredit, celui que je caः resse avec le plus d'amour.

\section*{}










\section*{18}

\section*{ILBS MARIANNBS.}

\section*{Rotta. - Ruines. - Tinian. - Maison des Antiques.}

Il parait que le scélérat de Roltinien qui m'avait si bien fait faire le plongeon ne tarda pas à aborder et qu'il jeta l'alarme dans la colonie, puisque nous apprimes, le lendemain matin, que les habitants, épouvantés par notre décharge générale, avaient précipitamment gagné les bois et les montagnes de l'intérieur ; mais l'alcade, homme d'une plus forte trempe que ceux sur lesquels il régnait en monarque oriental, nous envoya sans retard une pirogue plus grande que

3io souvenirs d'un aveugle.
la première, et nous fit demander si nous avions des ordres à donner.
- Oui, répondis-je, à peine remis de mes souffrances, la punition du drôle qui m'a chaviré.
- ll sera pendu, ainsi que toute sa famille.
- Non; mais qu'il vienne justifier devant moi sa conduite.
- Je me charge de vous le conduire pieds et poings liés.
-Et maintenant peux-tu nous descendre à terre?
- Ma pirogue est au service de votre excellence.
- Y a-t-il péril?
- Non, la mer est haute, nous passerons aisément.
- Un de mes amis peut-il venir avec moi?
- Sans doute.
- Accoste.

Je descendis. Bérard, assoupi, refusa de m'accompagner; Gaudichaud, que j'allai chercher, s'embarqua à mes côtés, et nous mimes le cap sur la capitale de l'ile.

L'arrivée de quelques Français devant Rolta répandit l'alarme dans la colonie, comme je l'ai déjà dit, et la ville se dépeupla au terrible salut de nos armes de chasse; mais le gouverneur, homme de cœur et de tête, tint ferme au milieu de l'orage, et, comptant sur une honorable capitulation, attendit bravement dans son palais de chaume l'arrivée des implacables vainqueurs:

Notre entrée triomphale se fit sans mousqueterie, et je vous assure qu'elle frisa de bien près le ridicule.

Figurez-vous, en effet, un Tamerlan coiffé d'un large chapeau de paille, vètu en matelot, chaussé de gros souliers, armé d'un beau calepin, d'une boitte à couleurs, d'un chevalet avee son parapluie, et blème encore des suites d'une traversée close par l'événement que je vous ai raconté. A mes còtés se drapait pompeusement dans une veste de nankin un petit homme aussi pâle que moi, le dos cuirassé par une énorme boite en fer-blanc, servant de tombeau à une armée vaincue de papillons et d'insectes, tenant-à sa redoutable main un filet pour saisir ses vietimes de chaque jour, et vèlu presque aussi richement que je l'étais. Les grands hommes n'ont besoin, pour brillerèet imposer, ni du luxe des vêtements ni de la richesse des broderies: la simplicité sied au triomphateur.

Dès que le grand canot fut signalé à l'alcade, celuici passa le seul pantalon blane qu'il possédât et se groupa, peu rassuré, entre sa femme, jeune et jolie Tchamorre, et un capitaine du nom de Martinez, exilé ici par le gouverneur pour je ne sais quelles peceadilles.

A notre entrée dans le salou, nous vìmes un léger sourire de dépit se poser sur les lèvres des trois puissances du lieu, et j'en fus assez piqué pour en témoigner ma rancune dans une brève allocution. - Nous venons chez vous, dis-je avec gravité, pour des recherches scientifiques; M. de Médinilla nous a donné plein pouvoir, et nous l'eût-il refusé, les canons de notre corvelte de guerre auraient bien su le prendre. Nous yous demandons, monsieur, avant de

\section*{312} souvenirs d'un aveugle.
nous établir chez vous, si nous sommes avec des amis ou des ennemis.

L'alcade nous assura d'une voix humble que toute liberté nous était acquise, et nous invita à une collation que nous acceptâmes de grand cour.

Le lendemain matin, Bérard descendit des pros avee les papiers du gouverneur de Guham, et nous voilà installés en dominateurs dans l'ile de Rotta, où nous fümes forcés de séjourner pendant deux jours pour des réparations à faire à une voile déchirée dans la traversée.

Notre lever fut une vengeance. Nous nous étions parés de nos habits les plus coquets, et la femme de l'alcade ne fut pas la dernière à vanter notre bonne mine tout européenne. L'on a beau dire, il faut partout des colifichets à la foule.

Après un déjeuner tout composé de fruits délicieux et rafraichissants, Gaudichaud et Bérard commencèrent leurs excursions dans les campagnes, et moi j'allai dessiner l'église, absolument semblable à celle de Humata, pour me livrer ensuite, selon mon habitude de chaque relàche, aux études des mœurs, qu'on ne fait bien que dans les cités.

Les habitants de Rotta, rassurés par les rapports qui arrivaient de toutes parts, rentrèrent en foule et ne demandèrent pas mieux que de fraterniser avec des vainqueurs si peu irrités.
- Il y a trois siècles entre Guham et Rolta : ici les mots sagesse, pudeur, vertu, morale, sont sans valeur; on nait, on grandit, on multiplie et l'on meurt:
c'est tout; on n'est ni frère ni sœur : on est homme ou femme. Tout cela est bien triste, je vous assure.

Voyez pourtant cette végélation puissante qui pèse sur le sol; quelles fortunes ne pourrait-on pas en recueillir? Courez la campagne : elle est entièrement infestée par une innombrable quantité d'énormes rals, dont la dent vorace ne peut porter alteinte à la richesse d'une végétation plus forte que toute catastrophe. Vous ne pouvez faire deux pas sans avoir à repousser ces animaux rongeurs, au milieu desquels il serait très-dangereux de s'assoupir. Si l'on ne songe sérieusement à les détruire, il est à craindre que la colonic ne soit un jour victime de cet horrible fléau.

Après une course de quelques heures, je me rendis au rivage pour revoir avant la nuit mes fidèles et bons Carolins, qui venaient tous frotter leur nez contre le mien, et qui, un instant plus tard, s'accroupirent en rond pour entonner leur hymne quotidien à l'Éternel. C'était un chant calme, doux, suave, avec des gestes gracieux et des balancements de corps d'une souplesse extrème. Les airs avaient trois noles seulement; chaque verset durait une minute à peu près, et le temps de repos élait moins long de moitié. Dans cet intervalle, chaque Carolin posait son front dans ses deux mains, semblait se recueillir, et, achevant leurs prières du soir, ils répétèrent celle que j’ai déjà transcrite, et firent signe aux nuages de s'èloigner.

Comme ils me virent sourire de leur crédulité, le tamor de mon embarcation me demanda si dans mon pays on n'en usait pas aiusi daus les moments de dan-
ger. Je lui répondis que non, et le brave homme en parut surpris et aflligé ; mais, comme je me hâtai de lui promettre de prècher, en arrivant parmi mes frères, cette religion de respect et de reconnaissance dont il m'énumérait les bienfaits, mon noble pilote me serra la main avec tant de joie qu'il faillit me la broyer dans les siennes. O peuple hospitalier ! puisse la civilisation corruptrice t'épargner longtemps encore dans ses conquêtes! Puisses-tu vivre toujours au milieu du vaste océan où le ciel t'a jeté, oublié des ardents et fanatiques apôtres d'une religion toute sainte; mais qui a été souillée par tant de meurtres et de sacriléges!
On compte quatre-vingt-deux maisons dans la ville et quatre cent cinquante habitants dans toute l'ile, beaucoup plus pelite que Guham. Quels beaux établissements ne ferait-on pas sur une terre si riche, si parfumée, sous un ciel si pur et si généreux!
Les rues sont, pour ainsi dire, pavées de croix, toutes attestant des miracles anciens ou modernes. Une petite croix pour un enfant qui vient de naitre, une grande croix pour un adolescent qui arrive de Guham, une troisième pour ce vieillard qui disparatt, et puis encore une pour une entorse guérie, et une plus belle pour un amour partagé. Il y a vingt ou vingt-cinq croix de bois dans chaque rue, et comme femmes et hommes plient les genoux en face de ce signe révéré de notre religion, il serait rigoureusement vrai de dire que les habitants de Rotia ne marchent qu'en boitant.
Nul peuple au monde n'est stupidement dévot
comme le peuple rottinien; nul peut-être n'est si saintement libertin que lui. Vous ne trouverez pas ici une jeune fille qui ne récite ses prières en vous accordant ses faveurs, et pas une ne vous affligera d'un refus si vous accompagnez votre demande de ces mots tout chrétiens : Pour l'amour de Dieu, s'il vous plail!

L'Espagne a passé par là, mais l'Espagne boueuse, cette Espagne de capucins et de moines, sous la puissance desquels gémissent encore, en Europe, tant de cités et de provinces. Au surplus, les Rottiniens ne sont nullement responsables de l'ignorance dans laquelle on les tient plongés.
- Depuis plus de vingt ans, me disait M. Martinez, nul prêtre n'est venu dans cette colonie faire entendre des paroles de raison; depuis vingt ans, nul gouverneur n'a demandé à Manille un prédicant pour l'archipel des Mariannes : car, ajouta-t-il avec amertume, si vous avez vu ou entendu frère Cyriaco, vous avez déjà compris ce que peut avoir d'influence la morale d'un tel personnage.
- Vous venez de faire un beau voyage, me dit encore le capitaine déporté; vous savez, j'en suis sùr, ce que vaut ce peuple carolin que, par un miracle du ciel, les explorateurs européens ont dédaigné de séduire et de corrompre. Eh bien! dès que leurs prosvolants me sont signalés au large, je tremble qu'ils n'emportent d'ici le germe funeste de nos ridicules, de nos vices et de notre abrutissement.

Prière et travail est la religion des Carolines; laissez
faire les Européens, et vous verrez ce que deviendra bientôt ce paisible et bienheureux archipel.

Les maisons de Rotta sont, comme celles de Guham, bâties sur pilotis, mais infiniment plus délabrées. Les hommes n'ont, à proprement parler, point de vêtements, puisqu'ils ne mettent de caleçon que le dimanche.

Les femmes sont plus complétement nues encore que les hommes, car elles ne se voilent qu'à l'aide d'un mouchoir tenu par une petite corde nouée aux reins. Elles sont plus belles, plus lestes, plus ardentes que les filles de Guham; leur démarche a plus d'indépendance; leur chevelure est généralement plus ondoyante, plus souple, plus noire, et leurs pieds et leurs mains ont une délicatesse vraiment admirable.

Nous avons souvent rencontré, sur les montagnes et dans les bois, quelques-unes de ces jeunes et malheureuses créatures, qui à notre approche fuyaient épouvantees, car elles nous regardaient comme des ètres supérieurs sur qui, par respect, par admiration, elles n'osaient arrèter leurs regards. Pauvres enfants, que nous meltions tant de soin a rassurer !

Comme il n'y a point de prêtres dans l'ile, ces jeunes filles ne se marient pas; vous devinez la conséquence inévitable d'un pareil état de choses.

Il n'y a pas une seule source, un seul courant d'eau douce aux environs de la ville, de sorte que les habitants se voient contraints de boire de l'eau d'un puits de quelques pieds de profondeur, creusé à une centaine de pas au nord du mouillage. Mais, pour garder l'eau


de la pluie, on emploie ici un moyen fort ingénieux, que le besoin' seul peut avoir inspiré.
- Les Rottiniens fixent au sommet du trone d'un cocotier une de ses feuilles placées verticalement, de manière que le fort de l'arête soit en haut; une autre feuille est liée à la première et dans le mème sens; une troisième à la seconde, et ainsi de suite, jusqu'à deux ou trois pieds du sol, toutes ayant leurs folioles fixées à leur tige. L'eau de la pluie coule le long de cette chaine naturelle, comme en une rigole, et est reçue dans une jarre où pénètre la feuille la plus basse. On voit de ces sortes d'appareils sur presque tous les cocotiers.

Les sauvages ne perfectionnent guère, mais de quel merveilleux instinct dinvention le ciel ne les a-t-il pas dotés !

Comme lecapitaine Martinez m'avaitsignalédansl'intérieur de l'ile des ruines fort curieuses et à l'existence desquelles je ne croyais que très-faiblement, je suivis la route qu'il m'avait indiquée, et, iaprès une marche sans fatigue de plus de deux heures, sous la plus belle végétation du monde, je me trouvai en présence diune colonnade circulaire, dont les débris épars çà et là altestaient la colère de quelque éruption volcanique. Mais quel peuple a done élevé au-dessus du sol ces masses imposantes, hautes de plus de trente pieds, bien taillées, régulières, sans sculpture, sans aucun signe qui précise, qui fasse même soupçonner l'époque probable de leur mystérieuse fondation? Que sont devenus ces architecles? A quel dieu, à quel esprit, à
quel génie ce temple fut-il consacré? Car c'était un temple que ce vaste monument de plus de mille pas de circonférence. Aujourd'hui, à côté de ces ruines, surgissent, hümbles et inaperçues, des masures sans êlégance, sans solidité, et dans les temps réculés pésaient sur le sol des masses imposantes devant Iesquelles la tete slincline avec une pieuse réflexion.
- De rétour de cette course si intéressante, dans laquelle mon album s'était enrichi, et où Bérard et Gaudichaud m'avaient accompagné, nous nous dirigeâmes vers un torrent signalé par la carte topographique exposée sur les murs enfumés du palais de l'alcade, et roulant entre deux montagnes ses eaux délicieuses et turbulentes. Les plateaux qui l'emprisonnent sont couverts de coquillages brisés, de côraux y ide madrépores, et la végétation vigoureuse au pied, belle sur lés flanes, perd eñ s'élevant de sa forrce et de sa splendèur. Est-elle bien éloignée lépoque où la mer couvrait ces monts oubliés ef silèncieux.
La journée était avancée, brûlante à cette heure, quoiqu'un vent de mer vint parfois. Ia tempérer \({ }^{3}\), mais nous avions encore le temps; avant la nuit, de parcourirla villé, oú de curieux détails pouvaient nous être écháppés. Nous nous rendìmes à l'église. Dans une chapelle consacrée à la Vierge brùlent continuellement cinq cierges commis à la garde d'une femme, remplacée successivement par une autre femme, conme une sentinelle succède à une autre sentinelle: Si l'une tooa sng Smoitabnot oangirbjaym tinal sb oldadomp oup

d'elles laisse éteindre le feu sacré, elle est sévèrement punie et le séjour de la ville lui est interdit pendant trois mois. Cet usage a été mis en vigueur à l'occasion d'un horrible tremblement de terre qui failit engloutir Rotta et qui néanmoins respecta l'église. La femme de l'alcade, dont on oublie lignorance en la regardant parler, nous raconta que lors de cet épouvantable tremblement de terre, dont les habitants parlent encore avec un saint effroi, une jeune fille dont la vertu faisait la honte de ses compagues les rassembla toutes sur une place publique, leur reprocha énergiquement les vices auxquels elles se livraient, leur défendit de s'embarquer pour Guham, où elles espéraient trouver un refuge contre la colère céleste, et leur imposa pour toute pénitence l'usage du feu sacré, dont le culte ne s'est pas encore affaibli. A côté de l'image de la Vierge se montre, auréolé d'étoiles, le véritable portrait de la jeune fille dans une attitude toute belliqueuse. L'ardente apôtre garde pour elle la moitié des prières et de l'encens adressés à la patronne de Rotta.
: Le récit de la jolie femme de l'alcade était entrecoupé de signes de croix fort dévolement exécutés chaque fois que le nom de la Vierge ou de la jeune fille s'échappait de ses lèvres; mais je me hâte d'ajoutter, dùt-on m'accuser de médisance, que cette religion extérieure était pour elle une affaire dhabitude, et que la señora Rialda Dolorès avait un goùt si fervent pour les chapelets et les scapulaires bénits, que nul sacrifice n'eût coutté à sa pudeur pour un de ces
ornements dont son honnête mari aimait tant à la voir parée.
in faut bien peindre les mœurs telles qu'on les a étudiées.
th. Heureusement pour Dolorès la dévote et pour nous, pécheurs endurcis, que nos provisions étaient loin de s'épuiser, et que notre générosité, bien avérée, n'avait jamais été trouvée en défaut.
Après l'église, complétement délabrée, le couvent contre lequel elle est adossée eut notre visite d'inspection. Nous trouvâmes là, dans une vaste salle, un violon moisi, une guitare fêlée et les débris d'une harpe, instrument favori du dernier prêtre de la colonie. Jugez de leur vétusté! Les rats nous chassèrent de l'edifice.

Est-ce tout? Je ne crois pas, car à quoi bon vous dire la profonde tristesse que font nailre dans lâme toutes ces richesses perdues, que le pied foule avee amertume, ces plaines immenses de cotonniers dont lindustrie pourrait tirer de si grands avantages? A quoi bon vous reparler avec enthousiasme de cette beauté mâle et si pleine de vie des jeunes filles de Rolla, d'autant plus à plaindre dans leur isolement qu'un soleil tropical et une brise de mer toujours rafraichissante doublent encore la sève et l'énergie? Quelles puissantes colonies on ferait de l'archipel des Mariannes !

Dois-je ajouter, comme contraste au tableau, que j’ai trouvé et dessiné dans une pauvre cabane éloignée de la ville un malheureux couché sur une natle; en-
tièrement couvert de loupes, dont l'une entre autres partait des reins et descendait comme un enorme sac à demi plein de liquide jusqu'á terre? Cela était horrible à voir, cela était hideux à toucher: cet homme avait nom Doria; il se trainait à peine, vivait seul des fruits d'un jardin planté au pied de sa cabane et était un perpétuel objet d'effroi pour toute la colonie.
Le malheur est plus contagieux encore que la lèpre, chacun s'en éloigne avec horreur et dégoutt.

Doria pleura d'amour et de reconnaissance en me voyant partir : il s'aperçut (et en remercia le ciel par un regard) que j'oubliais à dessein deux mouchoirs, un couteau et une chemise au pied de son lit de douleur.

Les Carolins vinrent nous réveiller le troisième jour de notre arrivée à Rotta, et nous nous rendimes à l'instant sur la rade, escortés par le capitaine Martinez, qui me donna une supplique que je lui promis d'appuyer auprès du gouverneur; de l'alcade et de sa femme, coquettement parée de nos reliques. Je vous l'atteste, il n'y a jamais de départ sans larmes, surtout quand l'adieu doit être éternel.

La brise soufflait avec violence, mais sans rafale, de sorte que nos hardis pilotes ne reculèrent pas devant le péril d'une traversée orageuse, combattue encore par de rapides courants qui nous poussaient à l'ouest'. Aguigan passa devant nous, Aguigan la dèserte et l'inhabilable, taillée à pic avec une riche ver

\footnotetext{
- Voir les notesia la fin du volume.
}
II.

322 SOUVENIRS D'UN AVEUGLE.
dure pour couronnement, mais au pied de laquelle le flot mugit sans cesse.
Aguigan disparut à son tour, et devant nous se montra Tinian, l'ile des antiquités, illustrée par une page de Rousseau et par le séjour d'Anson, dont l'équipage, vaincu par le scorbut et la dyssenterie, retrouva sous ses frais ombrages la vie et la gaieté.

A mon premier regard, tout s'est décoloré, tout a changé d'aspect. Je cherche ces masses imposantes de rimas et de palmiers, si douces, si suaves à l'œil et au cœur : je ne vois autour de moi que des arbustes rabougris. Je veux parcourir ces forèts éternelles et silencieuses qui devaient me rappeler les plus beaux siles de Timor et de Simao, et je ne me promène que sur des débris à demi pulvérisés, criant douloureusement sous ma marche pénible. Partout une nature défaillante; de tous côtés la vétusté, la misère, le deuil; Tinian est un cadavre.

Anson et d'autres navigateurs ont donc menti? Eh bien, non: Anson et les navigateurs ont dit vrai. A mon tour, j'entendrai peut-ètre des dénégations qui me seront adressées par ceux qui, après moi, viendront visiter cette ile si intéressante, si poétique.
Je vais m'expliquer.
Là, à quelques pas, est Seypan et Anataxan, cônes rapides, fournaises turbulentes où s'enflamme le soufre, où pétillent et bouillonnent la lave et le bitume. Dans une de leurs colères si fréquentes ces terribles volcans auront ébranlé le sol, refoulé les flots océaniques et renversé cetle admirable végétation sur laquelle
pointe, depuis quelques années, une végétation nouvelle. Laissez-la grandir, et le portrait d'aujourd'hui sera sans fidélité, il sera une fiction, une création du voyageur.

Comment done expliquer, autrement que par une de ces commotions terrestres dont cet archipel est si souvent ébranlé, la présence sur Tinian des pierres ponces et des scories dont la plage et l'intérieur de l'ile sont, pour ainsi dire, voilés, alors surtout que dans l'ile même on ne trouve aucune trace de volcan en activité?
Tinian ressuscite déjà et J'amiral Anson ne tardera pas à avoir raison contre moi.

Aujourd'hui les rimas, frappés dans leurs racines, ont perdu de leur imposante majesté; les pastèques; les melons, les ignames si vantés jadis, n'ont plus la saveur qui les rend si parfaits à Guham et à Rotta ; et les cocotiers, privés dé leur sève, promènent tristement dans les airs leur chevelure flétrie : on dirait qu'ils gémissent de la souffrance de la nature et qu'ils veulent mourir avec elle.
Notre arrivée au débarcadère eut un si grand retentissement et causa une si grande frayeur dans les quatre ou cinq maisons devant lesquelles nous débarquâmes, que peu s'en fallut quill n'y eùt personne pour nous recevoir. L'alcade pourtant se décida en tremblant à venir à nous; il nous demanda lè motif de thonneur que nous faisions à son établissement, et quand nous eùmes décliné nos qualités, le brave homme se courba jusqu'à terre en nous demandant
pardon de nous avoir pris d'abord pour des squavages ou des insurgés de la capitale de tout l'archipel. Ses trois filles, assez proprement vêtues, vinrent nous offrir quelques fruits que nous acceplàmes en échange de plusieurs bagatelles européennes, et une harmonie parfaite régna entre nous depuis ce premier moment jusqu'à notre départ. A la bonne heure! des conquétes obtenues à si peu de frais!
Nous parcourons l'ile.
Il faut qu'elle ait été le berceau d'un grand peuple effacé du globe par une de ces révolutions morales qui bouleversent les empires et font disparaitre les générations. Partout, des ruines; à chaque pas, des débris de colonnes et de pilastres. Qui habitait cet immenseédifice à moitié englouti sous l'herbe? Où est le peuple qui l'a renversé? Que sont devenus les vaincus? D'où venaient les vainqueurs? Rien ici ne sert de base à une supposition raisonnable, nul regard ne perce les ténèbres épaisses qui nous enveloppent.

Les ruines les mieux conservées sont celles qui s'élèventà une centaine de pas du mouillage, à gauche de la maison de l'alcade, laquelle, avec trois ou quatre hangars où l'on enferme les pores sauvages pris dans les bois, compose tout le village. La population entière de l'sle est de quinze personnes, y compris la femme de l'alcade, qui n'est point une Vénus; ses trois filles, qui ne sont pas les trois Grâces, et le père, qui n'est pas un Apollon. On appelle pourtant tout cela, aux Mariannes, une ville, un gouverneur, une.colonie.

Les ruines dont je vous ai parlé forment une galerie longue de soixante pas. Les pilastres sont carrés, solides, sans ornements, sans socle, épais de quatre pieds et demi, hauts de vingt-cinq, surmontés d'une moitié de sphère posée sur sa courbe. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans la chute de la plupart de ces pilastres, renversés par quelque tremblement de terre, cette demi-sphère colossale ne s'est point détachée du massif, où certainement elle avait été posée après coup.

Quatre de ces pilastres étaient couchés parmi les broussailles; les seize qui restaient debout semblaient n'avoir pas souffert du frottement du temps et paraissaient attendre et provoquer de nouvelles secousses volcaniques pour lutter avec elles.

Ces ruines, à peu près comparables à certaines ruines astèques récemment découverles en Amérique, sont appelées, ainsi que celles de Rotta, maisons des antiques, ou plutôt maisons des anciens.

Auprès de celles que je viens de vous signaler, et rapproché du rivage, est un puits fort beau d'un diamètre de douze pieds, dans lequel on descend par un bel escalier en maçonnerie; il est également appelé \(t c\) puits des antiques, et je n'en parle que pour l'indiquer aux navigateurs, qui y trouveront une eau fort polable, quoique peut-ètre légérèment saumàtre.

Mais pénétrez dans l'intérieur de l'ìle : partout des débris de c̀olonnes ou de pilastres, levant leur tète blanchie au-dessus des vastes touffes de plantes équatoriales. lei, des édifiees circulaires; là, des galeries dooi-

326 Souvenirs d'un aveugle.
tes, coupées par d'autres galeries sinueuses, tanlôt très-allongées, tantôt interrompues, selon le caprice seul de l'architecte. C'est un chaos immense de bâtisses vaincu par les siècles, un chaos magnifique à voir, mais, par malheur aussi, un chaos sans leçons pour l'histoire des hommes qui ont passé sur cette terre, que vous auriez dit naguère sortie vierge encore des profondeurs de TOcéan.
Il fast parlir.
Certes la présence continuelle des trois jeunes filles de l'alčade auprès de nous, soit que nous allassions rêver ou étudier dans les bois, soit que nous prissions quelque repos dans nos hamaes, avait un certain prix et chatouillait fort notre vanité. Mais un désert avec elles ne convenait nullement à notre humeur vagabonde.




 को Sthof







 ILES IIARIANVES.
A. atill herait


Retour à Aggagna. - Navigation des Carolins. - Fétes ordonnées par le gouverneur.

Nous pressions de nos vœux le retour des Carolins, qui s'élaient rendus à Seypan pour renouveler leur provision de cocos presque épuisée. Mes calepins possédaient un grand nombre de croquis fort curieux; Tinian avait pris la place que devait occuper cette ile mystérieuse dans mon ardente imagination, et je cherchais Agagna vers I'horizon.

Les quinze individus qui peuplent Tinian sont des malfaiteurs exilés par M. Médinilla, et leur tâche est
de fournir à la capitale de l'archipel une certaine quantité de viande salée.
La chasse au pore sauvage et au sanglier s'y fait à l'aide de piques et de fusils; celle des taureaux et des buffles répandus daus les bois y est fort périlleuse; mais, comme après un envoi à Guham d'une certaine valeur le déporté obtient sa gràce, c'est surtout à la poursuite de ces animaux farouches que les quinze individus passent une grande'partie de la journée.

On trouve parmi les cailloux du rivage une pierre elliptique, rosée, polie, appelée encore pierre des antiques et servant, dit-on, à armer les frondes des guerriers d'élite. Avec quel peuple celui-ci a-t-il donc jamais été en guerre? Tout est mystère dans l'histoire de ce magnifique archipel.

Voici les pros-volants qui pointent dans le petit détroit, d'üne lieue au plus, séparant les deux iles; nous hàtons nos préparatifs pour le retour, nous serrons cordialement la main à l'alcade et à sa famille, nous n'avons garde d'oublier dans nos témoiguages d'affection un tamor des Carolines établi ici depuis quelques années avec sa jolie et helle femme, contre laquelle Mariquitla a longtemps gardé une juste rancune, et, après avoir fait cadeau au chef de l'ile de plusieurs images de saints, d'une vierge assez arlistement coloriée, nous nous blotlimes de nouveau dans notre cage d'osier, et, sous une pluic foueltante', nous cinglàmes yers Guham, où nous avions hàte d'apporter le résul-

\footnotetext{
\(x_{n}^{\prime}\) Yoir les rotes à la fin du valume.
}

tat de nos curieuses observations, el oủ nous arrivâmes épuisés et meurtris, après une absence de douze jours.

Tinian est, sans contredit, la plus triste et la plus désolée des iles de l'archipel des Mariannes; mais Tinian est un lieu sacré d'études el de médilations; et qui sait si, à l'aide de nouvelles recherches dans les iles voisines, Aguigan, Agrigan, Seypan, Anataxan, on ne trouvera pas la morale et peut-ètre la source du seul document historique à l'aide duquel les lettrés de ce pays expliquent l'élévation et la ruine de ces restes colossaux de temples, de cirques et de palais.

Voici la tradition :
"Toumoulou-Taga était le principal chef de cetle a ile; il régnait paisiblement, et personne ne pensait " à lui disputer l'autorité. Tout à coup un de ses pa"rents, appelé Tjocnanaï, lève l'étendard de la ré« volle, et le premier acte de désobéissance quil "donne est de bâtir une maison semblable à celle de « son ennemi. Deux partis se forment, on se bat; la a maison du révolté est saccagée, et de cette querelle, a devenue générale, naquit une guerre qui renversa " aussi ces premiers et gigantesques édifices. n

Vous savez comment les écrivains espaguols de cette époque comprenaient la philosophie de l'histoire.

Notre retour à Guham fut un véritable bonheur pout tous nos amis, qui nous croyaient déjà perdus, car notre absence ne devait pas durer plus de huit jours. Mais ce qui nous toucha profondément, ce fut la joie vive, la gaielé d'enfant que se témoignaient entre cux
les Carolins qui venaient de nous piloter avec tant d'adresse et d'audace et ceux qui, moins habiles, étaient restés à Agagna. Tout cela faisait du bien à l'âme, car c'étaient des caresses si franches, des gambades si juvéniles, des cris si étourdissants, qu'on voyait bien que le cour jouait le principal rôle dans ces démonstrations si bruyantes.

Un coup de canon, suivi bientôt d'un second et puis d'un troisième, interrompit subitement ces élans de joyeuseté. Les Carolins attristés s'arrêterent comme frappés de la foudre; leur physionomie, si franche, si ouverte, s'imprégna d'une profonde teinte d'amertume, et les gestes et les prières qu’ils adressaient chaque jour aux nuages menaçants, ils les répétèrent, en cette circonstance, en invoquant les pac (fusil, canon), qui retentissaient encore.

Je pris mon tamor aimé sous le bras, je le rassurai par mes regards et mon sourire, et, le forçant à me suivre, je le conduisis presque de force sur la place publique, où se faisait le salut accoutumé. Tous ses camarades nous accompagnèrent, pleins de défiance; et ils ne tardèrent pas à reprendre courage en présence de notre sang-froid et de nos gages d'affection.
C'était la fête de Ferdinand VII, roi des deux Espagnes; les cloches de la ville annonçaient avec fracas cet heureux anniversaire : une clarinette, un tambour et un triangle, suivis de quatre soldats et de deux officiers taillés comme vous savez, parcouraient la ville et ordonnaient aux habitants de déblayer le devant de leurs maisons, landis que la foule hébétée passait et

!
repassait émerveillée devant le palais du gouverneur, au balcon duquel on avait placé, entourée de verdure et de palmes élégantés de cocotiers, l'image glorieuse du puissant protecteur de cette colonie sans avenir.

Eh bien! tout était séricux et grave dans les génuflexions des habitants en présence du portrait de leur prince, et malheur à celui d'entre eux qui n'eut pas montré une grande ferveur dans ses témoignages d'estime et d'adoration.

Afin de célébrer le plus dignement possible la fête de son auguste souverain, don Josè Médinilla voulut que des danses nationales et étrangères vinssent clore la soirée. Vous devinez sans doute pour qui tout ce luxe de plaisirs.

Nous occupions, en effet, les places d'honneur, et nous nous préparâmes à être heureux. L'attente n'estêlle pas une joie?
- Ce furent d'abord les. Tchamorres, qui, en rond, hommes et femmes mèlés, piaffèrent une farandole fort monotone et fort peu gracieuse; puis entra dans le cercle qu'ils décrivaient un preux chevalier armé d'un bâton en guise de lance, provoquant à un combat singulier tout adversaire qui voudrait essayer de lui prouver que l'épouse qu'il avait choisie n'était pas la plus belle de l'ille. Personne n'osa lui soutenir le contraire, et cet intermède se trouva naturellement achevé faute de combatlants, ce qui piqua singulièrement la jeune fille dont le Tchamorre s'était déclaré le généreux protecteur.

Voici venir les Carolins et le bonheur avec eux.

C'est une troupe de bambins après une heureuse espiéglerie de pension. Oh! il y a sur les lèvres un sourire si plein de bonté, il y a dans les yeux un si doux caractère de bienveillance, que vous vous mettez à l'instant mème de moitié dans leurs folies d'enfant.

Ils sont tous disposés et en place, ils se coudoient, se donnentà tour de rôle un léger coup de pied sur le jarret, puis à la cuisse, puis autre part. La main droite du voisin s'appuie sur l'épaule voisine; le bras gauche est pendant, et ici commence un chant timide, régulier, coupé par trois syllabes rapides, dont la dernière est plus brève encore et plus fortement accentuée.
Maintenant les têtes s'agitent, ainsi que le corps; les mouvements redoublent, les paroles ont de l'éclat; les oreilles, dont le cartilage est allongé comme des rubans, serpentent de la nuque à la joue; on court en mesure l'un contre l'autre, et, échangeant un petit coup de genou sur un genou, on tourne d'abord avec gravité; puis plus vite, puis avec une vélocité extrême; chacun appuie son pied droit sur la cuisse gauche de celui qu'il tient déjà par l'épaule, et cette évolution continue, accompagnée d'un bourdonnement si gracieux qu'on dirait le murmure d'une source sur de pelits cailloux.

A chaque figure, à chaque temps de repos, un Carolin se délachait de ses compagnons en sueur et venait nous demander d'une voix craintive si hous étions satisfaits. A ma réponse rassurante, qu'il comprenait à merveille, les bons el joyeux danseurs se premaient à rire et nous disaient en gestes fort intelligents:
a Allendez, vous n'avez encore rien vu. p
Ils avaient raison.
Mais comment donner maintenant une idée de la variété, de l'étrangeté et de l'adresse extraordinaire des jeux dont nous fùmes témoins? Comment les traduire même imparfaitement? Essayons toutefois.

Les Carolins, au nombre de seize, se sont rangés sur deux lignes, en face les uns des autres, à peu près à trois pieds de distance. Ils ne rient plus, ils ne s'agitent plus, ils semblent réfléchir et se préparer à une difficulté, ils délibèrent s'ils commenceront, ils se décident : suivons-les de l'œil.

Le premier en tête et son partner poussent trois cris: Ouah! ouah! ouahl auxquels ils répondent par trois coups de bâton appliqués l'un sur l'autre et au-dessus de la tête avec une rapidité égale aux trois syllabes jetées à l'air. Après cela ils se reposent. Le second danseur, avee son vis-à-vis, répète la même figure; le troisième les imite à son tour, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Il y a ici un repos d'une minute, pendant lequel chaque Carolin a l'air de confier un secret à l'oreille de son voisin : tout à coup le premier en tête et le second de vis-à-vis poussent ensemble trois ouah! ouah! ouah! frappent trois coups de bâton l'un contre l'autre, ainsi que le second de la première ligne et le premier de la seconde, de telle sorte que les quatre bâtons se croisent sans se heurter, ou l'harmonie est rompue. Le reste de la colonne suit l'exemple qui lui est donné, et il résulte de cette mêlée un cliquetis si bruyant,
iil Mais ceci n'est que le prélude. C'est maintenant au premier de chaque rang à s'attaquer avec son baton au baton du troisième, et comme les armes se croisent et s'entrecroisent, il faut, pour éviter tout désordre, toute inharmonie, que l'acteur se courbe, se redresse, se glisse jusqu'à la place favorable à ce jeu chorégraphique, si difficile et si palpitant de curiosité. Les passes du premier sont immédiatement singées par le second, puis parle troisième, jusqu'au dernier, en sorte que de ces passes et contrepassess; de ces coups frappés si méthodiquement te ces ouahl \(!\) ouall! ouah \(l\) modulés seulement sur trois notes, de cette folle gaieté qui préside à la danse, car on appelle cela une danse, il résulte, dis-je, un chaos parfaitement harmonié de têtes, de bras, d'épaules, se mouvant dans un labyrinthe de coups de batons qui yolent et se heurtent avec violence, un tableau merveilleux que je rougis de vous avoir présenté avec tant d'imperfection et de mollesse.
Ces innocents combals, celte délicieuse musique, durèrent une demi - heure; les danseurs étaient haletants mais jils se reposèrent joyeux et à l'aise en présence de notre étonnement et de notre admiration. a
Et toutefois je ne vous ai pas dit l'épisode le plus curieux de cette fête d'amis, de famille. Oh I vraiment il faudrait un historien à ce peuple si exceptiounel au milieu de tant de hordes farouches et devant lequel toute nation civilisée doit courber la tête.

Parmi les danseurs, il y gavait plusieurs rois, celui
entre autres qui m'avait sauvé d'une mort certaine à Rotta; il occupait la première place dans la danse, et il en était digne par sa souplesse et son habileté. Mais un tamor, son égal, boiteux depuis un an par suite d'une chute du haut d'un cocotier, voulut aussi jouer son rôle dans la fète et se fâcha assez vivement quand on s'y opposa. Eh bien I malgré sa honte, sa colère et ses petites fureurs toutes princières, ses sujets ameutés l'éloignèrent en riant de la lice ouverte et dont il aurait à coup sûr dérangé l'harmonie. Le tamor répudié se vit donc forcé de renoncer à se mêler à la danse de ses sujets, et quelques instants suffirent pour lui faire oublier la révolte sous laquelle il avait été contraint de se courber.

Nos monarques d'Europe ne s'accommoderaient guère de semblables privautés, mais les Carolins sont si loin de nous!

Avant de vous dire les danses des Sandwichiens, qui furent ajoutées par M. Médinilla à celles des Tchamorres et des Carolins, que je yous apprenne comment ces malheureux se trouvaient ici serviteurs de tous, battus, traqués en tous lieux et déchirés de profondes blessures; leur infortune première ne les a pas protégés contre les brutalités du valet Eustache, à qui le ciel, dans sa clémence, ne veuille infliger que la millième partie des tortures qu'il a fait subir sur celte terre!

Un navire, Maria (de Boston), parti d'Atoail, une des îles Sandwich, fut poussé par les vents sur Agrigan, où il se perdit. L'équipage, composé d'Améri-
cains et de Sandwichiens, parvintà aborder, et comme, dans ces catastrophes, les rangs sont nivelés, ''autorité du capitaine se trouva bientôt méconnue, une révolte eut lieu; les Américains armèrent une chaloupe et se livrèrent courageusement aux flots. Il parait que les flots ne leur furent pas favorables, car on in'a pas appris depuis lors ce qu'ils sont devenus. La mer cache si bien ses secrets!
- Quant aux autres, aidés du climat et de la richesse du sol, ils vécurent quelque temps sur cette ile fertile mais constamment agitée par des secousses volcaniques, et ils auraient peut-être fini par y fonder une colonie à l'aide des douze ou quinze femmes qui les avaient suivis dans leur navigation,' lorsqu'un brick espagnol, parti de Manille pour Agagna, passa assez près d'Agrigan pour y voir les pauvres naufragés, quil prit à son bord et qu'il porta à Guham. Hélas ! mieax eut valu pour ces infortunés qu'on ne les découvrit jamais! -Les voilà : car tout malheureux qu'ils sont, il faut qu'ils nous amusent, il faut qu'ils s'amusent comme nous, puisqu'on leur en intime l'ordre précis; s'ils ne dansaient pas, ils seraient fouettés jusqu'au sang : aussi vont-ils danser.

Les femmes ne sont point debout, mais accroupies sur leurs talons: \(c\) cest encore une danse, mais alors il est exact de dire que l'on danse aux Sandwich avec les bras, la têle et le corps seulement. Les jambes sontici un objet de luxe, on peut s'en passer.
-Face à face ou sur une seule ligne, elles se regardent avec deux yeux menaçans, les narines ouvertes; les
lèvres frémissantes. Un cri sinistre s'échappe bondissant de leur po trine et le combat s'engage: une meute de chiens affamés ne procède pas autrement à l'assaut de la curée offerte à sa voracité. Ce sont des soubresauts effrayants, on dirait des corps humains sous la pile de Volta; ce sont des torses qui se jettent en avant, qui se courbent en arrière, se heurtent à droite et à gauche violemment les uns contre les autres; ce sont des mains robustes qui frappent des poitrines rouges et sanguinolentes; les cheveux se dénouent tombant en désordre et couvrant les épaules, la figure et le sein : c'est la fureur avec toute sa frénésie, c'est la rage avec tout son délire.

Nul spectateur n'est à son aise, nul ne respire, caril croit assister à un combat à outrance, à un massacre général. Et l'on nomme cela un jeu, une dause, une fète, une joie! Et ce sont là des femmes, de jeunes filles, des mères aussi !... 0 bons Carolins, vous avez bien fait de vous éloigner; de pareils tableaux devaient vous briser le cceur, et je m'accuse maintenant de ne vous avoir pas suivis.

Dans les scènes diversement exécutées par les hommes des Sandwich, il régna à peu près le méme désordre, la même effervescence, la mème sauragerie. On hurlait au lieu de chanter, on se battait les flanes avec rudesse au lieu de gesticuler. Et l'on ne frappait du pied le sol qu'avec une sorte de fièvre impossible à décrire.
\({ }^{T}\) Le caractère physique de ces individus se dessinait parfaitement en harmonie avec les sentiments expri-
més par ces horribles danses. Leurs yeux sont fauves, ardents et ne regardent presque jamais qu'obliquement; leurs sourcils volumineux arquent et ombragent un orbite enfoncé; leurs cheveux épais et noirs s'ayancent sur un front resserré; leur bouche est grande, accentuée, leur nez épaté, leurs épaules larges, robustes, et leurs mains et leurs pieds d'une prodigieuse dimension.

Eh bien, tous ces êtres si fortement taillés pour les violentes passions humaines sont d'une douceur inaltérable dans la vie ordinaire, ils accourent et s'empressentà as moindres désirs ; sans faire entendre un murmure, ils acceptent les corvées les plus rudes, ils entreprennent les courses les plus écrasantes, et remercient comme d'un bienfait la légère gratification dont vous payez leur zèle et leur dévouement:
Le vol pourtant est chez eux un défaut contre lequel lous les chatiments viennent échouer. Le fouet, les privations; les cachots, les tortures ne peuvent les arracher à celte passion dominante de leur âme, et quand un Sandwichien ne vole pas, c'est qu'il n'y a là, sous sa main, nul objet propre à tenter sa soif ardente de possession.
Voici pourtant un fait assez simple en apparence, et qui semblerait prouver qu'avec des bienfaits sagement répandus, il serait possible de changer ou de modifier du moins les sentiments instinclifs de ces gens quii n'ont jamais compris le droit de propriété.

Le gouverneur, dans son obligeance de tous les jours, m'avait donné un domestique sandwichien, jeune,
leste, vigoureux, dont, à diverses reprises, j'avais eu raison de soupçonner la fidélité. C'était lui qui allait blanchir mon linge, que javais soin de toujours compter en sa présence, et quand il disparaissait un mouchoir, une cravate ou tout autre objet, il ne manquait jamais, lui, d'en accuser un de ses camarades ou sa mauvaise étoile. Un jour pourlant que je m'apercus de la disparition d'un beau foulard, je feignis d'ètre satisfait de la fidélité de mon drôle, et je l'en remerciai en lui offrant un foulard à peu près pareil à celui qu'il m'avait dérobé : à celte offre, mon voleur s'arrèla tout net, en me regardant d'un air hébété, et parut hésiter à accepter mon cadeau.
- Eh bien! Ahoé, tu me refuses?
- Non, maitre.
- Esi-ce que ce mouchoir ue te plait pas?
- Oh ! si, maitre; beaucoup, beaucoup trop.
- Alors, prends.

Ahoé tendit une main tremblante et sortit à petits pas, presque à reculons. Le soir, en préparant mon hamae, il me dit:
- Maitre a-l-il bien complé son linge ce matin?
- Oui.
- Je crois que non.
- Je suis sủr que oui.
- C'est que je suis fidèle el que rien n'a manqué cetle fois.
- C'est bien.
- Comptez encore.
- Soit.

Lhypocrite impertinent se mit à genoux, fit passer sous mes yeux avec rapidité les pièces de mon linge dont la présence m’avait été déjà bien constatée, et arrivé au foulard enlevé le matin et que sa conscience lui avait dit de me restituer, il s'arrêta alors avec complaisance, en me faisant bien remarquer qu'il n'avait pas disparu.

A Sparte, mon voleur eût reçu les étrivières; moi, je me contentai de sourire en pitié et je tirai de notre double conduite cette vérité morale, de tous les temps el de tous les pays, que la générosité est la plus sùre des séductions.

Les femmes sont aussi grandes que les hommes, et vues par derrière à quatre pas de distance, elles ne peuvent guère être distinguées des hommes. Robustes, infatigables, elles dédaignent les soins du ménage, les travaux faciles, et elles se livrent avec une folle ardeur au délrichement des terres, sous les atteintes d'un soleil dévorant.
Il faut les voir, surtout quand la mer est houleuse et déferle avec fureur sur la grève envahie, attendre que le flot se dresse et ourre ses flanes, s'y précipiter joyeuses et se montrer au large, luttant contre une nouvelle vague impuissante à les vaincre.

Priver une femme des Sandwich de se baigner au moins deux fois par jour, c'est lui infliger une correction pour l'affranchissement de laquelle nul sacrifice ne lui sera pénible.

N'est-ce pas pour voir et admirer tant de natures diverses que j'ai entrepris ce long et pénible voyage?

Les femmes sandwichiennes résidant à Guham ont les dents d'une éclatante blancheur, aiusi que les hom mes, qui pourtant se sont tous privés volontairement des deux incisives supérieures depuis la mort de leur grand monarque Tamahamah. A leur arrivée ici, les femmes avaient les cheveux très-courts, car la perte de leur souverain bien-aimé les avait privées aussi de leur plus belle parure, qui a repris aujourd hui toute sa vigueur et son lustre. Les jeunes et coquettes filles de Timor les regarderaientavec des yeux pleins deconvoitise.
Leur ardeur pour le libertinage est telle qu'afin de la satisfaire elles braveraient tout supplice, et ce n'est pas ici, à coup sùr, qu'elles puiseront les principes de eette morale qui fait de l'amour une religion du cœur encore plus que des sens.
\({ }^{3}\) Les femmes tehamorres sont fort irritées contre les Sandwichiennes; elles en parlent avec colère, avec mépris; elles les traitent avec brutalité, leur imposent les travaux les plus pénibles et les plus humiliants. Sontelles done si coupables, ces pauvres victimes, de tirer de tant de cruauté une vengeance selon leurs goùts et leurs penchants dominateurs?

Peu de temps aprés l'arrivée de ces malheureux à Guham, un drame horrible épouvanta les habitants, et on en parle encore en montrant du doigt aux étrangers et en tremblant le scélérat qui y figure d'une manière si sanglante.

Parmi les femmes des Sandwich naufragées à Aguigan et transportées à Agagna, était une jeune fille remarquable par la douceur de ses manières, par sa
grâce et sa beauté. En l'absence du gouverneur, qui était allé faire une tournée dans lílé, son damné domestique, cet Eustache que je vous ai désigné, jeta un regard avide sur la pauvre esclave et s'en emparà sahs que pas un des officiers supérieurs de la colonie osât y trouver à redire, tant la faveur du maitre pro tégeait la bassesse du valet.
- A son retour pourtant, M. Médinilla, entendảnt vanter les charmes de la jeune fille, désira qu'elle lui fút prêsentée, et Eustache dut s'exécuter. Il conduisit donc sa nouvelle conquè̀le au palais, où elle reçut un accueil plein de bienveillance et oû elle attendit lé retour d'Eustàche, que M. Médinilla trouva moyen d'envoyer à Hiumata pour je ne sais plus quels ordres à donner. Toujours est-il que pendant cette absence, qui se prolonged bien avant dans la nuit, la belle Sandwichienne ne quitta point le palais, et que le goiverneur lui fit cadeau d'un costume propre à voiler des charmes qu'on devait mettre à l'abri des regards indiscrets et des outrages de l'air.
Le lendemain de cette réception qui aurait singuliërement flatté la vanité dé l'esclave si elle avait su ce que e'est que là vanité, Eustache ressaisit sa proie qu'on recommanda à ses soins et se retira dans sa demeure; où la candide sauvage, croyant sans doute lui faire plaisir, lui raconta avec les plas petifs détails toutes les circonstances des distractions qu'on lui avait galamment procurées. Eustache était vaniteux autant que jolöux et mécliant, pẹut-être était-il réellement jaloux et amoureux (les tigres le sont bien); aussi son premier mou-
vemént, après les confidences au-devant desquelles il courait avec tant d'irritation fut de se servir d'un ma chète ( couteauu) et de frapper. Mais le sang tache èt le crime est quelquefois prudent et réfléchi. Le matin on le vit devant sa porte fort sérieusement occupé à polir et graisser une corde de cocotier, la nouer, la dénouer, essayer de son moelleux, de son élasticité , la rouler soigneusement et l'emporter avec lui dans ses courses de la journée. Il était calme, froid, il parlait en souriant et marchait comme marche un hon-1 nète homme; il dina fort bien des restes de la táble souveraine, il soupa à merveille ; mais le lendemain, à peine réveillé, il se plaça sur le seuil de sa porte et à chaque passant il disait d'un ton dégagé : Vous ne savez pas le tour que vient de me jouer la petite Sandwichienne? Pendant mon sommeil l'imbécile à accroché une corde, que je rè savais pas là, à la charpente de mon appartement, et elle s'est pendue sàns seulement me dire adieu, l'ingrate!

Le gouverneur apprit à son tour le triste événement. Il appela frère Cyriaco, ordonna un service funèbre, fit faire à ses frais uné bière au cadavre, et voulut qu'il fùt enterré en lieu saint, en face mème de l'église d'Agagna.

Quant au valet Eustache, il lui fut enjoint de partir pour Rotta, d'où on le rappela un mois après pour le rendre à ses fonctions.

La vue de cet Eustache me donnait la tièvre, et quand j'entendais le gouverneur lui adresser lá parole avec bonté, je me disais qu'il fallait que M. Médinilla
ignorât ce qui se répétait à voix basse de cet infâme Espagnol, car, je vous l'assure, M. Médinilla était un noble caractère, un homme de coeur et de loyauté, en dépit de quelques faiblesses et de quelques ridicules.

Si je vous ai longuement parlé aujourd'hui de ce démon échappé de l'enfer dans un jour de rage de Satan, c'est que j'ai eu l'infâme devant lés yeux pendant les danses que le gouverneur faisait exécuter à notre profit à l'occasion de la fête. C'est que j'ai entendu continuellement sa voix bruissant à mes oreilles et donnant des ordres pour rendre plus amusants les jeux et les cérémonies à l'aide desquels M . Médinilla prétendait nous faire oublier 1'Europe.

Nous retrouverons bientôt les Sandwichiens, nous aurons le loisir de les étudier chez eux, au milieu de leurs bourgades, de leurs huttes, au sein de leurs familles. Maintenant retournons à la fète si bien ordonnée par M. Médinilla et qui est loin encore de se terminer, quoique la moitié de la nuit ait passé sur elle, car, j'avais oubliế de vous le dire, tous ces enebantements avaient lieu à la clarté brumeuse d'un grand luxe de torches projetant de tous côtés des milliers d'ombres fantastiques.
Je ne sais où M. Médinilla s'est procuré les divers costumes des personnages de ces derniers tableaux, peut-ètre sont-ils réellement historiques, peut ètre quelques caricaturistes de Manille ou de Lima auront-ils voulu s'amuser aux dépens:du lieutenant d'infanterie, chef omnipotent des Mariannes; peut-ètre aussi a-t-il
voulu lui-mème mettre notre rétive crédulité à Yépreuve.

Quoi qu'il en soit, les acteurs de ces nouveaux jeux appelés danses de Montézuma étaient si drôlatiquement costumés, si follement bariolés de rubans et de plumes, que le principal de ces personnages, figurant le grand Montézuma lui-mème, me rappela avec assez d'exactitude certain grolesque Orosmane de Rio-Janeiro, dont je vous ai parlé en temps et lieu. Hélas! l'extravagance n'est-elle pas de tous les pays!

Mais que ces costumes aient été ou non apportés du Pérou, qu'ils datent de la conquête de ce vaste empire ou qu'on les ait fabriqués depuis et autre part, toujours est-il qu'ils sont d'une magnificence extrème. La soie en est d'un tissu admirable; les couleurs qui les bariolent, sans trop de mauvais goutt, sont parfaitement conservées, et les franges d'or qui bordent les tuniques et les manteaux attestent la pureté du métal el l'adresse exquise de l'ouvrier qui les a façonnés.

On nous assure que ces danses avaient lieu au Pérou et dans les provinces de l'est de l'Amérique lors de chaque cérémonie religieuse ou après une éclipse de soleil.

Décrivons-les, mais passous sur plusieurs actes insignifiants de cette sorte de drame, qui en eut dix ou vingt.

D'abord les danseurs, au nombre de seize, placés sur deux lignes parallèles, à einq ou six pas de distance l'un de l'autre, entonnèrent un chant lent et mo-
notone ; puis, avec une gravité imposante, ils marchérent ou plutôl glissèrent l'un vers l'autre en agitant de la main droite, devant le visage, un éventail en plumes de diyers oiseaus et en faisant sonner de la gauche de petites pierres enfermées dans un coco vide. Arrivés sur la mème ligne, les danseurs s'arrêtèrent, ehantèrent quelques paroles plus rapides, et, tournant sur leurs talons, ils changèrent de place. Ils allaient recommencer le même manége au son d'une musique assez harmonieuse, composée d'une petite flùte à deux becs, d'un tambour de basque et de lattes frappées les unes contre les autres, quand le héros figurant Montézuma s'avança à son tour, promena son énorme et magnifique éventail, ainsi que son sceptre à pomme d'or, sur la tête de ses sujets, et tous alors se séparèrent pour se préparer à de nouveaux jeux.

Le deuxième acte fut plus curieux, et nos chorégraphes, tout habiles qu'ils sont, ne trouveraient pas à l'aide de cerceaux la moilié des mille figures variées créées par les danseurs mariannais, qui du reste, avec une modestie incomprise chez nous, se disaient serviles imitateurs.

Le monarque, assis sur son trône figuré par un fauteuil délabré, se leva encore, passa au milieu d'une figure tout à fait pittoresque, alla s'asseoir de nouveau et sépara les jouteurs.

Le troisième acte fut un combat à outrance; les guerriers armés de pied en cap, la lance d'une main et le bouclier de l'autre, se portaient des coups qui auraient pu être fort dangereux s'ils n'avaient été pa-
rés áved une adresse merveilleuse. Apiès une lutte ar \({ }^{2}\) dente de près d'une demi-heure, tantôt en combats particuliers, tantồt en mêlèe gẻnérale, Montézüma éleva sa voix formidable, dressá son sceptre, les armes tombèrent des mains et les guerriers s'embrassèrent avec amour. Vous voyez la morale de la pièce.

J'allais oublier de vous dire que pendant ces jeux tout graves et tout solennels, deux bambins vètus de haillons et le visage couvert d'un masque hideux sautillaient autour des principaux acteurs, faisaient mille soubresauts, mille folles gambades, et poussaient à l'air des cris et des sifflets éclatants. C'étaient les bouffons de la troupe. Quand les danses de Montézuma furent achevées, quand chacun des acteurs eut baisé la main du monarque qui venait de rétablir parmi eux la paix et l'harmonie, nous fùmes invités au plus joli, au plus coquet divertissement qu'on puisse imaǵner. On l'appelle ici la danse du bàlon habillé.

C'est un matt lisse, haut de vingt-cinq pieds, du sommet duquel tombent et trainent sur le sol de larges rubans de diverses couleurs. Les acteurs tournent d'abord autour du matt sans toucher aux rubans, puis chacun prend celui qui lui est présenté; le chef de file part et court avec rapidité, le second suit, puis un troisième, puis un quatrième. Le premier rétrograde et se croise avec les autres; le cinquième et le sixième s'élancent à leur tour, et tous enfin entourant le mát forment à l'aide des rubans des figures extrémement originales: c'est une espèce de kaléidoscope que nos théâtres de Paris feraient sagement de montrer à la
curiosité publique, ainsi que la danse des bâtons des bons Carolins, si vive, si animée, si pittoresque, et les jeux des cerceaux des danses de Montézuma, dont le dessin seul peut donner une idée à peu près exacte.

\section*{20}

\section*{ILES IIARIANNBS.}

Historiette. - Maladies. - Détails, - Mœurs.

Hormis la paresse et le vol, qui en est ane conséquence logique, les Mariannais n'ont pas de grands défauts à se reprocher, car le libertinage n'en est pas un à leurs yeux, puisque personne ne léur a dit ce qu'il offrait de dégradant, et que ceus-là mème qui, plus avancés, devraient le réprimer et le punir, sont les premiers à le faire tourner au profit de leurs plaisirs et de leur immoralité. Au surplus, comme les visites des Européens dans cet archipel sont extrèmement rares, les occasions de faillir offertes aux jeunes
filles ne se présentent par conséquent qu'à de longs intervalles, et il est vrai de dire qu'entre eux les Tchamorres ne se piquent pas d'une exquise galanterie.

Ce que les Mariannais aiment beaucoup de la part des étrangers, c'est de la bienveillance, de la bonhomie, de la cordialité. Entrez dans une maison en disant : Ave, Maria, présentez la main au patron, donnez une tape aux marmots, embrassez la femme du maître du logis une fois (mais une fois seulement), couvrez de baisers les filles, les cousines, les jeunes visiteuses, tutoyez tout le monde, et vous êles sùr d'ètre traité en frère, en ami, en vainqueur. Né vous gènez pas; il y a là des galettes de sicas : mangez-en; il y a là aussi un moelleux hamac: livrez-lui vos membres fatigués; une main de femme va vous bercer avec une régularité à ne pas faire attendre longtemps le sommeil; si vous voulez veiller, fumez un excellent cigare qui vous est offert avec franchise, et écoutez les cantiques latins ou plus souvent encore les chants monotones de quelque vieille romance psalmodiée d'une voix nasillarde, mais toujours amusante par son étrangeté. Cela fait, votre devoir vous impose une obligation; la voici :

Règle générale : dès que vous avez reçu un cadeau, vous êtes tenu d'user de réciprocité si vous ne voulez pas être traitẻ de sauvage et de misérable. Dans ce cas, soyez cerlain que votre lésinerie vous sera reprochée d'abord avec ces détours, avec des circonlocutions si fécondes, comme je vous l'ai dit, chez les Tchamorres; puis viennent des refrains improvisés, que l'on chante en vous priant de les bien écouter; et si yous persistez
à faire la sourde oreille, on vous attaque en face et l'on vous apprend, puisque vous semblez l'ignorer, que quiconque reçoit d'un pauvre doit lui donner à son tour ; que puisque vous êtes étranger et yisiteur, par conséquent vous êtes riche; que si vous êtes riche, vous ne devez pas l'ètre pour vous seul, et que puisque vous avez usé un cigare, vous pouvez oublier un mouchoir dans la maison, attendu que toute jeune fille a besoin d'un mouchoir pour aller à la messe.

Je vous donne cet ayertissement afin que vous en profitiez, vous qui, d'après mes récits, avez peut-ètre déjà envie d'aller courir le monde. Pour une galetle ou un coco, offrez un mouchoir; pour un régime de bananes; un mouchoir et un rosaire; pour une pastèque ou un melon, une chemise, dix fois, vingt fois plus que la valeur de l'objet accepté : c'est la règle. Il n'y a que les jeunes filles qui s'offrent gratis et sans rougir.

Les Mariannais n'ont rien d'européen.
Il est toutefois un moyen sùr de s'affranchir de cette rude corvée imposée par tous les ménages d'Agagna, et il faut bien encore que je vous l'indique, afin que vous vous teniez sur la défensive quand vous serez arrivé là - bas. En entrant dans une maison, tutoyez père et mère, gratifiez d'un baiser la jeune fille, causez, racontez, faites danser les marmots, mais n'acceptez rien. Ne rien accepter, c'est déclarer que l'on ne veut rien donner; vousêtes compris, vous vous quittez bons amis et sans rancune de la part des indigènes. Mais si, prévenant toute offre, vous distribuez galamment vos sca-
pulaires, vos bagues, vos images de saints et vos mouchoirs, restez convaincu que la famille se mettra en quatre pour vous prouver qu'elle est flattée de la noblesse de vos procédés; vous êtes l'hôte chéri de la demeure, vous appartenez à la famille, vous êtes autant que le frère, vous êtes plus que lui si vous voulez.
O Mariquitta! je me souviens toujours de ta douce reconnaissance!

Il m'arriva un jour un fait assez curieux pour tout observateur, et qui semblerait prouver que cet usage de ne rien accepter gratis est peut-etre un point capital de l'antique religion des Tchamorres. Il m'a paru concluant.
Épuisé par une longue chasse, j'arrivai un soir, fort tard, à Agagna, et je m'arrêtai dans une assez jolie maison, où j'avais aperçu la veille une jeune petite fille de treize ou quatorze ans, proprette, vive, agaçante par la petitesse de ses pieds, la délicatesse de ses mains, la grâce de son allure et surtout par la vivacité de son regard, qui allait jusqu'à l'impertinence.
- Ave, Maria, dis-je en entrant.
- Gratia plena, señor.
-Toute seule ici?
- Mon père est alléa à la pêche.
- Me permets-tu de m'asseoir?
- Jé vous permets de vous coucher dans mon hamac, et, si vous le voulez, je vous bercerai.
- Tu as de trop jolies mains; je craindrais de les fatiguer.
- 4 - En aimeriez - vous mieux de plus laides et de plus grosses?
-Non; mais je tiens à rester près de toi sur cet escabeau. Veux-tu que nous causions?
- Je n'ai pas grand' chose à vous dire : je ne sais rien. Si pourlant, je sais que vous connaissez Mariquitta, qui loge là-bas, près du palais.
- Qui t'a dit cela?
- Je le sais.
- Est-ce que tu en es fâchée?
- Pourquoi done?
- Elle est si jolie!
- Et si bonne!
- C'est vrai, tout le monde l'aime à Agagna.
an- Elle est aussi bien heureuse, car elle a de beaux mouchoirs, une belle camisole, des jupes superbes et un rosaire bénit par notre saint-père le pape.
. - \(\mathbf{T u}\) serais done bien heureuse d'avoir aussi tout cela?
- - Certainement. Moi, je n'ai qu'une seule jupe, qui se fait bien vieille, et je suis sans camisole; mon corps est nu, et pas un rosaire bénit pour me réchauffer pendant la nuit.
- Tu peux te procurer toutes ces belles et bonnes choses.
- Comment?
- Que ferais-tu pour les avoir?
- Oh! tout ce qu'on voudrait, excepté le mal.
- Qu'entends-tu par le mal?
- Ne pas prendre d'eau bénite à l'église, ne pas

\footnotetext{
II.
}
dire ma prière en me levant ou en me couchant, el ne pas aimer mon père et ma mère.
- C'est tout?
-Tout.
- Si je te demandais un baiser?
- Je vous en donnerais cent.
- Petite, je veux te donner ce que tu désires sans t'imposer aucune condition. Tiens, ajoutai-je en ouvrant mon havre-sac, voici quatre grands mouchoirs unis ensemble qui te feront une jupe neuve; voici encore une chemise que tu peux couper pour une camisole ; une image de la Vierge des Sept-Douleurs, un rosaire et un scapulaire saint. Je te donne tout cela avec plaisir. Es-tu contente?
yum Vous le voyez, je pleure de joie et de reconnaissance. Couchez ici,
- Ton père, en rentrant, pourrait te gronder.
- Il ne rentrera que demain. Et puis soyez sûr qu'il ne me grondera pas.

Quelques jours après cette scène, assez piquante pour un Européen, je vis yenir à moi sur la place du palais la pelite Tchamorre, les yeux gonflés et le sein agité, portant dans un mouchoir les objets que je lui avais donnés.
-Tenez, señor, je vous rapporte vos présents, re-prenez-les: je n'ai rien à vous offrir en échange.
- Mais je suis trop payé, mon enfant, par le baiser et la nuit que j'ai passée dans ton hamac ; garde ces bagatelles, elles f'appartiennent, je ne veux pas les reprendre.

Et la jeune et jolie créature se pavana, le dimanche suiyant, à l'église et dans les rues: Ses compagnes la félicitèrent; Mariquitta seule la regardail avec douleur: le cour devine tant de choses!

L'usage des échanges, tournant à l'avantage des naturels, est ici général dans toutes les classes de la société; et hormis le gouverneur, qui s'est toujours montré noble et généreux, et don Louis de Torrès, tous les Mariannais, y compris l'élat-major de M. Médinilla, s'y montrent dévotement soumis. Vous voyez que c'est là une plaie; mais c'est une des moins dangereuses de la colonie et dont il n'est pas impossible dé se garantir.

On n'a vu à Agagna aucun exemple de petite vérole, et la vaccine y est inconnue. Nos docteurs ont essayé de prévenir les cruels effets de cette terrible maladie, mais leur vaccin était trop vieux. Cependant M. Médinilla, qui a assisté aux diverses opérations, s'est promis d'en faire venir de Manille et de mettre à profit nos conseils et la triste expérience qu'il avait acquise aux Philippines. Au reste, l'espèce d'hôpital où MM. Quoy et Gaimard avaient établi leur domicile était chaque jour encombré d'un nombre infini de visiteurs qui venaient, non pour se faire traiter, mais pour se faire guérir, comme si la médecine européenne avait sérieusement à remplir cette tâché.

Nous avons vu de bons et braves Tchamorres venir à notre hôpital pour supplier nos docteurs de rémplacer une jambe absente par une autre jambe en chair et en os; quelques-uns priaient pour qu'on les guérit d'un amour malheureux; une femme enceinte'deman-
dait un moyen efficace pour accoucher d'un garçon et non pas d'une fille, tandis qu'une seconde voisine, stérile, sollicitaitun remède certain pour cesser de l'être. C'étaient des visites perpétuelles pendant toute la journée, c'était un chaos d'instances absurdes, de supplications ridicules, et pas un lépreux qui osàt se présenter pour obtenir une espérance. C'est que le malheur était là, qui étouffait la prière au fond de l'âme.

Un matin que, pour punir sa mule entêtée (car celles d'Agagna n'ont pas changé de natüre et gardent les qualités qu'elles ont en Europe), un paysan venait d'en tuer une d'un grand prix à coups de maillet assénés sur la tête, le désolé Tchamorre vint supplier M. Quoy de lui donner un remède pour guérir sa pauvre monture.
- Qu'a-t-elle? demanda le docteur.
- Je n'en sais rien.
-D'où souffre-telle?
- Elle ne souffre pas.
- Alors que voulez-vous?
- Que vous la guérissiez, elle est morte.
- Mais si elle est morte il n'y a plus de remède possible.
— Essayez toujours.
- Allez-vous-en et laissèz-moi tranquille.
- Dieu vous punira, señor.
- J'en fais mon affaire.
- Et moi je me vengerai.
- Oh! ceei c'est différent, et comme je veux vivre
en paix avec tout le monde, sachez que mon métier n'est pas de guérir les bètes.
-Eh ! qui diableguérissez-vous donc en France? répliquale Tchamorreen s'en allantd'un ton désappointé.

Cette naïveté, qu'il ne tint qu'à nous de prendre pour une épigramme, nous divertit fort pendant quelques heures.

Quant au mal affreux que les soldats de Colomb ont apporté, dit-on, d'Amérique et qui a fait tant de victimes en Europe, où la science l'a si longtemps vainement combattu, il est inconnu aux Mariannes, et, quoiqu'il ait décimé, depuis peu d'années, les Philippines, Timor, les îles de la Sonde et presque toutes les Moluques, nul symptôme ne s'en est encore fait sentir ni à Guham ni à Rotta, où on le désigne cependant sous le nom de mal francais. J'ajoute, en passant, que les bienheureux Carolins ont également été épargnés par ce redoutable fléau qui, une fois en colère, se place à côté de la peste et de la lèpre.

Une observation vraiment curieuse et remarquable, c'est que nous voyions accourir à notre hôpital encore moins degens tourmentés par des maux physiques que par des douleurs morales. Ainsi on venait demander un remède contre la colère, une potion contre l'amour, un calmant contre la soif des richesses; celui-ci voulait qu'on lui indiquat un moyen de décourrir un voleur dont il avait été victime; celui-là, l'art d'empècher une jeune fille de dormir; un troisième, quelques poudres à jeter sur sa femme afin de la rendre plus sage. En un mot, on faisait de nos docteurs des sor-
ciers et non des médecins. Hélas! on leur attribuait la puissance de Dieu. Pauvres Mariannais! que de ténèbres encore dans votre riche archipel! Au surplus, ce n'est pas seulement la médecine qui est inconuue aux Mariannes: les arts n'y ont aucun culte, les sciences \(y\) seraient un luxe. Il est vrai de dire que le peuple est spirituel et intelligent; mais son esprit est mal dirigé, et son intelligence ne va pas au delà des recherches nécessaires au bien-ètre de la vie. Si l'on est ignorant à Guham, c'est qu'on n'a dit à personne qu'il y a profit à apprendre. Les nouvelles maisons batties à côté des anciennes n'ont ni plus ni moins d'élégance que celles-ci ; les meubles ne diffèrent en rien de ceux que les Espagnols y trouverent lors de la conquête; les instruments aratoires n'ont pas varié, et si l'intérieur dé l'ile est sans culture, c'est que le nécessaire est à la' porte de chaque maison, et que personne, aux Ma riannes, n'est commerçant, ni industriel, ni trafiquant, que dans les fort rares occasions où un navire européen vient mouiller devant l'ile. Quand \(j\) 'ai dit que les habitants des Mariannes étaient sans passions, je me suis trompé : il y en a une qui les possède, qui les maitrise, qui fait leur vie, et qui cependant est, pour ainsi dire, un contraste frappant avec cette existence sans secousse qui les caractérise si bien : je veux parler de la musique. n9zom and danpraisi inl soup dol - Le Mariannais est musicien plutôt par nature que par instinct; il chante en se levant, il chante dans le travail, il chante dans l'eau, et lorsque le sommeil s'empare du lui, il chante encore. Son langage est
présque une musique; on pourrait noter ses inflexions; et toutefois cette mélodie, qu'il a puisée sans doute dans cet admirable concert que les eaux, les bois, les montagnes, le ciel de son pays font entendre, est une mélodie lâche, faible, monotone, assoupissante, sous laquelle on doit succomber, comme au chant endolori d'une nourrice attentive. Vous entendez bien par-ci, par-là un boléro espagnol ou une ségadilla castillane; mais alors il y a exception: c'est le sang qui bouillonne en dépit du far niente si caressant, et vous n'entendez de pareils airs que dans la bouche des enfants qui n'ont pas encore eu le temps d'être écrasés par le soleil tropical.

Si quelques danses ont lieu à Guham, ce n'est que dans les grandes cérémonies ordonnées par le gouverneur, et jamais, même alors, ce ne sont les hommes ou les femmes d'un âge mùr qui s'y livrent; mais les enfants se vengent, pour ainsi dire, par la vivacité de leurs jeux et de leurs gambades, de cette froide contrainte imposée aux vétérans du lieu.

Chaque soir, après le travail, vous voyez ces marmots, garçons et filles, nus, excepté des reins, se poser devant leur porte, d'abord dignes et graves ainsi que des marquis de la vieille roche, puis, piétinants et pleins d'impatience, attendre la présence de quelqué personnage de distinction pour commencer les exercices où s'épuisent leursforces.

Un chapeau est placé à terre, au milieu d'un cercle de quatre ou cinq pas de diamètre; un cercle plus grand entoure le premier et indique l'intervalle que
doivent parcourir les exécutants, avec défense de s'en éloigner. La jeune fille commence l'attaque par de petiles mines, de petites grimaces qui disent que son ceeur bat plus vite quo de coutume; le galant la suit du regard et lui répond par des mines analogues que son émotion est partagée. Là-dessus, la première bondit de joie et sur place, tandis que l'amoureux s'agite à droite et à gauche avant d'exćcuter la course rapide qui doit lui livrer sa conquête. Il part enfin avec des gestes de tendresse, des mouvements de hanche et de corps tout à fait libres; la coquette évite la recherche du galant, elle le tourmente, elle le boude, elle lui sourit, elle se laisse légèrement toucher de la main; près d'étre soumise', elle reprend son élan, s'esquive, implore, menace, gronde et pardonne à la fois; vaincue enfin, elle tombe à genoux , tremblante; frétille, se relèye, se penche, tend les bras, se laisse prendre un baiser sur les épaules, puis sur ses joues rosées, puis sur ses yeux brillants... et le drame est fini. Quelle analogie avec la chika de I'lle-de-France! mais quelle différence pourtant de l'une à l'autre! Là-bas, une orgie; ;ici, une fète; là-bas, de la boue, des hurlements; ici, des fleurs, des soupirs, une harmonie suave à l'àme! N'importe : les deux chikas sont sceurs indubitablement.
Après ces danses si joyeuses, auxquelles nous assistions tous les jours avee tant de plaisir et dont nous encouragions les acteurs par quelques bagatelles propres à ranimer leur ardeur, le jeu favori de la colonie est le combat de coqs. Il a lieu tous les dimanches
surtout, en face du palais du gouverneur, et M. Médinilla lui-même n'était pas le moins ardent des parieurs.
Pour cet exercice, on dresse le courageux volatile d'une façon assez originale : attaché par la patte droite à un pieu, on lui montre de loin la nourriture dont il a besoin, et les efforts qu'il fait continuellement afin de l'atteindre donnent à cette patte une force vraiment extraordinaire. Aussi, quand un coq est sorti vainqueur de trop de combats, on n'accepte de lutte avec lui qu'à condition qu'il ne sera armé du fer aigu que de la patte gauche. La mort de I'un des combattants, souvent même la mort de tous les deux, est le résultat véritable de la querelle, que l'on engage d'abord en tenant dans les bras les deux adversaires et en leur faisant échanger trois ou quatre coups de bee sur la téte.

On appelle ici ce combat jeu royal... Jeu royal! Qu'est-ce à dire? Est-ce parce que le sang coule? Nobles têtes couronnées, comme on vous calomnie!

Guham a quarante lieues de tour; le côté nord, presque désert, est formé de calcaire madréporique, dont les falaises qui bordent la mer sont abruptes et élevées. Au milieu de ce massif, dans un lieu nommé Saintc-Rose, a pointé, depuis deux ans, un petit piton volcanique dont les ravages se font déjà sentir dans les environs. Des protubérances madréporiques entourent presque toute lìle, plutôt défendue par son inutilité que par la nature et les citadelles élevées à grands frais par les Espagnols.

Le côté sud de l'ile offre ur spectacle bien singuliẹ:
ce sont d'abord des cônes élevés avec des bouches encore béantes d'où s'exhale parfois une odeur sulfureuse et des jets de flamme colorée de bleu et de rouge; ce sont aussi, sur le penchant de ces cônes rapides, des basaltes, des couches bizarres de lave vomies par lés fréquentes éruptions, tellement et si régulièrement superposées, qu'il est aisé de compter par les profils les colères des feux souterrains.
- Mais dès que vous vous rapprochez du rivage, le sol perd de son âpreté et se dessine en ondulations déprogressives jusque sur tes flots, où elles s'éteignent presque imperceptibles. Mon brave Petit, qui rapporte tout à la marine et dont le langage pittoresque trouve si instinctivement le mot de la chose, selon son expression favorite quand il veut faire le savant, me dit :
- Savez-vous bien, monsieur Arago, que le raz-demarée a passé par ici. 1 ledenos on for 6 fogqs n0 - Comment l'entends-tu?
-G'est facile ; voyez comme la terre clapotte : il y a de l'eau là-dessous.
- Ce que tu appelles de l'eau c'est du fèu.
os -Qulimporte? sil'effet est le même. Je vous jure qu'il y a sous nos pieds quelque chose qui bout, et puis quand ça aura bouilli, le couvercle sautera, et nous gigoterons comme de bons enfants.
 3)-Tenez, creusez avec votre sabre; je suis sûr que vous trouverez une source de feu.

Nous essayâmes l'opération; mais la croûte était trop dure : nous y épuisâmes vainement nos forces

Au surplus, ces flammes souterraines, ces secousses violentes et si souvent répétées, ces fatigues perpétuelles d'une terre en travail, n'ont pu encore étouffer cette puissance de la végétation qui pare l'ile d'un immense bouquet de verdure, et quelques parties méme de l'intérieur rappellent, sans trop de désavantage, le chaos impénétrable des forêts brésiliennes.

Ici seulement point de reptiles qui bruissent et sifflent sous les arbustes et les feuilles morles, point de monstrueux lézards qui vous fatiguent de leurs cris, point de rauquements lugubres de jaguars; tout est calme à la surface de Guham, quand tout est turbulence dans ses entrailles. On dirait que les fureurs intérieures ont prisà tâche de ne pas troubler la quiétude des êtres vivants qui y respirent un air pur et limpide. Peut-ètre, hélas! le jour de la destruction n'est-il pas éloigné, et les volcans se feront-ils les terribles auxiliaires de la lèpre : à nous le sol, à toi les hommes.

Les bois et les montagnes de Guham offrent au naturaliste des objets digues de sa curiosité et de ses réflexions. Une grande quantité d'oiseaux, riches de mille couleurs, voltigent de branche en branche et ne cherchent que rarement à éviter l'atteinte des chasseurs. Le plusjoli, sans contredit, est la tourterelle à calotte purpurine, dont les couleurs sont d'une douceur étonnante et la forme infiniment gracieuse. Les marlins-pécheurs viennent après; il y en a de magnifiques; mais les oiseaux de cette partie du globe, brillants de plumage, ont un chant monotone ou un cri fort désagréable.

La mer est plus riche encore que la terre; on y trouvè
des poissons de toute espèce et bariolés de mille couleurs. La collection de nos docteurs était précieuse, et ils auraient apporté bien des espèces inconnues en Europe si le triste naufrage que nous fimes aux Malouines ne les avait englouties. On fait ici aux habitants de la mer une guerre opiniâtre à l'aide d'un petit poisson dont j'ai oublié le nom, et qu'on garde dans un réservoir où il est nourri avec le plus grand soin. Dès qu'il est jugé assez instruit dans le métier qu'on lui apprend, on le lâche, et le pécheur, en frappant de grands coups sur son bateau, le fait revenir avec tous les autres poissons que son élève a l'adresse d'attirer dans ses filets.
On compte trente-cinq rivières dans toute l'ile, dont quelques-unes roulent des paillettes de fer et de cuivre. Les principales sont Tarofofo, Ilig et Pago; elles se jettent toutes trois dans la mer, et la première peut ètre remontée avec un petit navire à une assez grande hauteur. Quoique le pays soit très-montagneux, elles coulent fort lentement, et celle d'Agagna, par exemple, ne file pas un tiers de lieue par heure. Elles sont médigerement poissonneuses.

Le cocotier, que je ne crains pas d'appeler le souverain des arbres quand je considère la richesse de son feuillage, et que je nomme le plus précieux lorsque je songe à son utilité, s'élance de terre par une tige de deux pieds de diamètre, qui s'élève majestueusement jusqu'à cent pieds de hauteur et promène dans les airs sa chevelure verdoyante; ses feuilles, formées d'une arête large et flexible que bordent de longues folioles
opposées, obéissent au vent le plus léger, et, cadencées avec grâce, elles figurent aux yeux surpris les douces ondulations d'un champ de blé sur lequel se promène la brise. Elles se heurtent avec un léger murmure, elles s'entrelacent mollement, se déploient avec majesté et retombent sans être affaissées. Plus l'arbre est jeune, plus elles sont larges et vigoureuses; plus il vieillit, plus elles deviennent rares et faibles : on dirait qu'elles font sa vigueur, comme les cheveux de Samson faisaient sa force. Dépouillée de cet ornement, sa tige grisâtre semble succomber sous le poids énorme des fruits qui la dominent et qui y sont attachés en grappes. Ces fruits ne font qu'une partie de sa richesse. Aussi gros que nos melons, ils renferment dans leur double enveloppe une eau plus limpide que celle qui tombe des belles cascades des Pyrénées; elle est douce et bienfaisante; mais l'excès en est nuisible, ainsi que celui de la crême délicieuse qu'elle dépose sur les parois de la première coquille.

Pour arriver jusqu'au sommet de l'arbre, les noirs, les sauvages, les habitants des Mariannes se servent à peu près des mêmes moyens : ils font de petites entailles à son trone, ou, plus souvent encore, avec l'arête même des feuilles qu'ils lient entre elles perpendiculairement au sol, ils dressent une sorte d'échelle capable de supporter les plus lourds fardeaux. Du reste, ce n'est que pour les enfants qu'ou fait usage de ces moyens, car, dès qu'ils ont acquis la force de la jeunesse, les naturels escaladent les arbres les plus raides avec une agilité merveilleuse, et \(j\) 'en ai vu qui se
jouaient en riant des difficultés et qui les cherchaient pour nous montrer leur adresse.

Sans compter la nourriture agréable et naturelle qu'on retire de ses fruits, jetez un coup d'œil sur le tableau suivant, et jugez vous-mème si cet arbre n'est pas un bienfait pour tous les insulaires de la mer du Sud, et en particulier pour les habitants de cet archipel isolé.

Du fruit ou de la liqueur qui découle des branches tronquées à dessein on obtient :

Des confitures excellentes,
De l'eau-de-vie délicieuse,
Du vinaigre,
Du miel,
De I'huile.
De l'enveloppe:
Des vases,
De petits meubles.
De la tige et des feuilles :
Des cordages très-forts,
Des habillements,
Du fil,
Des toitures.
Ajoutez encore à ce tableau incomplet une foule de petits ouvrages charmants, tels que paniers, nattes, haies solides, cloisons impénétrables, et vous jugerez
quel prix on doit attacher ici à la possession du cocotier : aussi lui seul est-il la plus grande richesse du pays.

Si je m'étais sérieusement occupé de botanique, je vous parlerais de cet arbre du voyageur (urania speciosa), dont le nom indique un bienfait; de ce rima ou arbre à pain (artocarpus incisa), presque aussi nécessaire que le cocotier, mais beaucoup moins répandu; de ce latanier qui ressemble si bien à un vase élégant d'où s'échappent, comme des rayons, des feuilles d'un vert magnifique; de l'aréquier (areca oleracea) ; du vacoi (pendanus), et de cet énorme multipliant (ficus religio\(s a\) ), qui à lui seul forme une forèt. Mais mon livre est un ilinéraire; la route est longue encore, et je ne veux point arrêter mes lecteurs à chaque pas. Ne voyez-vous pas que c'est une défaite plutôt qu'une excuse.

\section*{}





 sशi









\(\qquad\)

\begin{abstract}







\end{abstract}

\section*{ILES IIARIANNBS.}

Histoire générale. - Résumé.

Il n'y a pas d'extravagances el de sollises que n'aient écrites les historiens espagnols, qui les premiers ont fait connaitre à l'Europe les Mariannes et leurs habitants. lls ont prétendu que ceux-ci ne marchaient qu'à reculons, que la plupart se tenaient courbés comme les quadrupèdes, sans que pourtant les bras touchassent à terre, et ils ont ajouté que le feu était resté pendant des siècles ignoré de tout l'archipel.
La nature et la structure de l'homme donnent un démenti aux premières assertions, et quant à la der-
i.

24
nière, les orages qui pèsent en certaines saisons sur les climats équatoriaux, et plus encore les volcans dont presque toutes les iles Mariannes sont couronnées, disent ce qu'elle a d'absurde et de fabuleux. Mais ce qui paraît avéré, ce qui semble victorieusement démontré, quoique les historiens de la conquête l'aient dit avant nous, c'est que les femmes d'alors avaient dans toutes les occasions la prééminence sur les hommes, qu'elles présidaient à toutes les délibérations publiques, et que le code de tous avait été créé par elles seules.
La domination espagnole, en écrasant de tout son despotisme cet archipel si brillant et si varié, n'a pas eu la force de renverser cet usage tout rationnel (d'après moi), incrusté, pour ainsi dire, dans les mœurs primitives.
La femme, mème actuellement, ne prend jamais le nom du mari; on la sert la première à table, non par galanterie, mais par devoir, par déférence, par respect; c'est à elle que l'on offre, au lever, le premier cigare qui se fume dans la maison, et qui mange la première galette sortant de l'ardoise sur laquelle elle a été dorée. 0 mesdames de Paris! vite, vite, créez à votre profit un code mariannais, nous voilà prêts à le ratifier, nous voilà disposés à subir le joug.
- A Guham et a Rotta les discussions d'homme à homme sont toujours tranchées par les femmes; celles entre femmes ne le sont jamais par les hommes.
A la mort d'un homme, le deuil est de deux mois; à la mort d'une femme, il est de six; la perle est trois fois plus grande. Les dames ont aussi leur galanterie.

Nous sommes ici vaincus par les signes extérieurs, mais le cour nous absout ou plutôt nous relève.

Lorsqu'une femme prend un mari dont la fortung est moindre que la sienne, c'est celui-ci qui, dans le ménage, est tęnu de travailler pour la femme et d'accepter les corvées les plus pénibles.

Lorsquee la dot des deux époux est à peu prèségale ou méme lorsque la femme ne possède rien, les travaux sont partagés; seulement, les deux parts une fois arrêlées, la femme choisit d'abord sans que le mari puisse se plaindre.

Si le frère ou le père d'une jeune fille sauve d'un danger imminent un individu quelconque dont la fortune est considérable, celvi-ci, s'il ne déplait pas, est tenu d'épouser la scur ou la fille de son libérateur. A la vérité, en s'étayant du code espagnol, mis en vigueur depuis la conquête de l'archipel, on peut s'affranchir de ce tribut forcé, mais telle est la ferveur des naturels pour leurs antiques coutumes, quil n'y a pas d'exemple à Guham d'une opposition sérieuse formée par celui qui a reçu le bienfait. Dans ce cas mème de mariage, l'époux r'a pas le droit d'exiger une dot de sa femme.

Les parents et les amis se donnent rendez-vous au chevet d'un mort, et, après quelques rapides prières, on cherche à oublier le malheur dans les libations copieuses d'une liqueur enivrante nommée touba, qui ne tarde pas à assimiler les vivants au défunt. Une orgie pour calmer une douleur

Les détails se pressent en foule dans ma mémoire,
et si je ne les transeris point tous ici, c'est que d'autres archipels ont droita l'empressement du visiteur. Toutefois, avant de dire un dernier adieu aux Mariannes, il ne sera peut-etre pas inutile de rappeler en peu de mots l'histoire de leur découverte et de leur conquéte sur les Tchamorres.
\({ }^{1}\) Une des époques les plus fécondes en grands courages est sans contredit celle qui suivit de près l'heureuse entreprise de Colomb. A son école se formèrent une foule de nobles aventuriers, insatiables de périls et de gloire, avides de merveilleux, qui de tous les points de l'Europe s'élançaient pour parcourir et étudier le monde agrandi, et nous nous bâtons de dire que le Portugal surlout inscrivit des noms illastres dans les plus belles pages de l'histoire des nations. Chassé, pour ainsi dire, de Lisbonne, sa patrie, où l'on n'avait pas voulu accepter ses services, Magellan, i l'exemple de Colomb, alla offrir le secours de son expérience à l'Espagnę, qui lui confia un beau navire pour tenter des découvertes vers l'ouest, puisque le cap de Bonne-Espérance avait été doublé et que chaque jour les vaisseaux explorateurs arrivaient en Europe, après avoir enrichi la science nautique de quelque petite ile, de quelque rocher ou d'une grande terre.
Magellan traversa l'Atlantique, longea la côte orientale du Brésil, le Paraguay et la terre des Patagons; il aurait peut-etre doublé le cap Horn, lorsqu'une tempête horrible le jeta dans le fameux détroit qui porte son nom. J'ai déjá dit sa joie à l'aspect du vaste Océan

Pacifique qui déployait devant lui sa majesté imposante et la masse effrayante de ses vagues se brisant sur les côtes occidentales du Nouveau-Monde. Hardi comme tous les capitaines de ces temps de merveilles, mais plus patient que la plupart d'entre eux, le Portugais s'élança audacieusement vers l'ouest, découvrit les Mariannes, qu'il appela îles des Larrons (Ladrones), et toucha aux Philippines, où il périt victime de son courage.

Il est à remarquer que parlout oú est établi le tribunal de l'inquisition, l'esprit des découvertes se trouve arrèté, et par suite le progrès des arts et des sciences; partout aussi où les Espagnols el les Portugais ont assis leur pouvoir, les persécutions ont fait des esclaves et n'ont pas un allié. Toute conquête du Portugal ou de I'Espagne a d'abord été tentée par le Christ; le glaive n'a été que son auxiliaire. Quantà la persuasion, c'est là une arme dont ces deux nations n'ont jamais voulu faire usage, et vous comprenez pourquoi les progrés out été lents et pénibles, car les sublimités de notre religion mal expliquée ne trouvaient que des incrédules, et les bras se mettent d'accord avec l'intelligence pour toute rébellion.

Les Carolines et les Mariannes avaient élé découvertes; ces illes si fertiles élaient peuplées d'hommes assez industrieux, dont le caractere avait paru bon et confiant. Manille commenģait à devenir une colonie florissante, et c'est de là que partirent les navires qui résolurent la conquête de cet archipel. Joseph de Quiroga fut le premier Espagnol qui chercha

374 souvenirs dun aveugle.
a les soumettre. Il était vif, bouillant, impetueux; if he connaissait aucun de ces sentiments de générosité qui, plus que les armes, gagnent les esprils et soumettent les cours. Aussi dur envers lui-mème quenvers ses soldats, il s'exposait aux mèmes dangers, bravait les mèmes souffrances; il punissait par sa défaveur une action timide et réprimait les murmures par de cruels châtiments. Plusieurs fois il eut à apaiser des révoltes, et partout sa présence d'esprit et son impétueux courage lui valurent de grands succès. La résistance des naturels était un outrage pour son ame altière; le carnage qu'il en faisait lui ouvrit toules les routes, et, ne pouvant supporter le joug qu'on voulait lui imposer, le peuple vaincu, mais non soumis, se retira sur un rocher désert, Aguigan, où il crut se soustraire à la persécution et à la tyrannie. On le poursuivit bientôt dans ce dernier asile, et ceux qui échappèrent aux massacres furent reconduits à Guham et traités en esclaves.

Au milieu de ces scenes de ravage et de désolation, il est doux d'arrêter ses regards sur un spectacle qui en diminue l'horreur. La religion, armée du glaive, a souvent fait des prosélytes; mais la force une fois anéantie, on ne lenait plus à un culte imposé par la violence irritée e et adopté par la faiblesse sans défense. La nom du père San Victorès doit etre aussi cher aux habitants de cet archipel que l'a élé celui de Las Casás parmi les hordes sauvages de l'Amérique. Lui seul osait méttre un frein aux cruautés de Quiroga, et tel était l'esprit des conquérants du quinzième siècle, que
de qừils auraient regardé comme témérité impardonnäble dans un soldat, iss craignaient de le réprimer dańs un ministre de notre religioni.
- Aü moment même oú la torchè de la discorde brillait d'aine clarté funeste dans toutes lés parlies de Guliam, lé pềre San Vietorès, hardi comme tous les màrtyrs de la foi', parcourait lés campagnes sous la seule sauvegardé de Pétendard du Cbirist, et avec des paroles de pảix et de douceur, il gagnait les cerurs des habitants ét diminuait ainsi leur haine pour le nom espagnol. C'était du sein des retraites encore non violeées qửil lânçait des ordres sévères respectés par le fougueux Quiroga. Mäis, hélas ! lè zèle du pieux missionnaire nè tiint pás longlemps contre lignorance des náturels et la barbarie des vainqueurs.

Un de ces liommes extraordinaires que chaque terre produit pour guidèr les autrés, intrépide par instinct, féroce par calcul, et aussi étranger aux malheurs passés qu'insensible à ceux à venir, un de ces hommes en un möt dont l'existence ne va jamais au delà du présent, avait opposé , aux Mariannes, quelque résistance aux armies espagnolés, et continé dans Tintérieur de l'île avec un nombre assezz considérable de partisans, it murmurait contre les éloges que des fugitifs donnaient à San Victorès, et ne voyait qu'uiie perfidie de plus dans la conduite et les prédications pieuses du héros catholique. Cet homme dangereux se nommait Matapang : je vous en ai déjà parlé à l'occasion d'un préteñdu miracle dont j'ai dejja certifiế l'authenticité. Il avait confié ses deux enfants à son épouse, et
celle-ci, touchée des vertus et de la modération de San Victorès, les lui avait donnés pour en faire des chrétiens. Il n'en fallut pas davantage à Matapang pour exécuter l'atroce projet qu'il méditait depuis longtemps. Chez les hommes aussi peu maitres de leurs premiers mouvements l'intérét personnel l'emporte toujours sur le bien général. Matapang rassembla ses camarades, leur parla avec le feu d'une indignation véhémente, réveilla dans leur âme le sentiment de la vengeance et leur fit adroitement comprendre que de la mort seule du père San Victorès dépendaient désormais le salut du pays et la fuite des Espagnols. Son discours ranima le courage des plus timides; chacun résolut de tendre un piége au zélé missionnaire et de le faire périr dans une de ces courses chrétiennes qu'il répétait peut-être avec un peu trop dimprudence.

L'occasion ne manqua pas de se présenter. Matapang sut l'attirer dans la retraite qu'il s'élait choisie; il le remercia d'abord des soins qu'il avait donnés à ses enfants, et le supplia de vouloir bien les conserver pour tout ce qui lui était cher; mais, afin de mettre sa charité à l'épreuve, il le pria de donner le baptème à une chèvre quil affectionnait beaucoup. On juge de la réponse du ministre de Dieu, et comme il s'obstina à refuser ce qu'on exigeait, Matapang, aidé de deux de ses partisans, se précipita sur lui et le terrassa avec une espéce de hache de bois, qui était, avec la fronde, la seule arme des premiers habitants des Marjannes.
On ne sait point si Quiroga fut fâché de ce crime; mais il est certain que la vengeance devint le prétexte,
sinon le motif des horreurs commises par ses soldats. L'imagination se révolte au souvenir de tant de scènes de carnage; il suffit, pour en donner une idée, de dire qu'aux premiers essais des armes espagnoles, les Mariannes comptaient plus de quarante mille habitants, et qu'après deux ans on n'en trouva que cinq mille.

C'est de cette époque que date le premier établissement. On soumit les naturels à des lois très-dures, auxquelles ils navaient pas le pouvoir d'échapper. Ils plièrent sous le despotisme de leurs oppresseurs, et cette baine qui nait du sentiment de la faiblesse contre la tyrannie est restée vivace en dépit des années et des nouvelles lois, moins dures et moins cruelles.

Magellan, je vous l'ai dit, donna aux îles Mariannes le nom de Ladrones parce qu'il y fut victime de sa bonne foi, et il n'y aurait pas d'injustice à leur conserver de nos jours cette triste dénomination, tant les habitants affectionnent la douce habitude de s'approprier le bien d'autrui.

Sitôt que le pouvoir des Espagnols y fut établi sur des bases il est vrai assez chancelantes, le premier soin des vainqueurs dut être d'y maintenir leur esprit et de faire sentir leur supériorité, Quiroga était de retour a Manille; le père San Victorès avait péri victime de son courage apostolique, et celui qui avait succédé au chef de l'expédition ne s'occupait que des recherches qui pouvaient donner à sa patrie une haute idée du pays qui lui était soumis, et des soins, moins.
généreux, d'agrandir promptement sa fortune. Il avait expédié des demandes au gouverneur-génerral des PhiJippines, car il craignait que Quiroga n'eüt fait voile pour l'Espagne, mais le hasard le servit plus promptement qu'il n'avait osé l'espérer. Les Garolines attiraient les regards dé la cour de Madrid, en même temps que celle-ci s'occupait de la conquête des \(\mathrm{Ma}^{-}\) riannes. Neuf pètits navires, partis de Luçon, y transportaient plusieurs missionnaires que leur zèle pour: là religion êloignait d'un séjour de tranquillité et d'aisanice. Les vents leur furent d'abord contraiFes, et un orage epouvantable les ayant éloignês de leur route, huit de ces návires vinrent périrsur la còté de Guham, tandis que le neuvième fut assez heureux pour entrer dans une anse où il se mit à l'abri de la tempêté. Le seul moine qui se sauva resfa quélques années aux Mariannues, et y prêcha avec tout lè zèle ét le succès de Sañ Victorès, mais avec plas de bonheur. Une chose remarquable, c'est qu'on vit bientốt les plus considérés des anciens habitants protéger avec opiniatreté la religion de leurs oppresseurs, et prétendre interdire au bas peuple le droit, qu'ils voulaient avoir seuls, de jouir des biens à venir qu'bn leur promet-

\({ }^{L}\) Les détails des antiques usages des Mariannais étant consignés dans un ouvrage publié à Manille, en 1790, par le pére Jean de la Conception, récollet déchaussé, je l'ai parcoura, et je me suis convaincu que cette compilation énorme avait été écrite par l'ignorance et la crédulité. Lés récits des miracles qui ont eu lieu aux seules iles Mariannes occupent cing ou six volumes, êt il serait absurde d'ajouter foi a une foule d'historiettes ridicules de sorciers et de saints qui se serajent mêlés de la conquête de cet archipel.

Je traduis une page :
"Sitot que Quiroga fut arrivé aux Mariannes et "qu'il eut annoncé aux habitants la nouvelle religion "qu'il venait leur apporter, la mer se relira, comme "pour le prevenir quil ne devait retourner dans son "pâs qu'aprés avoir heureusement terminê son en"treprise. Le lendemain de son débarquement, là "terre fut agiée avec un bruit épouvantable, ef Quia roga y vit le présage des peines et des soins que lui - donnerait la conquéte de Gulam. Le troisième jour, «. le soleil le plus pur anima la nature, et les Espagnols ". eurent la certitude du succès. Le quatrième, un vent " impétueux les prévint de la résistance de Matapang; a et le cinquième, des arbres ayant été déracinés par «Cet ouragan, on n'eut aucun doute de la mort de « San Victorès et des massacres affreux dont la coloniẻ " serait le théatre. Tout arriva comme la nature l'avait " prédit : San Viclorès fut victime de la fureur de Ma"tapang. Quiroga, dans sa juste vengeanice, extermina a une grande partie des naturels, et l'étendard de la « croix ne brilla que pour un petit nombre de justes. " Et d'un.
"A peine le père San Victorès fut-il tombé, frappe «du coup mortel de Matapang, que son ame, fran"chissant les distances et porlée sur l'aile des vents, " arriva au milieu de sa patrie et y annonça ce mal-
a heur. Les églises de toute l'Espagne furent tendues « de noir; les cloches sonnèrent d'elles-mèmes; la cour a prit le deuil : ce fut une calamité générale. Huit à " dix mois après, Guham fut agitée par deux ou trois a tremblements de terre, et la cause n'en demeura pas " inconnue. Le crime de Matapang devait être expié., Et de deux.
«Dans une de ses courses à Tinian, le père San * Victorès venait enfin de ranger sous. l'étendard de la " foi le plus opiniâtre incrédule des naturels, qu'il avait « attaqué vainement à différentes reprises, lorsque ce« lui-ci, réfléchissant, en se dirigeant vers sa maison «de campagne, sur l'action qu'il venait de commettre, a vit venir à lui six femmes très-bien mises, qui man" geaient du feu; une seule était habillée en noir; les « autres étaient bariolées de mille couleurs. Il les salua " en espagnol ; mais ces femmes aériennes lui répondi© rent en indien et le menacèrent de grands malheurs " s'il refusait de se soumettre aux nouvelles lois qu'on 4 venait lui imposer. L'incrédule converti promit d'oa béir, et, en publiant la vision qu'il avait eue, il se" conda infiniment le zèle de San Victorès."

Et de trois.
Je ne finirais pas de longtemps si je devais rapporter iei seulement la dixième partie des contes ridicules dont cette prétendue histoire est composée ; mais une chose qui m'a beaucoup surpris, c'est qu'au milieu du fatras des quatorze volumes qui la contiennent, il y a plusieurs pages consacrées aux Carolines: elles sont très-curieuses, plus correctement écrites que les autres
et surtout mieux raisonnées; on ne dirait pas que la même main a tenu la même plume, ni que le même esprit les a dictées. Pas un seul récit de miracles : tout y est simple, dans l'ordre; et, pour faire marcher son livre, l'auteur n'a pas eu besoin de recourir aux prodiges.

J'ai étudié les Mariannes dans leurs plus petits détails ; j'ai vu la civilisation bâtarde en lutte permanente avec les mœurs primitives de cet archipel. Quel sera le vainqueur? Dieu le sait et non les hommes, car ils ne veulent pas voir dans l'avenir, qui peut parfois se traduire par le présent. Ici le présent est sans espérance, et il ne serait point téméraire d'avancer que ce groupe d'iles si riantes, si régulièrement échelonnées du nord au sud, redeviendra ce qu'il était avant la conquète.

Plus de trois siècles ont pourtant passé sur cet archipel depuis que l'Espagne y a planté son pavillon.

Il y a des fruits qui tombent et meurent avant d'avoir atteint leur maturité.








 92 àiofaq Jusq iup, timse'l erisb rioy eeq Jnaluat sin






 - etb tacera hrswam to fosdonof.iop elingit sobe e y ti


\footnotetext{

\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
}

NOTES

\section*{SCIENTIFIQUES.}

29тои
.eJUQHITMADE

\section*{NOTES SCIENTIFIQUES.}

\section*{NoTE 1.}

Sinr le Mirage.
- Page 4. -

Les mémoires savants, hérissés d'algèbre, dont la science moderne est redevable à divers géomètres modernes, n'ont rien oté de son mérite éminent à la dissertation que Monge inséra jadis dans la Décade égyptienne. La rareté de ce recueil me détermine à reproduire ici le travail du cèlèbre fondateur de l'école Polytechnique.
II.
25

Pendant la marche de l'armée française dans le désert, depuis Alexandrie jusqu'au Caire, on a eu tous les jours occasion d'observer un phénomène extraordinaire pour la plupart des habitants de la France; ce phénomène exige pour sa production que l'on soit dans une grande plaine à peu près de niveau, que cette plaine se prolonge jusqu'aux limites de l'horizon, et que le terrain, par son exposition au soleil, puisse acquérir une température très-élevée. Il serait possible que ces trois circonstances se trouvassent réunies dans les Landes de Bordeaux ; car la plaine des Landes, comime celle de la Basse-Égypte, est à peu près horizontale; elle n'est terminée par aucune montagne, du moins dans la direction de l'est à l'ouest; et il est probable que pendant les longs jours de nos étés, le terrain aride dont elle est formée acquierre une température suffisante. Ainsi, ce phénomène pourrait ne pas être ignoré des habitants du département des Landes ; mais il est très-connu des marins, qui l'observent fréquemment à la mer, et qui lui ont donné le nom de mirage.

A la vérité, la cause qui produit le mirage à la mer pourrait bien être différente de celle qui le produit à terre; mais, l'effet étant absolument le même dans les deux cas, je n'ai pas cru devoir employer un mot nouveau.

Je vais décrire le phénomène; j'essaierai ensuite d'en donner l'explication.

Le terrain de la Basse-Égypte est une plaine à peu près horizontale, qui, comme la surface de la mer, se perd dans le ciel aux bornes de l'horizon : son uniformité n'est inter-
scientifiques.
rompue que par quelques éminences, ou naturelles ou factices, sur lesquelles sont situés les villages qui, par là, se trouvent au-dessus de l'inondation du Nil; et ces éminences, plus rares du côté du désert, plus fréquentes du côté du Delta, et qui se dessinent en sombre sur un ciel très-éclairé, sont encore rendues plus apparentes par les dattiers et les sycomores, beaucoup plus fréquents près des villages.

Le soir et le matin, l'aspect du terrain est tel qu'il doit ètre; et entre vous et les derniers villages qui s'offrent à votre vue, vous n'apercevez que la terre ; mais dès que la surface du sol est suffisamment échauffée par la présence du soleil, et jusqu'a ce que, vers le soir, elle commence à se refroidir, le terrain ne parait plus avoir la même extension, et il parait terminé, д̀ une lieue environ, par une inondation générale. Les villages qui sont placés au-delà de cette disfance, paraissent comme des iles situées au milieu d'un grand lac, et dont on serait séparé par une étendue d'eau plus ou moins considérable. Sous chacun des villages on voit son image renversée, telle qu'on la verrait effectivement, sil y avait en avant une surface d'eau réfléchissante; seulement, comme cette image est à une assez grande distance, les petits détails échappent à la vue, et l'on ne voit distinctement que les masses ; d'ailleurs, les bords de l'image renversée sont un peu incertains, et tels qu'ils seraient dans le cas d'une eau rélléchissante, si la surface de l'eau était un peu agitée.

A mesure qu'on approche d'un village qui paraft placé
dans linondation, le bord de l'eau apparente s'éloigne; le bras de mer qui semblait vous séparer du village se rétrécit; il disparait enfin entièrement; et le phénomène qui cesse pource village se reproduit sur le champ pour un nouveau village que vous décourrez derrière, à une distance convenable.
Ainsi, tout concourt à completter une illusion qui quelquefois est cruelle, surtout dans le désert, parce qu'elle vous présente vainement l'image de l'eau, dans le temps même oủ vous en éprouvez le plus grand besoin.
- L'explication que je me propose de donner du mirage, est fondée sur quelques principes d'optique, qui se trouvent à la vérité dans tous les éléments, mais qu'il est peut-etre convenable d'exposer ici.
- Lorsqu'un rayon de lumière passe d'un milieu transparent dans un autre dont la densité est plus grande, si sa direction dans le premier milieu est perpendiculaire à la surface qui sépare les deux milieux, cette direction n'ėprouve aucune altération, c'est-à-dire que la droite que le rayon parcourt dans le second milieu est dans le prolongement de celle qu'il parcourt dans le premier ; mais si la direction du rayon incident fait un angle avec la perpendiculaire à la surface, \(4^{0}\) le rayon se brise au passage, de manière que l'angle qu'il forme avec la perpendiculaire dans le second milieu est \({ }^{p}\) 'us petit; \(2^{0}\) pour les deux mêmes milieux, quelle que soit la grandeur de l'angle que le rayon incident fait avec la perpendiculaire ; le sinus de cet angle et celui de l'angle que
fait le rayon réfracté sont toujours entre eux dans le même rapport.

Or, les sinus des grands angles ne croissent pas aussi rapidement que ceux des angles plus petits. Lors done que l'angle formé par le rayon incident et la perpendiculaire vient à croitre, le sinus de l'angle formé par le rayon brisé croit dans le rapport du sinus du premier, et l'accroissement de l'angle lui-mème est moindre que celui de l'angle du rayon incident. Ainsi, à mesure que l'angle d'incidence augmente, l'angle du rayon brisė augmente aussi, mais toujours de moins en moins ; de manière que, quand l'angle d'incidence est le plus grand qu'il puisse être, c'est-ì-dire lorsqu'il est infiniment voisin de \(90^{\circ}\), l'angle que le rayon brisé fait avec la perpendiculaire est moindre de \(90^{\circ}\); c'est un maximum, e'est-i-dire qu'aucun rayon de lumière ne peut passer du premier milieu dãns le second sous un plus grand angle.

Lorsque le rayon de lumière passe au contraire d'un milieu plus dense dans un autre qui l'est moins; \(\boldsymbol{1}^{\circ}\) si le rayon est compris entre la perpendiculaire et la direction du rayon brisé qui fait l'angle du maximum, ce rayon sort dans le milieu moins dense; \(\mathbf{2}^{\circ}\) si le rayon a la direction du rayon brisé dans l'angle maximum, il sort encore en faisant un angie de \(90^{\circ}\) avec la perpendiculaire, ou en restant dans le plan tangent à la surface. Mais si l'angle que le rayon fait avec la perpendiculaire est plus grand que le maximum de I'angle de rérraction, ou, ce qui revient au méme, si le rayon est compris entre la surface et le rayon brise dont

390 notes
l'angle est maximum, il ne sort pas du milieu dense; il se réfléchit à la surface, et rentre en dedans du même milieu, en faisant l'angle de réflexion égal à l'angle d'incidence, ces deux angles étant dans un mème plan perpendiculaire à la surface.

C'est sur cette dernière proposition qu'est principalement fondée l'explication du mirage.
. La transparence de l'atmosphère, c'est-ì-dire la faculté qu'elle a de laisser passer, avec une assez grande liberté, les rayons de lumière, ne lui permet pas d'acquérir une température très-haute par sa seule exposition directe au soleil; mais quand, après avoir traversé l'atmosphère, la lumière, amortie par un sol aride et peu conducteur, a considérablement échauffé la surface de ce sol, c'est alors que la couche inférieure de l'atmosphère, par son contact avec la surface échauffée du terrain, contracte une température trèsèlevée.
Cette couche se dilate; sa pesanteur spécifique diminue; et, en vertu des lois de I'hydrostatique, elle s'èlève jusqu'à ce que, par le refroidissement, elle ait recouvré une densité égale à celle des parties environnantes. Elle est remplacée par la couche qui est immédiatement au-dessus d'elle, au trayers de laquelle elle tamise, et qui éprouve bientôt la même altération. Il en résulte un eflluve continuel d'un air raréfié s'élevant au travers d'un air plus dense qui s'abaisse; et cet effluve est rendu sensible par des stries qui altèrent et agitent les images des objets fixes qui sont placés au delà.

Dans nos climats d'Europe, nous connaissons des stries semblables et produites par la même cause; mais elles ne sont pas aussi nombreuses, et elles n'ont pas une vitesse ascensionnelle aussi grande que dans le désert, où la hauteur du soleil est plus grande, et où l'aridité du sol ne donnant lieu à aucune évaporation, ne permet aucun autre emploi du calorique.

Ainsi, vers le milieu du jour, et pendant la grande ardeur du soleil, la couche de l'atmosphère qui est en contact avec le sol est d'une densité sensiblement moindre que les couches qui reposent immédiatement sur elle.
L’éclat du ciel n'est dû qu'aux rayons de lumière rélléchis en tous sens par les molécules éclairées de I'atmosphère. Ceux de ces rayons qui sont envoyés par les parties élevées du ciel, et qui viennent rencontrer la terre en faisant un assez grand angle avec l'horizon, se brisent en entrant dans la couche inféricure dilatée, et rencontrent la terre sous un angle plus petit. Mais ceux qui viennent des parties basses du ciel, et qui forment avec l'horizon de petits angles, lorsqu'ils se présententà la surface qui sépare la couche inférieure et dilatée de l'atmosphère de la couche plus dense qui est au-dessus d'elle, ne peusent plus sortir de la couche dense; d'après le principe d'optique rapporté ci-dessus, ils se rélléchissent vers le haut, en faisant l'angle de réflexion égal à celui d'incidence, comme si la surface qui sépare les deux couches était celle d'un miroir, et ils vont porter à un ail placé dans la couche dense l'image renversée des parties
basses du ciel que l'on voit alors au-dessous du véritable horizon.

Dans ce cas, si rien ne vous avertit de votre erreur, comme l'imáge de la partie du ciel, vue par réflexion, est à peu près du même éclat que celle qui est vue directement, vous jugez le ciel prolongé vers le bas, et les limites de l'horizon vous paraissent et plus basses et plus proches qu'elles ne doivent être. Si ce phénomène se passait à la mer, il altérerait les hauteurs du soleil, prises avec l'instrument, et il les augmenterait de toute la quantité dont il abaisserait la limite apparente de l'horizon. Mais si quelques objets terrestres, tels que des villages, des arbres, ou des monticules de terrain, vous avertissent que les limites de l'horizon sont plus èloignées, et que le ciel ne s'abaisse pas jusqu'à cette profondeur, comme la surface de l'eau n'est ordinairement visible, sous un petit angle, que par l'image du ciel qu'elle réfléchit, vous voyez une image du ciel rélléchie, vous croyez apercevoir une surface d'eau réfléchissante.

Les villages et les arbres qui sont à une distance convenable, en interceptant une partie des rayons de lumière envoyés par les régions basses du ciel, produisent des lacunes dans l'image réfléchie du ciel. Ces lacunes sont exactement occupées par les images renversėes de ces mêmes objets, parce que ceux des rayons de lumière qu'ils envoient et qui font avec l'horizon des angles égaux à ceux qui formaient les rayons interceptés, sont réfléchis de la même manière que ceux-ci l'auraient été. Mais comme, la surface réfléchissante
qui sépare les deux couches d'air des densités différentes n'est ni parfaitement plane ni parfaitement immobile, ces derniéres images doivent paraitre mal terminées et agitées sur leurs bords, comme seraient celles que produirait la surface d'une eau qui aurait contracté de légères ondulations.

On voit pourquoi le phénomène ne peut avoir lieu lorsque l'horizon est terminé par des montagnes élevées et continues ; car ces montagnes interceptent tous les rayons envoyés par les parties basses du ciel, et ne laissent passer au-dessus d'elles que des rayons qui font avec la surface dilatée des angles assez grands pour que la réflexion ne puisse plus avoir lieu.

Dans un état constant de choses, c'est-à-dire en supposant que la densité et l'épaisseur de la couche dilatée soient constantes, et que la température de la couche supérieure soit invariable, le plus grand angle sous lequel les rayons de lumière puissent être ainsi rélléchis est entièrement déterminé et constant entre les sinus des angles d'incidence et de réfraction pour les deux milieux. Or, de tous les rayons réfléchis, ceux qui forment le plus grand angle avec l'horizon paraissent venir du point le plus voisin et auquel commence le phénomène. Done, dans un état constant de choses, le point auquel commence le phénomène est à une distance constante de l'observateur : en sorte que, si l'observateur se meut en avant, le point où commence l'inondation apparente doit se mouvoir dans le même sens et avec la mème vitesse. Done, si la marche est dirigée vers un vil-
lage qui paraisse au milieu de l'inondation, le bord de l'inondation doit parattre se rapprocher insensiblement du village, l’atteindre, et, bientôt après, paraitre situé au delà de lui.

Lorsque le soleil est prés de l'horizon, à son lever, la terre n'est pas encore assez échauffée; à son coucher elle est déjà trop refroidie pour que le mirage puisse avoir lieu. Il parait donc très-difficile qu'indépendamment de l'image di-' recte du soleil on en voie une seconde, rélléchie à l'occasion de la température élevée de la couche inférieure de l'atmosphère. Mais, dans le second quartier de la lune, cet astre se lève après midi, et pendant que les circonstances sont encore favorables au mirage. Si donc l'éclat du soleil et la clarté de l'atmosphère permettent alors qu'on aperçoive la lune à son lever, on doit voir deux images de cet astre, l'une au-dessus de l'autre, dans le même vertical. Ce phẻnomène est connu sous le nom de parasélène.
- Le transparence de l'eau de la mer permet aux rayons de lumière de pénétrer dans son intérieur, jusqu'à une profondeur assez considérable: sa surface, par son exposition au soleil, ne s'échauffe pas à beaucoup près autant que le ferait un sol aride, dans les mêmes circonstances; elle ne communique pas à la couche d'air qui repose sur elle une température très-élevée; le mirage ne doit donc pas etre aussi fréquent en mer que dans le désert; maisl'élévation de température n'est pas la seule chose qui, sous une pression constante, puisse dilater la couche inféricure de l'atmosphère. En effet,

I'air a la faculté de dissoudre l'eau, sans perdre sa transpàrence; et Saussure a fait voir que la pesanteur spécifique de l'air décroit à mesure qu'il tient une plus grande quantité d'eau en dissolution. Lors done que le vent qui souffle en mer apporte un air qui n'est pas saturé d'eau, la couche inférieure de l'atmosphère qui est en contact avec la surface de la mer dissout de l'eau nouvelle et se dilate. Cette causé, jointe à la légère augmentation de température, peut enfin amener les circonstances favorables au mirage, et produit, en effet, celui que les marins observent assez fréquemment. - Cette dernière cause, c'est-à-dire la dilatation de la couche inférieure de l'atmosphère, occasionnée par la dissolution d'une plus grande quantité d'eau, peut avoir lieu dans tous les instants du jour, lorsque le soleil est près de l'horizon comme lorsqu'il est voisin dú méridien. Il serait donc possible qu'elle produisit les parélies, phénomènes dans lesquels, au lever du soleil ou à son coucher, on voit deux images de cet astre en même temps au-dessus de l'horizon apparent. Mais je n'ai jamais eu occasion d'observer ce dernier phénomène, qui d'ailleurs est très-rare, ni de remarquer les circonstances qui l'accompagnent.

\section*{ADDITION.}

Depuis la lecture de ce mémoire, j’ai eu de fréquentes occasions d'observer le mirage à terre, je l'ai fait dans des circonstances très-variées; dans des saisons très-différentes; et
les résultats, jusqu'aux plus petits détails, ont toujours été conformes à l'explication que j'en ai donnée ; en sorte qu'aujourd'hui je n'ai plus de doute sur son exactitude. De toutes ces observations, il n'y en a qu'une seule que je croie utile de rapporter.

J'étais, avec le général Bonaparte, dans la vallée de Suez, lorsqu'il reconnut le canal qui joignait autrefois la mer Rouge à la Méditerranée. Cette vallée de quelques lieues de largeur est bornée à l'est par la chaine de montagnes qui s'étend de la Syrie au mont Sinaí, et à l'ouest par les montagnes de l'Égypte. Ces montagnes sont, de part et d'autre, assez élevèes pour intercepter les rayons de lumière envoyés par les parties inférieures du ciel, et ceux de ces rayons qu'elles n'interceptent pas arrivent à terre sous un angle trop grand pour être réfléchis par la couche inférieure et dilatée de l'atmosphère. Ainsi, dans le moment même le plus chaud du jour, on ne voit sur la surface de la terre l'image réfléchie d'aucune partie du ciel, et l'on n'aperçoit nulle part l'apparence d'une inondation. Cependant l'effet du mirage n'est pas entièrement nul; les objets visibles, placés à peu près à mi-côte, et dont la position correspond à celle des parties inférieures du ciel, dont l'image se réfléchirait, participent à cet effet d'une manière moins frappante, à la vérité, à cause de leur peu d'étendue, et avec moins d'éclat, parce que leur couleur est beaucoup plus obscure que celle du ciel. Indépendamment de l'image produite par les rayons directs, les rayons émanés de ces objets, el qui sont dirigés vers la terre,
sont réfléchis par la couche inférieure de l'atmosphère, comme l'auraiént été les rayons venus des parties inférieures du ciel, dont ils tiennent la place, et donnent lieu à une seconde image de ces objets, renversée et placée verticalement au-dessous de la première.

Cette duplication d'images produit des illusions d'optique contre lesquelles il est bon d'étre en garde dans un désert qui peut être occupé par l'ennemi, et où personne ne peut donner des renseignements sur des apparences inquiétantes.

\section*{NOTB 2.}
me la hantenr des Vagues.
- Page 500. -

Quelle est la plus grande hauteur des vagues pendant les tempetes? Quelle est leur plus grande dimension transversale? Quelle est leur vitesse de propagation? Ces trois questions n'ont pas encore été résolues?

La hauteur, on s'est ordinairement contenté de l'estimer. Or, pour montrer combien de simples évaluations peuvent etre en erreur ; combien, sur un pareil sujet, l'imagination exerce d'influence, nous dirons que des marins également

\section*{398}
dignes de confiance, ont donné pour la plus grande hauteur des vagues, les uns cing mètres, et les autres trente-trois, Aussi, ce que la science réclame aujourd'hui, ce sont, non des aperçus grossiers, mais des mesures réelles dont il soit possible d'apprécier l'exactitude numériquement.

Ces mesures, nous le savons, sont fort difficiles; cependant les obstacles ne paraissent pas insurmontables, et, en tout cas, la question offre trop d'intérett pour qu'on doive marchander les efforts que sa solution pourra exiger. Au reste, quelques courtes réflexions pourront guider à la solution du problème.

Supposons un moment que les vagues de l'Océan soient immobiles, pétrifiées; que ferait-on sur un navire également stalionnaire et situé dans le creux de l'une des vagues, s'il fallait en mesurer la hauteur réelle, s'il fallait déterminer la distance verticale de la crite et du creux? Un observateur monterait graduellement le long du mát, et s'arréterait a l'instant où la ligne visuelle horizontale, partant de son œil, paraitrait tangente à la crète en question; Ia hauteur verticale de l'wil, au-dessus de la surface de flotaison du navire, toujours situé, par hypothèse, dans le creux, serait la hauteur cherchée. Eh bien! cette même opération, il faut essayer de la faire au milieu de tous les mouvements, de tous les désordres d'une tempête.

Sur un navire en repos, tant qu'un observateur ne change pas de place, l'éévation de son œil au-dessus de la mer reste constante et très-facile à trouser. Sur un navire battu par les flots, le roulis et le tangage inclinent les máts, tantot d'un
coté, tantot d'un autre. La hauteur de chacun de leurs points, celle des huniers, par exemple, varie sans cesse, et l'officier qui s'y est établi ne peut connaitre la valeur de sa coordonnée verticale au moment où il observe, que par le concours d'une seconde personne placée sur le pont et dont la mission est de suivre les mouvements du mat. Quand on borne sa prétention à connaitre cette coordonnée, à la précision d'un tiers de mètre, par exemple, le problème nous semble complétement résolu, surtout si l'on choisit pour observer, les moments oú le navire se trouve à peu près dans sa position naturelle; or, il est précisément ainsi au creux de la vague.

Reste maintenant à trouver le moyen de s'assurer que la ligne de visée aboutissant au somnet d'une crète est horizontale.

Les crètes des deux vagues contigučs sont à la mème hauteur, au-dessus du creux intermédiaire. Une ligne visuelle horizontale, partant de l'œeil de l'observateur quand le navire est dans le creux, va, je suppose, raser la crète de la vague qui s'approche ; si l'on prolonge cette ligne du côté opposé, elle ira aussi toucher, seulement à son sommet, la crète de la vague dëjá passée. Cette dernière condition est néçessaire, et elle suffit pour établir l'horizontalité de la première ligne de visée ; or, avec l'instrument connu sous le nom de secteur de dépression (deep sector); avec les cercles ordinaires armés d'un miroir additionnel, on peut voir en même temps, dans la même lunette, dans la même partie du champ, deux mires, situées a l'horizon, l'une en avant, l'autre en arrière.

Le secteur de dépression apprendra done à l'observateur, s'élevant graduellement le long du mát, à quel instant son œil arrive au plan horizontal, tangent aux crètes de deux vagues voisines. C'est là précisément la solution du problème que nous nopls étions proposé.
(i: Nous avons supposé qu'on voulait apporter dans cette observation toute l'exactitude que les instruments de marine comportent. L'opération serait plus simple et d'une précision
- quelquefois suffisante, si l'on se contentait de déterminer, même à l'œil nu, jusqu'à quelle hauteur on peut s'élever le long du matt, sans jamais apercevoir, quand le navire est descendu dans le creux, d'autre vague que la plus voisine de celles qui s'approchent ou s'éloignent. Sous cette forme, l'observation serait à la portée de tout le monde ; elle pourrait done etre faite pendant les plus fortes tempetes, c'est-ìdire, dans les circonstances où l'usage des instruments à réflexion présenterait quelques difficultés, et lorsque d'ailleurs toute autre personne qu'un matelot ne se hasarderait pas peut-être impunément à grimper le long d'un mát. Les dimensions transversales des vagues se déterminent assez bien en les comparant à la longueur du navire qui les sillonne; leur vitesse, on la mesure par les moyens connus. Nous n'avons done, en terminant cet article, qu'a signaler de nouveau ces deux sujets de recherches à l'attention de tous les officiers de la marine royale qui font des voyages de circumnavigation.
NOTE 3.

De la température de la Terre.
- Page 518. -

La terre; sous le rapport de la température, est-elle arrivée à un état permanent?

La solution de cette question capitale semble ne devoir exiger que la comparaison directe, immédiate, des températures moyennes du méme lieu, prises à des époques èloignées. Mais en y rélléchissant davantage, en songeant aux effets des circonstances locales, en voyant à quel point le voisinage d'un lac, d'une foret, d'une montagne nue ou boisée, d'une plaine sablonneuse ou couverle de prairies, peut modifier la température, tout le monde comprendra que les seules données thermométriques ne sauraient suffire; qu'il faudra s'assurer, en outre, que la contrée où l'on a opéré et même que les pays environnants n'ont subi, dans leur aspect physique et dans le genre de leur culture, aucun changement trop notable. Ceci, comme on voit, complique singulièrement la question : à des chiffres positifs, caractéristiques, d'une exactitude susceptible d'etre nettement appréciée, viennent maintenant se mêler des aperçus vagues,
II.
a6
en présence desquels un esprit rigide reste toujours en suspens.
- N'y a-t-il aucun moyen de résoudre la difficulté? Ce moyen existe et n'est pas compliqué : il consiste à observer la température en pleine mer, très-loin des continents. Ajoutons que, si l'on chöisit les régions équinoxiales, ce ne sont pas des années de recherches qu'il faudra; que les températures maxima, observées dans deux ou trois traversées de la ligne, peuvent amplement suffire. En effet, dans l'Atlantique, les extrêmes de ces températures, déterminées jusqu'ici par un grand nombre de voyageurs, sont \(27^{\circ}\) et \(29^{\circ}\) centigrades. En faisant la part des erreurs de graduation, tout le monde comprendra qu'avec un bon instrument l'incertitude d'une seule observation du maximum de température de l'océan Atlantique équatorial ne doit guère surpasser un degré, et qu'on peut compter sur la constance de la moyenne de quaitre déterminations distinctes, à une petite fraction de degré. Ainsi, voilà un résultat facile à obtenir, directement lié aux causes calorifiques et refroidissantes dont dépendent les températures terrestres, et tout aussi dégagé qu'il est possible de l'influence des circonstances locales. Voila done une donnée météorologique que chaque siècle doit s'empresser de léguer aux siècles à venir.

De vives discussions se sont élevées entre les météorologistes, au sujet des effets caloriques que les rayons solaires peuvent produire par voie d'absorption dans diffërents pays. Les uns citent des observations recueillies vers le cercle
aretique, et dont semblerait résulter cette étrange conséquence : Le soleil échauffe plus fortement dans les hautes que dans les basses latitudes. D'autres rejettent ce résultat, ou prétendent, du moins, qu'il n'est pas prouvé : les observations équatoriales, prises pour terme de comparaison, ne leur semblent pas assez nombreuses; d'ailleurs, ils trouvent qu'elles u'ont point été faites dans des circonstances favorables. Cette recherche pourra donc etre recommandée à tous les observateurs. Ils auront besoin, pour cela, de deux thermomètres dont les récipients, d'une part, absorbent inégalement les rayons solaires, et de l'autre n'éprouvent pas trop fortement les influences refroidissantes des courants d'air. On satisfera assez bien à cette double condition, si, après s'ètre muni de deux thermomètres ordinaires et tout pareils, on recouvre la boule du premier d'une certaine épaisseur de laine blanche, et celle du second, d'une épaisseur égale de laine noire. Ces deux instruments exposés au soleil, l'un à côté de l'autre, ne marqueront jamais le méme degré: le thermomètre noir montera davantage. La question consistera done à déterminer si la différence des deux indications est plus petite à l'équateur qu'au cap Horn.

Il est bien entendu que des observations comparatives de cette nature doivent être faites à des hauteurs égales du soleil, et par le temps le plus serein possible. De faibles dissemblances de hauteur n'empécheront pas, toutefois, de calculer les observations, si l'on a pris la peine, sous diverses latitudes, de déterminer, depuis le lever du soleil jusqu'à
midi, et depais midi jusqu'al l'époque du coucher, suivant quelle progression la différence des deux instruments grandit durant la première période, et comment elle diminue pendant la seconde. Les jours de grand vent devront être toujours exclus, quel que soit d'ailleurs l'état du ciel.
Une observation qui ne serait pas sans analogie avee celle des deux thermomètres vêtus de noir et de blane, consisterait à déterminer le maximum de température que, dans les régions équinoxiales, le, soleil peut communiquer à un sol aride. A Paris, en 1826, dans le mois d'aout, par un ciel serein, nous avons trouvé, avec un thermomètre couché horizontalement, et dont la boule n'était recouverte que d'un millimètre de terre vègétale très-fine, \(+\mathbf{5} 4^{\circ}\). Le méme instrument recouvert de deux millimètres de sable de rivière ne marquait que \(+46^{\circ}\)

Les expériences que nous venons de proposer doivent, toutes choses d'ailleurs égales, donner la mesure de la diaphanéité de l'atmosphère. Cette diaphanéité peut etre appréciée d'une manière en quelque sorte inverse et non moins intéressante, par des observations de rayonnement nocturne, que nous recommanderons à l'attention de tous les navigateurs.
On sait depuis un demi-siècle qu'un thermomètre placé, par un ciel serein, sur l'herbe d'un pré, marque \(6^{\circ}, \boldsymbol{T}^{\circ}\), et même \(8^{\circ}\) centigrades de moins qu'un thermomètre tout semblable suspendu dans l'air à quelque èlévation au-dessus du sol; mais c'est depuis peu d'années qu'on a trouvé l'explica-
tion de ce phénomène, c'est depuis 1817 seulement queWells a constaté, à l'aide d'expériences importantes et variées de mille manières, que cette inégalité de température a pour cause la faible vertu rayonnante d'un ciel serein.

Un écran placé entre des corps solides quelconques et le ciel empèche qu'ils ne se refroidissent, parce que cet écran intercepte leurs communications rayonnantes avec les régions glacées du firmament. Les nuages agissent de la même manière; ils tiennent lieu d'écran. Mais, si nous appelons nuage toute vapeur qui intercepte quelques rayons solaires venant de hatut en bas, ou quelques rayons calorifiques allant de la terre vers les espaces célestes, personne ne pourra dire que l'atmosphère en soit jamais entièrement dépouillée. Il n'y aura de différence que du plus au moins.

Eh bien, ces différences, quelque légères qu'elles soient, pourront être indiquées par les valeurs des refroidissements nocturnes des corps solides, et meme avec cette particularité digne de remarque, que la diaphanéité qu'on mesure ainsi est la diaphaneité moyenne de l'ensemble du firmament, et non pas seulement celle de la région circonscrite qu'un astre serait venu occuper.

Pour faire ces expériences dans des conditions avantageuses, il faut évidemment choisir les corps qui se refroidissent le plus par le rayonnement. D'après les recherches de Wells, e'est le duvet du eygne que nous indiquerons. Un thermomètre, dont la boule devra ètre cntourcic de ce duvet, sera placé dans un lien où l'on aperçoive à petu près tout l'horizon,
-sur une table de bois peint supportée par des pieds déliés. Un second thermomètre à boule nue sera suspendu dans l'air à quelque hauteur au-dessus du sol. Un écran le garantira de tout rayonnement vers l'espace. En Angleterre, Wells a obtenu, entre les indications de deux thermomètres ainsi placés, jusqu'à des différences de \(8^{\circ} \mathbf{5}\) centigrades. Il serait certainement étrange que dans les régions équinoxiales, tant vantées pour la pureté de l'atmosphère, on trouvât toujours de moindres résultats. Nous n'avons pas besoin, sans doute, de faire ressortir toute l'utilité qu'auraient ces mémes expériences si on les répéfait sur fne très-haute montagne telle que le Mowna-Roa ou le Mowna-Kaah des iles Sandwich.

La température des couches atmosphériques est d'autant moindre que ces couches sont plus élevées. Il n'y a d'exception à cette règle que la nuit, par un temps serein et calnie; alors, jusqu'à certaines hauteurs, on observe une progression croissante; alors, d'après les expériences de Pietet, à qui l'on doit la découverle de cette anomalie, un thermo- . mètre suspendu dans l'air à deux mètres du sol peut marquer toute la nuit \(2^{\circ}\) à \(5^{o}\) centigrades de moins qu'un thermomètre également suspendu dans l'air, mais quinze à vingt mètres plus haut.

Si l'on se rappelle que les corps solides, placés à la surface de la terre, passent, par voie de rayonnement, quand le ciel est serein, à une température notablement inférieure à celle de l'air qui les baigne, on ne doutera guère que cet air ne doive,
à la longue et par voie de contact, participer à ce même refroidissement, et d'autant plus qu'il se trouve plus prés de terre. Voilà, comme on voit, une explication plausible du fait curieux signalé par le physicien de Genève. Ce sera lui donner le caractère d'une véritable démonstration, que de répéter l'expérience de Pictet en pleine mer; si, par un ciel serein et calme, on compare de nuit un thermomètre placé sur le pont avec un thermomètre attaché au sommet du màt. Ce n'est pas que la couche superficielle de l'Océan n'éprouve les effets du rayonnement nocturne, tout comme l'édredon, la laine, Therbe, etc.; mais dès que la température a diminué, cette couche se précipite, parce qu'elle est devenue spéeifiquement plus dense que les couches liquides inférieures. On ne saurait donc espérer, dans ce cas, les énormes refroidissements locaux, observés par Wells sur certains corps placés à la surface de la terre, ni le refroidissement anomal de l'air inférieur qui en semble être la conséquence. Tout porte done à croire que la progression croissante de la température atmosphérique observée à terre n'existera pas en pleine mer; que là, le thermomètre du pont et celui du màt marqueront à peu près le mème degré. L'expérience, toutefois, n'en est pas moins digne d'intérét : aux yeux du physicien prudent il y a toujours une distance immense entre le résultat d'une conjecture et celui d'une observation.
Dans nos climats, la couche terrestre qui n'éprouve ni des variations de température diurnes, ni des variations de température annuelles, se trouve située à une fort grande
distance de la surface du sol. Il n'en est pas de même dans les régions équinoxiales; là, d'après les observations de M. Boussingault, déjà il suffit de descendre un thermomètre à la simple profondeur d'un tiers de mètre, pour qu'il marque constamment le même degré, à un ou deux dixièmes près. Les voyageurs pourront donc déterminer très-exactement la température moyenne de tous les lieux où ils stationneront entre les tropiques, en plaine, comme sur les montagnes, s'ils ont la précaution de se munir d'un foret de mineur, à l'aide duquel il est facile, en peu d'instants, de pratiquer dans le sol un trou d'un tiers de mètre de profondeur.

On remarquera que l'action du foret sur les roches et même sur la terre donne lieu à un développement de chaleur, et qu'on ne saurait se dispenser d'attendre qu'il se soit entièrement dissipé, avant de commencer les expériences. Il faut aussi, pendant toute leur durée, que l'air ne puisse pas se renouveler dans le trou. Un corps mou, tel que du carton, recouvert d'une grande pierre, forme un obturateur suffisant. Le thermomètre devra être muni d'un cordon avec lequel on le retirera.

Les observations de M. Boussingault, dont nous venons de nous étayer pour recommander des forages, à la faible profondeur d'un tiers de mètre comme devant conduire très-expéditivement à la détermination des températures moyennes sur toute la largeur des régions intertropicales, ont été faites dans des lieux abrités, dans des rez-de-chaus-
sée, sous des cabanes d'Indiens, ou sous de simples hangars. Lá, le sol se trouve à l'abri de l'échauffement direct produit par l'absorption de la lumière solaire, d'un rayonnement nocturne et de l'infiltration des pluies. Il faudra conséquemment se placer dans les mémes conditions, car il n'est pas douteux qu'en plein air, dans des lieux non abrités, on ne fût forcé de descendre à plus d'un tiers de mètre de profondeur dans le sol, pour atteindre la couche douée d'une température constante.

L'observation de la température de l'eau des puits d'une médiocre profondeur donne aussi, comme tout le monde le sait, fort exactement et sans aucune difficulté la température moyenne de la surface; nous ne devons donc pas oublier de la faire figurer au nombre de celles que l'Académie recommande.

Nous insisterons aussi d'une manière spéciale sur les températures des sources thermales. Si ces températures, cornme tout porte à le croire, sont la conséquence de la profondeur d'où l'eau nous arrive, on doit trouver assurément fort naturel que les sources les plus chaudes soient le moins nombreuses. Toutefois, n'est-il pas extraordinaire qu'on n'en ait jusqu'ici observé aucune dont la température approche du terme de l'ébullition à moins de vingt degrés centigrades'? Si quelques relations vagues ne nous trompent pas, les Phi-

\footnotetext{
' Nous ne comprenons pas ici dans la catégoric des sources thermales les Geysers d'Islande et autres phénoménes analogues quii dépendent évi-
}

\section*{410}

NOTES
lippines, et I'ile de Luçon en particulier, pourraient bien faire disparaitre cette lacune. La, au surplus, comme dans tout autre lieu où il existe des sources thermales, les données à recueillir les plus dignes d'intérét seraient celles d'où pourrait résulter la preuve que la température d'une source très-abondante varie ou ne varie pas avec la suite des siècles, et surtout les observations locales qui montreraient la nécessité du passage du liquide émergent à travers des couches terrestres très-profondes.
Dans les relàches de quelque durée, aux fles Sandwich, il pourra paraitre convenable de mesurer le Mowna-Roa barométriquement. Les observations thermométriques, faites au sommet de cette montagne isolée, comparées à celles du rivage de la mer, donneront, sur le décroissement de la température atmosphérique et sur la limite des neiges perpétuelles, des résultats que l'éloignement des continents rendra particulièrement précieux. En gravissant le Mowna-Roa, on ne devra pas négliger de noter, à chacune de ses stations, la direction du vent. \(\qquad\)
demment de voleans actuellement en activité. La plus chaude source thermale proprement dite qui nous soit connue, celle de Chaules-Aigues en Auvergne, marque \(+80^{\circ}\) entigrades.

 Note 4.

Des Courants sous-marins,


L'Océan est sillonné par un grand nombre de courants. Les observations astronomigues, faites à bord des navires qui les traversent, servent à déterminer leur direction et leur vitesse. Il n'est pas moins curieux de rechercher d'oú ils émanent, dans quelle région du globe ils prennent naissance. Le thermomètre peut conduire à cette découverle.

Tout le monde connait les travaux de Franklin, de Blagden, de Jonathan Willams, de M. de Humboldt, du capitaine Sabine, sur le Gulph-Stream. Personne ne doute, aujourd'hui, que le Gulph-Strcam ne soit le courantéquinoxial, qui , après s'etre rélléchi dans le golfe du Mexique, après avoir débouché par le détroit de Bahama, se meut du sud au nord à une certaine distance de la cote des États-Unis, en conservant, comme une rivière d'eau chaude, une portion plus ou moins considérable de la température qu'il ayait entre les tropiques. Ce courant se bifurque. Une de ses branches va, dit-on, tempérer le climat de l'rrlande, des Orcades, des iles Shetland, de la Norwége; une autre s'in-

412 notes มว
fléchit graduellement, et finit, en revenant sur ses pas, par traverser l'Atlantique du nord au sud à quelque distance des côtes d'Espagne et de Portugal. Après un bien long circuit, ses eaux vont donc rejoindre le courant équinoxial d'où elles étaient sorties.

Le long de la cote d'Amérique, la position, la largeur et la température du Gulph-Stream ont été assez bien déterminées sous chaque latitude pour qu'on ait pu, sans charlatanisme, publier un ouvrage avec le titre de Navigation thermométrique (Thermometrical navigation), à l'usage des marins qui atterrissent ces parages. Il s'en faut de beaucoup que la branche rétrograde soit connue avec la même certitude. Son excès de température est presque effacé quand elle arrive par le parallèle de Gibraltar, et ce n'est pas meme à l'aide des moyennes d'un grand nombre d'observations, qu'on peut espérer de le faire nettement ressortir. Les officiers de marine faciliteront beaucoup cette recherche si, depuis le méridien de Cadix jusqu'à celui de la plus occidentale des Canaries, ils déterminent, de demi-heure en demi-hcure, la température de l'Océan avec la précision des dixièmes de degré.
Il vient d'etre question d'un courant d'eau chaude; les navigateurs rencontreront, au contraire, un courant d'eau froide, le long des cotes du Chili et du Pérou. Ce courant, à partir du parallèle de Chiloé, se meut rapidement du sud au nord et porte, jusque sous le parallèle du Cap-Blane, les eaux refroidies des régions voisines du pôle austral. Signalé
pour la première fois, quantà sa température, par M. de Humboldt, le courant dont nous venons de parler a été étudié avec un soin tout particulier pendant le voyage de la \(C o-\) quille. Les observations fréquentes de la température de l'Océan, que les explorateurs ne manqueront certainement pas de faire entre le cap Horn et l'équateur, serviront à perfectionner, à étendre ou compléter les importants résultats déja obtenus par leurs devanciers, et en particulier par le capitaine Duperrey.
- Le major Reamel a décrit avec une minutieuse attention le courant qui, venant de la cote sud-est de l'Afrique, longe le banc de Agullas. Ce courant, d'après les observations de Jonh Davy, a une température de \(4^{\circ}\) à \(5^{\circ}\) centigrades, supérieure à celle des mers voisines. Cet excès de température mérite d'autant plus de fixer l'attention des navigateurs, qu'on a cru y trouver la cause immédiate de l'enveloppe de vapeurs appelée la nappe, et qui se montre toujours au sommet de la montagne de la Table, quand le vent soufle sudest.

Toutefois, comme des heures et mème des journées entières d'un calme plat doivent entrer dans les prévisions du navigateur, surtout lorsqu'il est destiné à traverser fréquemment la ligne, nous croyons que les nouvelles expéditions agiraient sagement si elles se munissaient de thermométrographes et d'appareils de sondage, qui pourront leur permettre de faire descendre ces instruments en toute sôreté jusqu'aux plus grandes profondeurs de l'Océan. Il n'est
guère douteux aujourd'hui que les eaux froides inférieures des régions équinoxiales n'y soient amenées par des courants sous-marins venant des zones polaires; mais la solution mème complète de ce point de théorie serait loin d'enlever tout intérèt aux observations que nous recommandons ici. Qui ne voit, par exemple, que la profondeur où l'on trouvera le maximum de froid, nous dirons plus, tel ou tel autre degré de température, doit dépendre, sous chaque parallèle, d'une manière assez directe, de la profondeur totale de l'Océan, pour qu'il soit permis d'espérer que cette dernière quantité se déduira tôt ou tard de la valeur des sondes thermométriques?

Jonathan Willams reconnut que l'eau est plus froide sur les bas-fonds qu'en pleine mer. MM. de Humboldt et John Davy attribuaient ce curieux phénomène, non à des courants sous-marins qui, arretés dans leur marche, remonteraient le long des accores du banc et glisseraient ensuite à sa surface, mais au rayonnement. Par voie de rayonnement, surtout quand le ciel est serein, les couches supérieures de l'Océan doivent certainement se refroidir beaucoup; mais tout refroidissement, si ce n'est dans les régions polaires où la mer est à près de \(0^{\circ}\) de température, amène une augmentation de densité et un mouvement descendant des couches refroidies. Supposez un Océan sans fond; les couches en question tombent jusqu'à une grande distance de la surface et doivent en modifier très-peu la température; mais sur un haut-fond, lorsque les memes causes opèrent, les cou-
ches refroidies s'accumulent et leur influence peut devenir très-sensible

Quoi qu'il en soit de cette explication, tout le monde sentira combien l'arı nautique est intéressé à la vérification du fait annoncé par Jonathan Willams, et que diverses observations récentes ont semblé contredire; combien aussi les météorologistes accueilleront avec empressement des mesures comparatives de la température des eaux superficielles ; prises en pleine mer et au-dessus du haut-fond; combien surtout ils doivent désirer de voir déterminer, à l'aide du thermométrographe, la température de la couche liquide qui repose immédiatement sur la surface des hauts-fonds euxmémes.
\(\qquad\)
\(\qquad\)
Ha Plule sur mer.


Les navigateurs parlent des pluies qui, parfois, tombent sur les bátiments pendant qu'ils traversent les régions équinoxiales, dans des termes qui devraient faire supposer qu'il
pleut beaucoup plus abondamment en mer qu'a terre. Mais ce sujet est resté, jusqu'ici, dans le domaine des simplés conjectures; rarement on s'est donné la peine de procéder à des mesures exactes. Ces mesures, cependant, ne sont pas difficiles. Nous voyons, par exemple, que le capitaine Tuckey en avait fait plusieurs pendant sa malheureuse expédition au fleuve Zaïr ou Congo. Il nous semble donc convenable d'inviter les commandants des navires explorateurs à faire placer l'udomètre sur l'arrière du bâtiment, dans une position où il ne pourra recevoir ni la pluie que recueillent les voiles, ni celle qui tombe des cordages.
On ajouterait beaucoup à l'intérêt de ces observations, si l'on délerminait en même temps la température de la pluie, et la hauteur d'où elle tombe.
Pour avoir, avec quelque exactitude, la température de la pluie, il faut que la masse d'eau soit considérable, relativement à celle du récipient qui là reçoit. L'udomètre en métal ne satisferait pas à cette condition. Il vaut infiniment mieux prendre un large entonnoir formé avec une étoffe légère, à tissu très-serré, et recevoir l'eau qui coule par le bas dans un verre à minces parois renfermant un petit thermomètre. Voilà pour la température. L'élévation des nuages où la pluie se forme ne peut etre déterminée que dans des temps d'orage; alors, le nombre de secondes qui s'écoulent entre l'éclair et l'arrivée du bruit multiplié par 557 mètres, vitesse de la propagation du son, donne la longueur de l'hypoténuse d'un triangle rectangle dont le
coté vertical est précisément la hauteur cherchée. Cette hauteur pourra être calculée, si, à l'aide d'un instrument à réflexion, on évalue l'angle que forme avec l'horizon la ligne qui, partant de l'œil de l'observateur, aboutit à la région des nuages où l'éclair s'est d'abord montré.

Supposons, pour un moment, qu'il tombe sur le navire de la pluie plus froide que ne doivent l'être les nuages, d'après leur hauteur et la rapidité connue du décroissement de la température atmosphérique; tout le monde comprendra quel rôle un pareil résultat jouerait en météorologie.
Supposons, d'autre part, qu'un jour de gréle ( car il grelle en pleine mer), le mème système d'observations vienne à prouver que les grelons se sont formés dans une région où la température atmosphérique était supérieure au terme de la congélation de l'eau, et l'on aura enrichi la science d'un résultat précieux, auquel la théorie à venir de la grêle devra satisfaire. Nous pourrions, par beaucoup d'autres considérations, faire ressortir l'utilité des observations que nous venons de proposer; mais les deux qui précèdent doivent suffire.

11 est des phénomènes extraordinaires sur lesquels la science possède peu d'observations, par la raison que ceux à qui il a été donné de les voir évitent d'en parler, de peur de passer pour des rêveurs sans discernement. Au nombre de ces phénomènes, nous rangerons certaines pluies des régions équinoxiales.

\section*{II.}

\section*{NOTES}

Quelquefois, entre les tropiques, il pleut par l'atmosphère la plus pure, par un ciel du plus bel azur! Les gouttes ne sont pas très-serrées; mais elles surpassent en grosseur les plus larges goutles de pluie d'orage de nos climats. Le fait est certain; nous en avons pour garants M. de Humboldt qui l'a observé dans lintérieur des terres, et M, le capitaine Beechey, qui en a été témoin en pleine mer: quant aux circonstances dont une aussi singulière précipitation d'eau peut dépendré, elles ne nous sont pas connues. En Europe, on voit quelquefois par un temps froid et parfaitement serein tomber lentement, en plein midi, de petits cristaux de glace dont le volume s'augmente de toutes les parcelles d'humidité qu'ils congèlent dans leur trajet. Ce rapprochement ne mettrait-il pas sur la voie de l'explication désirée? Les grosses gouttes n'ont-elles pas été, dans les plus hautes régions de l'atmosphère, d'abord de très-petites parcelles de glace excessivement froides; ensuite, plus bas, par voie d'agglomération, de gros glac̣ons; plus bas encore, des glaçons fondus ou de l'eau? Il est bien entendu que ces conjectures ne sont consignẻes ici que pour montrer sous quel point de vue le phénomène peut etre étudié; que pour exciter surtout nos voyageurs à chercher avec soin si, pendant ces singulieres pluies, les réfions du ciel d'oủ elles tombent n'offriaient pas quelques traces de halo: si ces traces s'apercevaient, quelque légères qu'elles fussent, l'existence de cristaux de glace dans les hautes régions de l'air serait constatee.

Il n'est pas de contrée où, maintenant, l'on ne trouve des météorologistes; mais, il faut l'avouer, ils observent ordinairement à des heures choisies sans discernement et avec des instruments inexacts ou mal placés. Il ne semble pas difficile aujourd'hui, de ramener les observations d'une heure quelconque à la température moyenne du jour ; ainsi un tableau météorologique, quelles que soient les heures qui y figurent, aura du prix à une seule condition, que les instruments employés auront pu être comparés à des baromètres et à des thermomètres étalons.

Partout où on aura effectué ces comparaisons, les observations météorologiques locales auront du prix; une collection des journaux du pays suppléera souvent à des copies qu'on obtiendrait difficilement.










 (6):
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)
\(\qquad\)

Wrytiver
\(\qquad\)
 \(\qquad\)
table des matières.
1. - La Mer.
2. - Omax. - Anthropophages. - Escamoteur. - Drame. 19
5. - Timon. - Diély. - Courte explication. - M. Pinto. Détails. - Mceurs. - Boa.
4. - Timon. - Boa (suite). - Deux Rajahs. - Détails, Maladic. - Départ.
5. - Les Molveques. - Attaque nocturne. - Le roi de Guébé. ..... 81
6. - Ríwack. - Les Sauvages. - Serpents. - Lézards. - Encore Petit. - Escarmouche. ..... 97
7. - Rawack. - Péche. - Le roi de Guébé et Petil. - Une
4. jeune fille. - Départ. - Mort de Labiche. - Divers archipels. - Les Carolines. ..... 117
8. - Coop d'ceil nítnospectif. ..... 157
9. - Es Mer. - Péche de la Baleine. ..... 147
10. - Les Explonateuns. ..... 175
11. - Suite des Explonatbuns. ..... 187
12. - Iles Mariasses. - Guham. - Humata. - La lêpre. ..... 203
 ..... 217
14. - Iles Manlannes. - Guham. - Agagna. - Fétes. - Détails. ..... 255
15. - Iles Marlankes. - Guham. - Mceurs. - Détails. - Mari- quitta et moi. ..... 255
16. - Iles Manlasaes. - Guham. - Suite de Mariquitta. - An- géla et Domingo. ..... 275
17. - Iles Manlansers. - Voyage à Tinian. - Les Carolins. - Un Tamor me sauve la vie. ..... 291
18. - Iles Marlasses. - Rotta. - Ruines. - Tinian. - Maison des Antiques. ..... 309
19. - Iles Manlanses. - Retour à Agagna. - Navigation des Carolins. - Fétes ordonnées par le gouverneur. ..... 527
20. - Ihes Mamasars. - Historiette. - Maladies. - Détails. - Mcurs. ..... 549
21. - Iles Matuanaes. - Histoire gẻnérale. - Késumé. ..... 569
Notes sciestimeuts. ..... 585
Sur e mirage,587

\section*{table des matières. \\ 423}
De la hauteur des vagues. ..... 597
De la température de la terre. ..... 401
Des courants sous-marins. ..... 41
La pluic sur mer. ..... 45```

